Collection « ISTA »

Mythographe du Vatican II. Traduction et commentaire

Philippe Dain, François Kerlouégan

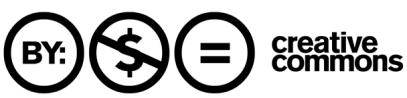
Citer ce document / Cite this document :

, . Mythographe du Vatican II. Traduction et commentaire. Besançon : Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 2000. pp. 5-339. (Collection « ISTA », 719);

doi : https://doi.org/10.3406/ista.2000.3420

https://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_2000_edc_719_1

Fichier pdf généré le 07/04/2021



Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

Philippe DAIN

MYTHOGRAPHE DU VATICAN II

TRADUCTION ET COMMENTAIRE

Réviseur : François KERLOUÉGAN

PRESSES UNIVERSITAIRES FRANC-COMTOISES
Diffusé par Les Belles Lettres, 95 boulevard Raspail - 75006 PARIS
2000

Persée creative commons

Introduction

Avec cette traduction du *Mythographus Vaticanus II*, en abrégé M. II, se poursuit le travail commencé en 1995 avec celle de M. I, dans la collection des *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*. Les rapprochements sont d'ailleurs nombreux entre ces deux recueils, pour ne pas parler des deux auteurs, dont certains ont même soutenu qu'ils ne faisaient qu'un. Mais la comparaison entre les œuvres, le travail beaucoup plus approfondi, plus élaboré du second nous permettra, dans un premier temps, de les distinguer et ensuite de définir la personnalité du second, pédagogue et clerc, dont la fonction est de diriger les jeunes fidèles dans les voies de la connaissance et de la religion, voies qui sont d'ailleurs parallèles sinon identiques.

Donc l'anonymat dans lequel s'enveloppe le Mythographe ne sera pas dévoilé. Mais l'analyse de son œuvre à laquelle s'ajoutera l'étude des motivations qui ont dû le pousser à l'écrire permettront de cerner une personnalité savante, curieuse, portant sur son époque et celles qui l'ont précédée un regard critique qui n'est pas dépourvu d'objectivité puisque, dans la société antique, il a su distinguer le bon grain de l'ivraie.

I. L'AUTEUR

Aucune certitude donc sur le nom de l'auteur. On a prétendu que c'était le même que Lactance dit le Placide, ou un écrivain qui vivait dans le cercle de Remi d'Auxerre[1] pour ne pas dire Remi lui-même, comme le suggérait Manitius[2]. Giuseppina Barabino estime que cet ouvrage est un recueil mythologique à l'usage des écoliers *Germanis et Gallis* des IX^{ème} et X^{ème} siècles. Pour ce qui est de l'auteur, elle ajoute : "Nous ne serions pas loin de la vérité en estimant que l'œuvre est celle d'un moine écossais venu sur le continent"[3], suivant en cela F. Keseling qui précisait que ces moines, venus de monastères écossais dont la réputation pour le maintien de la culture littéraire était fort célèbre, durent fuir les invasions des

---

1. L'état le plus récent des recherches, mais qui date déjà de 1970, se trouve dans un article de G. Barabino, *Per una nuova edizione del Mitographo Vaticano II*, Genova 1970. Pubblicazioni dell'Istituto di Filologia Classica et Medioevale 30, p. 59, notes 3, 4, 5, 6.
2. Manitius. *Gesch. d. lat. Lit. d. Mittelalters.* Munich, 1911-1931, 1, 509.
3. G. Barabino, *op. cit.*, p. 60.

Vikings[4]. Sur cette question de l'identité du Mythographe II, nous ne saurions mieux conclure qu'en citant F. Keseling : "*Ecquis fuerit Mythographus II et quam in aetatem incidat, in medio relinquendum nobis est*"[5].

En ce qui concerne Mythographe I, on se reportera à l'introduction de l'édition italienne de M. I, par N. Zorzetti, Trieste, 1988.

À tout le moins, nous ne pouvons douter de son état : c'est un homme d'Église. Certes, en cette période du Haut Moyen Âge, les clercs sont les seuls à posséder et à transmettre le savoir humaniste, mais notre Mythographe n'hésite pas à marquer son appartenance au monde chrétien ; cinq fois, nous rencontrerons le terme "païens" pour qualifier ceux qui croyaient en ces dieux antiques : *pagani, fab.* 2, *paganis, fab.* 63 ; *paganos, fab.* 22 et 249 ; *gentilium,* dans une expression très révélatrice : *fabulae gentilium*, les fables des païens, Suppl. *M.E.*, 264 ; d'ailleurs, les erreurs dont la pensée humaine fut remplie n'ont pu se développer que *demonum persuasu* (*fab.* 2).

En réalité, malgré toute la satisfaction intellectuelle que l'on peut trouver à connaître le nom de l'auteur, les véritables questions se posent à propos de l'œuvre et ici, plus particulièrement, sur l'identité de cet auteur par rapport à Mythographe I. Si tous les critiques s'accordent maintenant pour reconnaître l'existence de deux Mythographes – et nous montrerons qu'il s'agit bien de deux auteurs différents – leur caractère propre n'est pas encore assuré pour tout le monde. Certes, F. Keseling écrit en 1908 : "La structure des fables, leur disposition, leur choix, la manière d'écrire sont beaucoup plus travaillés et soignés que chez M. I ; aussi nous conclurons justement et à bon droit que M. II a eu devant les yeux l'exemple de M. I"[6]. Cependant, en 1979, Richard M. Krill affirme : "Il n'y a pas de preuve évidente que le deuxième Mythographe ait vécu plus tard que le premier"[7].

Quant à G. Barabino, elle pense, comme F. Keseling, que M. II connaît M. I précisant : "Des trois Mythographes du Vatican, le plus intéressant est le II parce qu'il rassemble une quantité précieuse de documents mythologiques"[8].

---

4. F. Keseling, *De Myth Vat. Secundi fontibus*, Halle, 1908, pp. 146-147.
5. F. Keseling, *op. cit., loc. cit.*
6. F. Keseling, *op. cit., loc. cit.*
7. Richard M. Krill, *The Vatican Mythographers : Their place in Ancient Mythography* ; Manuscripta, XXIII (1979), p. 173-177.
8. G. Barabino, *op. cit.*, p. 59.

En fait l'écart temporel entre les deux Mythographes ne semble pas important et l'on ne se trompera pas beaucoup en estimant que les deux Mythographes ont vécu au X^{ème} s., M. I sans doute légèrement avant M. II. Dans notre traduction de M. I[9], nous avions montré que la critique moderne n'avait fait que retarder les dates de la vie de M. I. Après Lange qui, au XIX^{ème} s,. le voyait vivre aux VII^{ème}-VIII^{ème} s., Kathleen O. Elliot et J.P. Elder qui, en 1947, estimaient qu'il avait vécu avant l'âge carolingien, son œuvre pouvant apparaître comme un produit de l'époque mérovingienne[10], N. Zorzetti, en 1988, voit un rapprochement très étroit entre l'œuvre de Remi d'Auxerre et celle de M. I : "Il ne fait aucun doute que Remi d'Auxerre doit être placé non après M. I, comme premier fruit de son succès, mais avant lui, comme la dernière de ses sources"[11], précisant que "M. I est au point de confluence de presque tous les textes des auteurs lus dans l'école médiévale avec leurs commentaires" et que "le compilateur de M. I serait presque un continuateur de Remi"[12]. Ce dernier étant mort vers 908, M. I aurait donc vécu, en partie, au X^{ème} s. Si l'on admet que M. II est de peu postérieur à M. I, on peut légitimement penser qu'il a vécu et écrit dans la première moitié du X^{ème} s.

Une étude systématique de l'œuvre – les manuscrits, les sources, la composition et l'ordonnance des fables – tentera de confirmer la position de Keseling. Puis nous nous attacherons à montrer quelles furent les intentions de l'auteur, finalité essentiellement pédagogique qui n'exclut pas une leçon religieuse et morale.

II. L'ŒUVRE

Les textes de ces auteurs que nous appelons les Mythographes du Vatican I, II et III, parce que les premiers manuscrits ont été découverts dans la Bibliothèque Vaticane par Angelo Mai qui en était le préfet, ont été publiés par ce dernier en 1831, puis par un Allemand, Georges Bode, en 1834, qui joint à son édition des *Notae Criticae*. Il faudra attendre 1987 pour voir Péter Kulcsár donner une nouvelle édition des M. V. I et II. En 1988, Nevio Zorzetti édite le seul M. V. I, à Trieste. Mais, entre les deux premières éditions et les deux

---

9. P. Dain, *Mythographe du Vatican I*, traduction et commentaires, An. Lit. de l'Univ. de Besançon, 1995, p. IV.
10. K.O. Elliot-J.P. Elder, *A Critical Edition of Vatican Mythographers, Trans. Proc. Amer. Philol. Ass.*, vol. 78 (1947), p. 189-207.
11. N. Zorzetti, *op. cit.*, pp. 22-23.
12. N. Zorzetti, *ibid., loc. cit.*

suivantes, les découvertes de manuscrits ont été nombreuses. Et si, pour le seul M. V. II, celui qui nous intéresse ici, Mai et Bode n'ont pu travailler que sur les seuls manuscrits *Vat. Reg. lat. 1401* et *Vat. lat. 8743*, l'édition moderne dispose de douze manuscrits. De plus, les éditions des auteurs qui ont servi de modèles aux Mythographes se sont multipliées et l'on peut parvenir à un texte pratiquement sûr.

Une première conséquence, et elle est capitale, concerne le nombre des fables : alors que Mai et Bode publient un recueil comportant 230 fables, Kulcsár en présente 275, non compris les divers suppléments. Une étude rapide des manuscrits doit permettre d'expliquer cette différence.

1/ *Les manuscrits*

Nous devons à K.O. Elliot et à J.P. Elder la collation des manuscrits présentant tout ou partie des fables constituant le recueil de M. II[13]. La description de ces manuscrits ayant été reprise par P. Kulcsár dans l'Introduction de son édition, il suffira de recenser lesdits manuscrits, en y ajoutant un manuscrit non utilisé dans les trois premières éditions et dont l'apport est capital pour l'édition du Suppl. *M. E.*

R. Vaticanus, Reg. Lat. 1401, s. XII. Description in *Les manuscrits classiques latins à la Bibl. Vaticane*, par E. Pellegrin. Tome II, partie I[ère]. Paris 1978, p. 183-185.

S. Monacensis, Lat. 9682, s. XII. Description in *Catalogus codicum Latinorum Bibl. Reg. Monacensis* ; collation par C. Halus et G. Meyer, tome II, part. I. Munich 1874.

B. Londinensis, Burn. 311, s. XV. Description in *Catalogue of Manuscripts in the British Museum* ; New Series. Vol. I. Londres 1840.

A. Venetus, Marc. Lat. 14, 109 = 4623, s. XV. Description in *Catalogo dei codici latini della Bibl. Naz. Marciana di Venezia non compresi nel catalogo di G. Valentinelli.* Vol. III. Trezzano 1985, p. 129-131.

F. Florentinus, Magl. Lat. 8, 1445, s. XV. Description in *Iter Italicum*, Vol. I, London-Leiden 1963, p. 125, par P.O. Kristeller.

V. Vaticanus, Lat. 8743.

---

13. K.O. Elliot-J.P. Elder, *op. cit.*, p. 202-203.

M. Venetus, Marc. Lat. 10, 119 = 3672, s. XV. Description in *Bibl. manuscripta ad S. Marci Venetiarum*. Classement par J. Valentinelli. Codices mss Latini. Tome VI, Venise 1873, p. 59.

E. Budapestinensis, Univ. Lat. 21. Description in *Codices Latini medii aevi Bibl. Universitatis Budapestinensis* par L. Mezey, Budapest 1961.

P. Monacensis, Lat. 14120, s. XV. Description in *Catalogus codicum Latinorum Bibl. Reg. Monacensis*. Collation par C. Halus et G. Meyer, Tome II, part. 2, Munich 1876.

W. Vindobonensis, Lat. 3120, s. XV. Description in *Catalogus codicum philologicorum Latinorum Bibl. Palat. Vindobonensis*. Classement par S. Endlicher, Vienne 1836, n. 294.

X. Monacensis, Lat. 23717, s. XV. Description in *Catalogus cod. Lat. Bibl. Reg. Monacensis*. Collation par C. Halus et G. Meyer, Tome II, part. 4, Munich 1881.

12°/ Monacensis, Lat 11703, s. XV. Même catalogue et même collation que le manuscrit précédent.

13°/ Mediolanensis Laur. 16, 39 ; s. IX-X. Manuscrit présentant, mêlés, des extraits des *Étymologies* d'Isidore de Séville, de M. I et de M. II.

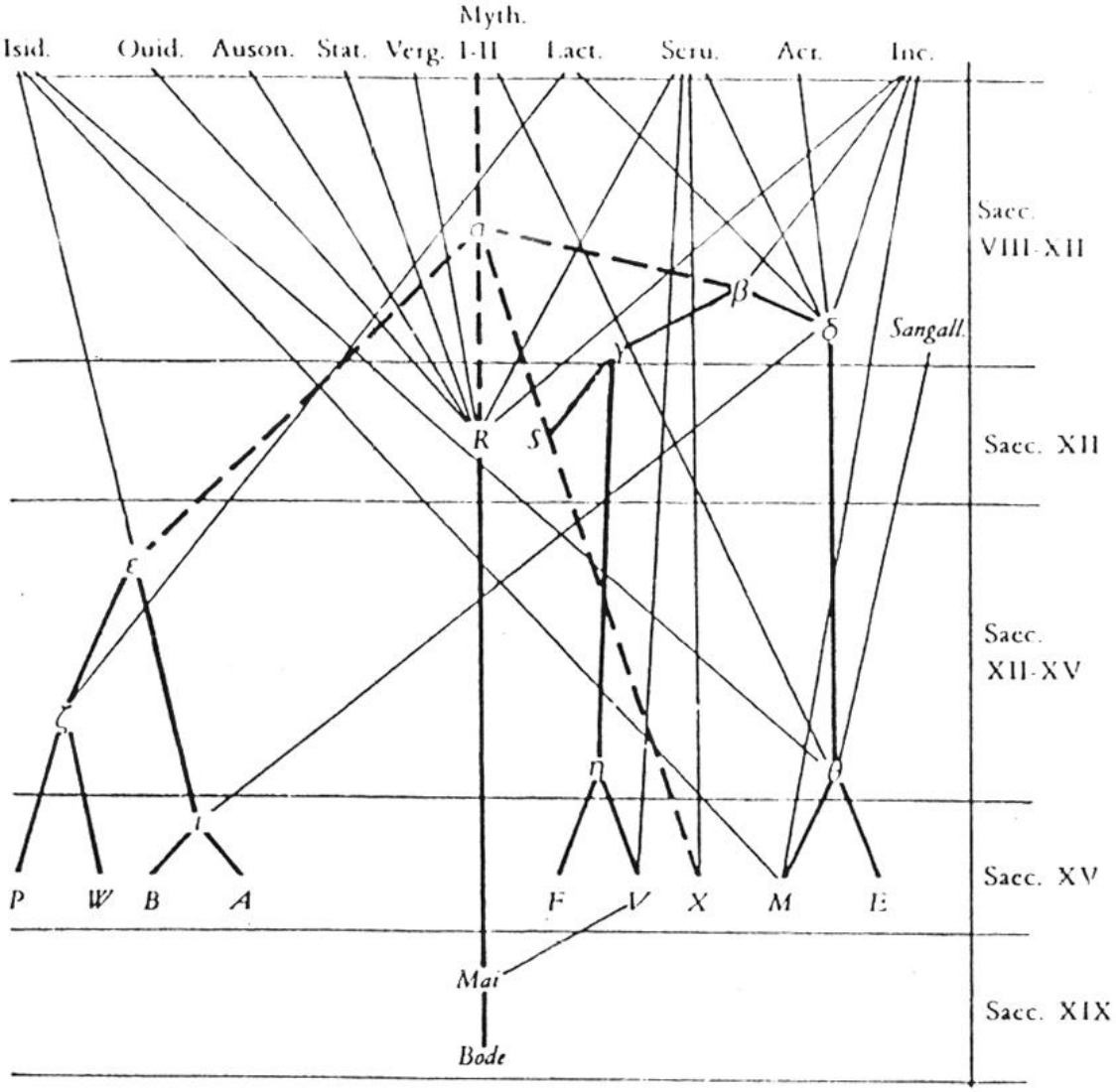
14°/ Sangallensis 250, s. X ; *Anonymus Sangallensis de Astronomia Arati* : édition et commentaires par E. Maass, in *Commentariorum in Aratum Reliquiae*, Marburg 1898, réédition Berlin 1958.

Ce manuscrit du X^{ème} s. est très important pour l'édition critique du Supplément M.E., connu, jusqu'à présent, par ces seuls manuscrits du XV^{ème} s.

En collationnant ces divers manuscrits, Kulcsár a pu établir le stemma suivant qui fait apparaître plusieurs regroupements se rattachant à des archétypes transitoires avant de remonter à l'archétype proprement dit. Plusieurs groupements, en effet, permettent de remonter jusqu'à ce dernier : *P* et *W* d'un côté, *B* et *A* de l'autre dérivent d'un archétype intermédiaire du XII^{ème} s. qui lui-même serait issu de l'archétype proprement dit. Parallèlement, *F* et *V* d'un côté, *M* et *E* de l'autre trouveraient leur origine en deux manuscrits issus d'une source commune qui, elle, dériverait directement, du texte initial.

Entre ces regroupements, des manuscrits uniques se rattacheraient directement à l'archétype : *R*, c'est-à-dire le texte édité par Mai et Bode ; *S*, qui aurait également subi l'influence de l'archétype à l'origine de *F* et *V*, et d'où dérive directement *X*. Enfin, il faut ajouter

que les sources dont nous parlerons plus loin ont pu, plus ou moins directement, influencer ces divers manuscrits[14]. C'est ainsi, par exemple, que le texte de l'Anonyme de Saint-Gall n'apparaît que dans l'archétype d'où sont issus *M* et *E*, seules fables à présenter systématiquement les Catastérismes issus d'Ératosthène.



α	Myth. II différent de Myth. I.	β	Addition du chap. 270.
γ	Copie sans initiales.	δ	Addition des chap. 41, 97, 184, 185.
ε	Addition du chap. 1.		
ζ	Fin au chap. 175.	η	Omission du chap. 202.
θ	Addition des chap. 15-20, 24-25, 52, 61-62, 69-72, 94-95, 131, 201, 230-244, 250, 271-275 ; omission des chap. 96, 156-165, 168, 205, 210, 267, 269.	ι	Omission des chap. 31 et 205.

14. P. Kulcsár, *M. V. I et II*, Introduction, p. XVI.

2/ *Le nombre de fables*

L'édition de Mai ne présentait que 225 fables précédées d'un proœmium qui développait les thèses de l'évhémérisme. Par suite de réajustements entre les fables, le texte de Bode en offrait 230, précédées du même proœmium. Pour l'édition de Mai, cela s'explique par le fait qu'il ne disposait que du seul manuscrit *R*, présentant ces seules 225 fables – il ne découvrit le manuscrit *V* et ses 228 fables qu'un an après sa publication – mais Bode n'en fit pas non plus usage[15]. Ce sont les divers manuscrits découverts après ces deux éditions qui ont fait apparaître un nombre plus important de fables. Cependant, même dans les manuscrits où le nombre de fables ne s'écarte guère du chiffre "moyen" de 230, toutes les mêmes fables n'apparaissent pas dans tous les manuscrits, et l'on voit réapparaître la filiation respective des manuscrits.

En effet, l'appartenance, plus ou moins directe, à une même classe de manuscrits se manifeste également par le nombre de fables contenues dans ces manuscrits. Les deux manuscrits *P* et *W* présentent 149 et 148 fables et le sous-groupe *B A* 223 dans chaque manuscrit auxquelles s'ajoute un supplément de cinq fables. L'autre branche principale fait naître deux sous-groupes : d'une part, les manuscrits *F* et *V* qui présentent chacun le même nombre de fables, 228, tandis que sur les manuscrits *M* et *E*, l'autre sous-groupe, les fables sont plus nombreuses, 250 et 249, auxquelles il faut ajouter un supplément de 43 fables, 41 étant reprises à l'Anonyme de Saint-Gall et la fable de Phinée reprenant la fable 165 qui n'apparaît pas à cette dernière place dans les seuls manuscrits *M* et *E*. Le choix et le nombre des fables à l'intérieur de chaque manuscrit permet donc de retrouver les correspondances que l'étude interne de chaque manuscrit avait montrées. Quant aux manuscrits "indépendants", *R* et *S*, ils présentent, le premier, 225 fables et 221, le second. Le manuscrit *X* n'offre pas un nombre suffisant de fables, 42, pour présenter quelque utilité dans cette étude.

L'édition de Kulcsár, 275 fables auxquelles s'ajoutent quatre suppléments renfermant 53 fables, représente donc la collation de tous les manuscrits : sur une sorte de "tronc commun" représenté par le manuscrit *R*, se sont greffées des fables apparaissant dans tel ou tel groupement de manuscrits. C'est ainsi que la fable initiale de ce recueil est un texte "*Unde uocetur fabula*" : "D'où vient le nom de fable", qui est une reprise intégrale d'un extrait d'Isidore, *Étym.* I, 40,

15. Elliot-Elder, *op. cit.*, p. 193.

et qui ne se trouve que dans les seuls manuscrits *P, W, B, A* dont nous avons vu qu'ils remontaient à un même archétype. Inversement, la fable 184, sur les lacs Averne et Lucrin, omise chez *F* et *V*, issus du même archétype, ainsi que chez *R* et *S* qui dérivent directement de l'archétype premier, se trouve dans le Suppl. *V*, 228, pratiquement dans les mêmes termes. Autre exemple : à partir de la fable 230 (Dodone) jusqu'aux Rostres (fab. 244), groupement qui correspond, nous le verrons, à une sorte de leçon de géographie – le voyage de Troie à Rome – et d'histoire – épisodes de l'histoire de Rome –, nous sommes devant un groupement qui n'apparaît pas dans les manuscrits *R, S, B, A, F, V*.

Ce dernier exemple peut être une bonne illustration de la manière dont ces dernières fables, inconnues du manuscrit *R* qui, pour Giuseppina Barabino, présente des caractères des XI^{ème}-XII^{ème} s., mais qui semble venir d'un plus ancien modèle[16], retrouvent une place tout à fait logique dans un plus ancien modèle. Nous aurons l'occasion d'en reparler en étudiant plus précisément la composition du recueil, mais, dès maintenant, nous pouvons nous arrêter sur ce cas. Ces quinze fables sur la géographie du Bassin méditerranéen entre Troie et le Latium présentent un certain nombre de sites par lesquels doit passer tout voyageur allant de Troie vers le Latium. Or cette "leçon de géographie" trouve sa place dans un ensemble consacré à la Guerre de Troie, très précisément après la légende de Palamède, victime du ressentiment d'Ulysse qu'il a fait venir à Troie contre son gré et la suivante rapportant l'histoire de Nauplios, le père de Palamède, qui venge son fils en causant le naufrage de la flotte grecque à son retour de Troie. Cette description préfigure le voyage que devra accomplir Énée pour conduire ses dieux Pénates jusqu'en Italie. Et, tout aussi logiquement, à cette leçon de géographie succède une leçon d'histoire avec quelques épisodes saillants de l'histoire romaine. Après quoi, on revient à la Guerre de Troie. L'inclusion de ces seize fables dans un ensemble qui développe une logique narrative est un exemple maintes fois renouvelé dans le recueil.

3/ *Les sources*

C'est peut-être le point sur lequel nous pouvons avoir le plus de certitudes.

---

16. G. Barabino, *op. cit.*, p. 59-60.

On peut classer ces sources en deux groupes : le premier est celui que F. Keseling qualifie de *fontes qui hodie extant*, le second rassemblant les *fontes qui aetatem non tulerunt*.

Dans le premier groupe, de loin le plus important, deux cas peuvent se présenter : il s'agit, le plus souvent, d'emprunts directs et assez importants, tels ceux faits à Servius ; dans ce cas, le Mythographe ne cite pas ses sources que nous pouvons facilement retrouver car il s'agit de textes bien connus. La comparaison avec ces sources permet d'ailleurs de caractériser la démarche du Mythographe et de distinguer, en cas de divergence, ce qui est le fait d'une volonté délibérée de sa part et ce qui relève d'une faute de copiste, par exemple. Quand il s'agit d'emprunts brefs : un mot, une citation, une idée, le plus souvent le Mythographe précise l'auteur ou le texte visé. Ainsi, la dernière fable du recueil, la dernière donc du Suppl. *M*, rapporte la légende de Phinée victime des Harpyes que prennent en chasse les deux fils de Borée. Sommés par Iris de s'arrêter, ils font demi-tour et la fable s'achève sur le nom de Strophades donné aux îles où ils firent ce demi-tour, du grec *strophé*, demi-tour. Et le Mythographe ajoute : *quod Apollonius late exequitur*, "ce qu'Apollonios (de Rhodes) développe largement".

Les sources composant ce premier groupe sont au nombre de six :

a/ *Les commentaires sur les poèmes de Virgile* par Servius (Maurus S. Honoratus), grammairien latin qui, au IV^{ème} s. après J.-C., publia cet ouvrage qui fixa pour longtemps l'exégèse virgilienne. G. Barabino[17], en 1970, classe dans le second groupe les commentaires de celui que l'on appelle *Seruius auctus* ou *Seruius Danielis* ; peut-être faudrait-il les joindre à ceux du premier Servius. L'histoire de ce Servius Danielis est la suivante. Vers la fin du XVI^{ème} s., Pierre Daniel, juriste et grand bibliophile, bailli de l'Abbaye de St-Benoît-sur-Loire, trouva un manuscrit de Servius d'une nouvelle forme. Puis lui fut signalé un commentaire de la même espèce, mais encore plus complet. A l'aide de ces sources, il publia, en 1600, une nouvelle édition du texte de Servius, que l'on appelle aujourd'hui *Seruius auctus* ou *Seruius Danielis*. On a cru longtemps que ces notes additionnelles n'étaient pas du véritable Servius, mais probablement l'œuvre d'un moine irlandais du VII^{ème} ou du VIII^{ème} s., peut-être d'Adamanus qui, quoique employant les mêmes

17. G. Barabino, *op. cit.*, p. 60.

sources antiques que Servius, avait simplement agglutiné ces extraits ça et là au commentaire authentique. Or le 5 août 1938, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, E.K. Rand démontrait qu'il n'y avait pas deux Servius, mais un seul dont l'œuvre avait connu deux états : l'un, le plus répandu, serait donc un "abrégé", l'autre étant la version complète, celle que, semble-t-il, le Mythographe n'a pas connue[18].

Toutefois les derniers travaux sur Servius Danielis remettent en question cette unicité. Et je citerai Philippe Bruggisser qui, dans l'introduction de son *Romulus Seruianus*, résume l'état actuel des recherches : "Durant la dernière décennie de notre siècle, trois érudits parviennent indépendamment à la conclusion selon laquelle les scholies de Daniel constituent le commentaire perdu d'Aelius Donat, le maître de Jérôme". Tout en ajoutant : "Les recherches philologiques et stylistiques conduites par la suite donnent à penser que les scholies de Daniel ne reproduisent pas le texte même du commentaire de Donat à Virgile, mais en représentent un remaniement postérieur".[19]

b/ *Les Mythologies*, (trois livres) de Fulgence, mort en 533 ; vers 500, il publia ces trois livres de *Mythologies* qui sont un dialogue de la Muse Calliope avec l'auteur, dialogue rempli d'abstruses explications de mythes et de noms propres.

c/ *Les Commentaires sur la Thébaïde et l'Achilléide de Stace*, attribués à Lactance Placide. Mais cette attribution n'étant pas encore assurée, certains commentateurs se contentent de parler de Scholies à la Thébaïde et à l'Achilléide de Stace (Cf. G. Barabino, *op. cit.*, p. 60).

d/ Les *Étymologies* d'Isidore de Séville, évêque de cette ville, qui vécut entre 560 et 636 ; cet ouvrage rassemble, de manière concise, le savoir contemporain.

e/ *Scholies à Horace, quod Pseudoacronis uocare consueuimus*, écrit F. Keseling. Quelques fables montrent des rapprochements très nets avec ces Scholies. L'étude de F. Keseling a été poursuivie et précisée par W. Buehler, *Die Pariser Horazscholien,*

---

18. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Compte-rendu de la séance du 5 août 1938 ; communication de M. Edward K. Rand : "Une nouvelle édition de Servius". Paris, Aug. Picard.
19. Ph. Bruggisser, *Romulus Seruianus*, Bonn, Dr. Rudolf Habelt GMBH, 1987, p. 8-9.

eine neue Quelle der Mythographi Vaticani I et II, in *Philologus* CV, 1961, p. 123-135.

f/ On peut ajouter à ces sources des auteurs dont le Mythographe devait avoir le texte sous les yeux. C'est ainsi que le Suppl. *R* 14, *les Muses*, est emprunté à Ausone ; le Suppl. *B.A.2*, *Léonidas*, à Valère Maxime ; le Suppl. *B.A.5*, *Xénagoras*, à Orose. Les auteurs qu'il cite et auxquels il est redevable sont nombreux.

Mais à côté de ces sources dont l'origine et la datation sont assurées, nombreuses sont celles dont les auteurs ou les époques qui les ont vu écrire sont rien moins que sûrs. Peuvent être classés dans ce groupe :

a/ *Les commentaires sur Virgile*. L'œuvre de Virgile fut sans doute la plus lue et la plus commentée de toute l'Antiquité et du Moyen Âge. Si Servius est assurément le plus connu, beaucoup de commentateurs, tant à l'époque latine qu'au Moyen Âge se sont efforcés d'expliquer et d'interpréter son œuvre. Deux ont laissé leur nom : Philargyrius, auteur d'*Explications sur les Bucoliques de Virgile*, et Probus, un grammairien du II^{ème} s. après J.-C. à qui l'on doit des *Commentaires sur Virgile*. Le Mythographe semble avoir connu leurs œuvres.

b/ *Fabularum Ovidianarum Narrationes*, dont l'en-tête de l'édition princeps de 1476 porte ces mots : *Donati grammatici peritissimi fabularum brevatio Ovidii Nasonis elegans et succincta.* Les ressemblances entre certaines fables du Mythographe et ce texte font penser que le Mythographe a utilisé ce texte.

c/ *Hygin*. On pourrait être surpris de voir classé dans ce second groupe un auteur qui semble bien connu. Il existe en effet un Hygin, né vers 64 avant J.-C. et mort en 17 après J.-C., qui fut directeur de la Bibliothèque du Palatin et auteur d'ouvrages sur l'agriculture, la philologie et l'histoire. Mais est-ce l'auteur des *Astronomica* et des *Fabulae* auxquelles le Mythographe a fait certains emprunts ? Dans sa toute récente édition des *Fabulae*, J.Y. Boriaud écrit que, malgré les diverses contestations, on peut admettre que les deux œuvres soient du même auteur, tout en ajoutant : "Nous n'avons en fait aucun argument décisif pour assigner à l'ouvrage (les *Fabulae*) un auteur précis, mais seulement des présomptions culturelles"[20]. Quoi qu'il en

20. Hygin, *Fabulae*, éd. J.Y. Boriaud, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. XII.

soit, le Mythographe, en écrivant, semble bien avoir eu sous les yeux le texte des *Astronomica* et des *Fabulae* auquel il emprunte des étymologies parfois discutables.

d/ *Scholies de Lucien et de Juvénal*

Les quelques rapprochements avec ces scholies, pour être bien moins fréquents, montrent cependant que le Mythographe connaissait ces œuvres.

e/ Quelques fables enfin, F. Keseling en compte quatre, ne semblent pas relever d'une source précise. Mais les faits qu'elles rapportent, telle l'histoire d'Opimius (*fab.* 270) très connue dans l'Antiquité, devaient être des *exempla* que tout lettré connaissait. Toutefois, et c'est l'avis de G. Barabino, il semble que l'on puisse davantage parler, à propos de ces derniers exemples, de "rapprochements de contenu" que de "reprises", comme pour les sources du groupe précédent[21].

4/ *Le plan*

Comparant les Mythographes I et II, K.O. Elliot et J.P. Elder écrivent : "Le second diffère du premier sur trois points importants : ses histoires, ordinairement, sont nettement plus longues – cela étant partiellement dû à son habitude d'utiliser plus de sources pour la même histoire que ne le faisait le premier Mythographe ; son style est meilleur que celui de M. I, même si aujourd'hui il lui serait difficile d'obtenir un prix de rédaction ; et, plus important, il y a un système et un plan précis dans le classement de ses mythes"[22]. La citation est peut-être un peu longue, mais, outre qu'elle marque bien la supériorité de M. II sur M. I, partant leur distinction, elle met en évidence deux caractéristiques sur lesquelles nous allons revenir : la composition soignée de chaque fable et l'ordonnance de l'ensemble. Le recueil, en effet, indépendamment des Suppléments, présente un souci de construction qui n'existait pas chez M. I. G. Barabino a bien dégagé le principe de composition avec le regroupement de fables en une sorte de cycle, les divers cycles se succédant de manière logique, de façon à donner au lecteur une vue aussi complète que possible de la mythologie gréco-latine, c'est-à-dire une des raisons d'être de cette œuvre[23].

---

21. G. Barabino, *op. cit.*, p. 61.
22. Elliot-Elder, *op. cit.*, p. 199-200.
23. G. Barabino, *op. cit.*, p. 61.

La présentation détaillée du cycle d'Hercule, un des plus achevés du recueil, illustrera ce souci de la composition.

	N° des Fables	
Naissance	171	Conception d'Hercule
	172	Naissance et première manifestation de sa force
	173	Son nom
Les exploits	174	Les juments de Diomède
	175	Géryon
	176	Cacus, Évandre, l'*Ara Maxima*
	177	Résurrection d'Alceste
	178	Esclavage auprès d'Omphale
	179-180	Hercule met à mort deux personnages qui faisaient périr leurs hôtes : Eryx et Busiris
	181-182	Le viol de Mégara et l'enlèvement d'Iole, deux événements qui se suivent chronologiquement
	183	Victoires sur le lion de Némée et celui de Teumessus
	184-185	Deux fables omises sur les manuscrits *R, S, F, V* ; si la seconde (185) est consacrée à deux "travaux" d'Hercule, le Sanglier d'Érymanthe et les Oiseaux du lac Stymphale, la précédente relate les travaux de César pour aménager les lacs Averne et Lucrin, là où précisément Hercule fonda la cité de Baules, après avoir célébré un triomphe à Pompéi (cf. *fab.* 175)
	186	Les Pommes d'or des Hespérides
	187	Déjanire
	188	L'Hydre de Lerne
	189	Antée
	190	Lutte avec Achéloos pour obtenir la main de Déjanire
Fin	191	Mort d'Hercule
	192	Philoctète et les flèches d'Hercule
	193	L'Asile des Héraclides.

Les 23 fables narrent les épisodes essentiels de la vie du héros, toute son activité, commençant même avant sa naissance pour aller au-delà de sa mort, et cela dans un ordre chronologique, puisque le "cycle Déjanire" précède immédiatement la mort d'Hercule.

Ce souci de la construction, cet esprit de système, étudiés à travers le cycle herculéen, se retrouvent dans l'économie générale de l'œuvre ; c'est ce que nous allons tenter de montrer maintenant.

Le recueil s'ouvre avec ce que les Mythographes ont appelé un *proœmium*, ou un *prologus*, nous dirons une préface ou un avant-propos, sur la nature de la fable. Emprunté, nous l'avons vu, aux *Étymologies* d'Isidore (I, 40), et omis par sept manuscrits, il est là pour définir le genre de ce qui va être développé, à savoir des fables, et pour bien préciser que tout relève de la fiction – on rencontre ce mot, conjugué à toutes les formes, onze fois dans ce texte – et n'a rien à voir avec la réalité.

Après cette présentation de ce qui attend le lecteur, le Mythographe apporte une seconde précision encore empruntée à Isidore, *Étym.* VIII, XI, 1-5 : reprenant l'argumentation évhéméristе, il montre que tous ces dieux de l'Antiquité ne furent que des hommes déifiés par leurs mérites et que la philosophie elle-même – il s'agit ici du stoïcisme – a reconnu qu'il n'y avait qu'un seul dieu et une seule déesse prenant des noms différents, cette deuxième argumentation étant reprise à Servius, *Géorg.*, I, 5 et *Én.*, VII, 416.

Ces réserves précisées, nous entrons dans le sujet proprement dit : la mythologie, ou plus exactement parmi les personnages qui peuplent cette mythologie et, bien sûr, chez les premiers d'entre eux : les dieux.

I *Les dieux*

Les fables 3-84 sont donc consacrées au monde des dieux, cette peinture se faisant selon un ordre décroissant.

1/ *Les grands dieux*

L'ordre chronologique nous fait rencontrer d'abord le premier d'entre eux, Saturne (*fab.* 3), puis ses enfants : Jupiter, Junon, Neptune, Pluton (*fab.* 4-12). De Pluton, on passe au monde infernal et à ceux qui l'occupent (*fab.* 13-25). Retour à Jupiter : ses enfances, ses fornications avec, en particulier, le cycle de Latone et de ses enfants : Apollon et Diane (*fab.* 26-38).

2/ *Dieux et déesses de moindre importance*

Dans ce groupe (*fab.* 39-64), on rencontre Mars, Vénus, Minerve, Mercure, Cybèle, Pan, Faunus, les Nymphes.

3/ *Les Titans et les Géants*

Il s'agit de ceux qui ont voulu abattre les Olympiens, de leurs descendants, des châtiments qu'ils ont encourus et de quelques catastérismes (Callisto, Érigoné, Chiron) (*fab.* 65-76).

Cette première grande partie s'achève sur le mythe de Prométhée, le créateur du genre humain. Le monde des faux dieux s'achève en une sorte de *Götterdämmerung*, l'homme apparaît et le mythe de Prométhée est bien la transition entre les deux.

L'étude rapide de l'organisation de cette première partie montre bien qu'il y a, chez le Mythographe, un souci de la composition. Certes, on pourra objecter que cette étude des divinités, à partir des plus anciennes et des plus importantes jusqu'aux dieux mineurs ou aux neuf Muses, n'est pas originale, que c'est une loi du genre. Il est vrai que si l'on compare au plan de M. II celui de M. I ou encore celui de Fulgence dans ses *Mythologies*, on retrouvera le même ordre ; mais M. II a su développer cette étude en parcourant tout le registre des dieux, grands et petits comme ne l'avaient pas fait ses prédécesseurs et si, effectivement, il se "plie à la règle", il a su la suivre plus précisément et plus complètement.

II *Les hommes, les bons et les méchants*

A. *Les bons*

Cléobis et Biton (*fab.* 84).

B. *Les méchants*

1/ *Méchanceté née de l'orgueil de ceux qui vont subir leur châtiment en changeant de forme.*

Chéloné, les filles de Proetos, Antigone, Arachnée, Niobé, Glaucos (*fab.* 85-90).

Les crimes des hommes vont entraîner leur condamnation : le déluge. Survivront Deucalion et Pyrrha (*fab.* 91).

Avant la reprise de l'étude des méchants, s'intercalent plusieurs cycles rattachés autant par la géographie que par l'histoire.

α/ *Cycle d'Épaphos* et de ses descendants : depuis le viol d'Antiope par Épaphos (*fab.* 92) jusqu'à la dernière de ses descendantes, Agavé (*fab.* 105).

β/ *Cycles des devins* : Tirésias, Branchos, Mopsus, la Sibylle (*fab.* 106-110).

γ/ *Cycle d'Isis* : reprise du thème d'Io, présenté *fab.* 93, (*fab.* 111) ; confondue avec Isis (*fab.* 112) ; Osiris (*fab.* 113) ; les restes d'Osiris (*fab.* 114).

δ/ *Cycle de Cérès* : Vénus se venge de Proserpine en la faisant enlever par Pluton (*fab.* 115) ; longue quête de Cérès (*fab.* 116-122). Mythe des Sirènes, également à la recherche de Proserpine (*fab.* 123).

2/ *Méchanceté de ceux qui vont subir le châtiment mérité par leurs crimes.*

Tantale, Danaos et Égyptos, Tityos, Sisyphe, Ixion et les Centaures, Pirithoos – s'insère l'histoire d'Amulius et de Numitor (*fab.* 131) – les Phlégyens : *fab.* 124-132.

– S'intercalent alors trois cycles :

α/ *Cycle de Thésée* : *fab.* 133-137, avec l'explication rationnelle du mythe des Gorgones.

β/ *Cycle de Midas* : Marsyas, usant de la flûte de Minerve, se mesure à Apollon. Midas, choisi comme juge, donne la victoire à Marsyas. Vengeance d'Apollon qui donne à Midas des oreilles d'âne. Explication rationnelle du mythe du fleuve Pactole (*fab.* 138-141).

Transition avec le choix du nom de la ville d'Athènes et explication de la coutume de l'offrande de l'herbe pour reconnaître sa défaite (*fab.* 142).

γ/ *Cycle de Minos* : *fab.* 143-151. Mythes du taureau, de Pasiphaé, de Thésée et de Phèdre ; ce cycle s'achève sur le mythe d'Hippolyte ramené à la vie sous le nom de Virbius.

C. *Chasseurs corrompus par un amour illicite ou fatal*

152 : Orion.
153 : Perdicca.
154 : Bellérophon.

Transition assez habile avec le cycle des Argonautes par le biais du mythe de Jupiter et de Léda et un long développement sur le long âge d'Hélène (*fab.* 155-156).

– *Cycles de la Toison d'Or, de Jason et de Médée* (*fab.* 157-161).

D. *Scélératesse chez des hommes ou chez des femmes*

162 : Pontia.
163 : Amycus.
164 : Les Lemniades.
165 : Phinée.
166 : Oedipe.

E. *Femmes courageuses*

167 : Atalante.
168 : Harpalycé.
169-170 : Hippodamé et Pélops ; résumé du cycle des Atrides.

F. *Cycle d'Hercule*

Voir *supra, fab.* 171-193.

G. *Les Métamorphoses*

194-195 : Phorcys et Glaucos changés en dieux marins.
196-197 : Scylla et Charibde.
198-199 : Les dauphins. Des marins tyrrhéniens sont changés en dauphins et Arion est sauvé par les dauphins.
200-206 : Dans le cycle de métamorphoses, ces sept légendes méritent une attention particulière. Toutes sont le fait de la pitié des dieux : *deorum miseratione* ou *Apollo misertus*. Ce regroupement n'est pas le fait du hasard : les dieux peuvent être sensibles à la pitié devant les souffrances humaines, qu'il s'agisse de celles d'Aréthuse, d'Acis, de Ceyx et d'Alcyoné, de Mergus, de Cyparissos ou de la Nymphe Lotis.
207-208 : Narcisse et Hyacinthe sont changés en fleurs.
209 : Amaracus est à l'origine d'un parfum nouveau.

H. *Ceux qui ont bien mérité de l'homme*

1/ *Groupes fraternels*

210 : Picumnus et Pilumnus, à l'origine du fumage des champs et du pilage des grains.
211 : Les frères *Divini* (*Depidii*) et Caeculus.

212 : Les trois *Telchines* : malgré leur présentation déplaisante dans ce texte, ils furent de bons cultivateurs et d'habiles artistes.

2/ *Individus dont l'exemple peut être utile aux mortels*

213 : Ténès occupe l'île de Ténédos.
214 : Oebalos, fils de Télon qui régna à Capri, colonise la Campanie.
215 : Maleus invente la trompette.
216 : Codros, roi d'Athènes, se fait tuer pour assurer la victoire des Athéniens sur les Lacédémoniens.
217 : L'exemple de Crésus doit nous apprendre à savoir modérer notre joie car "personne ne sait l'heure".
218 : Son habileté permet à Alcon de sauver son fils qu'un serpent enlaçait.

III *Le Cycle de Troie*

Ce dernier grand groupement (*fab.* 219-259) peut tout entier se rattacher, plus ou moins directement, à Troie. C'est pourquoi si toutes les fables du groupe I pouvaient être rassemblées sous le titre *Les Dieux*, celles du groupes II sous celui des *Hommes*, ce dernier peut légitimement revendiquer celui de *Cycle de Troie.*

Dans ce Cycle, on distingue nettement trois parties :

1/ *Troie : des origines à la guerre* (*fab.* 219-229). Apparaissent les personnages les plus marquants : Laomédon (220), Anchise (222), Cassandre (223), Hélénos et le Palladium (224), Hécube (225), Ganymède et les origines des aigles romaines (226) et les fables 228-229 qui rapportent les causes de la haine d'Ulysse envers Palamède, la ruse d'Ulysse parvenant à faire condamner Palamède et la vengeance de Nauplios, le père de Palamède, qui cause le naufrage de la flotte grecque à son retour de Troie.

2/ Quinze fables (230-244) s'intercalent entre le désastre des navires grecs et le retour d'Agamemnon ; nous en avons parlé plus haut. Ces fables n'apparaissent pas dans les manuscrits *R, S, B, A, F, V*, et nous avons dit qu'il s'agissait de deux leçons, de géographie et d'histoire, *ad usum scholasticorum.*

a/ *Fab.* 230-235. C'est une évocation de divers sites qui sont autant d'étapes pour celui qui, par mer, va de Troie en Italie : Dodone, Leucade, le Pélore, l'Eubée d'où partirent les fondateurs de Cumes, le

Pachynus et enfin les Syracusains qui construisent un fossé appelé Tibre – ou l'Ubris – dont le nom évoque le Tibre latin. Peut-on ne pas voir dans ce parcours l'annonce du voyage d'Énée jusqu'aux bords du Tibre, dont l'évocation, précisément, est une transition avec la leçon d'histoire qui suit ?

b/ *Fab.* 236-244. Ces fables évoquent dans l'ordre chronologique quelques figures ou épisodes marquants de l'histoire de Rome : Servius Tullius, Brutus, Tarquin le Superbe, Brennus, les guerres civiles, les Fabii, Marcellus, le bouclier sacré, ce qui ouvre un développement sur les tribus primitives de Rome et les Rostres.

3/ *Événements ayant suivi la guerre de Troie* et présentation de personnages et de lieux s'y rapportant, plus ou moins directement (*fab.* 245-259).

245 : *Histoire d'Agamemnon* : de la faute commise à Aulis au transfert des ossements d'Oreste à Rome.

246-247 : *Viol d'Égine* par Jupiter et naissance d'Éaque qui va être à l'origine des Myrmidons, sur lesquels règnera Achille.

248 : *Pélée et Thétis.* C'est l'occasion de rappeler les origines de la guerre de Troie, de résumer l'Iliade d'Homère et la guerre de Troie.

249 : Explication de la même fable à travers deux extraits de Fulgence qui explique, par leur psychologie, le comportement des héros de la fable.

250-259 : *Cycle des retours.*

250 : Retour de Diomède.

251 : Mort de Laocoon.

252 : Retour de Pyrrhus et d'Andromaque.

253 : Hécube et Polymestor.

254 : Retour d'Idoménée.

255-257 : Retour d'Ulysse ; rencontre avec Circé, explication symbolique de cette fable et amours de Circé pour Picus.

258 : Amour de Phyllis pour Démophon revenant de Troie.

259 : Mort de Laodamie entre les bras du spectre de son mari, Protésilas, premier mort grec à Troie.

Ce "mourir d'aimer" entraîne quatre représentations d'amour-passion :

a/ *deux amours adultères* : Procris et Céphale (260), Térée, Procné et Philomèle (261).

b/ *deux amours loyales* : Léandre et Héro (262), Hyménée (263).

IV *Dernières histoires consacrées à des personnages historiques qui causent leur propre perte*

1/ *Trois histoires mettent en évidence la* ***uis carminum*** :

264 : Lycambès se pend, victime de sa mauvaise foi.
265 : Bupalos se pend, victime de sa médisance.
266 : Les Lacédémoniens vainqueurs des Messéniens grâce au poète athénien Tyrtée.

2/ *Trois personnages meurent, victimes de leurs défauts*

267 : Iobatès meurt de jalousie.
268 : Calchas se tue, victime de son orgueil.
269 : Le goinfre Apricius s'empoisonne, honteux de ne plus pouvoir faire de bons repas.

3/ *Peinture de défauts divers*

270 : L'avarice à travers Opimius.
271 : L'avarice encore avec Alcinoos et les Harpyes (confusion entre Alcinoos et Phinée) ; en effet, c'est ce dernier qui était *modus auaritiae* (cf. M. II, 165).
272 : Ixion, modèle de traîtrise et de perfidie.
273 : Son goût du luxe entraîne la mort de Tarpeia.

Conclusion

Les deux dernières fables peuvent être considérées comme une conclusion dans la mesure où elles caractérisent, en les opposant, les conduites à suivre et à ne pas suivre. C'est une leçon de morale que le pédagogue veut donner à ses élèves en leur montrant que la seule rivalité est celle des joutes verbales du chant amébée (*fab.* 274) et non celle qui se développe dans les violences physiques illustrées par la mort donnée à une victime expiatoire (*fab.* 275). Et quelle est la cause de cette conduite cruelle et égoïste, sinon l'*auri sacra fames* (*fab.* 275) ? Les défauts de l'homme, tels qu'ils nous ont été dépeints à travers ces fables, ne sont-ils pas toujours les mêmes ?

On l'aura compris, Elliot et Elder étaient dans le vrai en montrant la supériorité de M. II sur M. I, supériorité qui se manifeste dans le souci du premier de présenter une œuvre construite, charpentée, obéissant au triple désir de donner la vision la plus complète possible de la mythologie antique, de la présenter de la manière la plus rationnelle possible et d'en dégager une leçon morale destinée aux jeunes écoliers du peuple de Dieu. Par cette composition cyclique,

dans laquelle chaque thème est étudié jusqu'au fond, le Mythographe annonce, *mutatis mutandis*, la façon de procéder d'un Montaigne qui, pour étudier un sujet, l'aborde sous tous les angles, revient en arrière et parvient, dans une sorte de "quête en spirale", à l'épuiser. Cette succession des cycles apparaissait déjà à la simple lecture des *indices* où la fréquence d'emploi des noms indique les groupements centrés sur ces noms.

Mais cette supériorité de M. II sur M. I au point de vue de la composition de l'œuvre, point qui, pour Elliot et Elder, est le plus important, ils l'avaient déjà remarquée, nous l'avons vu, dans un plus long développement des fables, souvent dû à la réunion, dans une même fable, de sources plus nombreuses que chez M. I. La construction des fables sera donc maintenant l'objet de notre étude.

5/ *La construction des fables*

Une fois admis le principe de la constitution d'une fable à partir des sources précitées, il faut voir comment le Mythographe utilise les sources qui sont à sa disposition. Et l'originalité du Mythographe sera précisément dans cette utilisation.

Les écrivains latins, et nous pensons particulièrement aux historiens qui devaient consulter les écrits de ceux qui les avaient précédés, n'avaient à leur disposition que des *uolumina* dont la consultation simultanée était, par nature, très difficile sinon impossible ; et même s'il ne faut pas sous-estimer la puissance de la mémoire chez les Anciens, la *Quellenforschung*, telle qu'elle s'est appliquée à un Tite-Live, par exemple, a permis de démontrer que l'écrivain ne pouvait utiliser qu'une source à la fois[24]. La substitution du *codex* au *uolumen* dans les premiers siècles de l'ère chrétienne va libérer l'écrivain en lui permettant de consulter plusieurs manuscrits en même temps. Cela est particulièrement sensible chez le Mythographe II, nous allons le voir, et justifie, sur ce point également, la supériorité dans laquelle le tiennent Elliot et Elder.

Deux exemples vont le montrer. La fable 165 traite du mythe de Phinée : pour ce faire, M. II reprend un texte de Servius (*Én.*, III, 209) qu'il fait suivre de l'explication rationnelle du mythe empruntée à Fulgence (*Myth.*, III, 123), alors que M. I se contente de suivre le texte de Servius (I, 27). Encore plus significatif : M. I (*fab.* 172) et M. II (*fab.* 44) traitent le même sujet, les colombes consacrées à

24. Sur ces questions, on pourra toujours consulter les pages que J. Bayet consacre à la recherche des sources chez Tite-Live dans son édition de l'Histoire Romaine, Paris, Les Belles Lettres, 1944, T. I, p. XXVI *sq.*

Vénus. M. I reproduit le texte de Lactance (*Théb.*, IV, 226). Il entre directement dans l'anecdote : "On lit – sans préciser chez qui – que le dieu Cupidon et Vénus descendirent dans les prés couverts de fleurs etc.". Il reprend Lactance, narre l'histoire et résume en une courte phrase, insuffisante, la conclusion de Lactance qui montrait la compassion de Vénus prenant sous sa protection la jeune fille transformée en colombe par la jalousie de Cupidon. Reprenant le même texte, M. II le fait précéder d'une phrase empruntée à Fulgence (*Myth.*, II, 71) qui rattache l'histoire à venir au mythe de Vénus amoureuse, phrase qu'il fait suivre d'une autre – qui est de son fait – introduisant directement la fable. La chute de l'aventure est exactement celle de Lactance.

Mais l'originalité – et la supériorité – de M. II apparaissent surtout dans la manière d'assembler ces extraits, ce que l'on pourrait appeler un "collage", et de relier entre elles ces fables par un jeu subtil de transitions.

a/ *Le collage*

Cette opération qui consiste à créer un tout à partir d'éléments hétérogènes, ici des emprunts à plusieurs sources, est un exercice difficile si l'on veut parvenir à l'homogénéité. Il est si difficile que, chez M. I, bien peu de fables y arrivent, la "couture" étant souvent visible. À travers deux exemples, nous allons voir que M. II n'évite pas toujours cette faute.

La fable 130, *Pirithoos*, est consacrée au mariage du Lapithe Pirithoos avec Hippodamie, parente des Centaures invités pour l'occasion. La fable est composée de quatre extraits : Servius, *Én.*, VII, 304 ; Lactance, *Théb.*, V, 261 et 263 ; et à nouveau Servius, *Én.*, VI, 448. Dans une phrase, au milieu du texte, le Mythographe raconte comment les Centaures, ivres, voulurent pénétrer dans la chambre de la mariée, puis s'efforcèrent d'enlever les épouses des Lapithes. La même phrase est composée de deux extraits : le premier, emprunté à Lactance, *Théb.*, V, 261, forme la première partie de ladite phrase et l'on y lit que les Centaures *uino incaluissent*. Dans la seconde partie de la phrase, reprise de Lactance, *Théb.*, V, 263, on lit que les Centaures sont *uino pleni*. Même s'il existe une différence d'intensité dans l'ivresse entre "échauffés" et "enivrés", le Mythographe n'est pas loin du pléonasme, donc de l'inattention.

Autre exemple. La fable 201, *Polyphème*, est la réunion de deux extraits : la première partie – les amours de Polyphème pour Galatée – est la reprise de Servius, *Buc.*, IX, 39 ; la seconde, le

portrait de Polyphème, est empruntée à Servius, *Én.*, III, 306. Certes, dans les deux extraits, le héros est toujours Polyphème, mais on attendrait une liaison entre ces deux extraits qui se situent à des niveaux d'intérêt bien différents. M. I, *fab.* I, 5, se contente de relater l'amour de Polyphème pour Galatée. La suture est trop insuffisante, qui ne se fait qu'au seul niveau du nom Polyphème.

Mais ces exemples sont rares et, il faut le reconnaître, M. II a su remarquablement fondre les divers extraits pour donner une unité à ses textes. Les exemples abondent de ces collages si bien faits que la couture est invisible. Quelques-uns suffiront à le montrer, exemples que nous étudierons en fonction des cas de figure.

1/ Le cas le plus simple et fort fréquent est la réunion de deux extraits d'un même auteur : ainsi, la fable 183, *Les deux lions vaincus par Hercule*, est constituée de deux extraits de Lactance, *Théb.*, I, 485 et IV, 160, dont la fusion est telle que l'on ne soupçonnerait pas le montage.

Ce peut être ainsi la réunion de deux extraits d'auteurs différents et, dans ce cas, l'exercice est déjà plus difficile. Ainsi la fable 44, "Les colombes de Vénus", déjà vue pour une autre raison, reprend un texte de Lactance précédé d'un court extrait de Fulgence.

2/ Presque aussi fréquent est l'assemblage de trois extraits qui peuvent être empruntés au même auteur, telle la fable 157, "le roi Athamas", composée de trois extraits de Lactance : *Achil.*, 65 ; *Théb.*, V, 475 et *Théb.*, II, 281.

Mais ces trois emprunts peuvent être faits à deux auteurs différents : ainsi la fable 123, "Les Sirènes", rassemble des textes de Lactance, *Narr.*, V, 9 ; Servius, *Én.*, V, 864 et à nouveau Lactance, *Narr.*, V, 9. Il peut aussi s'agir de trois auteurs : la fable 183, *Acrisios*, est un montage fait à partir d'extraits de Lactance, *Théb.*, I, 225 ; *Schol. Hor. Od.* III, 16 ; Servius, *Én.*, III, 372.

Tous les cas de figure peuvent donc se présenter, la majorité des fables toutefois ne dépassant que rarement les emprunts à trois sources. Mais le collage le plus remarquable est sans aucun doute celui de la fable 40, *La naissance de Vénus* ; il s'agit d'un montage fait à partir de neuf extraits : Servius, *Én.*, V, 801 ; Isidore, *Étym.*, VIII, 11, 77 ; Fulgence, *Myth.*, II, 70 ; Servius, *Én.*, V, 801 ; Fulgence, *Myth.*, II, 72 ; Servius, *Én.*, VIII, 384 ; Servius, *Én.*, V, 801 ; Fulgence, *Myth.*, II, 82 ; Fulgence, *Myth.*, II, 83. Et, à ces extraits, il faut ajouter deux citations de Virgile, *Buc.*, III, 97 et *Géorg.*, II, 112.

Pour arriver à de tels centons, et sans vouloir minimiser le rôle de la mémoire, comme nous l'écrivions plus haut, il ne fait pas de doute que le Mythographe dispose de ses modèles : il les a fréquentés, les connaît donc bien et sait les utiliser pour construire une œuvre originale.

Une preuve de ce que le Mythographe écrit en ayant sous les yeux ses modèles se trouve dans la fable 188, *Le marais de Lerne*. Ce texte est fait à partir de deux emprunts, l'un à Servius, *Én.*, VI, 287, et l'autre à Lactance, *Théb.*, I, 384. Il comporte trois phrases, la troisième étant, et de loin, la plus longue, car fournissant à elle seule les deux tiers du texte. Or cette dernière phrase est un chef d'œuvre de collage : le Mythographe a su réunir dans une même phrase des extraits de l'une et l'autre source selon l'alternance Servius-Lactance-Servius-Lactance sans qu'apparaisse une quelconque trace de ce montage.

Mais outre cette habileté dans l'art du collage, le Mythographe fait preuve d'un réel souci de la composition par le jeu des transitions.

b/ *Les transitions*

Les remarques précédentes faisaient déjà paraître bien sévère le jugement de K. Elliot et de J.P. Elder sur les qualités littéraires du Mythographe. Mais si l'on ajoute un réel souci de la transition – évoqué à propos de la composition générale de l'œuvre – on pourra légitimement penser que l'auteur ne mérite pas un tel jugement. Quelques exemples le montreront.

Dans le groupement de fables consacrées aux dieux et déesses de moindre importance, quelques textes mettant en scène Apollon et Orphée se mêlent au thème de Mercure pour former ce que l'on pourrait appeler "le groupe de la lyre" (*fab.* 54-56). La fable 54, *D'où vient le nom de Mercure*, s'achève sur l'annonce de la découverte par celui-ci de la lyre et de l'échange qu'il va faire avec Apollon de la lyre contre une baguette, les derniers mots étant "...*haec est fabula.*" (...voici la fable.). Et la fable 55 va bien rapporter la découverte de la lyre par Mercure et l'échange avec la baguette d'Apollon. Quant à la fable 56, *Orphée*, elle commence par ces mots : "Après avoir reçu la lyre, on dit qu'Apollon etc.". Tout cela marque bien les liaisons entre les trois fables.

Un peu plus loin, *fab.* 58, *Cybèle*, nous apprenons que le char de Cybèle est conduit par des lions et la fable s'achève sur ces mots : "Mais d'où vient que des lions sont attachés à son char ?" La fable suivante, *Atalante*, le montrera : "*hac fabula demonstratur*", fable qui

rapporte la métamorphose en lions d'Hippoménès et d'Atalante qui s'étaient unis dans un bois consacré à Cybèle, *fab.* 59.

La fable 65, *Astraeos*, introduit le personnage d'Éole auquel, dit-on, obéissent les vents et s'achève sur ces mots : "Mais voici la vérité.", transition pour annoncer la fable suivante qui est un essai de rationalisation de la légende.

Autre exemple : les fables 76 et 77, *Lycaon* et *Thétis*, forment un même développement chez Lactance (*Théb.*, III, 685). Un des thèmes de cette légende est la jalousie de Junon envers Callisto, déshonorée par Jupiter et changée en ourse. Ainsi métamorphosée, elle est tuée par son fils, l'enfant de Jupiter, ignorant qu'elle était sa mère. C'est pourquoi Jupiter catastérise la mère et le fils. Mais sa jalousie non encore complètement assouvie, Junon demande à Thétis – en réalité Téthys – de ne pas permettre à l'Ourse de participer aux bains de l'Océan. De ce développement, le Mythographe a fait deux fables, détachant la dernière partie pour en faire une fable à part : la prière de Junon à Téthys qui avait été sa nourrice. Mais ce faisant, il prend bien soin de marquer par une transition le passage d'un extrait à l'autre, concluant le premier par ces mots : "[La Grande Ourse] ne se rend pas invisible pour les raisons que je vais indiquer, *quam dicturus sum.*".

Un dernier exemple au milieu de beaucoup d'autres : la fable 143, *Minos*, s'achève sur l'annonce de la victoire que, plus tard, Thésée remportera sur le taureau de Marathon. Le Mythographe ajoute : "Mais de Pasiphaé et du même taureau, il sera parlé plus longuement.", annonçant ainsi les fables 144, 149, 151.

Ces transitions, dont le nombre ne se limite pas aux seuls exemples présentés, sont donc bien la marque d'un travail élaboré et d'une construction délibérée.

III. LA FINALITÉ DE L'ŒUVRE

Le Mythographe Vatican II ne doit pas être distingué de tous les autres mythographes de ce Haut Moyen Âge, ceux qui l'ont précédé ou suivi. C'est un homme de Dieu qui a charge d'âmes et d'esprits. En effet, jusqu'au milieu du onzième siècle, les monastères – et, devant l'érudition livresque de notre Mythographe, on doit admettre qu'il appartient à une abbaye dont la bibliothèque est richement dotée – ne sont pas seulement des centres de développement économique et des foyers de vie religieuse, mais aussi des maisons d'éducation pour les jeunes moines ainsi que pour des clercs et des

laïcs[25]. La condamnation systématique de la chair, à travers ces fables, pourrait faire penser qu'elles s'adressent plus particulièrement à de jeunes moines, mais l'Église se trouvant devant un monde empoisonné par les dieux, leur culte et leur mythologie, le pédagogue est obligé d'expliquer et de condamner ce monde de la mythologie. Sans que, pour autant, il faille systématiquement la repousser – nous avons vu qu'il existait un groupe de fables (200-206) où les divers dieux, du "plus grand des fornicateurs", Jupiter, au plus humble, sont capables de *miseratio* envers les humains.

Le but d'un tel ouvrage est donc, tout d'abord, pédagogique : le maître doit faire connaître la mythologie antique, le monde dans lequel elle s'est développée, ce qui est loin d'exclure sa réalité géographique et historique. Sa fonction est aussi apologétique : à travers la condamnation de ces dieux, acteurs d'une mythologie de débauche, viol, inceste, pédérastie, c'est aussi la femme, Ève éternelle, qui est visée. Enfin, le Mythographe fait œuvre "scientifique" : s'appuyant systématiquement sur des étymologies parfois discutables, il montre un souci de rationalisation dans la plupart de ces fables.

1/ *Les fables et la pédagogie*

Paradoxalement, c'est sur ce point de l'ouverture au monde de l'écolier, assurément le plus développé du recueil, que nous nous attarderons le moins. En effet, avec ces 275 fables, sans compter les Suppléments, toute la mythologie antique défile devant nos yeux. Aucun des grands cycles épiques n'est omis : Thèbes, Argos, la Guerre de Troie, Hercule, Thésée, Minos etc. À cela s'ajoutent les mythes plus purement latins dont la présentation, ou l'explication, est l'occasion d'aborder l'histoire de Rome, qu'elle soit légendaire, comme celle des origines ou celle des livres sibyllins, ou réelle, tels les travaux de César dans les lacs Averne et Lucrin. La géographie n'est pas oubliée : le lecteur, ou l'auditeur, découvrent Troie, le Bassin Méditerranéen, la Grèce, la Sicile, l'Italie. On y trouve des essais d'explication des phénomènes physiques, tels les vents consacrés à Éole. C'est toute l'astronomie qui se déroule dans les Suppléments *M* et *E*. D'autre part, les dieux étant l'explication païenne du monde, à travers eux, c'est l'origine et le développement du monde voulu par Dieu qui sont proposés à l'écolier. En effet, il y a une correspondance évidente entre les mythes et la Bible. Pandora

25. Cf. P. Riché, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris, 1959.

offerte aux hommes et cause de leurs malheurs, c'est Ève responsable de l'expulsion du Paradis Terrestre. Le déluge voulu par Jupiter pour punir les hommes n'est-il pas celui envoyé par Dieu ? Le couple Deucalion-Pyrrha, seuls survivants au déluge, n'est-il pas celui de Noé ? Les exemples de telles correspondances sont trop nombreux pour s'y attarder plus longtemps. D'où le paradoxe premier.

2/ *Les fables et la condamnation de l'amour charnel et de la femme*

S'il est un thème récurrent, à travers ces fables, c'est bien celui de la femme, victime et pécheresse. Certes, la féminité est un repoussoir de la vieille morale romaine ; cependant même si ces femmes violées sont toujours des victimes, et souvent la proie du premier des dieux, Jupiter, *stuprator pessimus* (*fab.* 26), le Mythographe ne s'attarde jamais sur leur sort. Deux raisons expliquent ce peu de compassion : les femmes sont d'abord victimes de leur propre nature – et nous verrons que, sur ce point, le Mythographe rejoint la pensée de ses contemporains – ; ensuite, à travers elles, ce sont ces dieux de débauche, représentants d'une théogonie condamnable, qu'il veut atteindre en peignant un monde où règne l'amour charnel.

a/ *La nature féminine*

Il serait trop long, et, sans doute, n'est-ce pas le lieu, de rappeler comment le Moyen Âge s'est trouvé écartelé entre deux types féminins : la femme tantôt est l'objet d'un culte idéal, passionné – et c'est la sainte, dont Marie est le symbole – tantôt est regardée comme un être dangereux et méprisable, source de tous maux[26]. "Par la femme, la mort ; par la femme, la vie.", écrit Saint Augustin ; ce que reprend Saint Jérôme : "*Mors per Evam, vita per Mariam*"[27], cette Ève qui a servi d'archétype à l'image féminine médiévale. Évoquons encore Saint Jérôme : "*Omnia mala e mulieribus*"[28], Tertullien, pour qui elle est *ianua diaboli*, la porte du diable ; ou encore Bernard de Morlais, moine clunisien qui se déchaîne contre elle dans une violente diatribe sur la luxure. Aux yeux de Bernard, sa faute primordiale est son attachement à la chair, elle trompe, excite au

---

26. Albert Lecoy de la Marche, *La chaire française*, p. 428 ; J. Horowitz et S. Menache, l'*Humour en chaire*, Labor et Fides, Genève, 1994.
27. St Augustin, *Sermo 232*, "*In diebus paschalibus*", P.L. 38, col. 1108 ; St Jérôme, *epistola 22*, "*ad Eustachiam, Paulae filiam*", in St Jérôme, *Lettres*, éd. J. Labourt, Paris, 1949, p. 126.
28. St Jérôme, *epistola 22*.

mal ; elle ignore la pudeur, c'est le vice en personne. Il la voue aux gémonies et lui impute les maux de la création. Enfin, l'auteur du *Speculum Laicorum* la qualifie de "bête insatiable", malfaisante, responsable de la confusion de l'homme[29].

Tout ce réquisitoire, nous le retrouvons chez le Mythographe, essentiellement dans la première partie, celle consacrée aux dieux. Et c'est évidemment sur Vénus que se cristallisent tous ces défauts. Elle est d'abord la femme adultère par excellence, celle qui, à sa grande honte, – et elle ne cessera de poursuivre la descendance du Soleil qui l'a surprise – sera découverte en train de consommer l'adultère sous le regard des dieux (*fab.* 40). Symbole du plaisir des sens, c'est elle qui corrompt la *uirtus* (*fab.* 39) ; elle par qui *omnes uires uso uenerio debilitantur* (*fab.* 40).

Mais si Vénus symbolise le plaisir des sens, les autres femmes ne sont pas exemptes de ce désir qui les entraîne aux actes les plus odieux. La passion de Sthénébée pour Bellérophon qui la repousse va conduire l'épouse à l'accuser mensongèrement auprès de son mari d'avoir voulu attenter à sa vertu (*fab.* 154). Circé représente la femme *libidinosa* (*fab.* 256) ; par sa sensualité et ses caresses, *libidine sua et blandimentis*, elle précipite les hommes dans une vie bestiale qui n'a plus rien de viril. Et que dire d'Hercule ? "Celui que n'a pu vaincre la puissance du monde, la passion que fait naître le plaisir des sens – ici représenté par Omphale – est devenue sa maîtresse" (*fab.* 178).

Ces exemples, choisis dans les diverses parties du recueil, montrent bien la place qu'y tiennent les plaisirs des sens et leur condamnation. Le sexe masculin n'est pas moins coupable : le stupre, le goût de la luxure sont partout présents, et d'abord chez le premier des dieux, Jupiter, qualifié de *stuprator pessimus*. C'est à cause de ses actes incestueux, *ob cuius incestus crimina*, que la Justice et la Pudeur quittent la terre pour remonter aux cieux (*fab.* 26). La fréquence d'emploi du verbe *uitiare*, déshonorer une femme, exemple parmi d'autres du vaste champ lexical consacré à ce crime, est significative : le terme est employé neuf fois par Mythographe II, dont six à propos du seul Jupiter !

La passion amoureuse va même jusqu'à faire perdre toute conscience du devoir : Achille, sans conteste le héros le plus noble et le plus pur des Grecs, saisi par la passion en apercevant Polyxène, ira jusqu'à trahir les Grecs et causera sa propre mort (*fab.* 249).

---

29. *Speculum Laicorum*, éd. J.Th. Welter, Paris, 1914, p. 77. Pour plus de détails, cf. J. Horowitz-S. Menache, *op. cit.*, p. 188-192, à qui sont empruntées ces remarques.

Et ce n'est pas le simple acte de chair qui est condamné, c'est aussi la femme dans sa morphologie : si Vulcain est né difforme et boiteux, *deformis et claudus*, c'est qu'il est né de la femme dont "les parties génitales sont sales et difformes, *immunda et deformia*" (*fab.* 48).

Être de luxure, la femme est aussi possédée par la passion du luxe. Et ce désir du paraître, de l'artificiel, va causer la perte de Tarpeia, écrasée sous les boucliers que les Gaulois portaient à leur bras gauche en même temps que leurs bracelets, justification de sa trahison.

Toutefois la femme est amendable : elle sait s'incliner devant une volonté plus forte que la sienne et c'est ainsi que Circé, contrainte d'admettre que la supériorité d'Ulysse lui vient des dieux, devient épouse et mère (*fab.* 255). Le plaisir sait donc s'incliner devant la sagesse (*fab.* 256) et l'amour se différencier du désir.

Car Vénus est double et il faut bien distinguer l'amour charnel, même vénal – tel celui de Pontia, la fille de Pétrone (*fab.* 162) – de l'amour chaste et véritable : *Duae sunt Veneres, una uoluptaria ...altera casta* (*fab.* 46). Cet amour existe bien dans les fables : Phyllis et Démophon (*fab.* 258) ; Laodamie qui meurt dans les bras du spectre de son mari (*fab.* 259) ; Léandre et Héro (*fab.* 262) ; Hyménée (*fab.* 263). Le réquisitoire contre l'amour n'est donc pas absolu.

Mais il est une autre forme de passion qui, elle, est toujours condamnée : la pédérastie.

b/ *La pédérastie*

Reflet d'une civilisation qui n'est pas celle du Haut Moyen Âge, la pédérastie est, bien sûr, une cible du Mythographe. L'exemple d'Apollon est, à cet égard, très caractéristique. Ses amours mixtes, nous parlerions aujourd'hui de bisexualité, n'ont de conclusions heureuses ni avec les femmes ni avec les jeunes hommes.

Il viole et rend enceinte Coronis ; mais il est jaloux et, apprenant qu'elle a cédé à Lyncos, il la perce de ses flèches et lui ouvre le ventre pour faire apparaître Esculape (*fab.* 32). Saisi par la beauté de Daphné, il veut lui faire violence ; mais la Terre a pitié d'elle et la change, avant l'étreinte, en laurier (*fab.* 33). Amoureux de Cassandre, il lui donne le don de divination pour parvenir à ses fins ; mais il est pris à son jeu : Cassandre, devenue prophétesse, se refuse ; il ne peut plus que l'empêcher d'être crue (*fab.* 223). La seule pour laquelle il semble avoir éprouvé un amour chaste – *pio amore* – est la

Sibylle de Cumes, mais il ne peut l'empêcher de se dissoudre dans la mort (*fab.* 109).

Avec les jeunes hommes, il n'est pas plus heureux. Amoureux de Cyparissos, il va être la cause indirecte de sa disparition et ne pourra que le changer en cyprès (*fab.* 204). Le jeune Hyacinthe, qu'il aime, mourra suite à la jalousie de Borée qui, lui aussi, en est amoureux (*fab.* 208). Branchos, qui lui a donné un baiser, va recevoir le don de prophétie qu'il va pratiquer avant de disparaître, soudainement.

Ces exemples de bisexualité, chez une divinité, précisent bien, par leur vanité, la condamnation de cette pratique. Mais il en est un autre qui, par la brutalité de l'expression, enlève toute espèce de doute à ce sujet : il s'agit du rapt de Ganymède, voulu par Jupiter (*fab.* 226). Bien sûr, le Mythographe tente d'interpréter rationnellement cet enlèvement par l'aigle de Jupiter, mais il commence par présenter le mythe en reprenant un texte de Lactance, *Narr.*, X, 4, et il écrit, textuellement, que Ganymède fut enlevé au ciel par un aigle "pour lui éviter les outrages d'un contact charnel avec un homme, *infamiam conubii masculini*". Comme si le contact charnel avec un dieu, fût-il le premier d'entre eux, pouvait effacer la faute !

Apollon et Jupiter n'étaient que deux exemples, parmi d'autres, de cette condamnation de la pédérastie.

3/ *La rationalisation et la condamnation de la fable*

Le troisième thème – et le plus paradoxal – qui me paraît traverser ce recueil est celui de la rationalisation de ces mêmes fables. Le Mythographe est bien conscient que tout ce qu'il rapporte est fabulation, qu'il faut n'attacher à ces légendes que peu de crédit vu que "...la plupart du temps, les fables varient au gré des poètes." (*fab.* 156). Mais cela ne l'empêche pas de les justifier : "...*in deorum ratione, quia veritas ignoratur, fabulae sequendae sunt* : en ce qui concerne les dieux, puisque la vérité est impénétrable, il faut suivre les fables." (*fab.* 53).

Car il sait que ces fables, par les voies de la rationalisation, de l'évhémérisme ou de l'étymologie moralisée sont une source de connaissances, que ces *exempla*[30], qui sont le plus souvent des contre-exemples, peuvent et doivent servir à l'instruction des fidèles.

---

30. Sur les *exempla*, parmi les dernières publications, cf. J. Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, coll."Bibliothèque des Histoires", 1981 (rééd. coll. "Folio" n°31, 1991) ; J. Berlioz, "*Exempla*", dans *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, 2e éd., G. Hasenohr et M. Zink dir., Paris,

a/ *Rationalisation*

Le Mythographe, à la suite, le plus souvent, de son modèle Fulgence, va rationaliser bien des fables, allant même quelquefois jusqu'à les présenter en couples : la fable et son explication, ou son interprétation. Ainsi, la fable 128, *Ixion*, est suivie de la fable 129 : *Explication de la même fable* ; de même pour les fables 140-141 : *Midas* et *Explications de la même fable*. Le "couple" *Circé* et *Interprétation de la même fable*, *fab.* 255-256, relève plutôt de l'étymologie moralisée : le nom Circé, venu de mots grecs signifiant "le travail manuel", serait une illustration a contrario de ce que la femme sensuelle est ennemie du travail manuel.

En dehors de ces cas limites, nombreux sont les exemples où, dans le développement d'une même fable, le Mythographe rapporte une légende aussitôt suivie de son explication rationnelle. Un exemple caractéristique est l'histoire d'Amulius et de Numitor (*fab.* 131). Un élément essentiel de cette fable est le viol d'Ilia. Pour les uns, l'auteur en est Mars, pour d'autres le dieu-fleuve de l'Anio, pour d'autres encore le Tibre. Mais Servius, le modèle du Mythographe pour cette fable, précise bien qu'en réalité il s'agissait des cendres d'Ilia qui furent versées dans l'Anio alors en crue. Et ce dernier les porta dans le Tibre. Quant à la louve qui, d'après la légende, allaita les jumeaux Romulus et Rémus, il s'agit en réalité d'une prostituée qui, en latin, se dit *lupa*, comme la louve. Autre mythe : celui de la Chimère au corps tripartite (*fab.* 154). En réalité, ce monstre fabuleux symbolise une montagne de Cilicie dont le sommet brûlant est caractérisé par la présence de lionnes, ce qui explique la tête de lionne de la Chimère. À mi-pente, on peut trouver de quoi brouter ; cela explique la tête de la

---

1992, p. 437-438 ; *Exempla. Studien zur Bedeutung und Funktion exemplarischen Erzählens*, B. Engler et K. Müller éd., Berlin, 1995 (Schriften zur Literarwissenschaft, 10) ; Cl. Bremond, J. Le Goff et J.-Cl. Schmitt, *L'"Exemplum"*, Turnhout, 1996, 2e éd. augmentée (1ère éd. 1982), avec supplément bibliographique, 1982-1995, par J. Berlioz, p. 165-176 (Typologie des sources du Moyen Âge, 40) ; A.J. Gurjewitsch, *Himmlisches und irdisches Leben. Bildewelten des schriftlosen Menschen im 13. Jahrhundert. Die Exempel*, trad. du russe par E. Glier, Dresde, 1997 (1ère éd., Moscou, 1989) ; *Tipología de las formas narrativas breves románicas medievales*, Grenade, 1998 (Monografica, 40) ; *Les Exempla médiévaux. Nouvelles perspectives*, J. Berlioz et M.-A. Polo de Beauilieu éd., préf. de J. Le Goff, Paris, 1998 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge, 47) ; M.-A. Polo de Beaulieu, *Éducation, prédication et cultures au XIVe siècle. Essais sur Jean Gobi le Jeune*, Lyon, 1999.

chèvre. Enfin le pied de la montagne est infesté de serpents ; d'où l'extrémité du monstre en forme de serpent.

Encore un exemple, extrait d'une autre partie du recueil, qui montrera que cette rationalisation se retrouve partout. Il s'agit de la fable, étudiée *supra*, montrant Ganymède enlevé au ciel par un aigle (*fab.* 226). Le Mythographe explique bien qu'en réalité c'est Jupiter qui a combattu pour enlever Ganymède, en étant précédé des "aigles romaines". Il en est de même pour la légende d'Europe enlevée par Jupiter qui avait pris la forme d'un taureau. En fait, Europe fut emportée sur un bateau où était peint un taureau (*fab.* 226). On pourrait aussi renvoyer à l'explication rationnelle du mythe de l'Hydre de Lerne (*fab.* 188) dont les diverses têtes représentent des sources qui inondent la plaine.

b/ *Étymologie*

À ce souci de la rationalisation, il faut ajouter celui de l'étymologie, souvent moralisée, que le Mythographe a rencontré chez Servius, mais plus encore chez Fulgence.

Au premier degré, il y a, bien sûr, l'explication étymologique des noms de dieux et de héros. Elle est tellement systématique que, dans cette présentation, il suffira de la signaler ; tantôt le Mythographe présente directement et simplement l'explication, tels les noms Myrmidons (*fab.* 247) ou Érichthonios (*fab.* 48) ; tantôt il se sent obligé de développer une explication de ce que lui-même n'a pas toujours compris. C'est le cas dans la fable 188, *Le marais de Lerne*. Servius avait justifié le terme *excetra*, le serpent, l'hydre, par le rapprochement des premières syllabes de trois mots : ***excrescebant (uno capite) ceso tria***, (d'une tête) coupée, trois repoussaient. Peu importe la fantaisie de l'étymologie, le Mythographe l'a reprise ; mais, en remplaçant *excrescebant* par *crescebant*, il l'a rendue sans effet. À côté de cela, des étymologies qui parsèment le recueil, beaucoup sont valables et elles ont été soulignées dans les notes.

Conscient de l'irréalité ou de l'invraisemblance de bien des fables, le narrateur essaye de les justifier. Ainsi, la fable 148 développe le mythe crétois de Minos et du Minotaure, et, dans la fable 149, le Mythographe rationalise le mythe en s'appuyant sur l'étymologie. *Taurus* n'est plus un taureau mais un secrétaire du roi Minos dont s'est éprise Pasiphaé ; Dédale leur prête sa demeure et le fruit de leurs coupables amours s'appelle Minotaure car Pasiphaé met au monde des jumeaux, l'un étant le fils de Minos, l'autre de Taurus.

Il n'hésite pas à pratiquer le bilinguisme : par souci d'étymologie moralisée, il justifie la mauvaise nature de Cacus, l'esclave latin d'Évandre, en rapprochant ce nom de l'adjectif grec κακός, mauvais (*fab.* 176).

Les fables 135 et 136 sont consacrées aux Gorgones et toute une argumentation pseudo-philologique, empruntée à Fulgence, va tenter de justifier le nom des Gorgones par les effets qu'elles produisent.

Un exemple intéressant d'étymologie moralisée se rencontre encore avec la fable 177 qui développe le mythe d'Admète et d'Alceste, mythe qui, pour le Mythographe, trouve sa justification par l'étymologie du nom des héros. La fable 249, explication de la fable 248, *Pélée et Thétis*, présente un cas parallèle : le comportement des trois héros, Pélée, Thétis et Achille, trouve son explication psychologique dans l'étymologie de leurs noms. Ce ne sont là que quelques exemples, au milieu de beaucoup d'autres, mais ils témoignent d'un souci évident de la justification étymologique partout présente à travers l'œuvre.

On ne saurait mieux conclure ce chapitre consacré aux intentions morales du Mythographe qu'en s'arrêtant sur la fable 153, *Perdicca*. Ce dernier, grand chasseur, prend soudain conscience de l'anachronisme de l'art qu'il pratique : il l'abandonne. Cette fable est très significative : elle marque le passage d'un état primaire, cruel et solitaire de l'humanité à une civilisation sédentarisée, réfléchie et solidaire ; devant la vanité de cet *ars pristina* qu'est la chasse, Perdicca va se consacrer à l'*agri cultura*.

LES CATASTÉRISMES

Il faut, enfin, faire une place à part aux catastérismes[31] que l'on rencontre dans les seuls Suppléments *M* et *E*, manuscrits du XV^{ème} s. Il s'agit de 43 chapitres dont les 40 premiers (251-290) rapportent des catastérismes proprement dits ; le suivant (291) est consacré aux planètes et les deux derniers (*fab.* 292-293) à une généalogie des Romains depuis Atlas et à une reprise du mythe de Phinée et des Harpyes, déjà rencontré fable 165.

Ces catastérismes nous sont connus par les deux manuscrits précités, mais aussi par le manuscrit *Sangallensis* 250, du X^{ème} s.,

31. Ce terme s'emploie pour caractériser le placement au ciel d'un être vivant, d'un objet, voire d'un fleuve ou d'un pays, sous la forme d'un groupement d'étoiles, ou "astérismes".

donc contemporain du Mythographe Vatican II, et, partant, plus fiable. Ils ont été rattachés à l'ouvrage de M. II précisément parce qu'ils concernaient l'aspect mythologique de ces transferts parmi les astres.

L'ordre suivi dans la présentation des constellations est celui d'Aratos, qui vécut au IV^{ème} s. avant J.-C., repris par Cicéron dans ses *Aratea*, et suivi par Ératosthène (III^{ème} s. avant J.-C.). Le texte original de ce dernier ne nous est pas parvenu mais le résumé que nous en possédons reproduit un plan qui n'est peut-être pas le plan original du point de vue structurel, mais qui est parallèle en ce qui concerne la succession des catastérismes. Sur ces questions, on consultera avec profit les commentaires de P. Charvet et d'A. Zucher, récents traducteurs des *Catastérismes* d'Ératosthène, en particulier les pages 13 et 14.

Par rapport au manuscrit de Saint-Gall, résumant l'abrégé d'Ératosthène, on remarque l'omission des chapitres 31 (*Le Dauphin*) et 42 (*Anticanis* ou *Procyon*), celle de quelques mots ou membres de phrases, omissions, soulignées dans la traduction, qui ne peuvent remettre en question la filiation directe des Suppléments avec l'Anonyme de Saint-Gall qui est peut-être l'auteur de ces résumés. Le problème des sources se circonscrit donc autour du manuscrit de Saint-Gall.

Si l'on peut retrouver quelques sources particulières, telle la première phrase du chap. 265, *le Taureau* – qui est une reprise très précise d'Isidore, *Étym.*, III, LXXI, 24 –, une grande partie du chap. 291, *Les Planètes*, empruntée à Pline, II, XIV, l'essentiel de ce texte est un résumé parfois très fidèle de l'abrégé d'Ératosthène. Mais par quelle filiation ?

Le point de départ est le texte que nous avons d'Ératosthène, et, pour le présenter, je reprendrai les mots de P. Charvet : "L'abrégé... présente de nombreuses différences avec le texte d'Ératosthène : il ne définit pas les concepts astronomiques... ne contient aucun développement sur le lever et le coucher des constellations... ne traite pas de météorologie... En revanche, il propose systématiquement un récit ou une référence mythologique pour chaque constellation... ; par ailleurs, il dénombre les étoiles de chaque constellation et fait une description de la figure en précisant la position de chaque étoile... [L'ouvrage] se compose de 42 chapitres consacrés aux constellations elles-mêmes et de 2 chapitres traitant respectivement des 5 planètes connues des Grecs (sans compter la Lune et le Soleil) et de la voie lactée.".

Or si nous reprenons la section *de Astronomia Arati* du manuscrit de Saint-Gall, nous retrouvons bien les 41 chapitres consacrés aux constellations, avec leurs récits ou références mythologiques – il manque le chapitre 31, *Le Dauphin* – et un chapitre pour les planètes. Les Suppléments *M* et *E* n'en présentent que 40 puisque manquent ceux qui se rapportent au Dauphin (31) et à Procyon (42). Quant au contenu de ces chapitres, on ne peut, le plus souvent, en faire de meilleurs commentaires qu'en reprenant le texte même de l'abrégé. Un exemple significatif est le chapitre 38, fable 287 chez M. II, "Le Poisson" : une courte phrase apporte tous les éléments nécessaires – mais non suffisants – à la compréhension du texte ; la concision est en effet telle que des éléments présentés dans l'abrégé sont indispensables.

Dans le cas où le rapprochement entre les deux textes serait insuffisant pour en montrer la filiation, une autre observation en fournirait la preuve. Nous venons de voir que le texte de l'abrégé comportait, pour chaque constellation, une référence mythologique suivie d'un dénombrement et de la position des étoiles la constituant. Or ce dénombrement, nous le retrouvons dans un texte de Bède le Vénérable, qui précède celui de l'Anonyme, consacré aux catastérismes, dans la dernière partie du *Commentariorum in Aratum Reliquiae*, édité par E. Maass.

Cette dernière partie, *Supplementa ad Anonymum II* se subdivise en cinq chapitres dont les trois premiers sont les suivants :

1/ *Excerpta e Catasterismis Marciana* : il s'agit de textes, en grec, de l'abrégé concernant les catastérismes 5, 6, 8, 13, 20, 21, 22, 24, 25, 33, 38, 39, 41, 42, pour reprendre le classement d'Ératosthène, les mêmes que ceux qui ont été publiés par P. Charvet.

2/ Beda, *De signis coeli* : Bède, dit le Vénérable, moine anglais des VII^{ème} et VIII^{ème} s. après J.-C., présente, en latin, pour ses élèves, les *imagines* des 42 constellations dont l'Anonyme, dans le chapitre *3*, fera la description mythologique ; l'ordre de présentation des *imagines* est toujours celui que nous voyons depuis Aratos et nous retrouvons même, à leur place, les descriptions du *Dauphin* (31) et de *l'Anticanis* (42). Pour ce faire, Bède le Vénérable a souvent repris exactement le texte de l'abrégé. Il est donc tout à fait légitime de penser que nous sommes devant un "démembrement" des 42 Catastérismes de l'abrégé d'Ératosthène en une partie "scientifique" et une partie mythologique. On ne peut que louer le travail d'E. Maass qui a rassemblé le texte complet de certains catastérismes, celui de

Bède reprenant les développements "techniques", enfin celui de l'Anonyme résumant la face mythologique.

Demeure le problème du passage du grec au latin. Bède présente, au VIII^{ème} s., un résumé en latin du texte grec, résumé dont il ne semble pas être l'auteur, même si le Haut Moyen Âge a connu des maîtres capables de comprendre et de traduire le grec, tel, environ un siècle plus tard, Jean Scot Érigène qui traduit des ouvrages du Pseudo-Denys, de Grégoire de Nysse et de Maxime le Confesseur, tout en étant l'auteur de poèmes écrits en latin ou en grec, parfois dans les deux langues mêlées.

Si l'on ne peut attribuer cette traduction à Bède, il est toujours possible d'appliquer à Ératosthène et à celui qui l'a abrégé ce qu'en 1972 J. Soubiran écrivait pour Aratos : "Les *Aratea* ont vu, très tôt, leur sort lié à celui d'autres ouvrages du même genre : traductions d'Aratos par Germanicus et Aviénus, *Poetica astronomica* d'Hygin, Scholies de Germanicus, et nombre d'*excerpta* (de Pline, Macrobe, Martianus Capella) ou d'opuscules, quelquefois anonymes, souvent tardifs, sur l'astronomie, l'astrologie..." (Cic., *Aratea*, texte établi et traduit par J. Soubiran, Paris, *Les Belles Lettres*, 1972, p. 106).

Ces Suppléments *M* et *E* et, plus particulièrement, leur source, l'Anonyme de Saint-Gall, ouvrent donc un champ d'investigations qui peuvent se révéler fructueuses tant dans le domaine de la transmission des recherches astronomiques des Anciens que dans celui de la connaissance de la langue grecque durant le Haut Moyen Âge.

Qu'ils soient, en tout cas, pour moi l'occasion d'adresser tous mes remerciements au Docteur Karl Schmuki, Assistant scientifique à la Stiftsbibliothek de l'Abbaye de Saint-Gall, qui m'a permis de prendre connaissance de ces derniers textes dont l'importance s'est révélée capitale pour l'étude desdits Suppléments. Son aide et son dévouement ne m'ont jamais manqué : il a droit à toute ma gratitude.

Au moment où s'achèvent ces prolégomènes qui, je l'espère, auront permis de préciser et de dégager la valeur, l'intérêt et la richesse des écrits du Mythographe Vatican II, qu'il me soit permis de présenter une égale reconnaissance à tous ceux sans lesquels ce travail n'aurait pu voir le jour : Marie-Madeleine Mactoux en aura été l'inspiratrice ; François Kerlouégan, un réviseur appliqué et scrupuleux aux remarques savantes et pertinentes ; Évelyne Geny aura repris et mis en forme toutes ces pages, permettant leur impression et, à travers elle, c'est à tous les membres de l'Institut des Sciences et des

Techniques de l'Antiquité que j'adresse mes remerciements. Je n'aurais garde d'oublier Alexandre Senesse et Fabrice Belin, maîtres de l'ordinateur et travailleurs infatigables, qui ont su déchiffrer mes manuscrits. Il me faut enfin faire une place toute particulière à mon épouse, Marie-Paule Hervagault, sans les conseils éclairés de laquelle je n'aurais pu mener ce travail à son terme. Qu'elle soit ici particulièrement remerciée.

Besançon, le 4 février 1999.

(001) L'origine de la fable

Les poètes rattachent le mot fable au verbe *fari* : raconter, parce qu'il ne s'agit pas d'actions qui se sont réalisées, mais seulement d'histoires fictives, mises en scène de façon à donner une certaine image de la vie humaine à travers des conversations entre des animaux fictifs, animaux qui, par nature, sont muets[1]. Le premier à les avoir conçues est, dit-on, Alcméon de Crotone et on les appelle ésopiques parce que c'est en Phrygie que le talent de ce dernier se développa[2]. Les fables sont soit ésopiques, soit libyennes ; elles sont ésopiques quand sont imaginés, conversant entre eux, des êtres animés privés de la parole ou des éléments sans âme comme les villes, les arbres, les montagnes, les pierres ou les fleuves. Elles sont libyennes quand est imaginé un échange verbal entre des hommes et des bêtes ou entre des bêtes et des hommes. Les poètes ont imaginé certaines fables comme des amusements ; dans certaines autres, ils ont voulu expliquer la nature des choses, dans quelques-unes la conduite des hommes. À celles qui ont été imaginées comme des amusements appartiennent les histoires que l'on raconte partout, ou semblables à celles de Plaute ou de Térence ; pour expliquer la nature des choses, on imagine des fables comme celle de "la claudication de Vulcain", parce que, par nature, jamais une flamme ne s'élève toute droite ; ou comme le monstre à la triple forme : "Lion par devant, dragon par derrière et, par le milieu, chimère", autrement dit chèvre[3]. On veut ainsi montrer les étapes de la vie humaine : la prime jeunesse est féroce et redoutable, comme le lion ; le milieu de la vie est un moment plein d'éclat, comme la chèvre du fait de son regard particulièrement perçant ; arrive alors la vieillesse dont le lot est la chute et la marche courbée, comme le dragon. C'est ainsi que fut également imaginée la fable de l'hippocentaure, alliance d'un homme et d'un cheval, pour montrer la rapidité de la vie humaine, car l'on sait que le cheval va très vite. En ce qui concerne les mœurs, Horace fait parler un rat avec un rat[4], une belette avec un renardeau[5], de façon à ce que, après l'histoire qui est une fiction, une représentation de la vérité soit apportée à l'action décrite. Telles sont aussi les fables d'Ésope dont la finalité est de peindre les mœurs ; c'est comme dans *Le livre des Juges*[6], où les arbres se cherchent un roi et s'adressent à l'olivier, au figuier, à la vigne et au buisson d'épines ; toute cette fiction concerne évidemment les mœurs : il faut qu'on en vienne au but recherché par le biais d'une histoire certes fictive, mais dont la signification est la

vérité. C'est ainsi, également, que l'orateur Démosthène se servit d'une fable pour s'opposer à Philippe : ce dernier demandait aux Athéniens de lui livrer dix orateurs et il s'en irait ; Démosthène imagina cette fable pour les en dissuader : un jour, un loup avait conseillé à des bergers, dont il avait voulu tromper l'attention, de conclure un pacte d'amitié, mais à cette condition que les chiens, cause de leurs querelles, leur[7] fussent, à juste titre, livrés ; les bergers acquiescèrent et, pour obtenir la sécurité, livrèrent leurs chiens, les gardiens les plus vigilants de leurs brebis ; alors, les loups, délivrés de toute crainte, mirent en pièces, non seulement dans le but de se rassasier, mais aussi par plaisir, tous les éléments des troupeaux. Pareillement, Philippe demandait ceux qui étaient les guides du peuple pour pouvoir étouffer plus facilement une cité privée de ses gardiens.

1. Ce texte, qui reprend tout l'article *de fabula* d'Isidore (*Étym.*, I, 4), présente une étymologie du mot *fabula* confirmée par le *Dict. étym. de la lang. lat.* de Ernout-Meillet, p. 245, *s.u. for.* À propos du mot *fabula*, on y lit : "Le mot *fabula* comme *verbum*, s'opposant à *res, facta*, désigne un récit mensonger ou fictif, cf. *a fabulis ad facta venire*, Cic., *Rep.* 2,3 fin."
2. Rédaction d'Isidore un peu maladroite : *is* – traduit par celui-ci – est à tirer d'*Esopicae* : une partie de la tradition veut qu'Ésope ait vécu en Phrygie.
3. Luc., *De nat. rer.*, V, 905.
4. Horace, *Sat.*, II, 6, 80.
5. Horace, *Ep.*, I, 7, 32.
6. Anc.-Test., *Livre des Juges*, 9, 8-16.
7. Le pluriel *illis*, alors que l'antécédent est *lupum*, singulier, vient de ce que le Mythographe, ou un copiste, a mal lu – ou recopié – le texte d'Isidore qui avait écrit *lupos*, donc le mot au pluriel.

***

(002) Les différents noms des dieux

En réalité, ceux que les païens vénèrent en les prenant pour des dieux furent autrefois des hommes et c'est d'après la vie et les mérites de chacun qu'à leur mort ils ont commencé à recevoir un culte : ainsi Isis en Égypte, Jupiter en Crète, Juba chez les Maures, Faunus dans le Latium, Quirinus chez les Romains, Minerve à Athènes, Junon à Samos, Vénus à Paphos, Vulcain à Lemnos, Liber à Naxos, Apollon à Délos. Les poètes ont même amplifié leurs louanges et les ont élevés

jusqu'au ciel dans les poèmes qu'ils ont composés. Leurs activités sont à l'origine de leurs noms ; tel Mercure, parce qu'il faisait des affaires, Liber à cause de la liberté[1]. Il y a eu aussi des hommes courageux ou des fondateurs de villes auxquels, à leur mort, ceux qui les avaient appréciés élevèrent des statues afin de trouver quelque consolation en regardant leurs images. Mais peu à peu, à l'instigation des démons, cette fausse religion s'insinua chez leurs descendants au point que, de ceux auxquels les premiers avaient rendu des honneurs à cause du seul souvenir de leur nom, leurs successeurs firent des dieux auxquels ils rendirent un culte. Les Stoïciens disent qu'il n'y a qu'un seul dieu et une seule déesse et qu'ils ont le même pouvoir ; et s'ils sont appelés de noms différents, c'est en raison de leurs fonctions et de leurs activités[2]. Ils appellent le même dieu tantôt le Soleil, tantôt Liber, tantôt Apollon ; pareillement, ils nomment Diane, tantôt Cérès, tantôt Junon, tantôt Proserpine. Les divinités semblent posséder les deux sexes et empruntent le corps qu'elles désirent.

1. En latin, *merx* et *merces*, marchandises, dont *Mercurius* est effectivement un dérivé. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 400, *s.u. merx.* Par contre, il ne semble pas y avoir de rapport entre *libertas*, dérivé de *liber* : libre et *Liber*, la divinité italienne assimilée à Bacchus. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 355, *s.u. liber* et *Liber*.
2. À partir de cette phrase, le Mythographe qui, jusqu'à présent, avait suivi Isidore, *Étym.*, VIII, 11, recopie Servius, *Géorg.*, I, 5. Et le texte, tel que le présente Kulcsár, n'est pas bon. Tout d'abord, par rapport à celui de Bode, d'un point de vue grammatical, il ne répond à rien puisque un relatif *quae*, dont l'antécédent ne peut être qu'un féminin singulier est sujet d'un verbe pluriel. Bode avait vu la difficulté, qui avait lu *qui*, nominatif pluriel, pouvant se rapporter à un double antécédent. Mais l'erreur la plus grave – et les deux éditeurs l'ont commise – c'est que leur lecture de Servius ne correspond ni au texte même de Servius, ni à sa pensée car il serait en contradiction avec lui-même dans sa vision du stoïcisme.
   Dans le texte du Mythographe, on lit : "... *unum deum et unam deam eademque esse potestate*" – c'est ce que j'ai traduit – alors que Servius a écrit : "... *unum deum, et unam eademque esse potestatem, quae pro ratione officiorum nostrorum variis nominibus appellatur*" : "il n'y a qu'un seul dieu et qu'un seul et même pouvoir qui a des noms divers correspondant aux fonctions que nous lui donnons". Cela reflète bien la morale stoïcienne pour laquelle le Sage doit permettre d'entrer en communication avec l'Intelligence qui gouverne le monde. Il doit régler son âme personnelle comme le Créateur, le Dieu suprême, règle le mécanisme de l'Univers. C'est en cela que consiste la Vertu, ce Bien par excellence, qui est d' "obéir à Dieu", de ne pas se révolter contre l'ordre du monde. Cette unicité divine, où il n'y a pas place pour un dieu *et* une déesse, nous invite à penser que le texte authentique est celui de Servius et que la leçon du Mythographe n'est pas correcte. Ce qui est d'ailleurs corroboré par un autre

passage de Servius : "Il faut savoir que, d'après les Stoïciens, il n'y a qu'un dieu dont le nom varie en fonction de ses actes et de ses fonctions." (*Én.*, IV, 638).

***

(003) Saturne

Saturne, fils du Ciel et de Pollux[1], époux de la déesse Ops[2], est représenté assez vieux, la tête voilée et tenant une faux. Saturne donc, qui craignait la force de Jupiter, descendit de l'Olympe et s'enfuit en Italie où il fut le premier à régner ; il rassembla des gens incultes et dispersés dans les montagnes en leur donnant des lois et, parce qu'il avait trouvé dans ce pays un endroit sûr où se cacher, il l'appela le Latium[3] ; c'est pourquoi on le représente la tête voilée, comme s'il se cachait. Et parce que, lors d'une distribution de nourriture, il rassembla autour de lui une grande foule, certains veulent qu'il ait été appelé Saturne à cause du verbe *saturare*, combler ; pour d'autres, s'il fut appelé Saturne, c'est parce qu'il était, pour ainsi dire, comblé d'années[4]. Si on le représente assez vieux, c'est soit à cause de sa démarche lente, soit parce qu'il se trouve assez loin du Soleil, soit parce qu'on l'a qualifié de "dieu de la pluie", et l'on sait que les vieillards, comme la pluie, sont toujours froids. Quant au fait de tenir une faux, c'est soit parce qu'il est appelé "le dieu du temps", qui, comme la faux, se retourne sur lui-même, soit en raison de sa sagesse pleine d'acuité ; mais, pour d'autres, Saturne n'est nullement nocif quand il va vers l'avant ; il est dangereux quand il revient sur ses pas. Et s'il est représenté avec une faux, c'est parce qu'une faux tendue vers l'avant est moins dangereuse ; mais si elle est ramenée vers l'arrière, elle coupe tout ce qui se présente à elle. Quant au fait qu'il ait, dit-on, mangé ses enfants, en voici la raison : Saturne est, dit-on, le dieu du temps ; or le temps consume tout ce qu'il produit et les siècles renouvellent le cycle des années qu'ils ont fait naître. Saturne, dit-on, eut quatre enfants : Jupiter, Junon, Neptune, Pluton. Les poètes, qui donnent aux divinités la spécificité des éléments, attribuent à Saturne, comme dieu du temps, quatre enfants, c'est-à-dire les quatre éléments : Jupiter et son épouse Junon qui lui est associée ont eu les espaces supérieurs, Neptune et Pluton, les espaces inférieurs. C'est pourquoi l'on dit que les trois frères se sont partagé l'empire du monde : le sort accorda le ciel à Jupiter, la mer à Neptune et la terre à Pluton. Et si l'on désigne Neptune comme roi du

second lot, c'est parce que l'eau est plus proche du ciel que la terre. Mais bien que ces trois divinités soient à la tête de trois empires différents, il semble que chacune pour sa part ait le pouvoir sur la totalité du monde. De même, ces éléments sur lesquels ils exercent leur pouvoir sont reliés entre eux par une sorte de rapport naturel, ce que marque également le sceptre des divinités elles-mêmes. En effet, Jupiter dispose d'un foudre à trois pointes, Neptune d'un trident et Pluton de Cerbère[5].

1. Kulcsár a retenu la leçon *Polluris*, forme que l'on retrouve chez M. I, *fab.* 101 et trois fois chez Fulgence (*Myth.*, I, 2) ; cela à côté de la forme *Pollucis*, attestée chez M. III, 1, 9 et 2, 6. Bode écrit qu'il s'agit d'une faute ancienne qui a fait lire *Pollucem* pour *Tellurem* (Bode, *Not. Crit.*, p. 35, *fab.* 102).
   Cela paraît très vraisemblable car, à l'époque qui nous intéresse, Saturne a perdu ses vertus propres de dieu italique pour n'être que le calque latin du Cronos grec qui était effectivement le fils de *Gaia* (la Terre), en latin *Tellus*. De plus, Pollux ne peut en aucun cas être le père de Saturne !
2. Ops est la divinité-parèdre de Saturne, le couple Saturne-Ops étant l'équivalent latin du couple grec Cronos-Rhéa ; cette dernière est d'ailleurs appelée sous ce nom ensuite.
3. Rapprochement fantaisiste entre le verbe *latere*, se cacher, et *Latium*, dont l'étymologie est inconnue, mais d'où dérive l'adjectif *Latinus*.
4. Encore un jeu de mots entre le nom propre *Saturnus* et le verbe *saturare*, rassasier, combler, emprunté à Isidore, *Étym.*, VIII, XI, 31.
5. Est-il besoin de rappeler que Cerbère est un chien à *trois* têtes ?

***

(004) Jupiter

On attribue donc à Saturne tout d'abord Jupiter, dans la mesure où il est le feu ; on l'appelait Jupiter à cause du verbe *iuuare*, aider[1] ; en effet il n'est rien qui apporte autant de réconfort à tout ce qui existe que la chaleur.

1. Rapprochement "aventureux" entre *Iouem* et *iuuare*. La forme *Iouem*, accusatif de *Juppiter* vient d'une racine **dyew* – qui a donné le latin *dies* : le jour –. Jupiter, c'est étymologiquement "le père-jour". Et cette forme n'a rien à voir avec le verbe *iuuare* : faire plaisir à, aider, dont l'étymologie est peu sûre. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 131, *s.u. iuuo*.

***

(005) Son aigle

L'aigle est placé sous la protection de Jupiter et si l'on dit qu'il porte ses armes, c'est parce qu'il dégage une telle chaleur qu'il ferait même cuire ses œufs en se posant dessus s'il n'approchait une énorme pierre très froide[1], comme en témoigne Lucain : "Les pierres qui résonnent sous l'aigle lorsqu'elle a pondu"[2]. On le montre aussi durant la guerre contre les Géants, veillant aux armes de Jupiter. En effet Jupiter et Saturne étaient rois ; mais Jupiter étant entré en conflit avec son père Saturne pour une question de terres, une guerre éclata. Alors qu'il y partait, Jupiter reçut le présage d'un aigle ; ayant vaincu grâce au présage qu'il lui avait donné, on imagina que l'aigle avait veillé sur ses armes pendant qu'il combattait. C'est aussi en raison de l'issue heureuse obtenue grâce à ce présage que des aigles accompagnent les enseignes militaires.

Scholie du manuscrit R.

On dit en effet que les nuages, qui naissent de la terre, font obstacle à notre vue ; aussi l'aigle, qui est au dessus des nuages, a-t-il une vision plus large. Il y a même une analogie théologique : ceux qui, dans leur ignorance, pratiquent les jeux de Vénus, refusent la lumière ; et quand Vénus s'est éloignée, Énée voit les divinités[3].

1. La traduction correspond à la leçon de Kulcsár : *gigantem lapidem*. Mais Servius, à qui est emprunté ce passage, a écrit *gagaten lapidem*, du grec γαγάτης : pierre de Gagas, ville de Lycie ; c'est-à-dire le jais, pierre d'un noir brillant. Le sens est alors le suivant : "... s'il n'approchait une pierre de jais, pierre très froide."
   Dans ses *Notae Criticae in Myth. sec.*, Bode écrit : "C'est une pierre noire, plate, poreuse, pas très différente du bois, légère, friable, d'une odeur lourde si on la broie. Quand on la brûle, elle dégage une odeur de souffre ; l'eau l'attise, l'huile l'éteint." *op. cit.*, p. 75.
   Le rapprochement entre l'aigle *armiger Iouis* et *nimius calor* se fait au niveau des armes de Jupiter qui sont évidemment les éclairs, source de chaleur.
2. Lucain, *Phars.*, VI, 676.
3. La scholie résume un commentaire de Servius (*Én.*, II, 604). Mais, par rapport à ce commentaire, il y a deux différences : Servius a écrit *obesse nostris obtutibus* : font obstacle à notre vue, au lieu de *obrutis*, qui, ici, ne veut rien dire, et *Est etiam theologica ratio*, au lieu de *Est enim...*, la liaison entre les deux phrases appelant une précision plus qu'une explication, j'ai traduit le texte de Servius.

Quant à la présence d'Énée, elle s'explique par le contexte de l'Énéide que commente Servius. Durant le sac de Troie, Vénus vient rappeler sa mission à un Énée hésitant : "Ouvre les yeux : je vais dissiper le nuage ... qui t'enveloppe d'une épaisse obscurité." *Én.*, II, 604-606.
Enfin, dans sa concision, la conclusion de la scholie demande une explication. Elle ne peut se comprendre que par rapport à ce qui précède : l'homme, aveuglé par la passion, ne peut voir la vérité qu'après la séparation d'avec Vénus, c'est-à-dire après avoir renoncé aux plaisirs de l'amour. Énée, fils de Vénus, au début, est devenu, en conclusion, le symbole de l'homme qui a su rejeter la passion.

***

(006) Junon

Ensuite Junon, c'est quasiment l'air[1] : Jupiter, dit-on, après l'avoir épousée, l'attacha avec des chaînes d'or[2]. Les poètes l'appelaient également la reine des dieux. Elle est aussi appelé *Curitis*, parce qu'elle utilise un char et une lance[3]. Junon tient aussi son nom de *iuuare* (aider, apporter son aide)[4], et si l'on dit qu'elle commande aux empires, c'est parce que cette vie aspire aux richesses[5]. On prétend aussi qu'elle est la déesse de l'enfantement et qu'elle préside aux mariages parce que les richesses sont toujours fécondes[6] et ne connaissent jamais l'avortement.

Scholie du manuscrit R.

On dit de Junon qu'elle tient les nymphes en son pouvoir, et ce n'est pas sans raison. En effet, Junon, c'est l'air qui fait naître les nuages – d'où le vers : "L'air s'épaissit en nuages."[7] – et les nymphes sont attachées à l'eau qui vient des nuages, c'est évident. On lit également que Junon promet une nymphe à Éole, le dieu des vents qui résultent des mouvements de l'eau ; il s'ensuit donc que la source des vents est liée à ceux-ci ; ainsi Virgile écrit : "J'ai quatorze nymphes de formes admirables"[8]. Ce sont les mouvements de l'air, c'est-à-dire de Junon, qui font naître les vents auxquels commande Éole.

1. Le premier mot, *Deinde*, répond au *Primum* de la fable 4 et il faut sous-entendre : *Saturno asscribunt...* : on attribue à Saturne...
2. La raison de cet enchaînement est donnée *infra*, à la fable 9.

3. La graphie *Curętis* est inexacte : il faut lire *Curįtis*, mot que l'on retrouve sous cette forme chez Servius, *Én.*, I, 8, modèle du Mythographe pour cette phrase. Il s'agit d'une épithète de Junon "porte-lance", mais il n'y a pas d'étymologie pour ce mot. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 160, *s.u. curis*. Sans doute la paronomase entre *currus* et *Curitis* est-elle à l'origine du qualificatif.
4. Cf. *fab.* 3, n. 1. C'est alors la forme *Iouem* qui est rapprochée de *iuuare*.
5. Fulgence, que suit ici le Mythographe, inclut un *tantum* entre *diuitiis* et *studeat* : la vie n'aspire qu'aux richesses. Mais la liaison entre le pouvoir sur le monde et l'aspiration à la richesse a été omise par le Mythographe. En effet, Fulgence précise que si Junon commande aux empires, c'est "parce que les richesses sont très proches du pouvoir." Fulgence, *Myth.*, II, 69.
6. La leçon de Kulcsár, *praegnantes*, doit être corrigée en *praegnaces* : féconds. Cf. Fulgence, *ibid.*
7. Virgile, *Én.*, V, 20.
8. Virgile, *Én.*, I, 71-73.

***

(007) Son paon

Sous sa protection, on place le paon, parce que toute sa vie, avide de pouvoir, se passe dans la quête continuelle de parures. Quant au paon, selon la fable, il était fils d'Arestor[1], et, avant d'être changé en oiseau, il vécut avec des yeux sur toute la surface du corps. Junon en fit le gardien d'Io, la fille d'Inachos, roi d'Argos, qui était aimée de Jupiter, avec mission d'empêcher Jupiter de l'approcher. Mais Jupiter, par l'intermédiaire de Mercure, le fit périr et Junon le changea en un paon, qu'elle prit sous sa protection.

1. Arestor semble être le nom le plus vraisemblable du père d'Argos, à côté d'Aristos ou d'Aristoclès.

***

(008) Junon et Iris

Si l'on place également à ses côtés Iris, c'est-à-dire l'arc-en-ciel[1], c'est parce que, tout ainsi que ce dernier se couvre d'ornements les plus divers, pareillement la fortune, bien que chargée

d'ornements dans l'instant, cependant vite s'enfuit[2]. Iris, celle qui est au service de Junon, fut appelée par les poètes Thaumantias, c'est-à-dire la fille de Thaumas. En réalité, elle a reçu ce nom de l'admiration qu'elle fait naître, admiration qui est due à ses couleurs[3]. Mais Iris, c'est aussi la querelle (ἔρις : éris) – c'est-à-dire [en latin] *lis*[4] – car jamais on ne l'envoie pour une réconciliation, comme Mercure, mais toujours pour une séparation violente[5]. Toutefois il est faux de dire qu'elle est seulement au service des déesses, alors que la plupart du temps elle est dépêchée par Jupiter ; ainsi le vers : "Car, du ciel, Jupiter a envoyé à sa sœur l'aérienne Iris"[6]. Mais Iris ne se fait voir que face au Soleil, ce qui lui donne une variété de couleurs. En effet, les eaux limpides, l'air transparent et les nuées obscurcissant l'éclat des choses font apparaître la variété des couleurs.

1. Le texte de Fulgence, le modèle pour cette première phrase, précise : *arcum pacis*, l'arc de paix (Fulg. *Myth.*, II, 69).
2. Ce passage permet de saisir la manière dont le Mythographe reprend ses sources. Ici, il suit un texte de Fulgence : "...tout comme celui-ci (l'arc-en-ciel) perd les parures les plus diverses en un arc qui s'arrondit pour disparaître en un instant, pareillement la fortune, couverte d'ornements dans l'instant, cependant vite s'enfuit." (Fulg., *loc. cit.*). Le Mythographe a supprimé l'idée de fuite, deuxième élément du groupe comparant, parce qu'il se retrouve dans le groupe comparé. Mais ainsi, il enlève la justification de l'arc-en-ciel, ce qui rend le texte moins clair.
3. Thaumas (Θαύμας) est un des fils de Pontos (le Flot) et de Gaia (la Terre) : "Il (Pontos) prit pour épouse Électre, la fille d'Océan, qui enfanta Iris." Hés., *Th.*, 237, 265-266. Le rapprochement avec le verbe θαυμάξω : admirer se trouve chez Servius auquel le Mythographe a emprunté ce dernier passage (*Én.*, IX, 5).
4. La traduction essaye de suivre l'ordre des mots du texte latin qui cite d'abord le mot grec pour donner ensuite son équivalent latin. Le Mythographe reprend textuellement le texte de Servius (*Én.*, V, 606).
5. Cette représentation d'Iris, messagère des dieux, et ici de Junon, Iris "*haud ignara nocendi*" : qui n'ignore pas l'art de nuire, semble être très ancienne et trouve peut-être sa source dans le portrait que fait d'elle Hésiode dans la *Théogonie* : "Messagère de Zeus, c'est elle qui doit naviguer jusqu'à l'extrémité du fleuve Océan vers l'antre de la terrible Styx où Zeus l'envoie chercher "le grand serment des dieux" lorsqu'une querelle s'est élevée parmi les immortels." (*Th.*, 780-785).
6. Virgile, *Én.*, IX, 803-804.

***

(009) Pourquoi Junon est appelée sœur et épouse de Jupiter

Pourquoi dit-on que Junon est la sœur et l'épouse de Jupiter ? En voici la raison. Puisque ces éléments [le feu et l'air] se ressemblent par leur subtilité, on dit qu'ils sont frère et sœur, mais parce qu'ils vivent en bonne intelligence et que l'air, une fois qu'il est uni au feu, s'échauffe, on dit qu'ils sont unis par les liens du mariage[1]. Et parce que Junon – c'est-à-dire l'air – est soumise à Jupiter – c'est-à-dire le feu – la tradition a eu raison de donner le nom de mari à l'élément qui se trouve au-dessus. Si l'on dit que Jupiter l'a maintenue enchaînée, c'est parce que l'air, lié plus étroitement au feu céleste, se mêle aux deux éléments qui sont en dessous, l'eau et la terre, éléments plus lourds que les deux qui sont plus hauts.

1. Le texte, tel que l'a édité Kulcsár, est peu clair car on se demande quels sont ces éléments qui se ressemblent. Le Mythographe reprend textuellement le texte de Servius (*Én.*, I, 47), mais en ignorant le début du commentaire qui précise que Jupiter, c'est le feu et Junon l'air, ce qui, ici, n'apparaît qu'à la fin de la phrase. Mais, en même temps, il a sous les yeux le texte de Fulgence (*Myth.*, III, 36), qu'il recopie également textuellement pour une partie de cette très longue phrase. Fulgence précisait aussi, dès le début, le rapprochement entre les éléments et les dieux. Le Mythographe a donc fait un "collage" de Servius et de Fulgence, mais en omettant les prémices indispensables à la compréhension. Bode a bien vu le problème, qui inclut entre *elementa* et *tenuitate* les deux noms *ignis* et *aer*, comme je l'ai fait dans ma traduction.

***

(010) Le premier à lui avoir élevé des temples

Phoronée, fils d'Inachos et roi d'Argos, fut le premier, dit-on, à avoir élevé des temples à Junon et institué en son honneur des fêtes sacrificielles ; il fut aussi le premier à avoir régné sur les mortels et c'est sa fille, Niobé – il en existe une autre, la fille de Tantale[1] – qui fut, dit-on, la première mortelle à avoir été violentée par Jupiter.

1. Cette dernière, plus célèbre, est celle qui, pétrifiée sur le mont Sipyle, pleure pour l'éternité ses enfants percés par les flèches d'Apollon et d'Artémis dont, il est vrai, elle avait humilié la mère, Léto.

***

(011) Neptune

On attribue la mer à Neptune et si on le désigne comme roi au second partage, c'est parce que l'eau est plus proche du ciel que la terre ; en effet le contenant se trouve toujours par dessus le contenu. On attribue comme épouse à Neptune, Amphitrite[1] – en effet amphi, en grec, veut dire tout autour[2] – parce que l'eau se trouve incluse dans les trois éléments[3]. Et si l'on dit qu'il détient le trident, c'est que l'eau, par nature, a trois propriétés : elle est liquide, fertilisante, buvable.

Scholie du Manuscrit R.

Les noms des dieux, le plus souvent, sont issus de causes précises : éléments matériels que les ancêtres ont voulu diviniser, telle Cymothoé, qui veut dire "rapide comme les flots", ou, cause précise, comme Jupiter dont le nom dérive du verbe "apporter de l'aide"[4].

1. La leçon *Amphitritem*, l'épouse de Neptune, que l'on trouve chez Fulgence (*Myth.*, I, 3) s'impose à côté de toutes les lectures fallacieuses, dont celle de Kulcsár : *Amphienam*. La faute est facile à expliquer : il suffit de se reporter au texte de Fulgence, *loc. cit.* Les deux textes du Mythographe et de Fulgence sont tout à fait parallèles ou équivalents : *Amphitritem in conjugium deputant*, chez Fulgence, devient *Amphienam in uxorem deputant* chez le Mythographe ; et ensuite, une phrase incise, chez Fulgence : *amphi enim Grece circumcirca dicimus*, est lue chez le Mythographe *amphienam enim Grece etc.* Le Mythographe – ou un copiste – a pris l'adverbe *amphi* suivi de la conjonction *enim* pour un nom propre devenu *Amphienam*. Il s'agit en fait d'une erreur de redoublement, faute de lecture fréquente. Cela fait, il a fallu "harmoniser" ce nom avec celui qui précédait et l'épouse de Neptune, de *Amphitritem* qu'elle était, est devenue *Amphienam*.
2. Les deux adverbes-prépositions ont la même signification : autour.
3. L'explication de cette dernière proposition se trouve dans Fulgence (I, 37), modèle des deux premiers mythographes (M., I, 106), mais est surtout développée par le troisième (M., III, 5) : l'eau se trouve à la fois *in caelo*, cette partie du ciel qui est au-dessus du ciel voisin de la terre, sous la forme "d'eaux supracélestes" – faut-il y voir une tentative de conciliation avec la théorie des quatre éléments dont le premier est le feu, situé dans l'éther, partie ignée du ciel ? – puis *in aere*, sous forme de nuages, enfin *in terra* où elle se trouve dans les sources ou les puits.

4. Pour le rapprochement *Iupiter-iuuare*, voir *supra*, *fab.* 4, n. 1. L'étymologie de Cymothoé est valable puisque le mot est formé du nom κῦμα (τὸ), le flot et de l'adjectif θόος (thoos), rapide.

***

(012) Pluton

Pluton est, dit-on, le maître de la terre ; en grec, en effet, les richesses se disent *ploutos*[1], les richesses étant réservées, croit-on, à la terre seule. On l'appelle aussi Orcus, autrement dit "celui qui jure que personne ne s'en ira sans avoir été châtié"[2].

1. La forme latine *plutos* veut transcrire le nom grec πλοῦτος (ὁ), la richesse, la fortune.
2. L'étymologie proposée renvoie au grec ὅρκος (ὁ) : le serment, mais ce rapprochement est tout à fait artificiel. L'origine est inconnue, peut-être étrusque pour J. Heurgon. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 467, *s.u. Orcus*. Le nom *Orcus* ne signifie nullement "celui qui reçoit les morts", la notion même étant obscure. "Plaute, comme Cicéron, ne connaît Orcus que comme une personne divine, auprès de qui l'on va... Plaute, visiblement, l'assimile à Pluton régnant sur "l'Acheruns" dont il fait le royaume des morts. Mais rien ne permet de décider", écrit G. Dumézil, *Rel. Rom. Arch.*, p. 374.

***

(013) Cerbère aux trois têtes

À ses pieds, on place Cerbère, le chien aux trois têtes, parce que la haine qui succède aux querelles se développe pour trois raisons qui tiennent soit à la nature, soit à une cause précise, soit à un fait accidentel. Tient à la nature, par exemple, la haine entre chiens et lièvres, entre loups et moutons, entre hommes et serpents ; relève d'une cause précise la jalousie, par exemple, née de la passion amoureuse ; est accidentel ce qui vient soit du hasard[1], comme chez les hommes, soit de problèmes de nourriture, comme chez les bêtes de somme. Mais ce peut être aussi parce que Cerbère, c'est la terre, c'est-à-dire celle qui absorbe tous les corps. De là vient que Cerbère

est aussi qualifié de *creoboros*, c'est-à-dire "celui qui dévore la chair humaine"[2].

1. Le texte de Fulgence, que reprend le Mythographe (Fulg., *Myth.*, I, 39) est beaucoup plus précis, indiquant de quoi est fait ce hasard (*casu*) : il s'agit des paroles (*uerbis*) ; les paroles échangées peuvent être à l'origine de querelles entre les hommes. Cette vision a, en plus, le mérite de maintenir le parallélisme : *aut uerbis... ut hominibus, aut comestionis propter ut iumentis.*
2. *Creoboros*, en grec κρεοβόρος, c'est celui qui mange de la chair crue, de κρέας (creas), la chair et βορός (boros), vorace, glouton, adjectif fait sur le nom βορά (bora), la nourriture de ceux qui s'alimentent de chair humaine.

***

(014) Les Furies

Au service de Pluton, il y a les trois Furies, filles de la Nuit et de l'Achéron, aux cheveux de vipères. Par antiphrase, on les appelle aussi les Euménides (les Bienveillantes), bien qu'il n'y ait en elles aucun soupçon de bonté[1]. La première est Alecto, celle qui ne connaît pas de repos ; la seconde, Tisiphoné, autrement dit leur porte-parole, celle qui parle pour les autres[2] ; la troisième, c'est Mégère, autrement dit "la grande querelle", [en latin] *magna lis*[3]. Leur rôle est donc pour la première, de laisser libre cours à sa violence, sans jamais s'arrêter[4] ; pour la seconde, de laisser éclater ses hurlements et, pour la troisième, de prolonger les querelles.

1. En grec, les Euménides, Εὐμενίδες(αί), sont les Bienveillantes, ainsi nommées par antiphrase pour se les rendre favorables. Il s'agit des Érinyes, les déesses de la vengeance, dont l'équivalent latin est Furies.
2. Recherchant l'étymologie de Tisiphone, le Mythographe a suivi Fulgence, *loc. cit.* : τούτων φώνη (*tuton phone*), la voix de celles-ci, c'est-à-dire, en grec, l'équivalent du latin *istarum uox.*
3. J'ai conservé dans la traduction, le terme latin car l'auteur donne l'étymologie grecque qu'il fait suivre de l'équivalent latin. Ici *magna lis* est l'équivalent exact de μεγάλη ἔρις (megale eris) : la grande querelle. Quant au nom Alecto, en grec Ἀληκτώ il viendrait d'un α- privatif et de λήγω : je cesse, je me repose.
4. La leçon de Kulcsár, *non pausantibus furere* : elle laisse libre cours à sa violence contre ceux qui ne veulent pas s'arrêter, ne correspond ni au texte de Fulgence, le modèle, ni au caractère de la première des Érinyes. Il faut lire *non pausando furere*, texte que j'ai suivi.

***

(015) Les causes de la peste

À une époque où le Nil avait grossi plus que de coutume et où il avait longtemps recouvert les terres de l'eau du fleuve et à cause de la chaleur qui régnait sur le pays apparurent dans le limon des animaux de diverses espèces et en très grande quantité ; le Nil regagnant son lit, ceux qui étaient adultes et ceux qui n'avaient pas atteint leur plein développement se décomposèrent. L'air en fut alors altéré et naquit une peste que le vent du midi poussa d'abord d'Égypte jusqu'en Attique, puis en Vénétie et en Illyrie pour finir par tout dévaster. Lucrèce a parfaitement décrit cette peste[1].

1. Lucrèce, *De nat. rer.*, VI, 1090 *sq.* En fait, Lucrèce a repris la description magistrale qu'en avait faite Thucydide dans "la Guerre du Péloponnèse". Il s'agit de la grande peste d'Athènes qui dura deux ans, en 430-429. Elle fut moins apportée par le vent, comme le dit Servius, que par un navire chargé de blé qui allait effectivement d'Égypte au Pirée.

***

(016) À propos des Lacédémoniens

Les Lacédémoniens, qu'une longue guerre contre les Athéniens avait affaiblis et qui craignaient de manquer d'hommes, recommandèrent aux jeunes filles de s'unir à n'importe quel homme. Ce qui fut fait. Mais, après la victoire, alors que les jeunes gens rougissaient de leur naissance due à une parenté incertaine[1] – en effet, on les qualifiait "d'enfants nés de jeunes filles" –, sous la conduite de Phalantos, descendant d'Hercule à la huitième génération, ils s'embarquèrent et arrivèrent dans une cité de Calabre fondée par Taras fils de Neptune, et, après l'avoir développée, ils lui donnèrent son nom, venu de l'antiquité, Tarente[2].

1. Le second Mythographe reprend, comme le premier, le texte de Servius, *Géorg.*, IV, 125. Mais il a oublié le complément de *erubescerent, originem suam* : ils rougissaient de leur origine.
2. La fondation est attribuée soit à Taras, fils de Neptune et héros éponyme, soit au Phalantos dont il est ici question. Il s'agit d'un événement qui eut lieu durant la guerre de Messénie ; mais à côté de cette fable, il existe une version

plus historique : les colons qui s'enfuirent étaient les Lacédémoniens qui n'avaient pas participé à la guerre et qui, de ce fait, avaient été réduits à la condition d'hilotes. Quant au qualitatif de *parthenatae*, il s'agit d'un adjectif fait sur le nom grec *parthenos*, la jeune fille, et dont le sens est exactement "né d'une jeune fille" c'est-à-dire "fils d'une vierge", et donc, "qui n'a pas de père".

***

(017) Histoire

L'Italie est une partie de l'Europe. Italus, roi de Sicile, partit de Sicile et vint en ces lieux qui se trouvent auprès du Tibre et il appela l'Italie à partir de son propre nom.

***

(018) Histoire

C'est Lavinus, frère de Latinus, qui donna son nom à Lavinum. Ensuite Latinus lui donna le nom de Laurentum, dérivé du laurier[1], nom que garda la cité tout le temps où Latinus, qui avait pris le pouvoir à la mort de son frère, fut à sa tête. Ensuite, elle fut appelée Lavinium, du nom de Lavinia, épouse d'Énée.

1. Ce texte est la reprise de celui de Servius (*Én.*, I, 2), mais il manque la phrase initiale : *Haec ciuitas tria habuit nomina* : cette cité eut trois noms. C'est ce qui explique la forme féminine *a lauro inuenta, inuenta* renvoyant au nom *ciuitas* non exprimé.
Mais l'étymologie demeure discutable : c'est Servius, suivi par le Mythographe, qui fait le rapprochement entre le nom propre *Laurentum*, puis *Laurentes*, les habitants de *Laurentum*, et le nom commun *laurus*, le laurier. S'il y a bien, sur l'Aventin, le *Lauretum*, lieu planté de lauriers, rien n'indique que *Laurentum* soit dérivé de *laurus*. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 346, *s.u. laurus*.

***

(019) Histoire

Il est sûr qu'Albe a été fondée par Ascagne ; mais lequel ? Le fils de Creüse ou celui de Lavinia ? On hésite. Même Tite-Live est dans le doute à ce propos[1]. Après l'avoir ravagée, Tullus Hostilius déplaça toutes les familles nobles à Rome. Le même Ascagne, outre ceux d'Iule et d'Ilus, eut d'autres noms : en effet, on l'appelle aussi Dardanus[2] et Léontodamas, en hommage à ses frères décédés.

1. Tite-Live, I, III, 1-3.
2. Dardanus, le Dardanien, est donc le descendant de Dardanos, fils de Zeus et d'Électra, et bâtisseur de la citadelle de Troie. Mais ce qualificatif s'applique plutôt à Énée qu'à son fils. Cf. Virg., *Én.*, IV, 642 et Servius, *Én.*, IV, 159. Quant à Léontodamas, c'est, littéralement, "celui qui dompte le lion".

***

(020) Histoire

Il y eut deux Decius qui se sacrifièrent pour l'État, l'un durant la guerre d'Italie, l'autre durant la guerre contre les Gaulois[1].

1. En réalité, ce sont trois P. Decius Mus qui ont laissé leur nom dans l'histoire romaine. Seuls, les deux premiers apparaissent ici, évoqués par leur rôle durant les guerres contre les Latins et contre les Samnites.
   La première *deuotio* eut lieu en 340, lors de la bataille de Suessa Aurunca, remportée sur les Latins par les consuls Titus Manlius Torquatus et P. Decius Mus ; elle vit le sacrifice du dernier nommé qui se jeta au milieu des ennemis pour y trouver la mort.
   Avec la seconde, nous sommes renvoyés à la troisième guerre samnite et, plus précisément, en 295, à la bataille de Sentinum, en Ombrie du Nord, qui ne fut gagnée qu'à la suite de la *deuotio* de P. Decius Mus, fils du précédent, imitant l'exemple de son père.
   Le quantitatif de *gallico*, employé par Servius, le modèle du Mythographe, pour évoquer cette bataille, s'explique par le fait que Sentinum se trouve en Ombrie du Nord, territoire qui avait été occupé par des Gaulois appartenant à la cité des *Senones*.

***

(021) Les Harpyes de Jupiter

Les Harpyes, qu'on appelle aussi les Furies, sont, pour Virgile, au nombre de trois, Aello, Ocypété, Célaeno ; pour Apollonios, que suit également Virgile au chant XII [de l'*Énéide*], elles ne sont que deux[1]. On dit aussi qu'elles sont les chiennes de Jupiter, qu'on appelle les Harpyes parce que ce sont des ravisseuses[2]. Aello, autrement dit elon-allon, est "celle qui enlève le bien d'autrui"[3] ; Ocypété est "celle qui emporte rapidement" ; Célaeno, en grec, est l'équivalent de obscur (*nigrum*) en latin[4]. C'est qu'en effet, il faut d'abord convoiter ce qui appartient à autrui, puis s'emparer de ce qu'on a convoité et enfin cacher ce dont on s'est emparé[5]. On dit que les Harpyes sont filles de Pontos et de la Terre ; aussi habitent-elles sur des îles, se tenant tantôt sur la terre, tantôt sur la mer ; mais pour d'autres, les Harpyes sont filles de Thaumas et d'Électre. Et voici pourquoi on les appelle chiennes de Jupiter : c'est parce qu'elles sont aussi appelées Furies. Aussi les représente-t-on en train de ravir de la nourriture, ce qui est le propre des Furies ; d'où le vers : "Et elle [l'aînée des Furies] les empêche d'approcher les mains de la table"[6]. Et si l'on montre les avares ayant à souffrir des Furies, c'est parce qu'ils évitent de toucher à ce qui est à leur disposition. D'ailleurs Virgile lui-même affirme qu'elles sont les Furies en écrivant au chant III : "Moi, l'aînée des Furies, je vous le révèle."[7]. Lucain également affirme que les Furies sont qualifiées de chiennes : "Je vous abandonnerai, chiennes stygiennes, dans la lumière d'en haut."[8], de même que Virgile au chant VI : "L'ombre se remplit de hurlements de chiennes aux approches de la déesse."[9]. Il est sûr que chez les dieux d'en bas on les appelle Furies et ce sont des chiennes ; chez ceux d'en haut, "les Cruelles" et ce sont des oiseaux, comme le montre Virgile au chant XII[10] ; entre les deux, on les appelle les Harpyes. De là vient qu'on les représente de deux manières : pour Virgile, elles sont trois : Aello, Ocypété et Célaeno ; pour Apollonius, deux, et c'est lui que suit Virgile au chant XII[11].

Scholie du manuscrit R.

Aello convoite, Ocypété emporte, et Célaeno s'éloigne ; mais Célaeno déteste les situations intermédiaires. Voir Ovide : "La blonde Laodicé et Célaeno qui fut accueillie au ciel"[12], et Virgile au chant III : "Une seule est restée, posée sur le haut de la roche, Célaeno"[13].

1. Aello et Ocypété sont les seules à être nommées par Hésiode, *Th.*, 267.
2. Si l'acte de prendre, d'enlever, est naturel chez des chiennes, le rapprochement du nom Harpyes et du verbe *rapere*, prendre, (*rapiendo* dans le texte) est discutable. En effet le radical de Harpyes – Ἅρπυιαι en grec – est ἁρπ- et il n'y a pas de rapport entre ἁρπ- et *Ϝραπ-, radical qui pourrait être antérieur à la chute du digamma, mais qui devrait donner *ῥαπ- et non ἁρπ-. D'ailleurs, pour P. Chantraine, *op. cit.*, cette explication n'est qu'une hypothèse.
3. Le Mythographe reprend le texte de Fulgence, *Myth.*, I, 40-41, qui étudie l'étymologie du nom des Harpyes, en présentant leur signification grecque dont il donne l'équivalent latin. Alors que pour Aello, Fulgence a écrit *edon allon* et que la leçon de Kulcsár est pratiquement la même, *edomallon*, la restitution de Mai est αἴρων ἄλλον. La traduction latine *alienum tollens* doit nous guider : *alienum* ne peut que traduire ἄλλο ou ἄλλον (*allo* ou *allon*). Quant au premier mot, l'équivalent du participe *tollens*, il doit être recherché dans une forme de αἱρέω : prendre, saisir ; c'est soit le participe présent, αἴρων – la leçon de Mai –, soit le participe aoriste ἑλών (elon). *Elon-, edon,* les deux formes sont voisines et l'on peut légitimement admettre que l'origine est celle-ci, puisque la forme *elonallon* est bien l'équivalent de *alienum tollens*. Mais l'étymologie réelle de Aello est à chercher dans ἄελλα (aella) : l'ouragan, ce qui justifie le nom que lui a donné Paul Mazon, dans sa traduction de la *Théogonie* d'Hésiode, vers 267 : "Bourrasque".
4. L'étymologie des deux derniers noms est claire : Ὠκυπέτη (Ocypété) signifie "à l'élan rapide", et Κελαινή (Celaeno) est le nominatif féminin singulier de l'adjectif κελαινός (celainos) : noir, sombre.
5. Il est impossible de rendre en français tous les jeux verbaux de cette phrase où les mots latins renvoient aux termes grecs homophones. *Aliena*, ce qui appartient à autrui, renvoie à *Aello* ; *cupita*, ce qui est convoité, évoque *Ocypété* ; enfin *celare* : cacher a la même consonance que *celenum, Célaeno.* Par leurs noms mêmes, les Harpyes précisent leurs fonctions.
6. Virgile, *Én.*, VI, 606.
7. Virgile, *Én.*, III, 252.
8. Lucain, *Bel. civ.*, VI, 733.
9. Virgile, *Én.*, VI, 257.
10. *Dirae* est l'adjectif substantivé *dirus* : terrible, funeste, cruel, qualificatifs caractéristiques des Furies. Cf. Virg., *Én.*, XII, 845 *sq.* Dans ce dernier passage, Virgile les représente ailées et s'envolant, messagères de Jupiter.
11. Cette dernière phrase est la répétition presque mot pour mot, de la première : faute de copiste ? Bode, dans son édition, ne l'a pas reproduite.
12. Ovide, *Pont.*, 19, 135.
13. Virg., *Én.*, III, 245. La situation intermédiaire refusée évoque le niveau moyen de l'humanité ordinaire ; les citations ont ce point commun de montrer que Célaeno ne peut vivre que dans les hauteurs.

***

(022) Les Parques de Pluton

On affecte à Pluton les trois Destinées que les poètes, par antiphrase, appellent les Parques[1] ; pour les païens, ce sont elles qui attribuent leur part de vie aux hommes. La première d'entre elles tient donc la quenouille, c'est-à-dire préside à la naissance ; la seconde dévide le fil, c'est-à-dire attribue la part de vie ; la troisième le rompt, c'est-à-dire fait venir la mort ; d'où : "Clotho tient le fil, Lachésis le dévide, Atropos le coupe"[2]. La première s'appelle Clotho, c'est "l'appel à paraître" ; la seconde, Lachésis, c'est la destinée ; la troisième, Atropos, est "celle qui ne se conforme pas à la règle"[3]. La première, c'est donc l'appel à naître ; la seconde, ce lot qu'est la vie : comment peut-on vivre[4] ? La troisième, c'est la nature de la mort qui arrive sans être tenue par aucune règle.

1. Ce rapprochement facile, qui vient de Servius (*Én.*, I, 22), entre *parco, -ere* : avoir pitié, épargner et *Parca*, la Parque n'a rien de scientifique ! En effet, si l'on en croit Ernout-Meillet, l'étymologie du nom *Parca*, proposée par Varron qui le rattache au verbe *pario* : enfanter, est généralement admise par des Modernes (les Parques filant la destinée de chaque mortel, la première présidait à la naissance). Quant au verbe *parco, -ere*, il ne présente pas d'étymologie connue (Ernout-Meillet, *Dict. Étym. lang. lat., s.u., Parca* et *parco*, p. 482).
2. Cette phrase, ou ce vers, est formée de trois propositions juxtaposées, ce qui lui donne un aspect sentencieux. Leur succession fait apparaître deux hémistiches de rythme différent, séparés par une césure entre les deux premières propositions. Le premier hémistiche est fait de trois spondées, le troisième en forme de crétique -u- (bāiŏlāt), exception qui se rencontre chez Plaute où le crétique a valeur de spondée (cf. Nougaret, *Traité de métr. lat.*, Klincksiek, Paris, 1956, § 231). Quant au second il est de rythme anapestique, trois anapestes étant suivis d'une syllabe finale.
   Clōthō/cōlūm/bāiŏlāt// ; Lăchĕsĭs/trăhĭt ; Ā/trŏpŏs ōc/cāt.
   La couleur archaïque – ou poétique – du vocabulaire : *colus*, *baiolare*, *occare*, la substitution du crétique au spondée qui se rencontre chez Plaute, donnent à ce "vers" un aspect sententieux et ancien. Mais rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas d'un pseudo-archaïsme. Il a été étudié en particulier par V.H. Walther, *Proverbia sententiaeque Latinitatis medii aeui*, 2879 b.
3. Κλωθώ (Clotho) se rattache évidemment au verbe κλώθω : filer, et ce n'est pas sans raison, car c'est elle qui tient la quenouille. Mais en donnant à ce nom l'équivalent latin de *euocatio*, l'appel à paraître, Fulgence, le modèle (*Myth.*, I, 40), le rapproche aussi de l'adjectif κλητός (clètos) : l'appelé, le convié, qui dérive de καλέω : appeler, en latin *uocare*. Λάχεσις (Lachésis), le lot, le destin, doit se rattacher au verbe λαγχάνω : obtenir par le sort. Enfin le nom Ἄτροπος, étymologiquement, est composé d'un α- privatif et de τρόπος : la manière de se comporter, l'habitude. Atropos est donc "celle qui n'a pas d'habitude", et, en allant au bout de la définition, "celle qui vient sans qu'on

l'attende". (cf. Chantraine, *op. cit.*, p. 545b, *s.u.* κλώθω ; p. 612a, *s.u.* λαγχάνω et p. 1132b, *s.u.* τρέπω).

4. Le Mythographe – ou un copiste – a omis le pronom *quis*, sujet de *possit*, qui se trouve chez Fulgence (*loc. cit.*), et dans l'édition de Bode.

***

(023) Son épouse

On prétend que Proserpine, la fille de Cérès, a été l'épouse de Pluton ; mais si l'on a prétendu que Proserpine était jointe à Pluton, c'est parce qu'elle était comme une terre fertile, autrement dit une terre dont la production lève à partir de racines[1]. C'est pourquoi elle est aussi appelée Hécate, c'est-à-dire celle qui multiplie au centuple les fruits qu'elle engendre, ou celle qui détient cent pouvoirs. En effet, en grec, *ecaton* signifie cent. D'où notre emploi du mot hécatombe pour parler d'une demeure aux multiples pièces[2]. En effet, dans le ciel, elle est la Lune ; sur terre, Diane ; dans l'Érèbe, Proserpine. Car Cérès, en grec, veut dire la joie. Et si Cérès est qualifiée de déesse des moissons, c'est que, lorsque la terre a produit en abondance, la joie surabonde[3].

1. Jeu de mots intraduisible en français entre *Proserpinam* et *proserpentem* : qui chemine sous terre, et qui lève. Cette étymologie populaire n'est pas refusée par Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 540, *s.u. Proserpina*.
   Pour bien comprendre le texte, il faut se rappeler la fable de Cérès, la déesse des moissons, et de sa fille, ravie par Pluton. Après l'avoir vainement recherchée et l'avoir enfin, retrouvée, Cérès passa un accord avec Pluton : pendant six mois – les mois d'hiver – Proserpine resterait aux Enfers avec son mari ; pendant six mois – les mois d'été – elle reviendrait auprès de sa mère. Le symbole est évident : Proserpine reste attachée à la terre – aux Enfers – par ses racines, quand rien ne pousse, et elle retrouve sa mère quand croissent les moissons.
2. Il ne fait pas de doute que le terme hécatombe – dont le sens étymologique est "sacrifice de cent victimes" – est ici employé de manière métaphorique pour dire "un grand nombre de" ou, pour garder la métaphore, "une centaine de". Cette phrase qui n'apparaît ni chez Servius (*Én.*, IV, 540), ni chez Fulgence (*Myth.*, I, 42), auteurs que reprend le Mythographe, avait posé un problème à Bode qui écrit : "*Fortasse scripsit : Hecaten dic. deam multiplicem*" (*Not. Crit. in Myth* II, p. 78, *fab.* 15).
   Quant au rapprochement entre Hécate, déesse liée au monde des Ombres, et le chiffre cent, il est fantaisiste. En effet, Hécate, Ἑκάτη, est le féminin de l'adjectif ἕκατος : qui frappe au loin, de même racine que l'adverbe ἕκας (ecas) : loin, au loin. Ce mot n'a aucun rapport avec ἑ-κατόν, cent, nom de nombre indéclinable, dont on retrouve le radical dans le latin *centum*.

3. L'étymologie de Cérès est particulièrement hasardeuse. Le Mythographe ne fait que reprendre la conjecture de Fulgence (*loc. cit.*) qui veut rapprocher *Ceres* du verbe grec χαίρω, se réjouir, ou du nom χαρά(ή), la joie, le plaisir. Or le nom est latin et se rattache sans doute aux verbes *creo, cresco*, faire naître, pousser, croître. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 149-150.

***

(024) Les Champs Élysées

L'Élysée, ce sont les Îles Fortunées[1]. Leur nom apparaît, au dire de Salluste, dans les poèmes d'Homère ; pour les théologiens, elles se situent aux alentours du cercle décrit par la Lune, là où l'air est plus pur ; c'est pourquoi Virgile parle des "plaines de l'air"[2] ; pareillement, Lucain parle de "la région qui s'étend entre la terre et la sphère de la lune... ; ce n'est pas l'or d'une urne ni l'envers d'une sépulture qui fait parvenir [les âmes] là-bas"[3].

1. L'Élysée, – ou Champs Élysées ou encore Îles Fortunées ou des Bienheureux – ne forme pas chez Homère une partie du royaume des morts. Il était situé à l'extrémité de la terre, près de la rivière Océan. C'était une terre heureuse, sans neige, ni froid, ni pluie où les héros passaient sans mourir. Dans les poèmes postérieurs à Homère, une île leur est assignée pour séjour, île que poètes et géographes plaçaient au-delà des colonnes d'Hercule. Le nom d'Îles Fortunées leur fut donné quand furent découvertes des îles à l'ouest de l'Afrique. Ce sont les Latins qui donnèrent comme résidence aux ombres des justes une partie du monde inférieur.
2. Virgile, *Én.*, VI, 887
3. Lucain, *Bel. civ.*, IX, 6, 10-11.

***

(025) Les neuf cercles

Aux Enfers, il y a, dit-on, neuf cercles. On dit que le premier renferme les âmes des nouveau-nés ; le second, les âmes de ceux que leur innocence a privés de défense ; le troisième, de ceux qui pour échapper aux épreuves se sont donné la mort ; le quatrième, de ceux qui ont aimé ; le cinquième, des hommes courageux ; le sixième, des

coupables qui, après avoir été jugés, subissent leur châtiment ; dans le septième, les âmes se purifient ; dans le huitième, les âmes se sont purifiées de manière à retrouver un corps et, dans le neuvième, de manière à ne plus retrouver les Champs Élysées[1].

1. Le point de départ de cette description des Enfers est le commentaire de Servius sur le parcours d'Énée, *Én.*, VI, 426-440. Mais Servius commente librement, évoquant d'autres passages du chant VI : la purification des âmes, v. 735-742 et leur désir de revenir sur terre, v. 743-751.

***

(026) La vie de Jupiter

Saturne, après avoir appris d'un oracle de Thémis, préposée à la surveillance de la Terre, pour d'autres d'un oracle de Protée[1], qu'il pourrait être chassé de son trône par un de ses fils, recommanda à son épouse Ops – également appelée Rhéa ou Cybèle – de lui présenter aussitôt tout ce qu'elle avait mis au monde. Étant enceinte, elle mit au monde Jupiter ; séduite par sa beauté, elle demanda aux nymphes du mont Dicté, en Crète, de le nourrir. À Saturne qui la questionnait sur l'endroit où se trouvait ce qu'elle avait mis au monde, elle montra, enveloppée dans un lange, une pierre que Saturne avala. Jupiter fut alors soigné par les nymphes auxquelles sa mère l'avait confié et allaité par la chèvre Amalthée, celle dont, plus tard, il utilisa aussi la peau, dit-on, lors de la guerre qu'il mena contre les Titans[2]. On lui adjoignit aussi les Curètes et les Corybantes qui, par les sons stridents qu'ils répandaient dans les airs, empêchaient d'entendre les vagissements de l'enfant. De là vient que les Corybantes sont aussi des démons au service de la Mère des dieux[3], autrement dit des démons qui savent tout[4]. Alors, les abeilles, dit-on, attirées par les bruits qui résonnaient dans l'air, nourrirent Jupiter de leur miel. À cause de cela, plus tard, Jupiter leur accorda la possibilité de procréer sans aucun accouplement. Une fois adulte, Jupiter chassa son père du trône et, devenu le plus grand des séducteurs, il fut le responsable de ce que les temps qui, sous le règne de Saturne étaient appelés l'âge d'or, avec lui au pouvoir furent appelés l'âge d'argent. Devant ses actes incestueux, on dit qu'Astrée, la sœur des Titans, qui, à cause de

son sentiment de l'équité, est appelée la Justice, remonta au ciel en compagnie de sa sœur, la Pudeur.

Scholie du manuscrit M.

Isidore, au livre IX des *Étymologies* : "On raconte en Grèce que certains Titans furent des êtres vigoureux et aux forces très au-dessus de la moyenne. Les fables racontent qu'ils furent créés par la Terre, désireuse de se venger des dieux contre lesquels elle était en colère. Les fables les montrent vaincus dans leur guerre contre Jupiter et anéantis, tués par les éclairs lancés du ciel".

1. Outre sa fonction de représentante de la Justice ou de la loi éternelle – *Terrae antistes* –, Thémis est aussi une divinité prophétique, ayant pris la succession de la Terre, sa mère, à l'Oracle de Delphes, avant de le céder à Apollon.
   Protée, dieu de la mer, gardait les troupeaux de phoques appartenant à Neptune. Possédant le don de prophétie, il ne dévoilait l'avenir qu'après avoir pris toutes les formes pour échapper à la nécessité de prophétiser et avoir reconnu la vanité de ses efforts.
2. Amalthée est tantôt le nom de la nourrice qui éleva Jupiter, tantôt celui de la chèvre même qui l'allaita. Pour les uns, cette chèvre était si effrayante qu'elle dut être cachée dans une caverne et c'est pourquoi, durant la guerre contre les Titans, Jupiter fit de sa peau une armure, celle qui fut appelée l'égide, de αἴξ, αἰγός, la chèvre. C'est aussi une de ses cornes qui devint la Corne d'Abondance.
3. La "Mère des dieux" est le surnom de Cybèle, déesse phrygienne honorée sur les montagnes de l'Asie Mineure où elle accueillit Dionysos-Bacchus qu'elle délivra de sa folie. Les Corybantes, qui appartenaient au cortège de Dionysos, se confondirent alors avec les Curètes qui étaient les serviteurs de Cybèle.
4. La dernière proposition "... *quasi demones qui totum sciunt.*" est peu claire. Bode écrit : "*Quis Corybantes ita est umquam interpretatus ?*". Cette proposition ne se trouve ni chez Servius, le modèle du Mythographe, (*Én.*, III, 104), ni chez Hygin (*Fab.* CXXXIX), ni chez Fulgence. Servius voulait simplement dire que, suite à la protection que les Corybantes avaient apportée au jeune Jupiter, ils étaient devenus les serviteurs de Rhéa, souvent considérée par les mythographes grecs comme la même déesse que Cybèle, la Mère des dieux. Et si notre Mythographe les a qualifiés d'omniscients, c'est sans doute pour faire comprendre à ses lecteurs que la proximité de la divinité suprême leur apportait toute la connaissance du monde.

***

(027) Latone et sa sœur

Jupiter viola Latone, la fille du Titan Coeos. Ensuite, comme il voulait violer également sa sœur Astéria, cette dernière demanda aux dieux de la transformer en oiseau, la caille, que nous, nous appelons *coturnix* (caille)[1]. Désireuse de traverser la mer, comme le font les cailles, elle fut atteinte par le souffle de Jupiter et, transformée en rocher, elle demeura longtemps cachée sous les eaux. Puis, grâce aux prières de Latone à Jupiter, elle fut soulevée et parvint à remonter à la surface des flots où elle prit le nom d'Ortygie. Tout d'abord, elle fut consacrée à Neptune et à Doris[2] ; ensuite Junon, qui poursuivait Latone, enceinte des œuvres de Jupiter, lança contre elle Python – la Terre l'avait enfanté après un déluge comme n'en avaient jamais connu les mortels[3] – et, alors que nulle terre ne l'accueillait dans ses errances, elle finit par arriver en Lycie. Alors qu'elle voulait apaiser une soif causée par la chaleur de l'été, des paysans, qui coupaient des joncs sur la rive, l'empêchèrent d'approcher plus près. Elle en fut irritée et demanda aux dieux de ne jamais écarter les habitants de leur étang ; ayant entendu ses prières, Jupiter changea les paysans en grenouilles. Mais comme Junon s'attachait à sa poursuite, elle ne pouvait mettre au monde les enfants qu'elle avait conçus, Apollon et Diane. Chassée de toute terre, elle aborda enfin Ortygie où elle fut accueillie sur le rivage par sa sœur ; et là, elle donna naissance d'abord à Diane, puis à Apollon qui, tout aussitôt, vengea sa mère des injustices qui lui avaient été faites en tuant Python[4]. On dit aussi que Diane, dès sa naissance, se fit sage-femme auprès de sa mère qui accouchait d'Apollon. C'est ce qui explique que Diane, bien que vierge, soit malgré tout invoquée par les femmes qui accouchent. Car elle est Diane, la Lune et Proserpine[5]. Donc, après leur naissance, les deux divinités estimèrent insupportable l'errance de leur terre natale, et l'attachèrent à deux îles, Myconos et Gyaros[6]. En fait, la vérité est tout autre. Cette île, en effet, était sujette à des tremblements de terre, fruits de souffles inconnus qui se produisent sous la croûte terrestre, comme l'écrit Lucain : "[les guerriers] crurent qu'un vent cherchait à s'échapper."[7]. Elle fut délivrée de ces tremblements de terre par l'Oracle d'Apollon qui prescrivit en effet de ne pas y ensevelir de morts et invita à faire certains sacrifices[8]. Par la suite, des îles voisines de Myconos et de Gyaros, vinrent des gens pour l'occuper[9]. Quant à ce que nous avons dit de la primogéniture de Diane, en voici la raison : il est sûr, en effet, qu'il y eut d'abord la nuit, nuit dont l'auxiliaire est la Lune, autrement dit Diane ; ensuite, ce fut le jour,

dont l'agent est le Soleil, autrement dit Apollon. Quant à Ortygie, le premier nom de Délos, il est venu de la caille, en grec ὄρτυξ ; elle s'appelle Délos parce qu'elle est demeurée longtemps cachée avant d'apparaître ; en effet *delon*, en grec, veut dire "ce qui est apparent" ; ou bien – et c'est plus vraisemblable – parce que partout ailleurs les réponses d'Apollon sont obscures alors qu'ici ce sont des oracles clairs qui sont donnés[10].

1. La caille, en latin *coturnix*, se dit, en grec ὄρτυξ (ὁ) et le nom qui en dérive Ὀρτυγία fut le premier nom de Délos, île sans doute abondante en oiseaux de cette espèce.
   Quant au nom latin, *coturnix*, de *cocturnix*, il serait une onomatopée : *appellatum a sono uocis* (P.F. 33, 8.) cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 130, *s.u. cocturnix*.
2. La consécration est tout à fait légitime : Neptune est le dieu qui règne sur les flots et Doris, la fille d'Océan et l'épouse de Nérée, le "vieillard de la Mer".
3. Python est un monstre, un serpent gigantesque, qui naquit de la vase restée sur la terre après le déluge voulu par Jupiter "pour punir les crimes de la terre", Jupiter qui n'épargna que Deucalion et Pyrrha, deux justes. Python est donc bien né de la terre. Cf. Ovide, *M.*, I, 438-439 : "Ce fut bien contre son gré que la Terre t'enfanta aussi à cette époque, ("quand la terre était encore couverte de boue par le déluge récent" Ov. *op. cit.*, I, 433), colossal Python.".
4. Quatre jours après sa naissance, précise Hygin (*Fab.*, CXL).
5. Pour cette fable, les deux mythographes ont suivi le texte de Servius (*Én.* III, 73), le "deuxième" mythographe intercalant un extrait de Lactance (M. II, 27, 11-16). Mais alors que Servius avait écrit : *Haec namque est Diana Iuno, Proserpina*, le "premier" mythographe a inversé l'ordre *Diana, Iuno*, et le second, qui suit l'ordre de Servius, remplace *Iuno* par *Luna*.
   L'auteur ne veut évidemment pas dire que les personnalités de ces trois déesses sont équivalentes, mais qu'elles se trouvent avoir un point commun, une identité de fonction, en particulier par rapport à l'acte de la naissance.
   Diane-Artémis, à côté d'autres fonctions, "est la déesse des enfantements... ; elle préside à la naissance et au développement des êtres... L'Artémis-Séléné (Diane-Lune) se rattache encore au cycle du symbole de la fécondité. Farouche envers les hommes, elle jouera le rôle de protectrice de la vie féminine... La Diane romaine répondrait à un dieu céleste indo-européen qui assurait, d'après G. Dumézil, la continuité des naissances" (J. Chevalier - A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 78 a). Et P. Grimal ajoute : "Les Anciens interprétaient déjà Artémis comme une personnification de la Lune qui erre dans les montagnes" (P. Grimal, *op. cit.*, p. 53 a).
   Proserpine, pour sa part, intervient indirectement dans l'acte de reproduction : c'est à cause de sa remontée sur terre, au printemps, que sa mère Déméter (Cérès) favorise l'éclosion de la végétation ; mais, lorsqu'en hiver elle redescend aux Enfers, la terre redevient stérile.
   Quant à Junon, c'est "à Rome, la déesse de la fécondité... ; [elle] préside aux mariages et aux accouchements...". De plus, "elle personnifie à l'origine le

cercle lunaire. Elle est particulièrement la protectrice des femmes mariées et des naissances légitimes" (J. Chevalier - A. Gheerbrant, *op. cit.*, *s.u. Junon*, p. 548). Tout cela justifie bien le rapprochement de ces trois déesses en une même fonction.

L'ordre le plus logique serait celui de Servius, qui vient de parler de Diane pour finir sur un paradoxe : la vierge Diane invoquée par les parturientes !!, paradoxe justifié par l'identification de Diane – citée la première – avec les deux autres, pour cette fonction du moins. Et l'identification Artémis (Diane)-Lune peut expliquer le remplacement de *Iuno* par *Luna*, d'autant qu'entre *Iuno* et *Luna*, une faute de lecture est toujours possible.

6. Si l'île de Myconos se trouve au Nord-Est immédiat de Délos, celle de Gyaros en est beaucoup plus éloignée, environ 50 km au Nord-Ouest.
   Quant aux îles auxquelles les deux divinités attachèrent leur terre natale, elles ne peuvent être que Myconos, précédemment citée, et Rhénée (Rinia), petite île située à l'Ouest de Délos et dont le point le plus proche n'est qu'à 700 mètres.
   Il semble que le narrateur se soit inspiré de Thucydide qui attribue ce geste à Polycrate. C'est vers 525 avant J.-C., que ce Polycrate de Samos répéta le geste divin : "La distance entre Délos et Rhénée est si courte que le tyran de Samos, Polycrate, qui fut quelque temps puissant sur mer et soumit toutes les îles prenant en particulier Rhénée, l'avait consacrée à Apollon Délien en la reliant à Délos par une chaîne." (Thuc. III, 104, 2).
   Par ce geste, l'orgueilleux tyran veut peut-être, en imitant la divinité, se présenter comme tel, ou, à tout le moins, faire passer sur Rhénée le *mana* qui s'attache à Délos, terre natale d'Apollon.
7. Lucain, *Phars.*, III, 460.
8. Servius, le modèle du Mythographe, semble encore s'être inspiré ici de Thucydide. C'est ce dernier qui rappelle l'ordonnance prise par les Athéniens durant l'hiver 426/425 pour la purification totale de l'île : "Les tombes qui se trouvaient à Délos furent toutes enlevées et il fut désormais expressément interdit de mourir dans l'île et d'y enfanter ; il faudrait pour cela passer à Rhénée." (Thuc., III, 104, 2).
9. Il semble qu'il y ait ici une faute de lecture : Kulcsár a édité *eas tenerent* : pour *les* occuper, alors qu'il s'agit de la seule île de Délos. Servius, le modèle, avait d'ailleurs écrit *eam tenerent*. À moins que ce *eas* n'envisage les deux îles de Délos et de Rhénée.
10. L'adjectif grec δῆλος (dèlos) signifie effectivement visible, clair.

***

(028) Les trois pouvoirs d'Apollon

On assure qu'Apollon possède trois pouvoirs : il est à la fois le Soleil chez les dieux, le divin Liber sur la terre et Apollon aux Enfers. C'est pourquoi nous voyons trois symboles autour de sa

statue : la lyre, qui nous permet d'imaginer les harmonies célestes ; le griffon qui montre également sa divinité terrestre[1] ; les flèches qui rappellent qu'il est dieu des Enfers et qu'il peut causer des dommages. C'est aussi pourquoi Apollon, en grec, veut dire, en latin, "le destructeur"[2].

1. Le texte est corrompu et il a été reconstitué d'une manière maladroite : *scribemeum que eum...* édite Kulcsár, suivant en cela un grand nombre de manuscrits. Mais il suffit de se rapporter au texte de Servius, le modèle : *Gryphen, quae eum...* (*Buc.*, V, 66). C'est par suite de mauvaises lectures et de rapprochements inconsidérés (la terminaison grecque en *-en*, devenu *-em*, se voit rattaché le pronom *eum* et cela devient *-meum* !) que le texte est devenu illisible. Alors qu'il faut lire *gryphen* (acc. grec) *que* (pour *quae*, l'accusatif grec étant devenu une forme féminine) *eum...*
   Le rapprochement entre Apollon et les griffons est très ancien. Apollon les a rencontrés dans les pays hyperboréens où ils gardaient l'or qui devait leur être soustrait par les Arimaspes (Hérod., III, 116). Puis ils se mirent au service du dieu qui les attelait à son quadrige – de là, peut-être la leçon de Mai qui a lu *quadrigam* au lieu de *gryphen* – ou les chevauchait. Par ailleurs, l'or est la couleur du soleil et, en conséquence, celle d'Apollon, dieu solaire. Dans le monde romain, l'animal fabuleux connaît un grand succès : Apollon est le dieu protecteur d'Octave. Par la victoire de ce dernier sur Marc-Antoine, à Actium, en 31 av. J.-C., le griffon devient un des principaux attributs d'Apollon, cf. Jean Prieur, *Les animaux sacrés dans l'Antiquité*, pp. 108-109.
2. L'origine du nom Ἀπόλλων a donné lieu à beaucoup d'hypothèses, mais, pour P. Chantraine, l'étymologie est inconnue (P. Chantraine, *op. cit.*, p. 98, *s.u.*, Ἀπόλλων). Celle de Fulgence (*Myth.*, I, 43) – que reprend le Mythographe – est, en tout cas, courante : Apollon, en grec, serait l'équivalent du latin *perdens* : celui qui détruit. La forme ἀπολῶν existe : c'est, en principe, le participe futur du verbe ἀπόλλυμι, faire périr, détruire, l'équivalent du latin *perdere*. Cela est d'ailleurs corroboré par Servius : "*Apollo dictus est* ἀπὸ τοῦ ἀπολεῖν" : son nom Apollon vient de ce qu'il est "Celui qui va détruire", la forme ἀπολεῖν étant, en grec classique, celle de l'infinitif futur. Mais on peut admettre, avec P. Chantraine, "que les présents à suffixe -νυμι sont passés au type thématique -νύω, ὀλλύω pour ὄλλυμι." (P. Chantraine, *Morph. hist. grec.*, p. 220, § 252).
   Certes, on attendrait plutôt ἀπολλύων, et le nom d'Apollon est plus ancien que le passage de – νυμι à – νύω, mais ce qui est sûr, c'est que cette étymologie correspond à la vision que l'on a de lui dans l'*Iliade*, où il renverse et détruit tout sur son passage. Il est le dieu qui punit, οὔλιος Ἀπόλλων ; et c'est pourquoi on le représente armé d'un arc et de flèches.

***

(029) Ses différents noms

Apollon porte des noms différents, variables selon les pays : au pays des Achéménides, il est Titan ; chez les Égyptiens, Osiris ; chez les Perses, où il est honoré dans une grotte, à cause de l'éclipse dont il est victime quand la Lune se place devant lui[1], il est appelé Mitra. En effet, dans ce pays, le Soleil, représenté avec une tête de lion et portant une tiare, à la mode persique, est monté sur une vache dont il serre les cornes de ses deux mains ; on explique cela par ses rapports avec la Lune. Il est appelé aussi Apollon, ce qui, en latin, veut dire "Le destructeur"[2], soit parce qu'il est le dieu qui envoie la peste[3], soit parce que, sous l'effet de la chaleur qu'il prodigue, toute la sève des plantes est détruite. On dit aussi qu'il est le dieu des auspices, guides des cités, et de la divination parce que le Soleil dévoile tout ce qui est caché ou parce qu'à son lever et à son coucher, il fait apparaître les divers effets de ses prédictions. Apollon est aussi qualifié de Titan, un de ces Titans qui prirent les armes contre les dieux ; mais, pour s'être tenu à l'écart durant la guerre contre les dieux, on imagine qu'en récompense, il mérita de gagner le ciel. S'il est aussi appelé le Soleil, c'est pour avoir été le seul à ne pas prendre les armes contre les dieux[4]. Il est aussi appelé Phébus, autrement dit "l'éphèbe", c'est-à-dire un jeune homme et si on le représente sous les traits d'un jeune garçon, c'est que chaque jour il renaît à une nouvelle lumière, autrement dit avec un visage enfantin[5]. On le qualifie de Pythien, à cause du Python (Πύθων), un serpent monstrueux qu'il fit périr ; c'est l'origine des Jeux Pythiens, célébrés en son honneur, jeux où les vainqueurs sont couronnés de laurier. D'autre part, Peithô (πειθώ), en grec, veut dire croyance, parce que les fausses croyances sont étouffées par la lumière qui les révèle[6].

Scholie du manuscrit M.

Pour Macrobe, Apollon, Mercure, Liber, Mars, Esculape, Hercule, Sérapis, Adonis, Osiris, sont les mêmes que le Soleil, tout comme Saturne et Jupiter[7].

1. Cette phrase est révélatrice de la méthode simplificatrice du Mythographe qui, en une seule phrase, résume trois commentaires de Lactance (*Théb.*, I, 717-719-720) dont voici l'essentiel : La Lune, jalouse de ne recevoir sa lumière

que du Soleil, le poursuit, causant ainsi une éclipse. D'où le symbole du culte du Soleil dans une caverne. Les cornes de la vache représentent les deux cornes de la Lune, c'est-à-dire ses deux quartiers, et, en les serrant, le Soleil montre sa supériorité sur la Lune. Sans ces explications, le texte du Mythographe est peu clair.

2. Cf. fable précédente (28), note 2.
3. Rappelons particulièrement la peste envoyée sur le camp grec devant Troie (Hom. *Il.* I, 12-52).
4. Cette dernière remarque, qui paraît doublonner avec la phrase précédente, sur la non-participation d'Apollon à la lutte des Titans contre les Olympiens, est empruntée à Isidore (*Étym.*, VIII, 11, 53), alors que ce qui précédait était de Servius (*Én.*, VI, 580). La justification de ce qu'il faut bien appeler une répétition est à chercher dans un jeu de mots, intraduisible en français, entre *Sol* : le Soleil et *solus* : le Seul ; jeu de mots qui se retrouve chez Fulgence (*Myth.*, I, 43).

   Quant à la qualification de Titan pour Apollon, elle résulte de la confusion – ou, plutôt, de la "fusion" – qui s'est faite entre Apollon et Hélios. Et elle paraît ancienne puisque, pour Plutarque, les anciens Grecs pensaient qu'Apollon et le Soleil (Hélios) étaient un même dieu (Plut., *De orac. def.*, 42), ce qui n'empêchait pas Apollon d'être distinct du dieu-nature Hélios. D'ailleurs, leurs origines sont différentes : Apollon est le fils de Latone (Léto, en grec) et de Jupiter, alors que Hélios est effectivement un Titan, fils du Titan Hypérion et de la Titanide Théia. Mais le qualificatif de Φοῖβος (Phebus), le Brillant, appliqué à Apollon, et qui se rencontre déjà chez Homère, a entraîné la confusion. L'appellation de Titan, chez Servius, date d'une époque où l'assimilation est totale.
5. Encore un jeu verbal entre Phœbus, Phebus – forme latine du grec Φοῖβος – et le nom grec ἔφηβος (ephebos), l'éphèbe, le jeune homme, composé de la préposition ἐπί et du nom ἥβη (ἡ) : la jeunesse. Il n'y a donc aucun rapport entre les deux noms.
6. Tout ce raisonnement repose sur une confusion des termes et, partant, sur une fausse étymologie. Au départ, il y a le serpent Python (Πύθων), d'où Apollon, qui le tua, tire son surnom de Pythien. Mais le monstre tellurien tient lui-même son nom de ce qu'Apollon, après l'avoir tué, laissa pourrir son cadavre, en grec πύθω : faire pourrir. Puis une mauvaise lecture du nom πειθώ : la croyance, devenu, chez le Mythographe, *Phiton*, a rapproché ce dernier nom du qualificatif d'Apollon ; cela, alors que la racine de πειθώ, *bheidh – bhidh –, que l'on retrouve dans le latin *fides*, est tout autre. Mais le Mythographe n'est pas responsable de cette confusion puisqu'on la retrouve chez Fulgence (*Myth.*, I, 51-52).
7. Cf. Macr., *Sat.* I. et plus particulièrement I. 17, 2 : "*quod omnes paene deos, dumtaxat qui sub caelo sunt, ad solem [poetae] referunt*". L'identité solaire de tous les dieux cités est développée dans les chapitres suivants : 17, 18, 19, 20, 21, 22 et 23.

***

(030) Son trépied, son arc, ses flèches

On dit que si Apollon possède un trépied, c'est parce qu'il connaît le passé, distingue le présent et voit venir le futur. Si l'on ajoute qu'il a un arc et des flèches, c'est soit parce que ses rayons jaillissent de l'orbite qu'il décrit comme des flèches, soit parce que son apparition déchire les ténèbres du doute. Si l'on dit qu'il utilise un quadrige, c'est parce qu'il parcourt le cycle de l'année en quatre saisons. On dit aussi qu'il a rendu ses oracles pendant six mois en Lycie[1] et pendant six mois à Délos ; on lit aussi, à propos des autres dieux, qu'ils prophétisaient tantôt aux Kalendes, tantôt aux Ides, mais jamais ni au début du jour, ni en son milieu, ni à sa fin[2]. D'où cette coutume de la partition d'une journée, c'est-à-dire d'un cours qui ne soit pas tout entier néfaste[3].

1. Il s'agit de l'oracle fameux de Patara, ville de Lycie, sur la côte à quelques milles à l'Est de l'embouchure du Xanthos. Cet oracle ne rendait ses réponses que pendant les six mois d'hiver. D'ailleurs Horace qualifie Apollon de *Delius et Patareus Apollo*. (Hor., *Od.*, III, 4, 64)
2. Si l'on se reporte au modèle (Servius, *Én.*, VI, 37), il semble bien que la lecture de Kulcsár soit mauvaise : la liaison entre les deux phrases (les deux périodes de prédiction d'Apollon et les oracles des autres dieux) ne peut être un *ut*, qui ne se justifie pas, mais un *et*, leçon des deux manuscrits *M* et *E*. Chez Servius, la liaison se fait avec *item*.
3. Dans cette dernière phrase, il est fait allusion à la division en *dies fasti* et *nefasti* du calendrier romain, et plus précisément à "trois jours dits *fissi* qui étaient d'abord *nefasti*, et *fasti* seulement après qu'une certaine opération sacrée avait été accomplie.", écrit G. Dumézil. Sur cette question très complexe du rapport entre le calendrier et la religion, on pourra se rapporter à l'ouvrage de G. Dumézil, *Rel. rom. arch.*, p. 551 *sq.*, en particulier p. 555, d'où est extraite la citation précédente.

***

(031) Ses quatre chevaux

On a donné à ses chevaux des noms qui lui correspondent bien : Erytreus, Actéon, Lampos et Philogeus. Ainsi Erytreus, en grec, signifie rouge, car le Soleil se lève rougeoyant dans la lumière du matin ; Actéon signifie "Le Resplendissant", car, à la troisième heure, il brille d'une lumière plus éclatante ; Lampos, c'est "le Flamboyant" :

quand il monte au sommet de la courbe du jour, il brille d'une manière plus flamboyante ; Philogeus, en grec, veut dire "qui aime la terre", car, à la neuvième heure, sur son déclin, il descend pour se coucher[1].

1. Le Mythographe a repris, presque textuellement, un passage de Fulgence, *Myth.*, I, 44 ; une seule addition : *ardentius fulget*, il brille d'une manière plus flamboyante. Ces deux mots ne figurent ni chez Fulgence ni dans la majorité des manuscrits de M. II.
Les quatre chevaux du Soleil, comme nous les a transmis la tradition, portent les noms suivants : *Aethon* – et non *Acteus* – en grec Αἴθων, c'est "le resplendissant" ; *Lampos*, du grec Λάμπος, mot de même racine que λαμπάς, c'est "le flambeau" ; *Erythraeus*, du grec ἐρυθραῖος, veut dire rouge ; quant à l'étymologie de *Philogeus*, elle n'est pas invraisemblable : *Philo-* c'est le grec φίλος : qui aime et *-geus* peut se rattacher à γῆ : la terre, donc *Philogeus*, c'est "celui qui aime la terre". Malheureusement, il s'agit d'une mauvaise lecture : le quatrième cheval du Soleil est Phlégon, en grec φλέγων, du verbe φλέγειν : enflammer. L'auteur de "l'archétype" – désireux d'établir une symbolique chronologique – a classé les chevaux dans l'ordre de passage du soleil à travers les "quartiers" de la journée et a ainsi fait du dernier celui dont le nom correspondrait au coucher du soleil. C'est l'ordre suivi par Fulgence, repris par M. I, 112, si l'on excepte la présentation des chevaux où *Erythreus* vient en troisième position.
Ajoutons que *Lampos* et *Erythreus* sont parfois remplacés par *Eoos*, en grec ἠώς, l'aurore, et *Pyroïs*, en grec πυρόεις : enflammé ; mais *Lampos* et *Eoos* d'une part, *Erythreus* et *Pyroïs* de l'autre, connotent les mêmes idées de lumière et de flamme.

***

(032) Son corbeau

Mais pourquoi place-t-on le corbeau sous la protection d'Apollon ? La fable suivante le montre. Apollon, qui avait mis enceinte Coronis, la fille de Phlégyas, chargea le corbeau de veiller à ce que personne ne l'approchât secrètement. Mais Lycos[1] s'unit à elle secrètement ; alors Jupiter le foudroya. Quant à Coronis, elle périt sous les flèches d'Apollon une fois que celui-ci eut appris son adultère. Ayant alors ouvert le ventre de la morte, il fit paraître à la lumière Esculape qui devint un très habile médecin. Quant au corbeau, dont les plumes étaient normalement blanches, de blanc, il le changea en noir et le prit sous sa protection. Toutefois, la vérité sur

cette protection du corbeau par Apollon se trouve soit dans le fait que seul, contrairement aux lois de la nature, il pond des œufs qui éclosent au milieu même des chaleurs estivales, soit parce que ses croassements ont de multiples significations[2].

Scholie du manuscrit R.

"Le fils de Coronis vit lui-même <des murs> de sa ville", Ov., *Ibis*, 406[3].

1. Le nom Lycos est une faute qui se trouve déjà chez Fulgence (*Myth.*, I, 45). Il ne s'agit pas de Lycos, mais de Ischys, fils d'Elatos, roi d'Arcadie ; il trouva la mort pour avoir épousé Coronis alors qu'elle portait déjà le fils d'Apollon.
2. Soixante-quatre, écrit Fulgence, *loc. cit.*, chiffre repris par M. I, *fab.* 114.
3. La scholie, un extrait de l'*Ibis* d'Ovide, ne semble avoir d'autre fin que la citation du nom *Coronides*. De plus, elle est fausse, sans que l'on puisse dire quel est l'auteur de la faute. Il faut lire : "... *tuus quem reddere uitam / Vrbe Coronides uidit ab ipse* (et non *urbe*) *sua.*" : ... (Périphétès) que le fils de Coronis lui-même vit perdre la vie <des murs> de sa ville.

***

(033) Son laurier

Voici la fable du laurier qui lui est consacrée : Daphné, fille du fleuve Pénée, était la plus belle de toutes les jeunes filles de Thessalie. À sa vue, Apollon s'enflamma pour cette beauté et voulut lui faire violence. Mais celle-ci supplia son père de lui apporter son aide pour défendre sa virginité et la Terre[1], pleine de pitié, la transforma en laurier, avant l'étreinte ; alors Apollon la prit sous sa protection. En fait, la vérité est la suivante : si l'on dit qu'elle était la fille du fleuve Pénée, c'est parce qu'il faut l'eau des fleuves pour faire pousser le laurier et que ce dernier abonde sur les rives de ce même Pénée. Et si on l'a désignée comme amante d'Apollon, c'est que ceux qui ont écrit sur l'interprétation des songes assurent que si l'on place du laurier près de la tête des dormeurs, leurs rêves se réaliseront.

1. Si la tradition diffère sur le nom du père, tantôt le fleuve Ladon, en Arcadie (cf. M. I, *fab.* 115), tantôt le fleuve Pénée, en Thessalie, la mère demeure

toujours la Terre ; d'où l'intervention de cette dernière dans la métamorphose de Daphné.

***

(034) Les neuf Muses

On dénombre neuf muses autour d'Apollon – lui-même s'ajoutant aux Muses pour faire le dixième –, car les modes de la voix humaine sont au nombre de dix[1]. Quant à nous, nous voyons dans la dénomination des neuf muses la classification de nos connaissances artistiques et scientifiques. Classification que voici : la première, c'est Clio, celle qui représente les prémices du désir de savoir ; on lui attribue la découverte de l'histoire – en grec, en effet, cleos (κλέος) veut dire renommée[2] – parce que personne n'est en quête d'un savoir qui ne soit celui où se perpétue la considération attachée à sa propre renommée. La seconde, c'est Euterpe, celle qui sait charmer ; on la représente aussi avec une flûte parce que si la première quête est celle du savoir, la seconde est celle du plaisir ; la troisième, c'est Melpomène, celle qui exprime la douceur ou qui provoque la réflexion ; c'est l'initiatrice de la tragédie. Ainsi y a-t-il d'abord l'acte de vouloir, le désir de ce que l'on veut, ensuite la réflexion sur ce désir. La quatrième, c'est Thalie, celle qui donne les aptitudes et à qui l'on doit la naissance de la comédie, parce qu'après le désir, il est nécessaire de posséder les aptitudes. La cinquième, c'est Polymnie, celle qui a quantité de souvenirs ou une excellente mémoire ; on lui attribue la découverte de la rhétorique, parce qu'après les aptitudes, il est nécessaire de posséder une mémoire. La sixième, c'est Erato, celle qui trouve les ressemblances, et à qui l'on doit la découverte de la géométrie, parce qu'après la connaissance et la mémoire, il faut trouver en soi quelque objet de similitude. La septième, c'est Terpsichore, celle qui organise la pédagogie[3] ; on lui attribue l'invention du psaltérion ; donc, après la découverte, il faut aussi classer et juger les découvertes. La huitième, c'est Uranie, l'harmonie céleste ou la voix du bien, à qui l'on doit la découverte de l'astronomie ; en effet, c'est après avoir exercé sa faculté de jugement qu'on décide de ce qu'on va dire, de ce qu'on va rejeter ; en effet le choix de l'utile et le rejet de l'éphémère sont le propre d'un intelligence céleste. La neuvième, c'est Calliope, la plus belle voix ou la plus généreuse des donatrices ; on lui attribue la découverte des belles-lettres. Ainsi

donc, l'ordre est le suivant : premièrement, vouloir être instruit ; deuxièmement, être charmé de son choix ; troisièmement, s'impliquer dans ce qui a plu ; quatrièmement, se rendre maître de ce en quoi on s'est impliqué ou qui a été désiré ; cinquièmement, se souvenir de ce dont on se rend maître ; sixièmement, trouver en soi quelque similitude avec ce dont on se souvient ; septièmement, estimer ce qu'on trouve ; huitièmement, choisir ce qu'on estime ; neuvièmement, porter à la connaissance ce qu'on a choisi[4].

1. Le nom *modulamina*, que j'ai traduit par *modes*, a évidemment une connotation musicale précisée dans le texte de Fulgence, mais qui n'a pas été reprise par le mythographe : "... les modes de la voix humaine sont au nombre de dix ; de là vient qu'Apollon est représenté avec une cithare à dix cordes" (Fulgence, *Myth.* I, 46). La définition du mot *mode* dans le dictionnaire Robert : "chacune des dispositions particulières de la gamme caractérisée par la disposition des intervalles (tons et demi-tons)" est celle qui correspond le mieux à la "décaphonie" envisagée par Fulgence.
2. L'étymologie est valable : Κλειώ (Cleio) est en effet la muse de la poésie, particulièrement de l'épopée, et la racine du mot est à chercher dans κλέος (cléos) : le bruit, la nouvelle qui se répand, la renommée, d'où la gloire.
3. Contrairement au modèle Fulgence (*Myth.*, I, 48), qui écrit *delectans instructionem* : celle qui charme l'enseignement, repris par M. I, 113 sous la forme : *delectans instructione* : celle qui charme par l'enseignement, M. II a suivi la leçon *instructionem formans* : celle qui organise l'enseignement, ce qui paraît beaucoup plus vraisemblable. C'est également la leçon suivie par Bode, *Myth.*, II, 24.
4. Sur les attributions de ces neuf Muses, on pourra consulter, *infra*, les vers que leur consacre Ausone : Suppl. *R*, 14.

***

(035) Diane, sœur germaine d'Apollon

On dit que Diane – c'est-à-dire la Lune – est la sœur germaine d'Apollon et la protectrice des chemins ; c'est pourquoi on prétend qu'elle est vierge car un chemin ne produit rien. Et si on les représente tous les deux avec des flèches, c'est que les deux astres envoient des rayons du ciel sur la terre. On dit aussi qu'elle s'appelle Diane – autrement dit "La Double"[1] – parce que la Lune se montre le jour et la nuit, et également Lucine parce qu'elle donne la lumière[2]. La même est encore qualifiée de *Trivia* parce qu'elle se présente sous trois aspects ; et si Virgile parle "des trois visages de la vierge Diane",

c'est parce qu'elle est appelée tantôt la Lune, tantôt Diane, tantôt Proserpine[3]. Ainsi, quand c'est la lune qui est représentée, "elle luit, dans ses voiles à peine éclairés. Quand elle repose avec ses flèches à son côté, c'est la chaste fille de Latone ; quand elle siège, assise sur son trône, c'est l'épouse de Pluton."[4]. Si l'on a dit que la Lune était aussi Proserpine aux Enfers, c'est soit parce qu'elle éclaire la nuit, soit parce que son parcours est plus proche de la terre et qu'elle exerce un pouvoir sur la terre. En effet, quand la Lune croît ou décroît, elle fait sentir ses effets non seulement sur la terre, mais aussi sur les pierres ou les réactions des êtres animés et même sur le développement des semis : quand ils sont faits durant la période où la Lune croît[5], ils s'altèrent et laissent apparaître de petits vers ; enfin le bois coupé quand la lune croît s'effrite sous l'effet des vers qui le rongent. Elle est aussi, dit-on, la protectrice des bois parce que tous les animaux que l'on chasse se nourrissent davantage durant la nuit pour se reposer durant le jour.

1. La paronomase *diana-duana* est le fait d'Isidore, *Étym.*, VIII, 11, 56-58. Mais à partir de *Díāna* (Ov. *M.*, 8, 353) puis de *Dīuiāna* (Varr.), on parvient à *Iāna Lúna*, forme attribuée aux *rustici* par Varron, *R.R.* 1, 37, 3. Et l'identification *Diana-Luna* se rencontre chez Cicéron : *Dianam autem et Lunam eamdem esse putant* (Cic., *Nat.*, 2, 68). Pour plus de précisions, voir Ernout-Meillet, *op. cit., s.u. Diana*, à qui sont empruntées ces remarques.
2. Jeu de mots entre *Lucinam* et *Luceat* difficile à rendre en français. Diane est proprement "la Lumineuse", et le Mythographe reprend ici le jeu étymologique d'Isidore en rapprochant le nom *Lucina* du verbe *luceo* : briller. *Lucina* – qui, en réalité, est un titre attribué à Junon – est assimilée tantôt à Hécate (la fable 111 de M. I se termine par ces mots : "En grec, elle est appelée Hécate"), tantôt à Junon, tantôt à Diane (Virg., *Buc.*, 4, 10 ; Catul., 34, 13 ; etc.). Dans ces deux derniers cas, elle est la déesse qui préside aux accouchements, c'est-à-dire à la venue à la lumière, et le rapprochement avec la racine de *lux*, la lumière, que l'on retrouve dans le verbe *luceo*, est vraisemblable.
3. Virgile, *Én.*, IV, 511. *Triuia uirgo*, "la Vierge des carrefours", est un des surnoms de Diane. Mais le jeu de mots latin entre *Triuiam* et *tribus figuris* est intraduisible en français.
   En effet, le mot français *carrefour*, du latin *quadrifurcum*, est un endroit où *quatre* chemins se rejoignent, alors que le latin *triuium* est un composé de *ter*, trois, et *uia*, endroit où *trois* chemins se rencontrent !
4. Diane est ici présentée dans trois attitudes qui reflètent ses trois dénominations. La description de ces attitudes est empruntée à Prudence, *Contra Symmachum*, I, 365 *sq.*, chaque attitude correspondant à une dénomination.
   Il faut tout d'abord remarquer que cette triple peinture se fait selon une hiérarchie décroissante des mondes : le monde céleste, c'est la lune ; puis celui des mortels, c'est Diane ; enfin, celui des Enfers, c'est Proserpine.
   Ensuite se pose un problème d'édition. Kulcsár, pour le deuxième vers de la citation, a lu "*Cum succincta iacet calamis*", et c'est ce que j'ai traduit. Mais

une autre famille de manuscrits offre la lecture : *Cum succincta iacit calamos* : quand, sa tunique relevée, elle lance ses flèches. Cette dernière lecture me semble préférable, cela pour deux raisons. Tout d'abord, elle évoque une attitude de Diane dans un épisode très connu de sa fable : le massacre qu'elle fait, en compagnie de son frère, des enfants de Niobé ; puis Diane, c'est la déesse chasseresse et Ovide, peignant Vénus amoureuse d'Adonis, écrit : "*Fine genu uestem ritu succincta Dianae* : sa robe retroussée jusqu'au genou, à la façon de Diane" (Ov., *M.*, X, 536).
Pour ces raisons, donc, la lecture ... *iacit calamos* me paraît préférable.

5. À partir de *quia in Lune crementis semina* .... : lorsqu'ils sont faits, durant la période de croissance de la Lune ..., j'ai suivi non le texte édité par Kulcsár, mais celui de Bode, qui reprend d'ailleurs la lecture de la majorité des manuscrits et surtout celle de Fulgence, le modèle du Mythographe pour ce passage.

***

(036) Pourquoi elle est appelée Dictynne

Pourquoi est-elle appelée Dictynne ? Voici une explication : alors que Minos, roi de Crète, coulait faire violence à Bryté, fille de Mars, consacrée à Diane de Crète[1], cette dernière se jeta dans les flots et se trouva prise dans les filets de pêcheurs, filets qu'en grec on appelle *dictua*[2] ; les pêcheurs dégagèrent son corps. Or l'île de Crète se trouva accablée par une peste à laquelle les habitants ne pourraient échapper, leur répondit l'oracle, qu'en élevant un temple à Diane, qu'ils appelleraient Dictynne, à cause des filets.

1. Il y a une hésitation sur le nom de l'héroïne que les manuscrits de M. II sont les seuls à nommer Bryté. Lactance, le modèle du Mythographe, l'appelle *Briton, Martis filia* (Lact., *Théb.*, IX, 632). En réalité, il semble que nous soyons devant une reprise de la fable de Britomartis, telle que la développe Callimaque (*Hym.*, III, 189 *sq.*). Une mauvaise lecture a sans doute détaché *martis*, considéré dès lors comme le génitif de *Mars*, de *Brito*, devenue une héroïne sous le nom féminin de Bryté.
De toute manière, il y a une autre confusion dans la fable : le mont Dicté se trouve dans la partie orientale de l'île, et à l'intérieur des terres, alors que le promontoire d'où s'est jetée la jeune Bryté, appelé Dictynnaion, se trouve à l'ouest. *Dictynna* semble donc être un surnom commun aux deux divinités, Britomartis, déesse crétoise, et Diane, déesses qui furent plus tard confondues.
2. Δίκτυον (*dictuon, dictua* au pluriel), c'est, en grec, le filet de pêche ou de chasse.

***

(037) Le temple de Caryae

À Caryae, en Laconie, il y a un temple consacré à Diane, qui fut appelé Caryatium pour la raison suivante : des jeunes filles s'amusaient, quand toute la troupe, projetant de faire tomber un noyer, courut vers lui et se suspendit à une branche. Or les Grecs nomment *carya* le noyer. C'est donc l'arbre qui donna son nom au temple et à la déesse.

***

(038) Endymion

On dit que le berger Endymion s'éprit de la Lune. Ayant été repoussé, il mena paître des troupeaux d'une blancheur éclatante et ainsi l'attira dans ses bras[1]. Si l'on dit cela, c'est soit parce qu'Endymion fut le premier homme à reconnaître l'espace parcouru par la Lune – et si l'on dit qu'il dormit pendant trente ans, c'est que, durant sa vie, il n'eut d'autre sujet d'étude que cette découverte – soit parce que les gouttes de la rosée nocturne sont utiles à la prospérité des troupeaux[2].

1. Dans la version courante de la fable d'Endymion, c'est au contraire la Lune qui est éprise d'Endymion et qui s'unit à lui. On croyait même généralement que c'était elle qui l'avait endormi pour pouvoir l'embrasser à son insu. Pour ce qui est "des troupeaux d'une blancheur éclatante", il faut y voir une reprise du "piège" tendu par Pan : pour séduire la Lune ce dernier soit lui offrit une "toison neigeuse" (Virg., *Géorg.*, III, 391), soit se changea en bélier blanc (Macr., *Sat.*, V, 22, 10), soit lui offrit un troupeau de bœufs blancs. À remarquer que le point commun de tous ces dons est la blancheur, car la lune, privée de lumière propre, a besoin d'une source extérieure de lumière.
2. Cette dernière interprétation du symbole que représente l'union de la Lune et d'Endymion annonce tout à fait les explications symbolistes modernes : "Passive et productrice de l'eau, (la Lune) est source et symbole de *fécondité*. Elle est le réceptacle des germes de la renaissance cyclique... De même Ibn al-Farid en fait la coupe qui contient le *Yin* de la connaissance, et les Chinois y voient le lièvre pilant les ingrédients qui servent à préparer l'Elixir de vie : ils en tirent la rosée (*roris humor*) qui possède la même vertu". J. Chevalier-A. Gheerbrant, *Dict. des Symboles*, Robert Laffont 1987, *s.u. Lune*, p. 590.

***

(039) Mars

Mars est, dit-on, le dieu de la guerre et il est appelé Mars parce que l'on combat sur mer ; aussi Mars est-il l'équivalent de mâle[1]. Mais Mars, c'est aussi en quelque sorte un fournisseur de morts : en effet la mort tient son nom de Mars. On dit qu'il est adultère parce que ceux qui font la guerre n'en connaissent pas l'issue[2]. Il est représenté debout, la poitrine découverte, parce qu'à la guerre chacun s'expose sans crainte pour sa vie[3]. Quand Vénus s'unit à Mars, le Soleil le découvrit et le révéla à Vulcain. En effet, quand la vertu est corrompue par le plaisir des sens, le Soleil en est témoin et elle demeure honteusement enchaînée dans les ardeurs de l'étreinte[4].

1. Rapprochements très fantaisistes entre Mars, le nom du dieu, *mare*, la mer, *mas, maris*, le mâle, et, plus loin, avec *mors*, la mort.
   Le nom *Mars*, remonte à une forme ancienne, *Mauors*, divinité italique, qui, après absorption de *o* donne *Maurs*, est devenue *Mars* (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 388, *s.u. Mars*). Le nom *mare* est la forme latine d'une racine indo-européenne qui a formé des dérivés depuis le slave jusqu'à l'italique (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 387, *s.u. mare*). Quant aux formes *mas* et *masculus*, elle indiquent un radical *mas-* qui n'a, hors du latin, aucun correspondant (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 388, *s.u. mas*).
2. La remarque est intéressante et valable. Pour l'expliquer, il faut partir du mot *alter* qui "se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait...". De là, *altero* : j'altère, je corromps, puis, spécialement, corrompre une femme (Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 22, *s.u. alter*). Mais *alter*, c'est d'abord l'autre, en parlant de deux. Or, dans une bataille, il n'y a que deux issues : la victoire ou la défaite. Donc le rapprochement entre l'adultère et l'issue incertaine d'une bataille est parfaitement valable.
3. La métonymie du cœur pour la vie était préparée par le début de la phrase : Mars est représenté la poitrine découverte. Ce que n'avait pas vu Bode qui a remplacé *cordis*, le terme employé par Isidore, le modèle du mythographe (*Étym.*, VIII, 11, 50-52) par *caedis* : le meurtre.
4. Le témoignage du Soleil s'explique par la chaleur, les ardeurs, qui se dégagent de l'étreinte passionnelle.

***

(040) La naissance de Vénus

Saturne, irrité contre son père Cælus[1], lui coupa les testicules à l'aide d'une serpe et les jeta à la mer ; du sang qui s'en échappait et de l'écume de la mer naquit, dit-on, Vénus ; d'où son nom Aphrodite, écume, en grec, se disant aphros (ἀφρός)[2]. Vénus épousa tout d'abord

Vulcain, mais ensuite elle commit l'adultère avec Mars, forfait dont le Soleil dévoila l'importance. Vulcain, survenant alors qu'ils étaient couchés ensemble, entoura le lit d'un réseau de chaînes. Saturne, en grec, se dit Cronos, c'est-à-dire le Temps. C'est donc quand les ressources que fait naître le Temps, c'est-à-dire les récoltes, ont été coupées à l'aide d'une faucille et qu'on les a laissées descendre dans les humeurs de l'estomac, comme dans la mer, que naît le plaisir. C'est en effet l'abondance portée à satiété qui entretient le plaisir. Mais on représente la naissance de Vénus comme un danger car toutes les forces s'affaiblissent au contact de Vénus, ce qui n'est pas sans danger pour le corps. Si elle est née de la mer, c'est que, au dire des naturalistes, la sueur, que fait toujours naître l'accouplement, est salée. On représente Vénus nageant dans la mer parce que tous les plaisirs sont cause de naufrages. Et si l'on représente Vulcain comme le mari de Vénus, c'est que les feux de l'amour ne sauraient être absents de la dévotion à Vénus ; d'où le vers de Virgile dans la troisième *Géorgique* : "Trop vieux, il est de glace pour les travaux de Vénus"[3]. Parce que Vénus, dit-on, est née de la mer, le myrte, qui se complait sur le rivage, lui a été consacré ; ainsi "sur les rivages, prospèrent les plantations de myrtes"[4] ; ou encore ces remarques que l'on trouve dans les livres de médecine : cet arbrisseau convient aux multiples besoins féminins. Quand Vénus s'unit à Mars, le Soleil la découvrit et la dénonça à Vulcain. En effet, quand la vertu est corrompue par le plaisir des sens, le Soleil en est témoin et elle demeure honteusement enchaînée dans les ardeurs de l'étreinte[5].

1. Autre nom d'Uranus, forme latine du grec Ouranos.
2. Étymologie discutable. Dans son *Dict. étym. de la lang. grec.*, P. Chantraine écrit : "Il est clair que le rapprochement avec ἀφρός est une étymologie populaire... La déesse semble originaire du Proche-Orient... Ni le rapprochement avec la déesse sémitique de la fécondité Astoret, ni celui avec le terme supposé pré-indo-européen πρύτανις, ni l'analyse de Przyluski ne peuvent se démontrer" (*op. cit., s. u.* Ἀφροδίτη, p. 148 a).
3. Virg., *Géorg.*, III, 97.
4. Virg., *Géorg.*, II, 112.
5. Cette dernière phrase est la reprise exacte de la dernière phrase de la fable précédente, hormis, dans la première partie, le relatif *quam* – antécédent Vénus – à la place de *quod*, l'antécédent étant alors l'acte d'adultère lui-même et non plus l'agent. Dans son édition de 1834, Bode l'avait supprimée dans la fable 29 (39 sur l'édition Kulcsár). Avec raison, semble-t-il, la majorité des manuscrits l'ayant omise dans la fable 39 pour la placer dans la fable 40.

***

(041) Pourquoi la consécration du myrte à Vénus ?

Myrrhiné était une jeune fille très belle, qui était fiancée, quand elle fut enlevée par des brigands qui la cachèrent dans une grotte, le temps d'achever leurs brigandages. Celle-ci s'enfuit, revint chez elle et, parce que sa libération avait été le fait des dieux, elle fut consacrée à Vénus dont elle devint une prêtresse. Mais, par la suite, comme son fiancé voulait l'épouser, elle le tua[1]. Quant à la jeune fille, elle fut changée en un arbre auquel, en raison de la haute charge que représentait sa fonction sacerdotale, Vénus donna un parfum qui était comme la marque de la protection qu'elle lui accordait.

1. L'absence de précisions indispensables pour la bonne compréhension de cette fable semble montrer qu'elle n'est pas le fait du Mythographe, qui a repris le bref résumé d'un long commentaire de Servius Danielis, *Én.*, III, 23 dont la lecture apporte les précisions nécessaires. Chez Servius, ce sont les concitoyens de la jeune fille qui l'invitèrent à devenir prêtresse de Vénus. Mais son fiancé, ayant été responsable de l'arrestation des brigands et ayant obtenu qu'on lui rendît la jeune fille qui lui avait été promise, fut mis à mort par Vénus qui avait été outragée. Donc le sujet du verbe "tua", est Vénus et non la jeune fille.

***

(042) Ses roses

Sous sa protection, on met aussi les roses ; en effet les roses sont rouges et piquent. Le désir est rouge de la honte née d'un acte blâmable et pique de l'aiguillon qu'est le péché.

***

(043) La conque de Vénus

On la représente portée dans une conque[1] parce qu'un animal d'une telle nature s'accouple dès qu'il est complètement ouvert.

1. La lecture de Kulcsár : *Concam marinam portare pingitur* est incorrecte et intraduisible. J'ai suivi Fulgence, le modèle, qui écrit : *Conca marina portari pingitur* (Fulg., *Myth.*, II, 72).

***

(044) Ses colombes

Sous sa protection, on place aussi les colombes parce que cette variété d'oiseaux met beaucoup d'ardeur à s'accoupler. Mais voici la fable expliquant pourquoi les colombes sont sous la protection de Vénus. Un jour, Vénus et Cupidon descendirent se divertir au milieu des prés florissants et, en une joute folâtre, entreprirent de rivaliser à qui ramasserait le plus de fleurs chatoyantes. Cupidon fut aidé par la rapidité que lui donnaient ses ailes. Mais, bien qu'ayant dépassé, en volant, les possibilités d'un être de chair, il fut vaincu en nombre[1]. En effet, Péristéra[2] accourut soudainement et, en apportant son aide à Vénus, elle lui donna l'avantage ; mais à son propre détriment. Car Cupidon, indigné, changea la jeune fille en colombe, oiseau qui, chez les Grecs, est appelé *peristera.* Cependant les honneurs qu'elle reçut atténuèrent le châtiment. Vénus, en effet, pour consoler une innocente de sa métamorphose, recommanda de placer la colombe sous sa protection.

1. La lecture de Kulcsár – *Cupido ... uicit* : Cupidon fut vainqueur – est un contre-sens total. En effet, le texte veut montrer que, malgré ses ailes, Cupidon n'a pas vaincu Vénus aidée par la nymphe Péristéra. C'est pourquoi Cupidon se venge en métamorphosant Péristéra. D'ailleurs Lactance, le modèle, a bien écrit : *Cupido ... uictus est numero*, le texte que j'ai traduit (Lact., *Théb.*, IV, 226).
2. Péristéra était une nymphe de l'entourage de Vénus avant de devenir le nom de la colombe, en grec.

***

(045) Adonis

Voici la fable d'Adonis, sujet de Vénus. Myrrha, dit-on, s'éprit de son père auquel elle s'unit alors qu'il était ivre. Son père, s'étant aperçu qu'elle était enceinte et ayant découvert l'adultère, tira son glaive et se mit à sa poursuite. Elle fut changée en un arbre à myrrhe. Son père, de son glaive, fendit l'arbre d'où sortit Adonis que Vénus recueillit auprès d'elle et dont elle s'éprit. Mais quelle est la signification de cette fable ? Nous allons le dire. L'arbre à myrrhe est une sorte d'arbre qui, aussi longtemps qu'il garde toute sa vigueur, sécrète, sous l'effet de la chaleur du soleil, une sève appelée la

myrrhe, et, cette odeur étant particulièrement douce, on dit qu'il a donné naissance à Adonis ; en effet, *adon*, en grec, est l'équivalent du latin *suavitas*, douceur. Et si l'on dit que Vénus s'est éprise de lui, c'est parce qu'un tel parfum favorise la ferveur amoureuse[1].

1. La seconde partie de ce texte repose sur un rapprochement entre le nom du dieu Adonis, en grec Ἄδωνις, et le mot grec ἡδονή : l'agrément, le plaisir. Le Mythographe reprend un jeu de mots entre *Adonem*, accusatif de *Adonis* ou *Adon*, et ἡδονήν, accusatif de ἡδονή, la ressemblance étant encore plus caractéristique si l'on emploie la forme dorienne ἁδονά. Mais si, effectivement, le même radical **swādw-* est à l'origine des noms ἡδονή et *suauitas*, et des adjectifs ἡδύς et *suauis*, le nom Ἄδωνις est d'origine sémitique, signifiant Seigneur, et n'a donc aucun rapport avec la racine **swad-*. Marcel Detienne a parfaitement présenté l'état actuel des recherches sur le mythe d'Adonis dans l'article *Adonis, Dict. des Mythologies*, t. I, p. 1 *sq.*

***

(046) Cupidon, fils de Vénus

On fait de Cupidon le fils de Vénus parce que le plaisir des sens ne peut se développer sans passion. Simonide[1] se contente de dire que Cupidon, dieu de l'Amour, est né de Vénus et de Mars, bien que les uns en fassent le fils de cette dernière et de Vulcain ; d'autres encore veulent qu'il soit le fils de Chaos et de la première essence du monde. Il est représenté comme un enfant portant un carquois, nu, tenant un flambeau et ayant des ailes. S'il porte un carquois, c'est que les blessures que la passion cause à la raison sont comme celles que les flèches font au corps ; il est nu car la honte que fait naître la passion est toujours apparente, ne trouvant nul lieu où se cacher ; il tient un flambeau car la passion honteuse s'embrase de la chaleur des sens ; s'il a des ailes, c'est que la passion est fugace et que, pour les amants, rien n'est plus doux ni plus changeant. Il est également représenté sous les traits d'un enfant, car si, chez les enfants, c'est leur inexpérience qui est cause de leur difficulté à s'exprimer, chez les amants trop passionnés, c'est la volupté. Il y a deux Vénus : l'une, voluptueuse et mère des plaisirs sensuels, a, dit-on, enfanté Hermaphrodite ; l'autre, pudique, préside aux amours pudiques et permises. Et pareillement, il y a deux sortes d'amour : le pudique et

l'impudique ; c'est à propos de ce dernier qu'à la différence de l'amour pudique, nous employons toujours le pluriel.

1. Simonide, né dans l'île de Céos vers 556 av. J.-C., mourut à Agrigente vers 448 av. J.-C. Son œuvre poétique, dont il reste peu de fragments, est variée : chants de victoire en l'honneur de lutteurs ; lamentations (thrènes) qui associent le deuil dont on honore les morts à leurs hauts faits ; épigrammes fort connues pour leur forme concise. Cette œuvre se signale par son sens de la réalité concrète, sa rationalité et son esprit critique.

***

(047) Les trois Grâces

Les Grâces sont au nombre de trois : Pasithée, Eugyalé et Euphrosyné ; on les représente nues, se tenant l'une à l'autre ; deux nous regardent, la troisième regarde dans la direction opposée. Elles sont consacrées à Vénus parce que c'est sous leur impulsion que toutes les espèces animales sont amenées à s'accoupler. Elles se lavent dans la fontaine d'Acidalie qui se trouve à Orchomène, ville de Béotie ; de cette dernière, Vénus tient même son surnom d'"Acidalienne", à moins que ce ne soit des tourments amoureux qu'elle dispense[1]. C'est en effet de celle-ci et de Liber qu'elles sont les filles. Et ce n'est pas sans raison. En effet, on se concilie les Grâces, généralement, par les présents faits à ces divinités. D'autre part, si elles sont nues, c'est que la grâce doit être sans fard, c'est-à-dire sans feinte ; et si elles se tiennent l'une à l'autre, c'est que l'amitié doit être indestructible. Quant à la représentation que l'on fait d'elles – l'une qui se détourne quand les deux autres nous regardent – en voici l'explication : si nous sommes les premiers à offrir notre amitié, d'ordinaire elle nous revient deux fois plus forte.

Scholie de M.

Euphrosyné, c'est le caractère heureux ; Eugyalé, le beau son de la voix ; Pasithée, les bonnes œuvres[2]. Dans toute opération, pour avoir le meilleur résultat, il faut une conjonction des trois : un bon caractère, une belle voix et une bonne exécution.

1. Le mythographe, qui reprend le texte de Servius (*Én.*, I, 720) a omis la remarque explicative de *curas* : "les tourments de l'amour", qui, en grec, se disent ἄκιδας, ἀκίς (ἡ) signifiant en effet l'aiguillon du désir. L'omission est dommageable car, sans explication étymologique, le rapport entre *Acidalia* et *curas* ne se comprend pas.
2. La dénomination des trois Grâces – en grec, les Charites – appelle plusieurs remarques. Tout d'abord, chez les auteurs grecs, les noms des trois sœurs sont les suivants : Euphrosyné, Aglaé et Thalie – mais l'on rencontre Pasithée chez Homère (*Il.*, XIV, 276). Elles ont pour père Zeus et pour mère Eurynomé, la fille d'Océan. C'est avec les auteurs latins que la liste se modifie : Pasithée est l'aînée et elle a comme sœurs Eugyalé – sans doute, au départ, une mauvaise lecture d'Aglaé – et Euphrosyné. Pasithée a donc remplacé Thalie. Il est vrai que ces deux dernières sont sœurs, filles de Nérée et de Doris. Stace précise bien que Pasithée est *blandarum prima sororum* : l'aînée des Grâces (*Théb.*, II, 286).
   L'autre remarque porte sur l'étymologie de leurs noms. Servius ne les désigne pas nominativement, se contentant de justifier l'appellation de *Gratiae.* La dénomination de chacune est donc le fait du mythographe qui a repris le texte de Servius, tout en modifiant l'ordre des phrases. C'est le scholiaste du manuscrit *M.*, manuscrit du XV^{ème} siècle, qui va donner une explication étymologique de ces noms, étymologie sans doute bien antérieure.
   Si l'on ne peut rien dire sur Euphrosyné, nom fait à partir de l'adjectif εὔφρων : d'esprit joyeux, lui-même fait à partir du nom φρήν (ἡ) : le cœur, l'âme, Eugyalé et Pasithée présentent une étymologie plus discutable. Eugyalé, nom que le scholiaste traduit par *uox bona*, la belle voix, est sans doute une mauvaise lecture de Aglaé (Ἀγλαία), la beauté ; c'est sans doute une reconstitution artificielle qui permet de retrouver le même adverbe-préfixe εὖ, à valeur optimale, déjà rencontré dans le nom de la Grâce précédente. Le second élément – gyalé – ne peut être, dès lors, que le nom γύαλον : le creux, l'arrondi, qui, par métonymie, évoque ce que le scholiaste a traduit par *bonus sonus* et *uox bona*, c'est-à-dire "la belle voix".
   Quant à la troisième, Pasithée, la Grâce promise par Héra à l'amour d'Hypnos, l'étymologie que donne le scholiaste repose sur une fausse coupe. Alors que le mot est composé du nom θεά, la déesse et du pronom-adjectif πᾶσι, pour tous, le scholiaste, pour arriver au sens de "bon résultat", a dû y voir un composé de ἰθεῖα (itheia), féminin de l'adjectif ἰθύς : juste, équitable et de πᾶς : tout. Πασ-ἰθεῖα, c'est donc "celle qui a tout juste", "qui fait une bonne opération", donc "qui arrive à un bon résultat".

***

(048) Erichthonios

Jupiter et Junon, en s'accouplant, avaient mis au monde de nombreux enfants. Finalement, pour montrer leur nature divine, ils décidèrent d'enfanter sans s'accoupler. Ainsi Jupiter enfanta de

sa barbe Pallas, encore appelée Diane[1], une femme d'une beauté parfaite ; et parce qu'elle est sortie de sa tête[2], et que les cinq sens se distribuent à l'intérieur de la tête avec tout pouvoir, elle est qualifiée de déesse de la Sagesse. Quant à Junon, après avoir porté la main sur ses parties génitales, elle mit au jour Vulcain ; et parce que les parties génitales sont sales et laides, il apparut laid, la peau brune et boiteux[3]. Comme il était laid et que Junon ne lui avait accordé aucun sourire, il fut précipité par Jupiter sur l'île de Lemnos. Il y fut nourri par les Sinties[4], sans obtenir les honneurs divins auxquels on parvient en partageant le repas des dieux ou la couche des déesses ; d'où le vers de Virgile : "Celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire, un dieu ne l'a pas jugé digne de sa table, ni une déesse de sa couche"[5]. Mais Jupiter, dont il fabriquait les éclairs, le contraignit à s'unir à Minerve ; celle-ci lui résistant et le repoussant, il fit tomber sur la terre le fruit de son désir que Minerve, atteinte dans sa chasteté, recouvrit de poussière avec son pied. En naquit un enfant aux pattes de dragon qui fut appelé Érichthonios, c'est-à-dire "le fruit de la terre et du conflit" ; en effet, *eris*, c'est le conflit et *chthon* la terre[6]. Minerve le cacha dans une corbeille d'osier et, après avoir mis un dragon à sa garde, elle le confia à la surveillance des deux sœurs Aglauros et Pandrosos, les filles d'Érythée[7], en leur interdisant d'ouvrir la corbeille. Mais les jeunes filles n'en furent que plus désireuses de connaître ce qui leur était interdit et ouvrirent la corbeille : devant le serpent, elles sombrèrent dans une folie envoyée par Minerve et se précipitèrent du haut de la citadelle d'Athènes ; quant au serpent, il se réfugia auprès du bouclier de Minerve et fut nourri par cette dernière. Érichthonios, de son côté, désireux de cacher l'aspect repoussant de ses pieds, réunit des chevaux sous un même attelage et utilisa un char pour y couvrir la honte qui s'attachait à son corps[8]. D'où les vers de Virgile au livre III des *Géorgiques* : "Érichthonios, le premier, osa atteler quatre chevaux à un char et se tenir debout, en vainqueur, sur les roues impétueuses"[9].

1. La leçon *Diana* est mauvaise : il faut lire *Minerua*, correction de Mai. D'ailleurs M. I, qui reprend, en partie, la même fable, écrit : *Iupiter de sua barba Mineruam ... progenuit.* Pallas est une épithète rituelle de la déesse Athéna (Minerve), connue, très fréquemment, sous le nom de Pallas-Athéna.
2. La tradition mythologique s'accorde pour reconnaître que Minerve est sortie tout armée de la tête de Jupiter, tête fendue par Vulcain. L'emploi du mot *barba* – nouveauté qualifiée de *figmentum* par Bode (*op. cit.*, p. 56, *fab.* 176) – doit donc être entendu comme une synecdoque, d'autant plus intéressante que, qualifiant une "spécificité" masculine, elle marque bien l'"androgenèse".

3. Cet exemple de parthénogenèse appelle plusieurs remarques. Jupiter ayant enfanté Minerve, sortie tout armée de son cerveau, même si l'androgenèse n'est pas totale puisque Minerve est aussi la fille de Métis, Junon veut aussi manifester son pouvoir et enfanter seule, sans rapport avec un homme. Le mythographe est, jusqu'ici, en conformité avec la fable traditionnelle. Mais si les Grecs s'accordent pour dire que Héphaistos est né de Héra, sans plus, Servius, lui, précise : "... *de femore Iunonis fingitur natus, quod fulmina de imo aere nascuntur* : il (Vulcain) naquit de la cuisse de Junon car les éclairs naissent de la partie inférieure de l'air". (Servius, *Én.*, VIII, 454.) Et les mythographes n'ont fait que le suivre : par exemple, Isidore, *Étym.*, VIII, 11, 40 ; M. I, *fab.* 173 etc.
   Comment, dès lors, interpréter le texte de M. II, les gestes de Junon – même si la partie touchée du corps est bien liée à la procréation, ne peut-on y lire une connotation sexuelle ? – et la qualification des *loca genitalia* par les adjectifs *immunda et deformia* ?
   La naissance de Vulcain, sorti de la cuisse de Junon, est, au premier degré, parallèle à la naissance de Dionysos, né de la cuisse de Jupiter. Mais ne faudrait-il pas voir, dans ce mot, une synecdoque désignant la partie par le tout, la cuisse évoquant l'ensemble de l'appareil génital que la décence ou la pudeur interdisent de nommer ? Ne pas oublier que ces Mythographes sont des hommes d'Église.
   Mais cela n'explique pas la violence des termes employés par M. II. La description des gestes, la qualification des parties génitales obéissent, à mon avis, à la même finalité, mais finalité à laquelle on parvient par des voies opposées : soit on n'en parle pas – et c'est ce qu'a fait M. I – soit on les déconsidère – et c'est l'attitude de M. II. Qu'est-ce qui est visé, sinon le "péché de chair" ? Qu'est-ce qui est condamné, sinon la jouissance féminine dans l'accomplissement de cet acte ? Certes, toujours au premier degré, c'est la parthénogénèse qui est envisagée et condamnée ; mais n'est-ce pas, aussi et surtout, la condamnation d'un acte sexuel dont la finalité ne serait pas la procréation mais le plaisir ? N'oublions pas qu'à l'époque où écrit le Mythographe, le célibat des prêtres est purement formel, que les mariages incestueux et le concubinage des prêtres sont monnaie courante, que le père de Robert d'Arbrissel – le fondateur du grand ordre fontevriste – est un prêtre de petite condition et que sa mère est elle-même fille de prêtre. Ne disait-on pas, à cette époque, que l'évêché de Rennes se transmettait de père en fils ? C'est tout cela qu'un homme d'Église "intégriste" condamne à travers cette peinture de la naissance de Vulcain.
   Enfin, dernière remarque mais non la moindre : s'il fallait une preuve de ce que les deux mythographes, M. I et M. II, ne sont pas une seule et même personne, ce texte l'apporterait. M. I ne fait que suivre une tradition alors que M. II fait œuvre personnelle dans cette condamnation du plaisir des sens.
4. Les Sinties, en grec Σίντιες – littéralement "les pillards" ou "les pirates" – passaient pour les premiers habitants de Lemnos.
5. Le Mythographe applique à un épisode de la fable de Vulcain – pour se venger de sa mère, il aurait construit un trône en or où elle resterait attachée – la conclusion de la célèbre *Bucolique IV* de Virgile : "Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère à *son* sourire... ; celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire, un dieu ne l'a jugé digne de sa table, ni une déesse de sa couche".

6. J'ai traduit *lis* par conflit, bien que le nom soit féminin et que, plus proprement, ce soit la dispute, la querelle, parce qu'il fallait l'union de deux principes de genres opposés pour donner naissance à l'enfant.
En grec, ἔρις (ἡ), c'est la querelle, la discorde et Χθών (ἡ) la terre, les deux noms étant d'ailleurs féminins ! Une autre étymologie rattache les deux premières syllabes du nom, *eri-*, au grec ἔριον (τὸ), la laine, rappelant la laine avec laquelle Minerve essuya le sperme de Vulcain répandu sur sa jambe et qu'elle lança sur la terre.
7. J'ai restitué les noms exacts de ces héroïnes bien connues de la fable : si, dans le premier, on reconnaît bien Aglauros, dans le second, il y a confusion entre Pandora, la première femme, et Pandrosos, l'héroïne de la fable. Les deux sœurs – en fait, elles étaient trois – sont les filles de Cécrops et d'une première Aglauros, et non pas d'Érythée. D'ailleurs, les lectures de ce dernier nom, que ce soit celle de Bode : *Erythia*, ou celle de Kulcsár : *Erethia*, sont mauvaises. Les manuscrits *B* et *A* présentent *Orithei*, ce qui doit être plus proche de la réalité. Il existe bien une Orithye, mais c'est une autre fille de Cécrops, donc la sœur et non la mère des deux jeunes filles. Ovide rapporte la fable, en cite les héros, mais ne nomme pas la mère (Ov., *M.*, II, 557 *sq.*).
8. Pour certains, l'enfant Érichthonios avait, comme la plupart des êtres nés de la Terre, le corps terminé par une queue de serpent, qu'il dissimulait donc en se déplaçant sur un char. Cet Érichthonios, qu'il eût un corps terminé par une queue de serpent, ou qu'il ait été vu, dans son berceau, gardé par deux serpents, devint ensuite roi d'Athènes. Il fut le premier à faire usage d'un char à quatre chevaux – d'où l'allusion, à la fin de la fable, à ses sorties en char – et c'est pour cela qu'il fut placé parmi les étoiles comme cocher.
9. Virg., *Géorg.*, III, 113-114.

***

(049) Priape

Priape était de Lampsaque, ville de l'Hellespont, d'où il fut chassé en raison de la taille de son membre viril ; par la suite, admis au nombre des dieux, il obtint de devenir le dieu des jardins[1]. On dit qu'il préside aux jardins en raison de leur fertilité ; en effet, alors que n'importe quelle terre n'a de production qu'une fois par an, les jardins ne restent jamais sans avoir de fruits et, alors que n'importe quelle terre ne donne qu'une seule sorte de récolte par an, les jardins, eux, en ont de multiples[2]. Il est aussi au service du divin Liber, dieu du plaisir et des rapports sexuels. C'est pourquoi, dit-on, il participe aux mystères de ce dernier ; car "sans Cérès et sans Liber, Vénus est de glace"[3]. Pour certains, Priape c'est Adonis, le fils de Vénus, celui qui est honoré par les femmes. Pour d'autres, cet Adonis fut l'amant de Vénus et c'est un sanglier qui le tua, d'où les pleurs abondants de

Vénus. La signification de cela est la suivante : Adonis, c'est le Soleil et le sanglier l'hiver ; et si le sanglier a tué Adonis, c'est qu'à la venue de l'hiver, le Soleil perd de sa chaleur et meurt. Vénus, c'est-à-dire la terre, pleure car la terre n'enfante rien quand le Soleil est assombri par l'hiver.

1. Dans son édition, Kulcsár intercale un *et* entre "*pulsus est*" et "*propter uirilis membri magnitudinem*", laissant donc entendre que l'importance de son membre viril ne fut pas la cause de l'exil de Priape mais, bien au contraire, celle de son admission parmi les dieux, ce qui paraît moins vraisemblable. De plus, la présence de *post*, "par la suite", marque bien la liaison chronologique entre les deux opérations : l'exil et l'admission. Les manuscrits, tant ceux de Servius que ceux de M. II, sont partagés, mais Thilo et Hagen, dans leur édition de Servius, ayant supprimé le *et*, je me suis rallié à cette lecture qui est aussi celle de Bode (*op. cit.*, p. 87, *fab.* 38).
2. La seconde partie de la phrase "... *et cum ... multiplicam*" ne se rencontre ni chez le modèle Servius (*Géorg.*, IV, 111) ni chez M. I (*fab.* 123). Il doit donc s'agir d'une précision qui est le fait de M. II. Celui-ci semble vouloir préciser que l'excès de virilité de Priape s'exerce au point de vue non seulement quantitatif – une seule récolte pour une terre ordinaire, plusieurs pour un jardin –, mais aussi qualitatif – une seule variété, ou espèce, de production pour la première et de nombreuses pour le second.
3. Ter., *Eun.*, 732.

***

(050)Minerve

Minerve, dit-on, est la déesse de la sagesse, des armes et du travail de la laine ; on la représente en armes, couverte de trois vêtements et portant sur la poitrine la tête de la Gorgone. Si l'on dit qu'elle est sortie de la tête de Jupiter, c'est parce que l'intelligence se trouve dans le cerveau ; si elle est représentée en armes, c'est parce qu'elle est protégée par la sagesse ; on lui applique la Gorgone sur la poitrine pour montrer que le sage, dans son esprit[1], détient ce qu'il faut pour effrayer ses adversaires ; avec le casque, on lui pose une aigrette sur la tête pour montrer que le cerveau du sage est à la fois une arme et une beauté morale[2]. On la représente aussi couverte de trois vêtements[3] parce que la sagesse demeure dissimulée, rarement reconnue de l'extérieur. On dit que c'est elle qui a fondé Athènes. En effet, Minerve, en grec, se dit Athéna, c'est-à-dire "la jeune fille

immortelle", ou encore *immortalis uirgo*, parce que la sagesse ne peut ni mourir, ni être corrompue[4]. Sous sa protection, on place la chouette parce que, même dans l'obscurité, la sagesse fait apparaître un éclat particulier. Mais comment l'a-t-elle prise sous sa protection ? Voici la fable : Nyctée, roi d'Éthiopie, père heureux autant qu'on puisse l'être, avait une fille du nom de Nyctiméné ; celle-ci, éprouvant pour son père un amour coupable, avoua son amour à sa nourrice et sollicita de sa part une aide monstrueuse. La nourrice déclara donc mensongèrement à son maître Nyctée qu'une jeune étrangère éprouvait de l'affection pour lui et elle fit si bien que, sans le savoir, il se laissa aller à des étreintes avec sa propre fille. Ayant pris conscience, trop tard, de son crime, il décida de la châtier. Aussi, après avoir démasqué sa fille, il voulut la faire périr au milieu même de leurs étreintes ; mais celle-ci implora l'aide de Minerve dont la protection la fit échapper au danger ; elle fut changée en un oiseau qui, conscient de la faute qu'il avait commise, se déroba à la vue du jour et fut placé sous la protection de Minerve. Pour d'autres, ce fut la fille de Proetos qui s'enfuit, craignant la violence de son père et qui fut changée en chouette par Minerve.

1. Ni Bode, ni Kulcsár, dans leur apparat critique, ne font la moindre remarque sur le complément *in mente*. Pourtant le modèle Fulgence (*Myth.*, II, 68) avait écrit *in pectore*, rappelant la représentation d'Athéna portant la tête de Méduse sur sa poitrine. Le Mythographe a dû vouloir passer d'une réalité physique – la pétrification causée par la vue de la Gorgone – à la victoire morale du sage.
2. À la place de *cerebrum sapientiae*, leçon de Kulscár peu compréhensible, j'ai traduit *cerebrum sapientis* : le cerveau du sage, suivant en cela le texte de Fulgence que, pour le reste, a suivi le Mythographe. Bode a suivi la leçon *cerebrum sapientia*, faisant de ce dernier nom un complément des adjectifs *armatum et decorum* : la sagesse est à la fois la défense et l'ornement du cerveau. Cette lecture est acceptable, mais la première, celle de Fulgence, me paraît plus vraisemblable.
3. Les trois vêtements, portés par Minerve, justifient sa qualité de déesse protectrice du travail de la laine.
4. *Immortalis uirgo* est la traduction latine exacte du grec *athanate parthene*. Mais le Mythographe rapproche l'adjectif ἀθάνατος, immortel, – du radical θαν– que l'on retrouve en sanskrit avec le sens d'éteindre et auquel les Grecs auraient donné le sens de mourir, précédée d'un α privatif – du nom de la déesse Ἀθηνᾶ (Athéna) d'où dérive le nom de la ville Ἀθῆναι : Athènes.

***

(051) Vulcain

Vulcain, c'est le feu et il a été appelé Vulcain – autrement dit "le blanc volant" – parce qu'il vole dans l'air[1]. C'est en raison de sa disgrâce physique que Vulcain, dit-on, fut jeté sur terre par Junon ; or cette dernière est bien l'air d'où naissent les éclairs[2]. Et si l'on raconte que Vulcain est né de la cuisse de Junon, c'est que les éclairs naissent des parties basses de l'air. C'est aussi pourquoi Homère dit qu'il a été précipité des airs sur la terre, car tout éclair tombe des airs. Et parce que la foudre tombe fréquemment sur l'île de Lemnos, on dit que Vulcain est tombé là. Il est aussi boiteux, dit-on, parce que la nature ne veut jamais qu'une flamme s'élève toute droite. Si l'on a également voulu qu'il s'unisse à Minerve, c'est parce que même les sages sont un jour surpris par les emportements de la passion. Elle use des armes pour défendre sa virginité parce que toute sagesse protège, avec un courage qui vient de l'âme, son intégrité morale contre la passion ; d'où la naissance d'Érichthonios : en grec, en effet, *eris* c'est la lutte. Qu'est-ce que la passion, dans sa fureur, prenant la sagesse par surprise, pourrait engendrer d'autre qu'une lutte pleine de haine ? Et cela, la sagesse, c'est-à-dire Minerve, le tient caché dans une corbeille, c'est-à-dire le maintient enfermé dans son cœur ; car tous les sages maintiennent enfermés dans leur cœur leurs passions furieuses. Aussi Minerve, après avoir placé à son côté un dragon[3], c'est-à-dire le malheur, en a-t-elle confié la surveillance à deux jeunes filles, Aglauros et Pandora. En effet, Pandora signifie "le don fait à tous"[4]. Quant à Aglauros, c'est *Acoloron*, c'est-à-dire l'oubli de la tristesse[5]. En effet, le sage confie son tourment soit à la bonté, qui est un don fait à tous, soit à l'oubli.

1. Jeu de mots sur *Vulcanus* qui serait la contraction de *uoli-canus*. M. III est encore plus précis, qui écrit *uolantem candorem*, c'est-à-dire "la blancheur qui vole" (M. III, 10, 4). Cette étymologie est bien sûr fantaisiste. On lit dans le *Dict. Étym.*, d'Ernout-Meillet : "Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue", *op. cit*, p. 749, *s.u. Volcanus.*
2. Sur l'identification de Junon et de l'air, on se reportera *supra* à la fable 6 où l'on rencontre des expressions très significatives : *Iunonem quasi aerem ; Iuno est aer ; motus aeris, id est Iunonis.*
3. Le texte de Fulgence (*Myth.*, II, 89), repris ici par le mythographe, précise la vocation du dragon : *custodem*, comme gardien.
4. Cette partie de la fable a déjà été vue *fab.* 48 où j'ai montré que les noms des deux jeunes filles étaient Aglauros et Pandrosos, les deux filles d'Érythée. Mais

le développement fait ici sur le nom de Pandora, "le don fait à tous", *omnium munus*, montre bien que la mauvaise transcription est bien antérieure au mythographe et même à Fulgence.
Pandora, littéralement, c'est "le présent de tous, πάντων δώρα", c'est-à-dire le don fait à tous, "un don destiné exclusivement aux hommes" précise J.-P. Vernant, *Myth. et Société en Grèce ancienne*, p. 181 et non, comme on l'entend généralement, "celle qui a reçu un présent de tous". Sont ainsi justifiées les expressions du texte : *uniuersale munus* et *omnium munus*.

5. Les éditeurs du texte des Mythographes ont été incapables de retrouver l'équivalent grec de *tristitiae obliuio*, qui se cache sous le mot *acoloron*. Le texte de Fulgence, *loc. cit.*, présente *aconleron* ; quant aux diverses formes des manuscrits de M. II, ce sont *aconloren* (*R.*), *aconlorento* (*F.*), *accoloron* (*M.*), etc.
Bode, après avoir recensé les diverses formes et la restitution de Mai, avoue son impuissance : *Quamnam corruptam etymologiam sibi finxerit auctor, non opus est inuestigare* ! (Bode, *Not. Crit in myth.*, II, 40, p. 84).

***

(052) Sans titre

Il faut savoir qu'il y a eu trois Atlas : l'un, l'Africain, est un Géant ; l'autre, l'Italien, est le père d'Électre qui a mis au monde Dardanos ; le troisième, l'Arcadien, est le père de Maia qui a mis au monde Mercure. Mais la similitude des noms a fait naître l'erreur et si l'on dit que Maia et Électre furent les filles du Géant Atlas, c'est que ce dernier a eu des filles portant ces noms, à savoir Électre et Maia[1].

1. Atlas est un Géant, fils de Japet, lui-même fils d'Ouranos et de Gaia. Cette qualité a dû entraîner la qualification de *Maximus*, chez Servius, le modèle du Mythographe (Serv., *Én.*, VIII, 134) ; d'où ma traduction de *Maximus* par Géant et non par "le Très Grand".
En réalité, il n'y eut pas trois Atlas, mais trois aspects du même personnage, aspects différenciés par la destinée de ses filles. La qualification de *Maurus* et de *Maximus* fait allusion au châtiment que lui infligea Jupiter à la suite de la défaite des Géants devant les Olympiens : soutenir sur ses épaules la voûte céleste. Pour cela, il habite dans l'extrême Occident, au nord de l'Afrique.
La seconde, *Italicus*, est le fruit d'une "récupération" italienne de la fable. Il s'agit d'un autre aspect de la fable, concernant Électre, fille d'Atlas et de Pléioné ; elle devint l'épouse de Corythos, roi étrusque, et c'est en Italie que serait né Dardanos. Quant à la troisième, *Arcadicus*, elle s'explique parce que, si Maia, pour certains la plus belle des Pléiades, est la fille d'Atlas et de Pléioné, elle fut aussi une nymphe sur le mont Cyllène, en Arcadie, où Jupiter la

rendit mère de Mercure. De plus, une tradition en fait la fille non de Pléioné, mais de Stéropé, elle-même fille de Pléioné. Dans ce cas, Maia ne serait plus que la petite-fille d'Atlas.

***

(053) Les Mercures

Corvilius[1] dit qu'il y a quatre Mercures : l'un, fils de Jupiter et de Maia, la fille d'Atlas ; un autre, fils du Ciel et du Jour[2] ; un troisième, fils de Liber et de Proserpine – c'est lui qui conduit les âmes[3] ; un quatrième, fils de Jupiter et de Cyllène[4], par qui fut tué Argus[5]. Mais en ce qui concerne les dieux, puisque la vérité est inaccessible, il faut suivre les fables. Jupiter s'unit à Maia, fille d'Atlas l'Arcadien[6], d'où la naissance de Mercure, sur le Cyllène, montagne d'Arcadie : c'est lui qui fit connaître l'alphabet, établit les mois, apprit à découvrir les astres, inventa la lyre qu'il garnit même de sept cordes, à cause du nombre des filles d'Atlas auxquelles appartenait sa mère. Il préside aussi aux affaires commerciales, est, dit-on, le dieu du vol et des pillages. On le représente tenant une baguette, chaussé de talonnières ailées, ayant une tête de chien[7], le teint coloré et basané.

1. J'ai repris le nom Corvilius que le Mythographe a trouvé chez Lactance, son modèle (*Théb.*, IV, 482). Bode, bien qu'ayant écrit Corvilius, préférait Cornificius "dont les *Etymorum Libri* sont souvent loués par Macrobe et d'autres" (Bode, *Not. cit.*, p. 84, *fab.* 41), alors que Kulcsár voudrait plutôt y voir Cornelius Labeo.
2. Ce second Mercure est l'enfant du couple *Caelus-Dies* où *Dies* représente l'élément féminin, cela étant dû au fait qu'au singulier le genre est commun, "le latin vulgaire semblant avoir conservé le genre féminin" (Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 174 a, *s.u. dies*). Un autre exemple de couple où *Dies* est le principe féminin est celui d'*Aether-Dies*. Pour la traduction, le mot Journée étant peu satisfaisant, j'ai conservé le nom masculin.
3. Parmi ses diverses tâches, Mercure est chargé par les dieux de conduire les ombres des morts (*animas*) du monde supérieur dans le monde souterrain.
4. C'est Servius (*Én.*, IV, 252) qui fait de Cyllène la mère de Mercure. Mais il semble y avoir là une confusion entre Maia, nymphe du mont Cyllène, dans une grotte duquel Maia mit au monde Mercure, qu'elle avait eu des œuvres de Jupiter (cf. *fab.* 52) et le nom de la montagne. Ce Mercure serait alors le même que le premier.

5. Effectivement, ce Mercure mit à mort Argus chargé par Junon de garder la vache Io dont elle était jalouse. Jupiter ordonna à Mercure de délivrer Io et, pour cela, de tuer Argus.
6. Pour cette qualification, se reporter à la fable précédente.
7. Cette présentation de Mercure avec une tête de chien se retrouve chez Servius (*Én.*, VIII, 698), à propos d'Anubis surnommé *Latrator*, l'Aboyeur, parce qu'il était représenté avec une tête de chien. Servius ajoute que, pour certains, c'est Mercure qui doit être représenté ainsi car "il n'y a pas plus fin que le nez d'un chien". Il ajoute cependant que "durant la guerre contre les Géants, plusieurs dieux, dit-on, prirent l'apparence de bêtes sauvages". Cette idée est développée à la fin de la fable suivante.

***

(054) D'où vient le nom de Mercure

Mercure, ce serait donc "le patron des marchands" ou "l'intermédiaire diligent", soit parce que la parole s'échange entre des parties, soit parce qu'il est le messager des dieux[1]. Mercure, dit-on, est une sorte d'intermédiaire qui court entre les dieux et les hommes. On le représente aussi comme le dieu des rapines et du vol parce que ceux qui font du commerce sont toujours prêts à la rapine et au parjure. Il tient une baguette avec laquelle, dit-on, il sépare les serpents, c'est-à-dire les poisons, parce que les belligérants ou ceux qui sont en désaccord s'apaisent devant la parole des négociateurs. Il est, dit-on, chaussé de talonnières ailées parce qu'il revient plus vite que les autres planètes à son point de départ : c'est à cause de cela qu'on dit aussi de lui qu'il se presse et va à l'aventure. Et s'il a le teint coloré et basané partout où il s'introduit, c'est parce que l'on reconnaît qu'il est plus proche du Soleil que les autres étoiles. Si on le représente aussi avec une tête de chien, d'où son nom d'Anubis, c'est parce qu'on ne connaît aucun odorat plus subtil que celui du chien[2]. Mais comment il a inventé la lyre et comment il a reçu d'Apollon une baguette en échange de la lyre, voici ce qu'en dit la fable.

Scholie de R.

Parmi les planètes, deux sont maléfiques, Saturne et Mars, et deux favorables, Jupiter et Vénus. Quant à Mercure, elle a les propriétés de celle à laquelle elle s'unit. De là vient la représentation

de Mercure en agent des dieux car il se conforme toujours à l'autorité de ces derniers.

1. La double étymologie du nom *Mercurius* repose sur deux jeux de mots dont le premier semble, en partie, valable. *Mercurius* serait donc la contraction de *mercium*, gén. plur. de *merx*, la marchandise, et d'un adjectif grec κύριος, latinisé en *curius* : "qui a le pouvoir sur...". Tout le monde s'accorde, en tout cas, pour voir dans la première partie du mot le sens de marchandises. La seconde étymologie par contre, plus discutable, reflète bien une des fonctions essentielles de Mercure-Hermès. Et je ne saurais mieux faire qu'en citant Laurence Kahn-Lyotard, dans son article *Hermès*, paru dans le *Dict. des Mythologies*, sous la direction d'Yves Bonnefoy, T. I, p. 501 : "Toujours en mouvement – ce qu'exprime dans le texte le participe *currens* (NdT) – Hermès (Mercure) patronnera donc ce qui sera de l'ordre d'une mise en circulation : de biens, de mots – *quia sermo inter medios est*, dans le texte (NdT)... Trait commun à toutes ces fonctions, Hermès se meut dans un espace intermédiaire et il en est le médiateur. Que cette médiation concerne le mariage, le voyage ou la parole, ou qu'elle intervienne entre le haut et le bas, entre l'Olympe, les hommes et l'Hadès, Hermès est entre-deux : porte-parole heureux et psychopompe, guide bienveillant aux ordres de l'Olympe ou conducteur du décret sans retour du trépas, il est d'une parfaite mobilité d'un univers à l'autre et assure le passage là où les Grecs ont strictement tracé des frontières".
2. Pour cette comparaison, voir *supra*, *fab.* 53, note 7.

***

(055) La lyre

En regagnant son lit, le Nil avait abandonné sur les terres des animaux d'espèces variées ; même une tortue se trouva aussi abandonnée ; elle était en putréfaction mais ses nerfs étaient restés tendus sous la peau. Mercure la frappa et il en sortit un son ; c'est en l'imitant que Mercure inventa la lyre. Par la suite, alors qu'Apollon faisait paître les troupeaux du roi Admète, il lui déroba des bœufs ; Apollon, après l'avoir démasqué, lui demanda de lui concéder l'invention de la lyre ; Mercure accepta et reçut de lui la baguette qu'on appelle le caducée. Alors qu'il l'avait à la main, Mercure, en route pour l'Arcadie, vit deux serpents, noués l'un à l'autre, qui se battaient ; il jeta sa baguette entre les deux : aussitôt ils se séparèrent et partirent chacun de leur côté. Devant cela, il comprit que la finalité de cette baguette était d'assurer la paix. Mais voici l'explication relative à cette baguette : Mercure, dit-on, est le dieu de la parole et le

négociateur envoyé par les dieux ; de là vient qu'il sépare les serpents, c'est-à-dire les poisons. En effet la parole des négociateurs apaise les combattants ; aussi les ambassadeurs de paix sont-ils appelés "Porteurs de Caducée"[1]. Car, de même que la guerre était déclarée par l'intermédiaire des fétiaux[2], de même la paix se faisait par celui des "porteurs de caducée". D'ailleurs Ἑρμῆς, en grec, se dit "négociateur" en latin[3].

1. C'est le terme qu'emploie Tite-Live pour qualifier l'envoyé d'Hasdrubal auprès de Néron (Liv., XXVI, 17, 5) ou le négociateur envoyé par Philippe pour tromper les Romains (Liv., XXXI, 38, 9).
2. Sur la nature et le rôle des fétiaux, voir dans le *Dict. des Ant. gr. et rom.* de Daremberg et Saglio, l'article d'André Weiss, t. II, 2ème part., p. 1095 *sq.* Ils intervenaient en politique étrangère ; c'étaient eux qui décidaient si une guerre était juste et, si c'était le cas, ils la déclaraient à l'ennemi.
3. Dans sa concision, la phrase devient inintelligible. Le Mythographe, pour cette dernière partie, reprend un texte de Servius (*Én.*, IV, 242). Mais la dernière phrase est tronquée. Servius, en effet, écrit : "Ἑρμῆς *autem Graece dicitur ἀπὸ τῆς ἑρμηνείας, Latine interpres*" : Hermès, en grec, vient de *hermeneia* (interprétation d'une pensée, explication), en latin *interpres*, (interprète, négociateur). La phrase est claire. En supprimant ἀπὸ τῆς ἑρμηνείας, le Mythographe l'a obscurcie.
   Si le parallèle entre *interpres* et ἑρμηνεία est parfaitement valable – en fait il faudrait ἑρμηνεύς ou alors *interpretatio* à la place d'*interpres* (on compare les noms abstraits ou les noms concrets) – le rapprochement avec Ἑρμῆς est discutable. Cette dernière hypothèse, soutenue par Bosshardt, *Nomina auf -εύς* 36 sqq, est présentée, au milieu de plusieurs autres, par P. Chantraine qui ne prend pas parti (Cf. P. Chantraine, *Dict. étym. de la lang. grec.* p. 374, *s.u.* Ἑρμῆς).

***

(056) Orphée

À ce qu'on dit, Apollon, après avoir reçu la lyre, devint le maître d'Orphée, fils du dieu Oeagre et de la nymphe Calliope, et, après avoir lui-même inventé la cithare, il lui céda sa lyre. Ce dernier, savant en religion, fut le premier à instituer des mystères et, parce qu'il sut apaiser la cruauté des hommes en leur enseignant la morale, on dit qu'il entraînait les arbres et les rochers à se déplacer pour l'entendre. Son épouse était une Dryade du nom d'Eurydice ; un jour, fuyant un piège que lui avait tendu Aristée, fils d'Apollon et de la

nymphe Cyrène, fille du Pénée, fleuve de Thessalie, elle courait quand elle mit le pied sur un serpent caché dans l'herbe dont le venin la fit périr. Aussi Orphée, dans les tourments d'une douleur insupportable, prit sa lyre et gagna les gouffres du Ténare[1] ; par la douceur de son chant, il toucha la cruauté de Dis et obtint qu'Eurydice lui fût rendue, à la seule condition de marcher devant elle qui le suivrait et de ne pas se retourner pour la regarder. Mais les impatiences de l'amour lui ayant fait oublier les conditions qui lui avait été imposées, il se retourna vers l'épouse qui était maintenant sienne ; et la loi du Destin la fit revenir en arrière : elle échappa soudainement à ses regards et il la perdit.

1. Le Ténare est un promontoire de Laconie qui forme l'extrémité sud du Péloponnèse. Sur ce promontoire, il y avait une caverne par laquelle, disait-on, Hercule avait traîné Cerbère des Enfers au monde supérieur car c'était une des entrées des Enfers.

***

(057) Jupiter et la nymphe Aetna

Jupiter abusa de la nymphe Aetna et la rendit enceinte ; et comme Junon la poursuivait, elle implora l'aide de la Terre qui la reçut en son sein où elle mit au monde des jumeaux qui n'étaient pas encore à terme. Autre version : pour les uns, c'est la nymphe elle-même que Jupiter, dans sa crainte de Junon, confia à la Terre ; pour d'autres, ce sont les enfants. La Terre les garda en elle aussi longtemps que le demandait la gestation et ensuite elle les mit au monde, d'où leur nom de Paliques, c'est-à-dire "qui sont nés deux fois"[1]. Une fable à leur sujet affirme qu'ils étaient cruels et qu'ils avaient l'habitude d'être apaisés par du sang humain. Ensuite, par l'effet de certains sacrifices, ils devinrent plus cléments et l'on changea les sacrifices qui leur étaient offerts[2].

1. Il y a ici un jeu de mots fait sur l'expression grecque πάλιν ἵκειν : venir de nouveau, revenir. Servius apporte une précision, non reprise par le Mythographe : "*nam* πάλιν ἵκειν *est iterum uenire* : car πάλιν ἵκειν veut dire "venir une seconde fois".

2. C'est le commentaire de Servius sur le vers de Virgile, *Én.*, IX, 585, qui évoque la transformation des sacrifices humains en sacrifices animaux : "*...pinguis ubi et placabilis ara Palici* : [où se dresse] l'autel de Palicus, arrosé de la graisse des victimes et propitiatoire". Les Paliques étaient les démons protecteurs de deux sources sulfureuses près du fleuve Symaethos, sources qui jaillissaient, grossies par les accumulations d'eau dans l'ancien cratère d'un volcan et poussées par des vapeurs sulfureuses. Sans doute, à l'époque de Virgile tout comme à la nôtre, ne restait-il plus qu'une source, ce qui expliquerait le singulier *Palici*.

***

(058) Cybèle

Cybèle est surnommée "La Mère des dieux" : elle est portée sur un char tiré par des lions, elle a comme serviteurs les Corybantes[1] armés de glaives qu'ils tiennent à la main et on la représente portant une couronne de tours[2]. Si donc on dit que la Mère des dieux est portée sur un char, c'est parce qu'elle est la terre suspendue dans les airs et si des roues la soutiennent, c'est que le monde opère des révolutions et est soumis à un mouvement circulaire ; si des lions sont attelés à son char, c'est pour montrer que rien n'est plus fort que l'affection d'une mère ; si les Corybantes, ses serviteurs, sont représentés le glaive à la main, c'est pour signifier que tous, nous devons défendre notre terre. Quant à sa couronne de tours, elle montre que sur la terre ont été disposées des cités dont les tours marquent la présence. Mais d'où vient que les lions sont attachés à son char ? La fable suivante va le montrer.

1. Primitivement, les Corybantes, fils d'Apollon et de Thalie, sont des démons appartenant au cortège de Dionysos (Bacchus). Mais on les a aussi confondus avec les Curètes dont les origines sont diverses et qui étaient les serviteurs de Cybèle. La fable la plus célèbre concernant ces derniers est celle qui les représente dansant bruyamment autour de Jupiter nouveau-né pour couvrir ses vagissements et cacher sa naissance à son père. Fils de Combé, encore appelé Chalcis, qui passait pour avoir inventé l'usage des armes de bronze (χαλκός : le bronze), ils dansaient en entrechoquant leurs armes, lances contre boucliers ; cela pour expliquer l'expression "*cum strictis gladiis*", leur glaive à la main.
2. La représentation traditionnelle de Cybèle, la Mère des dieux, est donnée par Virgile, *Én.*, VI, 784 *sq.* :
"*... qualis Berecyntia mater/Inuehitur curru Phrygias turrita per urbes.*" : "Ainsi la mère du Mont Bérécynte, couronnée de tours, est traînée dans un char à travers les cités phrygiennes" ; ce char était conduit par des lions, au dire de

Lucrèce, *De nat. rerum*, II, 601 : "*(sedibus) in curru biiugos agitare leones* : (la déesse) mène un char attelé de deux lions".

***

(059) Atalante

Dans la cité de Schoenos, il y avait une jeune fille, Atalante, fille de Schoenée[1], qui courait si vite qu'après avoir provoqué ses prétendants à la course et les avoir vaincus, elle les faisait mourir. Finalement Hippoménès demanda l'aide de Vénus qui lui donna trois pommes d'or du Jardin des Hespérides : il lança un défi à la jeune fille et se mit à les jeter l'une après l'autre. Alors Atalante, retenue par le désir de ramasser les pommes, fut vaincue. Mais Hippoménès, qui l'avait conquise par sa victoire, ne put maîtriser sa passion et il posséda Atalante vaincue dans un bois consacré à la Mère des dieux. La déesse en fut irritée : elle les changea en lions et les attela à son char, interdisant aux lions de s'accoupler jamais entre eux. Effectivement, Pline, dans son *Histoire Naturelle* écrit que le lion s'accouple à la femelle du léopard et le léopard à la lionne[2].

1. La leçon *Schoenei filia* est une correction de Mai non suivie par Kulcsár qui a lu *Scrinei filia*. Mais Thilo et Hagen dans leur édition de Servius (*Én.*, III, 113) ont également lu *Schoenei* ; bien avant eux, Diodore de Sicile écrivait : "Atalante, fille de Schoineus..." (*Bibl. Hist.*, IV, XXXIV, 4). Ce Schoenée – Σχοινεύς en grec –, un fils d'Athamas et de Thémisto, serait le héros éponyme de la ville de Scœnos, Σκοῖνος ; mais le nom de cette ville de Béotie, située près d'une rivière, viendrait en réalité de l'appellatif σχοῖνος (ὁ) – *schoinos* – lieu rempli de joncs.
2. Pline, *Nat.*, VIII, 13.

***

(060) Pan

Pan est un dieu de la campagne, que l'on représente à la ressemblance de la nature ; aussi est-il appelé Pan, c'est-à-dire "le Tout"[1]. Ainsi il porte des cornes à la ressemblance des rayons du Soleil et des croissants de la Lune[2] ; son visage est rouge pour imiter

l'éther ; sur la poitrine, il a une peau de daim parsemée d'étoiles pour donner une image du ciel étoilé[3] ; la partie inférieure de son corps est velue à cause des arbres, des broussailles et des bêtes sauvages ; il a des pattes de bouc qui correspondent à la dureté du sol. Il possède une flûte à sept tuyaux, en raison de l'harmonie céleste où il y a sept sons – ainsi Virgile parle "des sept notes de la voix"[4]. Il tient un bâton recourbé, une houlette, en latin *pedum*[5], à cause de l'année qui se recourbe sur elle-même. Il est le dieu de la nature sous tous ses aspects ; aussi les poètes le représentent-ils luttant contre le dieu Amour et vaincu par celui-ci parce que, comme nous le lisons, "l'amour triomphe de tout"[6]. Les fables rapportent que Pan fut aussi amoureux de la nymphe Syringa : il la poursuivait quand elle implora le secours de la Terre ; elle fut changée en un roseau que Pan coupa pour se consoler de son amour et dont il fit une flûte : d'où le nom de la flûte qui, en grec, se dit syringa[7].

1. En grec, πᾶν (pan) est le nom. acc. neutre de l'adjectif πᾶς qui signifie *tout.*
2. Il s'agit, évidemment, des quartiers de la lune. L'édition de Kulcsár *cornua Lunae similitudinem* ne veut rien dire. Il faut revenir à la lecture du modèle Servius, reprise par Bode : *cornuum Lunae similitudinem*, le mot étant sur le même plan que *radiorum.*
3. Entre *stellatam* et *ad stellarum imaginem*, Kulcsár lit un *et* qui n'a aucune justification et que je n'ai donc pas traduit.
4. Virg., *Én.*, VI, 646. À la place de *soni*, que l'on rencontre chez Servius (*Én., Buc.*, II, 31), le Mythographe écrit *planetae* : "où il y a sept planètes", ce qui est la lecture du seul manuscrit *R.*, lecture suivie également par Bode. Isidore, qui suit également Servius, a bien lu *soni* (Isid., *Étym.*, VIII, XI, 82), ainsi que M. I (*fab.* 124). On peut supposer que cette leçon *planetae* est le fait de M. II, emporté par l'expression *propter harmoniam caeli* et l'équivalence entre le nombre des notes de la voix humaine et celui des planètes alors connues.
   Pan est l'inventeur de la flûte à sept tuyaux, dite syrinx, ou flûte de Pan, par opposition à Marsias (cf. *fab.* 122) inventeur – après Minerve – de la flûte à deux tuyaux.
5. En grec, dans le texte : *calauropa*, acc. sing. de καλᾶυροψ (ἡ) : la houlette, en latin *pedum.*
6. Virg., *Buc.*, X, 69. Un problème de ponctuation : la proposition "il est le dieu de la nature sous tous ses aspects" a été rattachée par Kulcsár à la phrase précédente, alors que Servius (*loc. cit.*) et Bode (M. II, *fab.* 48) considèrent qu'elle introduit la phrase suivante, ce qui paraît beaucoup plus vraisemblable : jusqu'à présent, Pan représentait les aspects de la nature "matérielle". Avec l'amour, nous somme introduits dans un nouveau domaine. C'est pourquoi j'ai suivi la lecture de Servius.
7. *Syringa, -ae*, ou *syrinx, -gis* ; d'où le nom de syrinx, ou flûte de Pan.

***

(061) Légende d'Énée

Au dire de Caton, Énée, dès son arrivée en Italie, se maria[1] ; c'est pourquoi Turnus déclara la guerre aussi bien à Latinus qu'à Énée, après avoir reçu l'aide de Mézence[2]. Latinus périt lors de la première bataille ; à la seconde, simultanément, Turnus et Énée ; ensuite Ascagne tua Mézence et occupa Laurolavinium. Lavinia, craignant les pièges de ce dernier, bien qu'enceinte, s'enfuit dans les forêts et se cacha dans la cabane du pâtre Tyrrhus où elle mit au monde un fils qu'elle appela Silvius[3]. Mais dans sa crainte de voir le peuple brûler de haine contre lui, Ascagne fit venir sa belle-mère[4] et lui concéda Laurolavinium ; quant à lui, il fonda Albe pour s'y installer. Il mourut sans enfant et laissa son pouvoir à Silvius, appelé également Ascagne, d'où les hésitations de Tite-Live se demandant "quel Ascagne a fondé Albe"[5]. Par la suite, tous les rois d'Albe s'appelèrent Silvius, à la suite du nom de ce premier Silvius. De nos jours, il en est de même pour les empereurs : les Romains sont appelés Auguste, les Égyptiens Ptolémée, les Perses les Arsacides et les Latins *Murranus*[6].

1. Caton, *Orig.*, frg. I, 11. Énée avait épousé Créüse, fille de Priam et d'Hécube et mère d'Ascagne, également nommé Iule. La nuit de la prise de Troie, séparée de son mari, elle périt dans la confusion générale (Virg., *Én.*, II, 562). Mais après son arrivée dans le Latium, "Énée aurait été reçu chez Latinus ; c'est là que Latinus, devant ses Pénates, aurait ajouté une alliance de la famille à l'alliance politique en donnant sa fille [Lavinia] en mariage à Énée... Bientôt, il eut de ce second lit un descendant mâle qui reçut de ses parents le nom d'Ascagne." (Tite-Live, I, III, 2-3).
   Ce serait donc ce deuxième Ascagne qui aurait également reçu le nom de Silvius (cf. *infra*, n. 4).
2. Turnus, roi des Rutules, était parent d'Amata, femme du roi Latinus et ce dernier lui avait promis sa fille Lavinia. Dans la guerre qu'il entreprit contre Latinus et Énée, il tomba sous les coups d'Énée. Mézence, roi étrusque expulsé par ses sujets à cause de sa cruauté, aida Turnus dans sa guerre contre Énée où il trouva la mort avec son fils Lausus.
3. Le nom rappelle évidemment le lieu de sa naissance.
4. L'emploi de *nouerca*, belle-mère, ne laisse aucun doute sur l'origine de cet Ascagne ; il s'agit bien de l'enfant né du premier lit d'Énée et le contexte s'éclaire parfaitement : Ascagne, fils de Créüse, n'est qu'un "étranger" pour la population autochtone, tandis que le fils de Lavinia descend du roi Latinus ; *l'inuidia* de la population se justifie donc pleinement.
   C'est le texte lui-même qui pose problème. Chez M. I, *fab.* 199, qui reprend littéralement le texte de Servius (*Én.*, VI, 760) le sujet de *flagraret inuidia*, "qui brûlait de haine et fit venir sa belle-mère", est Ascagne. Au contraire, chez M. II, Ascagne craint que "la haine éprouvée par le peuple ne brûle contre lui".

Les deux attitudes s'expliquent : dans le premier cas, Ascagne est jaloux de ce demi-frère qui peut être un rival ; dans le second, Ascagne a peur car il est un Troyen, responsable de la fuite de Lavinia, une Latine ; les compatriotes de cette dernière peuvent le chasser. M. Il est-il le responsable de cette interprétation ?

5. Effectivement, Tite-Live ne veut pas prendre parti sur cette question : "Je ne discuterai point, faute de pouvoir, sur un fait si ancien, arriver à une certitude, s'il s'agit de cet Ascagne-là [le fils d'Énée et de Lavinia] ou d'un Ascagne plus âgé, fils de Créüse." (Liv., *op. cit., loc. cit*).
6. Ce nom fait référence à un vers de Virgile (*Én.*, XII, 529) et aux commentaires de Servius sur ce même vers. Murranus était un Latin, allié de Turnus et donc adversaire d'Énée : "Murranus faisait sonner bien haut ses ancêtres et les noms antiques des rois Latins dont descendait sa famille" (Virg., *op. cit., loc. cit.*). Servius, dans son *Commentaire*, écrit : "Tous les ancêtres de ce Murranus ont été appelés *Murrani* et furent rois", *loc. cit.*

***

(062) Histoire

Voici, selon Virgile, la cause des embrasements qui naissent de l'Etna : à certains endroits comme, en Campanie, le Vésuve et le mont Gaurus[1], le soufre se répand par des conduits cachés ; on le remarque à l'odeur que dégagent les eaux brûlantes. Pareillement, nous savons que les déplacements de l'eau font naître les courants d'air et qu'il existe des grottes profondes. C'est aussi un fait établi que l'Etna, du côté où soufflent l'Eurus ou l'Africus[2], présente des cavernes remplies de soufre et qui descendent jusqu'à la mer. Quand les flots pénètrent dans ces cavernes, ils produisent des courants d'air qui, par leurs déplacements, font s'enflammer le soufre ; c'est de là, à ce qu'il semble, que viennent les embrasements. Une confirmation de ce qu'il en est bien ainsi tient au fait que si ce sont d'autres vents qui soufflent, il n'y a aucune émission et que, selon l'importance des souffles de l'Eurus et de l'Africus, il y a émission soit de fumée, soit de cendres chaudes, soit de laves incendiaires.

1. Le mont Gaurus est, en réalité, une chaîne de montagnes volcaniques, en Campanie, entre Cumes et Naples, dans le voisinage de Pouzzoles.
2. L'Eurus est un vent du sud-est et l'Africus du sud-ouest.

***

(063) Faunus

Faunus, dit-on, est un dieu d'en bas, et à juste raison. En effet, rien n'est plus bas que la terre où il habite et d'où il donne ses oracles. Mais il est aussi *Fatuus* et son épouse, *Fatua* : lui est le même que *Faunus* et elle, la même que *Fauna*. Leurs noms de *Faunus* et de *Fauna* viennent du mot : prédire l'avenir, c'est-à-dire parler. De là vient notre habitude de qualifier ceux qui parlent sans réfléchir de gens qui délirent[1]. Quant aux Faunes, ce sont ceux que l'on a habituellement appelés démons ou satyres ; leurs réponses, quand les païens les consultaient, étaient données par des mots, en parlant[2].

1. Les trois premières phrases reposent sur des jeux de mots. Le premier se trouve dans la justification d'*infernus* par *inferius* ; puis il y a le parallélisme *Faunus/Fatuus* et *Fauna/Fatua* ; enfin, le rapprochement *Faunus-Fando*, gérondif du verbe *for, fari* : parler.
   Tout ce que nous pouvons dire sur ces noms et leur étymologie, c'est que "*Faunus* est une ancienne divinité italique, de caractère agreste et silvestre, qui a pour sœur et femme *Fauna* ou *Fatua*". Quant à *Fatuus* et *Fatua*, qui sont aussi d'anciennes divinités italiques, l'étymologie de leur nom est inconnue : "On ne peut décider si *Fatuus* et *Fatua* sont le même mot que l'adjectif *fatuus* ; mais il est possible que le caractère prophétique ait servi, par dérision, à désigner des personnages qui déraisonnent". (Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 220, *s.u. Fatuus* et *fatuus* et p. 221, *s.u. Faunus*).
2. Le texte de cette *fabula* – et plus particulièrement la dernière phrase – est une sorte de paraphrase d'un texte très clair d'Isidore (*Étym.*, VIII, XI, 87) : "Leur nom de *Faunus* vient de ce qu'ils parlaient (*a fando*), ou du mot voix (ἀπὸ τῆς φωνῆς) – jeu de mots entre *faunus* et fôné (NdT) – parce qu'ils paraissaient montrer l'avenir non avec des signes mais par des paroles". L'absence, dans le texte du Mythographe, des mots *non signis* est préjudiciable à la clarté de l'idée, absence que ne compense pas la tautologie *uocibus fando* que l'on rencontre dans certains manuscrits.

***

(064) Les nymphes

On appelle les nymphes des montagnes, les Oréades ; celles qui habitent les forêts et se plaisent au milieu des arbres, les Dryades ; celles qui naissent et meurent en même temps que les arbres, les Hamadryades[1] ; en effet, d'un arbre qu'on vient de couper, parfois

une voix s'échappe, du sang coule. Les nymphes des jeunes pousses et des fleurs sont les Napées ; celles des sources, les Naïades ; celles des fleurs, les Potamides et celles de la mer, les Néréides[2]. Certaines sont des déesses locales, c'est-à-dire attachées à un endroit, qui ne changent pas de place, comme Marica, divinité liée au rivage de Minturnes, et qui habite près de la rivière du Liris[3]. Quant au fait que ce sont les Muses qui sont invoquées par les poètes, en voici la raison : pour Varron, les nymphes sont aussi les Muses. Mais il faut bien préciser que, pour le même Varron, elles ne sont que trois : la première est celle qui naît des mouvements de l'eau ; la seconde, celle qui produit des sonorités à partir de l'airain que l'on a frappé et la troisième celle qui n'est que la pureté de la voix[4].

1. Oréades, du grec ὄρος (τὸ) : la montagne ; Dryades, du grec δρῦς (ἡ) : l'arbre ; Hamadryades, dryades qui font corps avec un arbre, nom composé de la préposition ἅμα : en même temps que, et du nom δρῦς.
2. Les Napées, du grec νάπη (ἡ) : le vallon boisé ; les Naïades, de l'adjectif νάιος, νήιος, sans doute de même racine que ναῦς (ἡ) : le navire ; les Potamides, de ποταμός (ὁ) : le fleuve et les Néréides, de Νηρεύς : Nérée, le vieillard de la Mer, fils de Pontos.
3. Minturnes était une ville importante du Latium, aux frontières de la Campanie, sur les deux rives du Liris et près de l'embouchure de cette rivière. Dans son voisinage, il y avait une grotte consacrée à la nymphe Marica. C'est à Minturnes, qu'en 88 av. J.-C., Marius se cacha après avoir fui Rome que venait d'occuper Sylla : il fut pris par les habitants qui, après avoir voulu lui trancher la gorge, le laissèrent partir pour l'Afrique.
4. La lecture de Kulcsár, pour cette dernière phrase, est mauvaise. J'ai traduit une phrase reconstituée à partir des textes de Servius, le modèle (*Buc.*, VII, 21), et d'Isidore (*Etym.*, VIII, XI, 96).

***

(065) Astraeos

Astraeos était un des Titans qui prirent les armes contre les dieux ; pour Hésiode[1], de son union avec Aurore naquirent les vents. En réalité, de l'air proviennent les nuages, des nuages l'eau, et des mouvements de l'eau les vents ; Éole, dit-on, est le roi des vents dont la violence s'arrête à son commandement[2]. Mais voici la vérité[3].

1. Hés., *Théog.*, 378 *sq.*
2. La leçon de Kulcsár : *dicitur...fore* ne se justifie pas ; il faut lire *dicitur...esse*.
3. Cette dernière remarque n'apparaît pas sur certains manuscrits, précisément ceux qui présentent la lecture *dicitur... esse* et qui sont donc plus fiables.

***

(066) Éole

Éole, fils d'Hippotès, était roi des neuf îles qui se trouvent au-delà du détroit de Sicile, îles appelées Éoliennes à cause de lui, bien qu'elles aient aussi un nom qui leur soit propre[1], et c'est à partir des nuages qui les entourent et de la fumée montant de l'île de Vulcain qu'il prédisait les tempêtes à venir ; de là vient que, pour les ignorants, il ait été considéré comme tenant les vents en son pouvoir. En effet, il est représenté par les poètes comme ayant été le roi des vents ; et si l'on dit qu'il retient les vents dans une caverne, c'est que les cavités profondes sont traversées par les vents.

1. Servius, le modèle du Mythographe (*Én.*, I, 52) précise qu'il y a neuf îles, alors que, dans un autre passage, il écrit : "L'île de Vulcain est l'une des sept îles Éoliennes" (*Én.*, VIII, 454). Mais il n'y a pas forcément contradiction car, s'il y a bien sept îles principales, il existe des îlots de moindre importance qui ont pu être ou non comptabilisés avec les îles principales.
   Les îles Éoliennes – ou Lipari, d'après le nom de la plus vaste, nom qui existait dès l'Antiquité : *Aeoliam Liparen*, "l'Éolienne Lipari", écrit Virgile (*Én.*, VIII, 416-417) – forment un archipel de sept îles principales, situé *post fretum*, au-delà du détroit de Messine, par rapport à un Grec, et au nord de la Sicile. Ce sont des îles volcaniques dont l'une porte toujours le nom de Vulcain, *Vulcano*, celle où résidait Éole. Ses deux cratères, *Vulcano* et *Vulcanello*, dégagent des vapeurs de soufre : *fumo uulcaniae iusulae*, écrit le Mythographe. Mais le panache, dont à l'époque elle devait être surmontée, se trouve maintenant sur la plus célèbre, l'île Stromboli dont le volcan est toujours en activité.

***

(067) Les Titans

La fable raconte que la Terre, irritée du dédain montré par les dieux à demeurer chez elle, se vengea en engendrant les Titans,

appelés aussi les Géants[1], qui avaient les pieds en forme de serpents ; ces derniers, confiants en leurs forces, entreprirent de détruire le ciel et de soumettre les dieux à l'autorité de la Terre. Mais ils furent abattus par les éclairs de Jupiter et la tête de la Gorgone[2] que Minerve leur présenta ; après que leur chef Atlas eut été contraint de supporter le poids du ciel, ils furent emprisonnés sous des monceaux de terre. Et même l'un deux, Encelade – appelé aussi Briarée ou Égéon[3] – fut enfoui sous l'Etna brûlant ; à ce qu'on dit, il y brûle encore et c'est lui qui, en se retournant, fait trembler toute la Sicile qu'il recouvre de nuages de fumée. En vérité, si nous n'acceptons pas de considérer comme des fables ce que nous lisons à propos des Géants, la raison ne fait aucun progrès. Ainsi ils ont combattu, dit-on, à Phlégra, en Thessalie[4] ; comment, dès lors, Encelade se retrouve-t-il en Sicile ? Otus, en Crète, d'après Salluste qui parle de "la plaine d'Otus"[5] ? Typhée, en Campanie, "[sur le dur lit des rocs] d'Inarimé qui, sur l'ordre de Jupiter, pèse sur le corps de Typhée"[6] ? Mais Varron dit que, lors du déluge, certains s'enfuirent dans les montagnes avec tout ce qui était nécessaire à leurs besoins ; par la suite, amenés à combattre contre ceux qui venaient d'autres montagnes, ils en vinrent facilement à bout du fait de leur position supérieure. De là vient que ceux qui se trouvaient plus haut étaient appelés dieux, tandis que ceux qui occupaient une position inférieure étaient dits "les enfants de la terre" ; parce que ces derniers rampaient pour aller du bas vers le haut, on dit qu'ils avaient des serpents en guise de pieds.

1. Cette identité des Titans et des Géants, qui, en réalité, forment deux groupes différents, est une "faute mythologique". La Terre est bien leur mère commune, mais si elle a enfanté les premiers en s'unissant au Ciel (Ouranos), c'est en recevant le sang coulant des testicules d'Ouranos tranchés par Cronos qu'elle fut à nouveau fécondée et donna naissance, entre autres, aux Géants.
2. Il s'agit, bien sûr, de la tête de Méduse qui pétrifiait tous ceux devant lesquels elle était présentée.
3. Briarée et Égéon qualifient effectivement le même personnage, appelé Briarée chez les dieux et Égéon chez les hommes. C'était un Hécatonchire, un Géant aux cent mains ; curieusement, alors que la tradition ancienne le montre prenant le parti de Jupiter contre les Titans et ses frères les Géants (Hés., *Théog.*, 807 *sq.*), une tradition plus récente en fait un adversaire de Jupiter : "Quand [Égéon] tenait tête à la foudre de Jupiter" écrit Virgile (*Én.*, X, 567-568).
   Quant à Encelade, fils du Tartare et de la Terre, il fit la guerre aux dieux et fut tué par Jupiter qui l'enterra sous l'Etna (Virg., *Én.*, III, 578-579). Il est donc différent de Briarée.

4. C'est à Phlégra, postérieurement Pallène, la plus occidentale des trois presqu'îles de la Chalcidique, en Macédoine, que la fable place le combat des dieux et des Géants.
5. Salluste, *Hist.*, frg. 215.
6. Virgile, *Én.*, IX, 715-716. Inarimé, aujourd'hui Ischia, est une île du golfe de Naples, où culmine le mont Epomeo, un ancien volcan, sous lequel fut enseveli Typhée, un des Géants vaincus par Jupiter.
Quant à Otus, fils d'Iphimédie et de Neptune, il n'appartient pas au groupe des Géants, mais il fut géant par sa taille ; avec son frère Éphialte, il s'associa aux Titans et aux Géants pour combattre les Olympiens.

***

(068) Le décret de Jupiter

Durant la guerre que les Géants menèrent contre les dieux, la Victoire, fille de Styx, marais des Enfers, fut favorable à Jupiter ; elle obtint, dit-on, l'assurance que les dieux n'oseraient pas manquer aux serments faits au nom de sa mère. À ce qu'on dit, Jupiter, en effet, décréta que celui qui aurait manqué au serment fait au nom de celle-ci serait privé d'ambroisie et de nectar durant une année entière et neuf jours[1]. L'explication rationnelle est la suivante : Styx signifie affliction profonde et c'est à cette tristesse que le Styx doit son nom[2]. Or les dieux sont toujours heureux, ce qui entraîne également leur immortalité ; donc, c'est parce qu'ils ne ressentent pas d'affliction profonde qu'ils jurent par ce qui est contraire à leur nature, c'est-à-dire par la tristesse qui est contraire à l'éternité.

1. La prestation de serment par les eaux du Styx et la condamnation en cas de parjure sont évoquées par Hésiode, *Théog.*, 783-806. Il est bien précisé que cette privation d'ambroisie et de nectar a une durée d'une grande année – cette grande année se retrouve dans le texte du Mythographe, avec l'expression *integro anno* –, mais "quand le mal prend fin, au bout d'une grande année, une série d'épreuves plus dures encore attend [le parjure]. *Pendant neuf années*, il est tenu loin des dieux toujours vivants, il ne se mêle ni à leur conseil, ni à leurs banquets, *durant neuf années pleines*" (Hés., *op. cit.*, 799-803). Et c'est dans une incompréhension de ces neuf années succédant à une grande année qu'il faut chercher l'origine des "neufs jours" qui complètent l'année de privation.
2. En grec, στύξ (ἡ), nom féminin – d'où l'expression du texte *iurare per eius matrem* : jurer par le nom de sa mère – c'est, tout d'abord au sens concret, le froid glacial, puis, à la fois au sens concret et au sens symbolique, ce qui donne le frisson ; on retrouve la racine *stug* - dans le verbe στυγέω : haïr, avoir en

horreur. Aussi, ce nom, personnalisé et masculinisé en français, est-il devenu celui d'une rivière glaciale d'Arcadie et celui d'un fleuve-marais des Enfers qui donne le frisson, l'épouvante. Dans un passage d'Hésiode – qui est une interpolation – on voit comment les dieux prêtaient serment devant l'eau du Styx, serment qui les engageait, et à quels châtiments ils étaient condamnés en cas de parjure (Hés., *Théog.*, 775 *sq.*).

***

(069) Sans titre

Le nom Phlégéthon, un fleuve des Enfers, veut dire "le feu" ; en effet *flox* (φλόξ (ἡ)) en grec est l'équivalent de *calor* en latin, la chaleur qui fait naître tout ce qui existe[1] ; effectivement, rien ne vient à l'existence sans la chaleur. L'Achéron naît presque du plus profond du Tartare[2]. Ses bouches engendrent le Styx et du Styx naît le Cocyte[3]. Mais cela relève de l'étymologie[4] ; la philosophie[5], en effet, apporte l'explication suivante : celui qui est privé de joie est triste ; or la tristesse est voisine du chagrin qui procède de la mort. C'est pour ces raisons que l'on place ces fleuves aux Enfers[6].

1. Effectivement Φλεγέθων, le Phlégéthon, et φλόξ, la flamme, sont des mots de même racine, celle du verbe φλέγω : enflammer. En réalité, l'équivalent exact de φλόξ est *ignis*, et c'est bien ce qu'a écrit Servius, le modèle du Mythographe : *nam φλόξ graece, latine ignis est* (*Én.*, VI, 265). Le terme *calor* n'apparaît que dans la proposition suivante : *et re uera sine calore* etc.
2. L'absence de liaison entre les deux phrases qui précèdent vient de ce qu'il y a ici un "collage" entre deux extraits de Servius : *Én.*, VI, 265 et *Én.*, VI, 295. L'étymologie à connotation mystique du nom Achéron, ὁ ἄχεα ῥέων : "le fleuve qui roule de douleur", du verbe ῥέω : couler et de τὰ ἄχεα : les douleurs, est une création tardive destinée à maintenir le parallèle avec les trois autres fleuves, et n'offre aucune valeur scientifique. En fait, l'étymologie de ce nom est très douteuse (cf. Chantraine, *op. cit.*, p. 150, *s. u.* Ἀχέρων).
3. Le Cocyte, Κώκυτος (ὁ), c'est "la rivière des pleurs", du verbe κωκύω : se lamenter.
4. Kulcsár a lu *etymologia* là où G. Thilo, dans son édition de Servius a écrit *mythologia*, tout en reconnaissant dans son apparat critique qu'un plus grand nombre de *codices* portaient *etymologia*. Servius paraissant guidé par le désir d'effacer la mythologie au profit du rationalisme et par un goût certain pour l'étymologie, je serais tenté de croire que la leçon *etymologia* est la meilleure, bien que l'une et l'autre se justifient.
5. L'intention qui avait amené le Mythographe à écrire *etymologia* là où Servius avait, semble-t-il, employé le mot *mythologia*, le pousse à lire *philosophia* à la

place de *physiologoa* : l'étude de la nature humaine. Mais une réaction humaine peut se traduire physiquement et être expliquée philosophiquement : les deux termes ne sont donc pas contradictoires.

6. Il y a donc une progression parallèle entre le Styx, fleuve de l'effroi, et le Cocyte, fleuve des pleurs, d'une part, la tristesse et les pleurs d'autre part.

***

(070) Légende à propos de Gallus

L'Hélicon est une montagne de Béotie, appelée aussi montagne d'Aonie[1] ; se promenant par là, Gallus fut conduit par une Muse auprès des autres et là il devint le poète qui écrit : "La mèche charbonne en se couvrant de champignons"[2]. Pline écrit : "Quand l'air devient humide, les cendres légères qui, d'ordinaire, disparaissent avec la fumée, en sont empêchées par la densité de l'air et restent dans la lampe où elles forment comme des champignons"[3].

1. L'Hélicon est une chaîne de montagnes, en Béotie, consacrée à Apollon et aux Muses.
2. Virg., *Géorg.*, I, 392. Cette fin d'hémistiche est un prétexte au court développement de Pline sur les cendres et l'humidité de l'air. Ce vers est attribué à Gallus et, après tout, peut-être est-il de lui. Ce Gallus était un poète romain né vers 66 av. J.-C. et qui mena conjointement une carrière politique sous Auguste dont il encourut la disgrâce – ce pourquoi il se tua en 26 av. J.-C. – et une carrière littéraire. Ami d'Asinius Pollion, de Virgile, de Varus et d'Ovide qui le met au premier rang parmi les poètes élégiaques latins, il écrivit de nombreux ouvrages qui ont tous péri. Ami de Virgile, c'est lui le héros de la *Bucolique X*, celui que Virgile cherche à consoler à travers les plaintes d'un amant malheureux, tout comme il l'avait été de la *Bucolique VI* dont la première phrase de cette fable résume bien les vers 64-73. F. Skutsch, dans son ouvrage *Gallus und Vergil*, Leipzig, 1906, prétend que le monologue de la *Buc. X*, comme celui de la *Buc. VI*, est un catalogue des thèmes traités par Gallus ; et il rejoint ainsi Servius qui note, à propos du vers 46 de la *Buc. X*, que "tous ces vers sont de Gallus". Il ne fait pas de doute que Virgile a "emprunté" des vers entiers à Gallus. Alors, pourquoi ne pas attribuer à ce dernier, à la suite de Servius, la paternité de l'hémistiche *putris concrescere fungos* ? Il n'est certes pas très "poétique", mais ce n'est, après tout, qu'un prétexte au développement suivant de Pline.
3. Pline, *Hist. Nat.*, *XVIII*, 357 *sq.*

***

(071) Sans titre

Le destin[1], c'est l'enchaînement des événements liés les uns aux autres pour l'éternité, enchaînement cependant sujet à des variations dues à son ordre et à ses règles propres et telles qu'elles ont elles-mêmes leur éternité.

1. Au lieu de *facta est...*, texte de Kulcsár, il faut lire *fata*, et mieux *fatum*, texte de Servius (*Én.*, III, 376).

***

(072) Légende de Pélée

Hippolyté[1], épouse d'Acaste, s'éprit de Pélée. Mais celui-ci l'ayant repoussée, elle se plaignit à son mari d'en avoir reçu des propositions malhonnêtes. Plein d'indignation, Acaste emmena Pélée contre son gré, en prétextant une chasse sur le mont Pélion où il l'abandonna sans armes pour être la proie des Centaures. Mais il fut sauvé par Chiron et, après avoir rassemblé une armée, il ravagea le royaume d'Acaste et imposa un juste supplice à Hippolyté.

1. L'épouse d'Acaste est appelée tantôt Hippolyté, tantôt Astydamie.

***

(073) Otus et Éphialtès

Les Géants, Otus et Éphialtès, fils d'Aloée, avaient une telle audace qu'ils entreprirent, après avoir amoncelé les montagnes les unes sur les autres, de s'emparer du ciel ; chaque mois, en effet, ils grandissaient de neuf pouces[1]. Mais ils furent frappés par la foudre et plongés dans le Tartare.

1. Environ dix-sept centimètres.

***

(074) Salmonée

Salmonée, fils d'Éole – non pas le roi des vents, mais un autre qui avait régné à Élis – construisit un pont en bronze sur lequel il conduisait son char pour imiter le tonnerre et ordonnait de mettre à mort celui sur lequel il avait lancé une torche. Par la suite, pour avoir été foudroyé par Jupiter, il fit l'expérience de ce qu'était la véritable foudre[1].

1. Il semble bien que, dans ce latin médiéval, le parfait ait tendance à remplacer l'imparfait dans sa valeur répétitive. En effet, là où le modèle Servius (*Én.*, VI, 585) employait l'imparfait de répétition *agitabat* : il lançait, *iubebat* : il ordonnait, le Mythographe écrit *agitauit, iussit*. En raison de la valeur répétitive de ces actions, j'ai traduit le parfait par un imparfait.
La comparaison avec Apollodore (*Bibl.*, 1, 9, 7) et Servius (*Én.*, VI, 585) permet de remplir les manques du Mythographe. Apollodore raconte que Salmonée avait attaché à son char des chaudrons de bronze qui faisaient "un bruit de tonnerre". Pour Servius, il avait construit un pont en bronze qui résonnait au passage de son char. Apollodore ne parle pas de ce pont. En ce qui concerne les torches, chez Apollodore, Salmonée "lançait dans le ciel des torches enflammées, en disant que c'étaient des éclairs". Servius, repris en cela par le Mythographe, décrit Salmonée lançant une torche contre celui qu'il voulait voir périr.

***

(075) Phaéthon

Phaéthon, fils de Clyméné et du Soleil, supportait mal de s'être vu jeter à la face par Épaphos, roi d'Égypte, qu'il n'était pas né du Soleil, mais le fruit d'un adultère. Sous la conduite de sa mère, il vint trouver le Soleil et lui demanda, s'il était réellement son fils, de lui accorder ce qu'il demanderait. Après que le Soleil eut juré par le marais du Styx qu'il le ferait, il lui demanda la permission de conduire son char. Le Soleil qui, après son serment, ne pouvait répondre par un refus confia son char à Phaéthon. Mais celui-ci sortit de l'orbite que parcourait le Soleil et, la terre commençant à brûler, il fut foudroyé par Jupiter et tomba dans l'Éridan – appelé aussi le Pô –, un fleuve d'Italie. Les dieux eurent pitié de ses sœurs, Phaétuse et Lampétuse[1], qui pleuraient sa mort et elles furent changées en arbres,

des aulnes ; pour d'autres, ce fut en peupliers[2]. Quant au fleuve qui auparavant s'appelait l'Éridan, par la suite, en raison de la lumière venue du feu qui brûlait en lui, il fut nommé le Phaéthon.

1. Ces deux noms se retrouvent chez M. I, *fab.* 116. La tradition la plus ancienne, Homère, *Od.*, XII, 132, si elle corrobore le nom de la première, nomme la seconde Lampétie, dénomination que l'on retrouve chez Ovide (*M.* II, 349) et Hygin (*Fab.* CLIV). Sans doute une assimilation de la dernière syllabe du nom de la seconde à celle de la première.
   Il faut remarquer que les deux sœurs ont des noms très proches, par leur sens, de celui du frère : Phaétuse, en grec Φαέτουσα, est la forme féminine correspondant au masculin Φαέθων, participe présent substantivé du verbe *φαέθω et signifiant *brillant*. Quant à la seconde, le nom Λαμπετίη est fait sur le verbe λάμπω qui a le même sens de *briller*. En raison de leur origine, ces deux jeunes filles sont appelées les Héliades, filles du Soleil, en grec Ἥλιος.
2. En réalité, il ne s'agit pas d'une divergence entre auteurs ou mythographes, mais d'une erreur due à Virgile lui-même. Dans la *Bucolique* VI, v. 63, elles furent transformées en aulnes et, dans l'*Énéide*, X, 189-190, ce fut en peupliers. L'expression *ut alii dicunt* est plutôt une faute du mythographe lui-même, le texte de Servius étant très clair : *commutatae sunt, ut hic dicit* (c'est-à-dire l'*Énéide*, X, 190), *in populos, ut in bucolicis (VI, 63), in alnos.*

***

(076) Lycaon

Lycaon, roi d'Arcadie, naquit du sang des Géants et Jupiter, ayant aperçu sa fille Callisto dans la suite de Diane, en tomba amoureux ; après l'avoir isolée des autres nymphes et pris l'apparence de Diane, il la déshonora et la rendit enceinte. La grosseur de son ventre ayant dévoilé sa faute, Diane s'en indigna et la chassa de sa suite ; mais celle-ci, au bout de dix mois[1], mit au monde un enfant qui fut appelé Arctos. Junon, s'indignant de ce qu'une rivale avait mis au monde un enfant de Jupiter, changea Callisto en ourse. Son fils Arctos, parvenu à l'âge adulte et toujours dans l'ignorance, rencontra sa mère, croyant avoir affaire à une ourse ; et, en lui décochant un trait, il décida de la tuer. Jupiter ne supporta pas qu'on accusât de matricide quelqu'un qui était dans l'ignorance ; aussitôt, il les plaça parmi les astres. Lui s'appelle Arcture, ou, d'un autre nom, le "Gardien de l'Ourse" (Arctophylax). Elle, c'est la Grande Ourse – en

latin, "les sept Bœufs"[2] ; cette constellation ne change pas de place ni ne se rend invisible pour les raisons que je vais indiquer.

1. Tout le monde sait bien qu'une gestation humaine ne dure que neuf mois. Les dix mois qui caractérisent celle d'Arctos peuvent trouver leur explication soit dans la manière latine de marquer la durée en comptant le point de départ et le point d'arrivée, soit, et c'est plus vraisemblable, en référence aux dix mois qui furent ceux de la gestation du héros de la Bucolique IV de Virgile : *Matri longa decem tulerunt fastidia menses* : Ta mère qui vient de supporter dix mois de longs dégoûts (*Buc.*, IV, 61). Et pour cela, nous renvoyons à l'explication néopythagoricienne qu'en donna J. Carcopino : *Virgile et le Mystère de la IV^ème Églogue*, pp. 93-97.
2. Le jeu sur le nom Ours était annoncé dès la naissance de l'enfant. En effet. Arctos, c'est l'ours, ἄρκτος (ὁ, ἡ), mot qui s'emploie donc pour le mâle et la femelle dont l'équivalent latin est *ursa*. Quant à *Arctos Meizon* (ἄρκτος μείζων), c'est effectivement la *Grande Ourse*, alors que dans l'expression latine employée par le Mythographe, *Septemtrio Maior*, si *Maior* est l'équivalent de μείζων, *Septemtrio* – le futur Septentrion – est fait à partir du chiffre *septem* : sept, qui s'applique aux sept étoiles composant la Grande Ourse, et du nom *triones*, "les bœufs de labour", formant la constellation qui est soit *maior* – la Grande Ourse –, soit *minor* – la Petite Ourse.

***

(077) Thétis

Thétis, en effet, la fille de Nérée et l'épouse d'Océan, fut la nourrice de Junon[1]. Junon, indignée de voir sa rivale transportée au ciel, lui demanda, au nom de son affection pour celle qu'elle avait nourrie, de l'empêcher de tomber dans l'Océan[2].

1. Il y a ici confusion entre Thétis, Θέτις, fille de Nérée et mère d'Achille, et Téthys, Τηθύς, une Titanide, qui fut effectivement l'épouse d'Océan et la nourrice de Junon. Mais cette précision, *filia Nerei*, n'est pas le fait de Lactance et ne se trouve que sur les manuscrits *M.E.*
2. Lactance, le modèle du Mythographe, résume la plainte de Junon à Téthys et à l'Océan (Lact., *Théb.*, III, 685), longuement développée par Ovide (*M.*, II, 508-530) : furieuse de voir sa rivale placée parmi les astres, elle demande à celle qui l'a nourrie et à son époux : "Ne permettez pas qu'une concubine se baigne dans vos eaux pures (*ne puro tingatur in aequore paelex)*". Ov., *op. cit.*, 530.

***

(078) Lycaon

Lycaon avait l'habitude de faire périr ceux auxquels il avait offert l'hospitalité ; de plus, il était irrité de voir que Jupiter, auquel il avait offert l'hospitalité, avait déshonoré sa fille. Voulant savoir s'il était vraiment Jupiter – s'il s'avérait être un homme, il le ferait périr plus facilement, après avoir violé les lois de l'hospitalité – il lui offrit à manger de la chair humaine. Jupiter en fut irrité : il incendia sa maison et, le changeant en loup[1], il lui enseigna à ne pas violer les lois de l'hospitalité.

1. En grec, le loup se dit λύκος (ὁ), *lucos,* d'où le nom Lycaon.

***

(079) Icare

Icare[1], un Athénien, était compagnon de Liber qui l'avait formé pour transmettre aux hommes l'usage du vin. Il venait de planter une vigne qui était tout en fleurs quand un bouc, dit-on, se jeta dans la vigne et se mit à brouter les feuilles qui lui semblaient les plus tendres. Devant cela, Icare le tua et, de sa peau, il fit une outre qu'il remplit d'air et ficela, contraignant ses compagnons à danser tout autour. C'est pourquoi, encore maintenant, Bacchus se voit immoler un bouc, parce que ce dernier est nuisible à la vigne. En effet les victimes que l'on immole aux divinités soit leur ressemblent, soit leur sont opposées ; elles leur ressemblent et c'est une bête de couleur noire immolée à Pluton ; elles leur sont opposées et c'est la truie immolée à Cérès, parce qu'elle cause du tort aux fruits de la terre ; le bouc à Liber, parce qu'il cause du tort à la vigne ; la chèvre à Esculape, dieu qui donne la santé, puisqu'on ne rencontre jamais une chèvre qui ne soit fiévreuse. Des paysans, qui s'étaient enivrés pour avoir beaucoup trop bu d'un vin que leur avait présenté Icare, estimèrent qu'il leur avait donné du poison et le mirent à mort sur une montagne de la région de Marathon. Son chien, nommé Maera[2], revint auprès d'Érigoné, sa fille ; et celle-ci, en suivant les traces du chien qui la tirait par son vêtement, parvint auprès du cadavre de son père et mit fin à ses jours en se pendant ; par sa propre mort, son chien

s'acquitta de la mort de sa maîtresse. Mais Érigoné, par la volonté des dieux, fut transportée au ciel avec son chien : elle, c'est la Vierge et le chien, Sirius. En même temps, furent admis au ciel Icare et son chariot : le chariot fut appelé "les sept Bœufs", ou Arctos[3] ; lui, le Bouvier, ou le "Gardien de l'Ourse" (Arctophylax)[4]. Mais quelque temps après, un fléau s'abattit sur les Athéniens : leurs filles, prises d'une sorte de folie, étaient poussées à se pendre. L'oracle consulté répondit que cette contagion cesserait si l'on retrouvait les cadavres d'Érigoné et d'Icare. Mais malgré de longues recherches, on ne les retrouvait nulle part : pour montrer leur zèle et afin de paraître étendre leurs recherches à un autre élément, les Athéniens fixèrent une corde aux arbres et, en s'y attachant, les hommes se balançaient d'un côté et de l'autre, pour faire comme s'ils recherchaient les cadavres dans les airs. Mais comme la plupart tombaient, ils décidèrent de faire des mannequins à leur ressemblance, mannequins qu'ils secouaient après les avoir attachés à leur place. Voilà pourquoi on les appela les "oscilles" : leurs masques remuaient, c'est-à-dire étaient en mouvement ; en effet *cillere* (agiter, remuer), c'est comme *mouere* (agiter, mettre en mouvement). C'est aussi l'origine du mot *furcilla*, la petite fourche ; c'est avec ces dernières que les blés (*frumenta*) sont battus (*cillentur*)[5].

Scholie du manuscrit R.

Pour d'autres, les oscilles sont des membres virils, faits de fleurs, qui étaient suspendus entre deux colonnes[6]. On poussait alors sur eux des hommes dont le visage était couvert d'un masque et de leur bouche, ceux-ci devaient les secouer, autrement dit les mettre en mouvement de façon à provoquer le rire de la foule[7]. Cela se trouve chez Orphée. Cependant les gens plus sensés ont une autre explication : pour eux, les sacrifices rendus au divin Liber visent à la purification de l'âme. En effet, il n'est de purification que par l'eau, par le feu ou par l'air comme on le lit dans le livre VI [de l'Énéide] : "les unes [parmi les âmes], suspendues, sont exposées aux vents impalpables ; d'autres, au fond d'un vaste abîme, lavent leur souillure ; d'autres s'épurent par le feu"[8]. Et ici, il faut comprendre que c'est une sorte de purification par l'intermédiaire des oscilles, purification la plus importante, qui nous est présentée ; en effet, la première se fait par l'eau, la seconde par le feu, et la troisième par l'air.

1. Cet Icare, en réalité Icarios, n'a évidemment rien à voir avec le fils de Dédale.
2. *Maera*, en grec Μαῖρα, c'est proprement "La Chienne" ; mais tous les accords du texte se faisant au masculin, il faut envisager un mâle.
3. Sur les noms *Septemtrio* et *Arctos*, cf. *supra, fab.* 76, n. 2.
4. Les deux noms sont équivalents : *Bootes*, en grec βοιώτης, c'est, étymologiquement, le bouvier, de βοῦς, βοός, le bœuf ; quant à *Arctophylax*, en grec Ἀρκτοφύλαξ, mot composé de ἄρκτος (ὁ, ἡ), l'ours ou l'ourse, et de φύλαξ (ὁ), le gardien, c'est "le gardien de l'Ourse". Cette étoile fait partie de la constellation du Bouvier.
5. Cette dernière phrase repose sur une étymologie fantaisiste de *furcilla*, la petite fourche ; ce serait un composé de *fur-*, à prendre dans la première syllabe de *frumenta*, et de *cilla*, du verbe **cillo*, synonyme de *mouere*, agiter, donc ici battu (le blé). Mais on lit dans le *Dict. étym.* d'Ernout-Meillet, p. 120, *s.u.* **cillo* : "le verbe ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs ; *cillere* : *mouere* pour expliquer *oscillum*, q. u. Comme le même verbe est invoqué pour expliquer les diminutifs *furcilla, axilla*, on peut se demander si ce n'est pas une création faite de toutes pièces".
   Quant à *oscillum*, ce n'est qu'un diminutif "se rapportant au sens de *os* : petit masque, surtout de Bacchus, qu'on suspendait aux arbres, notamment dans les vignobles, de manière qu'ils fussent agités par le vent". (Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 470, *s.u.* oscillum).
6. Le Mythographe a mal recopié le texte de Servius (*Géorg.*, II, 389) qui porte *per intercolumnia – intercolumnium* étant "l'espace séparant des colonnes". Ne comprenant pas le texte, il a éprouvé le besoin de préciser *inter duas columnas* : "entre deux colonnes", faisant ainsi une sorte de pléonasme.
7. Avec *ore*, ablatif de *os*, "de leur bouche", se poursuit le jeu étymologique sur *oscilla*, de *os* et *cillere*.
8. Virg., *Én.*, VI, 741-742.

***

(080) Saturne et Philyra

Alors que Saturne s'unissait à Philyra, dont il était épris, survint Ops, son épouse. Craignant la présence de cette dernière, il se changea en cheval, d'où la naissance de Chiron, mi-homme, mi-cheval[1]. Ce dernier habitait sur le Pélion, montagne de Thessalie ; c'est par lui, dit-on, que furent élevés Achille et Esculape. Par la suite, Saturne le transporta parmi les astres où il devint le Sagittaire.

1. C'est-à-dire un Centaure.

***

(081) Prométhée

Obéissant aux dieux, Prométhée façonnait l'être humain en lui attribuant des parcelles empruntées à tous les êtres vivants et propres à la nature de chacun[1]. C'est pourquoi si l'on dit qu'il lui a mis dans le cœur la violence du lion, c'est parce que nous nous enflammons plutôt sous l'effet de la colère[2] ; il a emprunté la peur au lièvre, la ruse au renard, la prudence au serpent, l'innocence à la colombe. Mais c'était un homme privé d'âme et de sensibilité qu'il avait élaboré ; aussi Minerve, pleine d'admiration devant son ouvrage, lui promit que si, pour son travail, il lui fallait quelque élément divin, elle le rechercherait. Il lui répondit qu'il ignorait ce qui était regardé comme bon parmi les réalités célestes ; mais, si c'était possible, qu'elle l'enlève jusque chez les dieux d'en haut et alors, s'il apercevait quelque chose convenant à son ouvrage, ayant un meilleur jugement en étant sur place, il l'emporterait. Celle-ci, après l'avoir placé sur le bord de son bouclier aux sept lames, l'enleva et le déposa au ciel ; quand il eut vu que tout ce qu'il y avait au ciel était animé d'une force vitale venue du feu, il appliqua une petite torche sur les roues de Phébus et vola le feu ; en l'appliquant sur le cœur de l'homme, il en fit un être vivant. Prométhée, c'est, en quelque sorte, la prévoyance (προμήθεια), ce que nous, en latin, nous appelons la "Providence divine"[3]. En effet, nous pouvons dire que l'homme, en quelque sorte, est le fruit de la providence divine et de Minerve, c'est-à-dire de la sagesse céleste.

1. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'ouvrir le débat sur la création de l'homme dans la mythologie grecque. Mais si ni Homère, ni Hésiode n'attribuent à Prométhée la création de l'homme – bien qu'un fragment d'Hésiode montre que le poète connaissait la tradition selon laquelle Prométhée aurait créé l'humanité (Hés., *Frg.* 382, Merkelbach et West) – une autre tradition voit en lui celui qui a façonné l'espèce humaine à laquelle Minerve insuffla la vie. On pourra consulter à ce propos l'article de Nicole Loraux consacré à l'*Origine des hommes* dans le *Dict. des Myth.*, t. II, p. 198 a, dont est extrait ce passage : "La tradition postérieure à Hésiode, où la terre est façonnée par un artisan divin, Héphaïstos, préféra faire naître l'humanité tout entière dans l'atelier du médiateur Prométhée". Pour cette question, l'ouvrage de référence reste, bien sûr, celui de J.-P. Vernant : *Mythe et société en Grèce ancienne*, particulièrement pp. 177-194.
2. Cf. Hor., *Od.*, I, XVI, 14-17.
3. Le nom Prométhée (Προμηθεύς) est fait sur προμήθεια (ἡ) : la prévoyance ; Prométhée, c'est celui qui utilise sa *mètis*, son astuce prévoyante. En fait, l'équivalent latin de ce mot serait plutôt *prudentia* que *prouidentia*, ce dernier

ayant, chez le Mythographe, une connotation plus religieuse (cf. *dei prouidentia*).

***

(082) La victime de Prométhée

Alors que les Anciens faisaient brûler tout le corps de leurs victimes à la flamme sacrificielle, Prométhée, qui, grâce à son intelligence exceptionnelle, passe pour avoir créé les hommes, obtint, dit-on, de Jupiter que l'on donne au feu une partie de la victime et que l'on utilise l'autre comme aliment. C'était devenu une habitude et Prométhée, un jour où il immolait deux taureaux, d'abord déposa sur l'autel leur foie puis rassembla les chairs des deux taureaux, qu'il cacha sous une peau épaisse ; quant aux os, épars tout autour, après les avoir dissimulés sous une peau plus fine, il les disposa bien en évidence donnant à Jupiter la possibilité de prendre la part qu'il désirait[1]. Pensant que chacune contenait un taureau, Jupiter, en choisissant la moitié qui lui revenait, prit les os. Ayant découvert ce qui avait été fait, Jupiter priva du feu les mortels, pour empêcher la viande de leur être profitable, puisqu'ils ne pouvaient la faire cuire. Alors Prométhée, désireux de rendre le feu aux mortels, monta, dit-on, au ciel avec l'aide de Minerve et, après avoir appliqué une petite torche sur les rayons du Soleil, il vola le feu qu'il révéla aux hommes. Les dieux en furent irrités et envoyèrent deux maux sur la terre : la maigreur et les maladies[2] ; quant à Prométhée, Jupiter chargea Mercure de l'attacher avec des chaînes de fer à un rocher du Caucase, montagne de Scythie, pour trente mille années ; à son côté se tenait un aigle qui lui dévorait le cœur[3]. Mais Hercule, envoyé par Eurysthée à la recherche des pommes des Hespérides et ignorant le chemin, arriva sur le Caucase auprès de Prométhée qui lui indiqua le chemin ; après sa victoire, pour le remercier de son aide, il tua l'aigle qui lui dévorait le cœur. Mais quant à la délivrance de Prométhée, voici l'explication qu'en donne la tradition.

1. La ruse de Prométhée pour tromper Jupiter est bien connue : Prométhée "avait mis sous la peau chairs et entrailles lourdes de graisse, puis recouvert le tout du ventre du bœuf ; pour l'autre (partie), il avait, par une ruse perfide, disposé en un tas les os nus de la bête, puis recouvert le tout de graisse blanche" (Hés.,

Théog., 538-541, trad. P. Mazon). Prométhée veut voir Jupiter opter pour le second parti et, pour cela, il a recouvert les os – où évidemment il n'y a rien à manger – d'une graisse blanche attirante. Ce qui est bon à manger, la viande, est déprécié par l'enveloppe ; ce qui ne l'est pas, les os, est magnifié. Telle est la description traditionnelle. Le Mythographe veut parvenir au même résultat, mais il n'utilise pas les mêmes pièges. Il y a deux taureaux et, après avoir offert le foie aux dieux, Prométhée a fait deux parts. Jupiter peut légitimement penser qu'il y a un taureau dans chaque. Et, pour pousser Jupiter à choisir celle où il n'y a que les os, il a pris soin de la rendre plus attractive par la fragilité de l'enveloppe, donc la facilité à l'ouvrir.

2. Le passage "*maciem et morbos*" : la maigreur et les maladies demande quelques explications, puisque maigreur et maladies ne sont que deux aspects d'un même mal. Le point de départ de cette *fabula* est le commentaire de Servius (*Buc.*, VI, 42) que le Mythographe recopie mais d'une manière fragmentée, modifiant même parfois le texte, comme ici. Après "*duo/mala inmiserant terris* – lancèrent contre la terre deux maux – Servius écrit "*mulieres et morbos, sicut et Sappho et Hesiodus memorant. Quod tangit etiam Horatius dicens post ignem aetheria domo subductum macies et noua febrium terris incubuit cohors*", ce qui signifie : (deux maux), les femmes et les maladies, comme le rappellent Sapho et Hésiode. Horace en parle également quand il écrit : "Après le larcin du feu commis dans les demeures célestes, la maigreur (*macies*) et la nouvelle cohorte des fièvres (*febrium*) s'abattirent sur la terre". Cette dernière phrase est une citation exacte d'Horace, *Odes*, I, 3, 29-31.
Le problème se circonscrit donc sur ce point : comment est-on passé de "*mulieres et morbos*" à "*macie et morbos*". Le texte d'Hésiode est clair : Zeus a été trompé par Prométhée, qui lui a volé le feu et il se venge en livrant aux hommes ce mal qu'est Pandora : "Aussitôt, à la place du feu, [Zeus] créa un mal destiné aux humains" Hés., *Théog.* 570 ; voir également *Tr. et J.* 57-82. C'est donc bien la femme qui est un des deux maux envoyés par les dieux, femme qui va libérer les autres maux contenus dans la jarre (Hés., *Tr. et J.* 101 *sq.*). Mais il n'est pas sûr que Servius ait recouru directement au texte d'Hésiode alors que celui d'Horace devait lui être plus familier, Horace chez qui l'on rencontre effectivement les termes *macies* et *febrium* : la coordination des deux expressions *macies* et *noua febrium... cohors* a pu satisfaire un lecteur rapide cherchant à retrouver les deux maux et peu soucieux de voir que chez Horace il n'y avait que dédoublement du même mal, l'atteinte à la santé physique.
F. Pizzorno Bitto développe une hypothèse séduisante sur ce point : elle suppose un manuscrit portant *fems*, abréviation pour *feminas* (Notons que ce terme conviendrait mieux que *mulieres* pour qualifier cet "artifice" que fut la première "femme", opposée par le sexe à la gent masculine – voir sur ce point, Ernout-Meillet, *Dict. étym lang. lat.*, *s.u. femina*). Le copiste n'a pas compris ce *fems* qu'il a remplacé par *febres*, ajoutant une glose, *id est macies*, dont il trouve l'origine dans le texte de Servius. À la place de *febres, id est macies, et morbos*, il faudrait donc lire *feminas et morbos* (F. Pizzorno Bitto, *Sandalion, Quaderni di cultura classica, cristiana e medievale.* Università di Sassari, 1979, p. 232).

3. Tout le monde connaît la fable de Prométhée et sait que l'aigle lui dévorait le foie – en latin, *iecur* –, qui renaissait chaque nuit. Or, chez Servius et les trois mythographes, il est toujours question de *cor* et non de *iecur*. Cela semble répondre à une intention bien précise : chez les Hébreux, le cœur était considéré comme le siège de la pensée et chez les auteurs chrétiens – ce qui semble bien

le cas de notre mythographe – *cor* était employé au sens de *animus*, *anima*, *mens*, *ratio*, *intellectus*, c'est-à-dire à la fois d'âme et d'esprit, qualités qui sont bien celles de Prométhée comme il est montré par la suite où Prométhée est qualifié de *prudentissimus*, d'homme très prévoyant, qui révéla l'astronomie aux Assyriens et encourut la jalousie de Mercure, *prudentiae et rationis deus*. Il est donc légitime que ce soit par là que les dieux – et en premier Mercure – veuillent se venger de Prométhée. Pour la valeur symbolique du *cor*, voir Chevalier-Gheerbrant *Dict. étym. des symboles*, *s.u.*, *cœur* et A. Blaise, *Dict. lat.-franç. des auteurs chrétiens, s.u. cor*. De toute manière, la distance n'est pas longue entre *iecur* et *cor* ! Ajoutons que la précision temporelle relative au châtiment ne se trouve pas chez Servius.

***

(083) Jupiter et Thétis

Alors que Jupiter, séduit par la beauté de Thétis, voulait l'épouser, les Parques, dit-on, annoncèrent les destins : Jupiter serait chassé du trône par celui qui naîtrait de lui et de Thétis. Quand Jupiter eut appris cela de la bouche de Prométhée qui l'avait entendu, il renonça à vouloir épouser Thétis et, en récompense, il ôta les chaînes de Prométhée, mais, pour qu'il s'en souvienne, il lui ordonna de se mettre au doigt une pierre sertie dans un anneau de fer ; cette habitude, chez les hommes, de porter des anneaux faits de pierre et d'argent, en souvenir et en gage d'affection, s'est conservée jusqu'à nos jours. Mais ce n'est pas sans raison que l'on a imaginé tout cela. En effet, Prométhée fut un homme très prévoyant, et c'est pourquoi il fut appelé Prométhée, c'est-à-dire "celui qui agit avec prévoyance"[1]. Il fut aussi le premier à faire partager aux Assyriens la science des astres, science qu'il avait appréhendée grâce à beaucoup d'attention et de soin, quand il se trouvait sur le Caucase, chaîne de montagnes très élevées. Ces montagnes sont situées sur le territoire des Assyriens et touchent presque aux étoiles ; c'est pourquoi elles permettent de voir les astres les plus lointains et de connaître avec exactitude leur lever et leur coucher. D'autre part si un aigle, dit-on, lui dévorait le cœur, c'est parce qu'il était rongé par le souci de saisir tous les mouvements des astres[2] et c'est parce qu'il avait fait cela avec prévoyance que, sur l'ordre de Mercure qui est le dieu de la prévoyance et de la raison, il fut, dit-on, attaché à un rocher[3]. Il trouva, en outre, l'explication des éclairs et la révéla aux hommes ; il y avait, en effet, une manière[4],

qu'il a indiquée, de faire descendre le feu du ciel, feu qui fut utile aux mortels tant qu'ils en usèrent bien. Car par la suite, en raison du mauvais usage qu'en firent les hommes, il tourna à leur perte, comme on le lit chez Tite-Live, à propos de Tullus Hostilius qui fut consumé par le feu, lui et tous les siens[5] ; quant à Numa Pompilius, il l'utilisa sans dommage pour les seuls sacrifices offerts aux dieux. C'est à cause de cela, dit-on, que les puissances divines, irritées par le vol du feu, répandirent les maladies sur les hommes.

1. Sur le sens de *prudens* et de *prudentia*. cf. *supra. fab.* 81, n. 3 et *fab.* 82, n. 1.
2. La lecture de Kulcsár, *quod aera sollicitudo est* ... ne veut rien dire. M. I, qui reprend le même texte de Servius, a lu *nimia*, au lieu de *aera*, lecture qui est plus proche du texte de Servius *tumoboros* (θυμοβόρος) : qui ronge le cœur, mot grec employé par Servius (*Buc.*, VI, 42). C'est pourquoi, désireux de conserver l'explication rationnelle voulue par Servius d'un phénomène irrationnel, j'ai maintenu dans la traduction l'image mythologique.
3. La pierre – le rocher – doit être considérée comme le symbole de la raison, c'est-à-dire de la réalité, du concret, de la *prudentia* et de la *ratio*. Cela explique l'importance considérable que prendra Mercure au Moyen Âge, symbole de l'activité constante de l'intelligence humaine. Car Mercure est comme le médiateur entre la sagesse divine et la sagesse humaine (cf. *Dict. de l'Antiquité*, Univ. d'Oxford, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 625).
4. L'expression *Ad haec*, pour ceci, au début de la proposition, résume très rapidement et d'une manière peu claire le texte de Servius (*loc. cit.*) expliquant que Prométhée trouva le moyen d'attirer, de faire descendre sur les hommes les éclairs, d'où la fable du vol du feu. D'ailleurs, à la place de *Ad haec*, Servius emploie un *Nam...*, ce que j'ai traduit.
   D'autre part, l'emploi du verbe *eliciebatur*, "était attiré" fait référence au qualificatif *Elicius* appliqué à Jupiter. *Jupiter Elicius* est un Jupiter qu'on attire magiquement sur terre et qui permet de conjurer les foudres (cf. Tite-Live, I, XX, 7 et Ovide, *Fast.*, III, 285-346).
5. Liv., I, XXXI, 8. Tullus Hostilius fut foudroyé par Jupiter pour ne pas avoir observé les rites dans les préparatifs, ou dans la célébration, d'un sacrifice. Tite-Live écrit que Jupiter "le brûla, lui et son palais (*cum domo*)".

***

(084) Cléobis et Biton

La coutume voulait que la prêtresse d'Argos se rendît au temple de Junon[1], conduite par un attelage de bœufs ; mais, le jour de la fête, on ne trouva pas de bœufs, une épidémie les ayant tous décimés.

Alors les deux fils de la prêtresse se chargèrent de leur mère et la conduisirent au temple[2]. Junon, touchée de leur scrupule religieux, offrit à leur mère de demander ce qu'elle désirait pour ses fils. Cette dernière eut une réponse pleine de piété : que la déesse leur fasse elle-même don de ce qu'elle savait être utile aux mortels. C'est ainsi que, le lendemain, on trouva morts les deux enfants de la prêtresse ; la preuve fut ainsi apportée qu'il n'y a pas de don plus grand que la mort[3].

1. C'était le vaste temple de Héra (Junon), l'Héraion, situé à 9 km d'Argos, sur la route de Mycènes. Le nom de la prêtresse se rencontre, entre autres, chez Hygin (*Fab.* CCLIV) : elle s'appelait Cydippe.
2. La traduction correspond au texte du Mythographe : *matrem subierunt*. Servius, le modèle, est bien plus précis : *matrem, subeuntes jugum, ad templa duxerunt*, "après s'être mis sous le joug, ils conduisirent leur mère au temple (Serv., *Géorg.*, III, 532).
3. Avec la périphrase "faire don", j'ai essayé de conserver la répétition *ipsa praestaret* : "lui fasse don elle-même" et *nihil praestantius* : "aucun don n'était plus grand". Littéralement, l'expression *nihil esse praestantius* signifie "rien n'était supérieur".

***

(085) Chéloné

Une jeune fille, du nom de Chéloné, ne sut tenir sa langue. Jupiter, qui allait épouser Junon, recommanda à Mercure d'inviter à ses noces tout le monde : les dieux, les hommes et même les animaux. Cela fait, seule Chéloné, qui se moquait d'aller à ces noces qu'elle dénigrait, dédaigna de venir[1]. Mercure nota son absence et, obéissant à Jupiter, il descendit sur terre et précipita dans la mer la demeure de Chéloné qui était construite au-dessus d'un fleuve. Quant à Chéloné elle-même, il la changea en un animal portant son nom – en latin, nous l'appelons la tortue – et fit en sorte que, pour son châtiment, elle portât sa maison sur le dos. C'est de là que vient le nom donné aux constructions qui présentent des formes courbes[2].

1. J'ai traduit le texte qu'a lu Kulcsár : *detrahens nuptias adire contempsit uenire*, mais il semble bien que les deux verbes *adire* et *uenire* forment un pléonasme. Chez M. I, *fab.* 100, on ne rencontre que *nuptiis uenire* : venir aux noces.

2. *Testudo* est l'équivalent latin du grec χελώνη (ἡ) : la tortue. Les constructions ainsi appelées vont des instruments à cordes, telles la lyre, la cithare, à la machine de guerre montée sur roues ou à la formation d'attaque des légionnaires.

***

(086) Le roi Proetos

Le roi Proetos, fils d'Abas et roi d'Argos, n'eut pas à se féliciter des enfants que lui donna son épouse. Il eut en effet trois filles qu'il mena jusqu'à l'âge du mariage, mais, incapables de tenir leur langue, les jeunes filles causèrent son malheur. En effet, celles-ci, dit-on, firent une entrée solennelle dans le temple de Junon et se jugèrent supérieures à la déesse. Devant cette offense, Junon changea les jeunes filles en génisses, leur donnant le désir de gagner les bois, au point qu'elle poussaient de nombreux meuglements, et craignaient le joug pour leur cou, persuadées qu'elles étaient d'avoir l'aspect de vaches. Elles supportèrent cette situation jusqu'à ce que Proetos offrît de donner une partie de son royaume ainsi qu'une de ses filles en mariage à celui qui aurait ramené leur esprit à son état antérieur. C'est Mélampous, homme très habile dans la science des herbes, qui délivra les Proetides de leur folie : il épousa une des jeunes filles et ainsi il fut associé au trône de Proetos dont il était devenu le gendre.

***

(087) Antigone

Antigone, fille de Laomédon, roi de Troie se jugeait supérieure à Junon ; cette dernière, devant cette suffisance née de sa beauté, changea Antigone en cigogne.

***

(088) Arachné

Une jeune fille, Arachné, dite aussi la Lydienne, était prêtresse de Minerve, et très habile au travail de la laine ; pleine de témérité, elle avait jugé son ouvrage supérieur à celui de Minerve, qu'elle avait défiée au travail de la laine. Après avoir été changée par Minerve en une sorte d'insecte portant son nom, l'araignée, elle mit fin à sa vie en se pendant. Ainsi, en poursuivant sans fin une tâche à laquelle elle prenait plaisir, elle suspend sans fin ses toiles au plafond[1].

1. *Aranea*, l'araignée, est la forme latine du grec ἀράχνη (ἡ), arachné.

***

(089) Niobé

Niobé, fille de Tantale ou de Pélops[1], épouse d'Amphion, était pleine d'arrogance à cause de sa descendance ; c'est pourquoi Apollon et Diane lui firent connaître leur puissance divine. Elle se réjouissait en effet de la présence de sept fils et d'autant de filles qu'elle avait eus d'Amphion ; mais un jour, alors que Mantô, la fille de Tirésias, suite à une réponse de l'oracle, avait invité les Thébains à adresser leurs prières à Latone et à ses enfants, Apollon et Diane, Niobé refusa de participer aux sacrifices, affirmant que sa puissance était supérieure à celle de Latone et de ses enfants. Latone s'étant plainte à ses enfants, Apollon et Diane, enveloppés de nuées, arrivèrent à Thèbes où ils firent périr Niobé en même temps que ses fils et ses filles. Niobé, dit-on, ramena ses enfants, morts à Thèbes, sur la terre de ses pères[2], c'est-à-dire sur le mont Sipyle et là, elle prit la dureté du roc dans lequel elle fut changée[3]. Les fils de Niobé sont les suivants : Archémoros, Antagoros, Tantale, Phaedimos, Sipylos, Xenarcos, Eupynitos ; et les filles : Astycratia, Pélopia, Chéloris, Cléodoxa, Ogimé, Étia, Néère[4].

1. Faute mythologique : Niobé, qui est bien la fille de Tantale, ne peut être celle de son propre frère Pélops.

2. Tantale, le père de Niobé, et "futur supplicié", régnait en Phrygie ou en Lydie, sur le mont Sipyle. Donc Niobé rapporte bien le corps de ses enfants *ad patriam*, sur la terre de ses pères.
3. Il faut se reporter aux paroles émouvantes d'Antigone, quand, sur le chemin de la mort, elle évoque la pétrification de Niobé (Sophocle, *Ant.*, 823-833).
4. Par rapport à la liste "traditionnelle" des enfants de Niobé, on retrouve Tantale, Phaedimos, Sipylos et Eupynitos chez les garçons et, chez les filles, Astycratia, Pelopia, Cléodoxa et, sans doute, Ogygia sous la forme Ogimé. Peut-être serait-il possible de retrouver Phtie sous la forme Etia, qui peut être une mauvaise lecture. Isménos, Damasichton et Agénor sont remplacés ici par Antagoros, Xenarcos et Archémoros, Astyoché par Chéloris.
Lactance (*Théb.*, III, 191) donnant, tant pour les garçons que pour les filles, les mêmes noms que notre mythographe – alors que les autres textes présentent des variantes – il faut conclure que le mythographe, ici, a suivi Lactance.

***

(090) Glaucos

Il y avait, dans la ville de Potnie[1], un certain Glaucos[2] qui faisait peu de cas du culte rendu à Vénus. Celle-ci, pleine de colère, rendit furieuses les cavales qu'il attelait à son char et bientôt elles le déchirèrent de leurs dents.

1. Potnie est une petite ville de Béotie, sur l'Asopos.
2. Il y a plusieurs héros portant ce nom de Glaucos. Celui-ci est le fils de Sisyphe et le père de Bellérophon. L'extrait présenté appartient au commentaire de Servius (*Géorg.*, III, 268), qui précise les raisons de la colère de Vénus : "*... equas cohibebat a coitu ut essent velociores* : il empêchait ses juments de s'accoupler pour les rendre plus rapides". Crime aux yeux de Vénus !

***

(091) Deucalion et Pyrrha

Pour punir les crimes du genre humain, Jupiter, par des pluies qui inondèrent et recouvrirent les terres, fit disparaître tout le genre humain sous un déluge universel. Mais les puissances divines eurent pitié de Deucalion, le fils de Prométhée, et de Pyrrha, sœur du même Deucalion[1], qui échappèrent à la montée des eaux en se réfugiant sur

le mont Parnasse ; un petit bateau les emmena à Delphes où ils apprirent de l'oracle de Thémis[2], qui était, dit-on, la prêtresse de la Terre, que le genre humain pourrait renaître s'ils jetaient derrière eux les ossements de leur mère. Ils comprirent alors qu'à travers leur mère, c'était la Terre qui était visée, elle qui, assurément, est la mère de tout ce qui existe. Donc, conformément à l'oracle, les pierres que Deucalion jeta derrière lui se changèrent en hommes et celles de Pyrrha en femmes. Une autre tradition rapporte que, après s'être réfugiés sur le mont Parnasse, ils firent un feu pour la nuit ; mais Deucalion, se disant que Jupiter pourrait en être offensé, éteignit le feu. Sensible à ce geste, Jupiter envoya Mercure les avertir de jeter des pierres derrière eux.

1. Le texte latin, *Deucalion ... Promethei filius et Pirrha eiusdem soror*, est sans ambiguïté : Deucalion et Pyrrha sont frère et sœur ; ce qu'avait bien précisé Lactance, le modèle du Mythographe : *Deucalion et Pyrrha, fratres idemque coniuges* : "... frères et sœur et en même temps époux" (Lact., *Théb.*, III, 560). Certes Lactance, en écrivant cela, ne fait que suivre Ovide (*M.* I, 351) : "*O soror, o coniux*" s'écrie Deucalion s'adressant à Pyrrha – mais avec une connotation affective, Pyrrha étant un peu plus loin qualifiée d'*Epimethida*, de fille d'Épiméthée. De plus, Deucalion ajoute : "... toi à qui m'ont uni la communauté de sang, *le lien fraternel de nos deux pères*, etc." (Ov., *loc. cit.*), ce que Lactance ne semble pas avoir vu. Ce dernier vers reflète bien la tradition qui veut que Deucalion soit le fils de Prométhée – pour l'identification de la mère, on se reportera à la traduction de la *Bibliothèque* d'Apollodore par J.-Cl. Carrière, p. 166, n. I, 46.1 – et Pyrrha, la fille d'Épiméthée et de Pandora. Lactance est, à ma connaissance, le premier à voir une marque d'endogamie dans ce couple, fondateur de l'humanité nouvelle. Faut-il y voir une lecture chrétienne désireuse d'identifier le premier couple "chrétien", Adam et Ève, au premier couple païen ? Ève, issue d'Adam, est un double féminin de celui dont elle est issue, Adam, tout comme Pyrrha l'est de Deucalion, issus l'un et l'autre de la même origine.
2. Thémis est une Titanide, fille du Ciel et de la Terre, qui inventa les oracles et enseigna la divination à Apollon. Avant ce dernier, elle posséda le sanctuaire de Delphes.

***

(092) Lycos et Antiope

Antiope, épouse de Lycos et fille du roi Nyctée, après avoir été trompée et violée par Épaphos[1], fils de Io et de Jupiter, fut chassée par

son mari Lycos ; suite à cette expulsion, Jupiter, qui s'était changé en satyre ou, pour d'autres, en taureau, lui fit violence et la rendit enceinte. Quant à Lycos, plein de colère, il épousa Dircé ; mais celle-ci, soupçonnant que son mari Lycos avait partagé la couche d'Antiope dont, auparavant, il s'était épris, ordonna à ses serviteurs d'enchaîner sa rivale et de l'enfermer dans le noir. Étant sur le point d'accoucher, grâce à Jupiter, elle fut délivrée de ses chaînes et exposa sur le mont Cithéron les enfants qui venaient de naître, Zéthos et Amphion. Si Zéthos était un homme de la terre, Amphion, qui avait reçu une lyre de Mercure, se montra un habile musicien. Pour venger les injustices subies par leur mère, ils tuèrent Lycos ; quant à Dircé, ils lui enlevèrent la vie en l'attachant à un taureau sauvage. Et de son sang, jaillit une fontaine qui prit son nom : la fontaine de Dircé[2]. Amphion, de son côté, apporta son aide à Cadmos, le fils d'Agénor, lors de la fondation de Thèbes : par la douceur de sa musique, dit-on, il mettait les pierres en mouvement et, aux accents de sa lyre, il les entraînait à se placer d'elles-mêmes sur les murailles.

1. Cette version de la fable s'oppose à une autre, plus répandue, où le violeur n'est pas Épaphos, mais Épopée, et Lycos non le mari, mais l'oncle d'Antiope. H.I. Rose, dans son édition des *Fables* d'Hygin, propose une explication à cette confusion.
2. Cette fontaine, située au bas de la Cadmée, appelée aussi *source d'Arès* et maintenant, *Paraporti*, doit encore une partie de sa notoriété à la même tragédie de Sophocle, *Antigone* : d'abord évoquée par le Chœur, elle est invoquée par Antigone qui, sur la route du tombeau, revoit tous les lieux où elle a vécu (Soph., *Antigone*, 104, 804 *sq.*).

***

(093) Épaphos

Jupiter ordonna à Épaphos, le fils de Jupiter et d'Io, d'élever une ville en Égypte où il régnerait. Celui-ci fonda Memphis ainsi que beaucoup d'autres villes[1] et, de sa femme Cassiopée[2], il eut une fille, Libye, qui, par la suite, établit son pouvoir sur l'Afrique et donna son nom à la terre de Libye ; elle transmit également à son fils Agénor son royaume en héritage.

1. "Innombrables sont les cités fondées en Égypte par la main d'Épaphos" écrit Pindare (*Ném.*, X, 5).
2. Le nom de l'épouse d'Épaphos diffère : tantôt, c'est Cassiopée (Hyg., *Fab.* CXLIX), tantôt Memphis (Apd., *Bibl.*, II, 1, 4).

***

(094) Lycurgue

Lycurgue était roi de Thrace ; faisant peu de cas de Liber, il coupait ses vignes quand il s'entailla la jambe et en mourut.

***

(095) D'où est venue la palestre

L'usage de la palestre fut d'abord le fait des Athéniens. Mais les Troyens aussi, à l'exception de Dardanos et de Teucer[1], doivent leurs origines aux Athéniens ; c'est pourquoi ils honorent également Minerve[2].

1. Dardanos, fils de Zeus et d'Électra, fille d'Atlas, habitait l'île de Samothrace. De là, il aborda sur la rive asiatique lui faisant face où il fut reçu par Teucer, fils du fleuve Scamandre. C'est lui qui, à la mort de Teucer, bâtit la citadelle de Troie et initia les Troyens aux mystères des dieux de Samothrace. D'où l'expression *praeter Dardanum et Teucrum* : à l'exception de Dardanos et de Teucer.
2. Minerve, en latin, c'est Athéna, en grec ; Athéna à laquelle Athènes et les Athéniens doivent leur nom.

***

(096) Jupiter et Europe

Mercure, sur l'ordre de son père, étant passé en Phénicie pour rassembler sur le rivage les troupeaux de cette région, Jupiter se changea en taureau. Il se mêla aux bêtes d'Agénor, roi de Libye, et

amena les jeunes filles qui se promenaient sur la plage à tourner leurs regards sur lui ; puis, insensiblement, il se mit à badiner avec chacune pour, enfin, violer Europe, la fille d'Agénor, qui, comme font les jeunes filles, cueillait des fleurs dans les prés. Il la prit sur son dos et l'emmena dans l'île de Crète ; il eut d'elle trois fils, Minos, Rhadamante et Éaque qui sont devenus juges aux Enfers, et il donna son nom à la troisième partie du monde.

***

(097) Reprise

Agénor avait une fille nommée Europe dont la beauté attisa le désir de Jupiter. Ayant pris l'aspect d'un taureau, il se mêla aux bêtes d'Agénor et viola Europe qui, comme font les jeunes filles, cueillait des fleurs dans les prés. Il la prit sur son dos et l'emmena dans l'île de Crète ; d'elle, il eut trois fils, Minos, Rhadamante et Éaque qui sont devenus juges aux Enfers, et il donna son nom à la troisième partie du monde.

***

(098) Agénor et ses fils

Après l'enlèvement de sa fille Europe, Agénor envoya ses frères, Cilix, Cadmos et Phoenix, à la recherche de leur sœur, avec ordre de ne pas reparaître à ses yeux avant de l'avoir trouvée. Cilix, après avoir parcouru diverses régions, finit par s'arrêter en Cilicie, tout comme Phoenix en Phénicie. Cadmos, qui n'avait pas retrouvé sa sœur, interrogea l'oracle d'Apollon pour savoir où s'arrêter. Il reçut alors la réponse de pousser devant lui une vache isolée du troupeau qui porterait sur le flanc le signe de la Lune et de fonder une ville là où elle se serait couchée, épuisée. Obéissant donc à la prescription, il arriva sur une terre qui, par la suite, fut appelée Béotie, à cause du "bovidé"[1]. Après avoir envoyé ses compagnons chercher de l'eau à la "fontaine de Mars"[2] et y être allé lui-même, après eux, il vit ses compagnons qui avaient été tués par un dragon consacré à Mars ; il mit à mort le serpent dont il sema les dents. En naquit une foule de

"fils de la terre"[3], qui s'éliminèrent en s'entre-tuant ; cinq cependant survécurent dont les noms sont les suivants : Échion, Oudaeos, Chthonios, Péloros et Hyperénor. C'est sur l'ordre de Minerve que, pour la fondation de Thèbes, ils apportèrent leur aide à Cadmos et à Amphion, celui dont la musique, par sa douceur, entraînait les pierres à se placer d'elles-mêmes sur les murailles ; ils devinrent ainsi les Grands de la ville.

1. On lit dans P. Chantraine, *Dict. étym de la lang. grecque, s.u.* Βοιωτός : "Les Anciens, suivis par certains modernes comme Rademacher, *Rh. Mus.* 85, 1936, p. 192, expliquent Βοιωτία par "terre à bœuf", en tirant le mot de βοώτης. Mais cette explication peut être une étymologie populaire et ne rend pas compte de la diphtongue *οι*".
   Le rapprochement est, en tout cas, ancien. C'est pourquoi j'ai traduit *boue* par "bovidé", désireux de respecter le jeu de mots entre βοῦς, *bos* et *Bœtia*. Le latin *bos* désigne aussi bien le bœuf que la vache et, ici, il s'agit d'une *uacca* ; mais alors le jeu de mots n'apparaîtrait plus.
2. Cette source est la même que la "fontaine de Dircé", voir fable 92.
3. "Une foule de fils de la Terre" est la traduction du texte *terrigenarum multitudo*. En grec, ils portèrent le nom de σπαρτοί, "les hommes semés", du verbe σπείρω : semer.

***

(099) Cadmos

Cadmos épousa Hermione (Harmonie)[1], née de l'adultère de Mars et de Vénus ; mais c'était un mauvais présage. Après que Vénus eut versé l'amour dans le cœur des filles du Soleil[2] et que chacune eut péri, victime de la fatale maladie[3], c'est sur les conseils de Minerve que Vulcain exécuta un collier qui était une tromperie : en effet, les yeux de la Gorgone, sertis au milieu des pierres précieuses du collier, montrent bien que Minerve savait ce qu'elle faisait[4]. Vulcain exécuta donc un très beau collier auquel était attaché un mauvais sort : celle qui le portait devait être accablée du poids des tourments. Il le donna à Hermione (Harmonie), fille de Mars et de Vénus, pour son mariage avec Cadmos, le fils d'Agénor, et elle souffrit de nombreux maux du mauvais sort qui lui était attaché ; en dernier lieu, alors que Cadmos, suite aux malheurs de Thèbes, s'enfuyait en Illyrie, elle fut changée en dragon en même temps que lui. Ensuite, le collier fut porté par Sémélé qui périt, foudroyée par Jupiter. Ino le détint et, après que son mari Athamas eut tué, dans une crise de folie, un de leurs enfants,

Léarchos, elle se précipita dans la mer, entraînant l'autre, Palaemon[5], pour échapper à la démence de son mari qui la poursuivait. Puis, c'est Agavé qui le posséda : elle aussi, sous le coup de la folie, frappa mortellement son fils[6]. Les femmes dont je viens de parler étaient bien les filles de Cadmos et d'Hermione (Harmonie). Le posséda aussi Jocaste qui, sans le savoir, épousa son fils, Oedipe ; le posséda également Argia, la fille du roi Adraste ; elle l'avait reçu de son mari Polynice, qui l'avait obtenu en héritage, et elle le transmit à Ériphyle, épouse d'Amphiaraos, pour tromper son mari. Par la suite, le fils de cette dernière, Alcméon, la tua pour venger son père. Saisi de folie pour avoir tué sa mère, Oreste consacra le collier à Apollon : on le jeta dans une fontaine où, dit-on, il est possible de le voir aujourd'hui. Mais si quelqu'un l'en retire, on dit que le Soleil en est offensé et que se lèvent les tempêtes. Si Cadmos eut, dit-on, quatre filles : Ino, Autonoé, Sémélé et Agavé, c'est que, dans l'ivresse, il y a quatre stades : la simple ébriété, l'oubli de tout, la débauche et la démence ; d'où l'origine du nom des quatre Bacchantes. La première, c'est Ino car, en grec, le vin se dit *oinos* (οἶνος) ; la seconde, Autonoé, c'est en quelque sorte *autenunœ*, "celle qui ne se connaît plus elle-même"[7] ; la troisième, Sémélé, c'est *somaluon* (σῶμα λύον), ce que nous, en latin, nous traduisons par "la liberté du corps"[8] ; de là vient aussi qu'elle passe pour avoir engendré Liber, c'est-à-dire "l'ivresse née du libre désir"[9] ; la quatrième, Agavé, est comparée à la démence parce qu'elle a tranché la tête de son fils.

1. Sous le même nom, Hermione – écrit avec des orthographes différentes –, les mythographes évoquent tantôt Hermione, la fille de Ménélas et d'Hélène, tantôt Harmonie, fille de Mars et de Vénus.
   Chez les *Mythographi Vaticani* I et II, le nom est cité 15 fois. Quatre fois, il s'agit d'Hermione : I, 41, 6 ; I, 137, 8 ; I, 201, 27 ; II, 252, 11 ; onze fois d'Harmonie : I, 118, 10 ; I, 147, 1, 4 ; I, 148, 1, 2, 7 ; I, 149, 14 ; I, 201, 36 ; II, 99, 2, 9, 17. Ici, il s'agit, bien sûr, d'Harmonie.
2. Vénus veut se venger du Soleil qui l'a dénoncée lors de son adultère avec Mars. Aussi emploie-t-elle ses armes, l'amour, pour combattre le Soleil à travers ses filles.
3. Lactance, le modèle du Mythographe, fait sans doute allusion à la mort des Héliades qui pleurèrent si amèrement la mort de leur frère Phaéthon sur les bords de l'Éridan que les dieux, par compassion, les changèrent en peupliers (Lact., *Théb.*, III, 274 ; M. II, *fab.* 75).
4. Les yeux de la Gorgone, c'est-à-dire Méduse, pétrifiaient celui qui croisait leur regard. C'est pourquoi Athéna-Minerve plaça la tête de Méduse sur son bouclier ou au centre de son égide. Si donc les yeux de Méduse sont sertis sur le collier, c'est que leur "propriétaire" l'a voulu.

5. Le fils cadet d'Ino s'appelait Mélicerte ; ce sont les divinités marines qui firent d'Ino une Néréide et de Mélicerte un petit dieu, Palaemon.
6. Le fils d'Agavé est Penthée (cf. M. I, *fab.* 148).
7. Ce mot est corrompu aussi bien dans les manuscrits de M. II que sur ceux du modèle, Fulgence (*Myth.*, II, 91). Le texte de Fulgence, repris par le Mythographe, présente *autenunœ* alors que Kulcsár a choisi une leçon *autonynone.* J'ai choisi la leçon de Fulgence parce que c'est celle qui doit se rapprocher le plus du mot originel, que l'on doit pouvoir sinon retrouver, du moins approcher à partir de sa traduction en latin : *se ipsam non cognoscens*. On reconnaît le pronom αὐτήν (*auten*), équivalent de *se ipsam*, et la seconde partie, correspondant à *non cognoscens*, doit être un néologisme comme ἀνοήτη – la forme classique étant ἀνόητος – : qui ne comprend pas, ou le néologisme ἀνόη, pour ἀνους : insensé, irréfléchi, mais plus probablement le premier.
8. Du grec σῶμα (τὸ) le corps (*soma*) et de λῦον (*luon*), participe actif du verbe λύειν : délivrer, donc l'équivalent de *corpus solutum*. En réalité, il faudrait le participe passif λυόμενον (*luomenon*).
9. Il y a ici un double jeu de mots : le premier entre *solutum* : délivré, libre, et *liber* ou *Liber*, *liber* étant un adjectif signifiant effectivement "libre" et le second, une vieille divinité italique confondue avec Bacchus. Le second se fait entre *Liber* (le dieu) et *libido*, la jouissance, le désir. Mais ces deux mots ne semblent pas avoir de rapport : *libido* est un dérivé du verbe *lubet*, puis *libet* : il plaît, alors que l'adjectif *liber* ou le nom *Liber* ont des origines différentes (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 354-355, *s.u.*, *Liber et liber*, p. 367, *s.u. lubet*).

***

(100) Junon et Sémélé

Voyant que la fille de Cadmos, Sémélé, encore appelée Thyoné, était aimée de Jupiter, Junon se changea en vieille femme et, entrant dans la demeure de Sémélé, lui parla ainsi : "Si, comme on le dit, c'est un pur amour que te porte Jupiter, demande-lui de paraître devant toi tel qu'il se montre d'habitude à Junon". À la demande de Sémélé, Jupiter répondit que jamais un mortel ne pourrait supporter une telle approche ; devant son insistance, il finit par lui promettre de paraître à ses yeux tel qu'il paraissait à Junon. Il parut donc, portant ses foudres, mais Sémélé ne put le supporter et mourut. Alors Jupiter, dit-on, tout aussitôt lui ouvrit le ventre et, après s'être ouvert la cuisse, avec l'aide de Mercure, y tint enfermé le divin Liber pour le faire naître, normalement, neuf mois plus tard. Par la suite, le temps de la gestation accompli, il le confia aux nymphes du Nysa, une montagne de l'Inde[1], qui furent chargées de l'élever. Par la suite, on raconte que c'est Ino, l'épouse d'Athamas, fils d'Éole, sa tante maternelle, c'est-à-dire la sœur de Sémélé, qui l'éleva. Junon en fut irritée

et jeta dans le cœur d'Athamas, le mari d'Ino, le désir fou de tuer ses propres enfants, espérant que, s'il parvenait à trouver le divin Liber, il lui ferait subir le même sort qu'à ses propres enfants. Peu de temps après, Athamas fit mourir l'un de ses fils, Léarchos, avec les flèches d'Hercule et, après l'avoir ainsi fait périr, d'après les écrits de Stace, il poursuivait son épouse Ino avec le cadavre de son fils sur les épaules. Stace écrit en effet : "... l'Éolide, le bras droit plié sur son dos et fier de porter un cadavre sur son épaule"[2]. Quant à Ino, voyant son mari sombrer dans la folie et se mettre à sa poursuite, elle saisit son autre fils, Mélicerte, avec lequel elle se jeta dans la mer. Après cela, ils furent changés en dieux marins : Mélicerte devint *Portunus*, "le dieu des ports" – en grec, il est appelé Palaemon[3] – et Ino, une déesse marine, appelée, en grec, Leucothée[4].

1. La lecture de Kulcsár, *Nisam montem inde frequentabant*, est mauvaise. Il faut lire *Indiae* à la place d'*inde*, correction faite par Bode, *op. cit., fab.* 79, et qui est aussi la lecture de M. I, *fab.* 118.
2. Stace, *Théb.*, IV, 570-571.
3. En réalité, Palaemon, en grec Παλαίμων, c'est "le Lutteur", du verbe παλαίω : lutter. Ce nom lui aurait été donné par Sisyphe qui, après l'avoir recueilli, en fit le dieu-protecteur des Jeux Isthmiques.
4. Leucothée, c'est "la déesse blanche", de l'adjectif grec λευκός : blanc, brillant, peut-être à cause des embruns.

***

(101) Palaemon

Le corps de Palaemon avait été poussé jusqu'à Corinthe – appelée aussi Éphyre – et, sa tenue ayant fait penser qu'il était fils de roi, on l'inhuma et l'on institua, en l'honneur de celui qui avait été inhumé, des jeux quinquennaux[1].

1. En réalité, ces jeux, les Jeux Isthmiques, dont l'existence historique date de 580 av. J.-C., avaient lieu la première et la troisième année de chaque olympiade, en l'honneur de Poséidon (Neptune).

***

(102) Liber

Parvenu à l'âge adulte, Liber soumit l'Inde à son autorité. Sur le chemin du retour, alors qu'il était retenu dans une partie déserte aux confins de la Libye et que son armée souffrait de la soif, il demanda, dit-on, à Jupiter de lui prouver qu'il était son père en lui montrant de l'eau. Bientôt, sortant du sable, apparut un bélier qui, de la patte, lui indiqua où, en creusant, il pourrait trouver de l'eau. Alors, une fois la terre creusée, jaillit une eau très abondante, ou bien, pour d'autres, apparut un bélier sous la conduite duquel Liber trouva de l'eau. Après avoir trouvé l'eau, il demanda à Jupiter de transporter le bélier parmi les étoiles. Et à l'endroit où l'eau jaillit, il construisit un temple appelé temple de Jupiter Ammon ; on lui éleva même une statue à laquelle on ajouta des cornes de bélier. En fait, si on le représente avec des cornes de bélier, c'est parce que ses réponses sont plutôt le fait de quelqu'un qui blatère, réponses obscures et tortueuses[1]. Le nom Jupiter Ammon vient de ce qu'il a été trouvé dans le sable ; en effet, le sable, en grec, se dit *ammonia*[2]. Liber, encore appelé Lyaeos[3], admis au nombre des dieux, est, dit-on, assis sur des tigres et représenté sous les traits d'un homme jeune et nu. Liber a été appelé le divin Lyaeos parce que boire du vin libère l'esprit[4] ; il a vaincu les Indiens parce que cette nation s'est consacrée au vin ; il est, dit-on, assis sur des tigres parce que généralement les esprits s'apaisent sous l'effet du vin ; c'est pourquoi il est appelé Lyaeos, c'est-à-dire "celui qui fait preuve de douceur"[5]. S'il est représenté sous les traits d'un jeune homme, c'est que l'ivresse, toujours, rend ardent, et s'il est nu, c'est que, une fois ivre, il met à nu tous les secrets de son cœur.

1. Le modèle, Servius, est beaucoup plus clair : "... *cum capite arietino ... ideo fingitur, quia satis eius sunt inuoluta responsa* : il est représenté avec une tête de bélier parce que les réponses qu'il apporte sont quelque peu tortueuses". Serv., *Én.*, IV, 196.
2. En réalité, le sable se dit, en grec, ἄμμος (ammos). Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'analyser les rapports entre l'Amon égyptien et l'Ammon grec, qui dérive du précédent sans que les rapports entre les deux soient ceux que présentent les mythographes.
   En fait – et ceci justifiera l'apparition du bélier – l'Ammon grec a conservé de son modèle égyptien les cornes de bélier enroulées autour de l'oreille. Les colons de Cyrène l'avaient assimilé à leur Zeus hellénique dès le VI^{ème} siècle avant J.-C. et "jusqu'à l'époque romaine, Ammon fut tenu pour un dieu hellénique, auquel un certain nombre de cités rendirent un culte public..." écrit J. Leclant dans *Dict. des Myth.* I, p. 592 a, article auquel il faut se reporter pour

une plus ample information sur Amon-Ammon. Ajoutons que les Spartiates le vénéraient particulièrement et consultaient son oracle de l'Oasis pour les problèmes importants, oracle qui jouissait également d'une grande popularité chez les Athéniens.

3. Lyaeos, "le libérateur, celui qui délivre des soucis", est à rattacher au verbe grec λύω : je délie ; ἀπὸ τοῦ λύειν écrit Isidore, *Étym.*, XI, 44.
4. Pour cette dernière partie de la fable 102, le Mythographe reprend, sans le recopier textuellement, un passage de Fulgence, *Myth.*, II, 92. Fulgence écrit *uini passio* : la passion du vin, le mot passion pouvant avoir son acception moderne (cf. A. Blaise, *Dict. lat-franç. des aut. chrét.*, p. 598, *s.u. passio*). Cette lecture est celle de Kulcsár. À côté, il y a celle de Bode : *uini potio* : boire du vin, lecture qui se trouve dans l'apparat critique de Fulgence, édition Teubner 1970, leçon de Zink. L'apparat critique de Kulcsár étant muet sur ce point, le choix entre *passio* et *potio* est difficile, l'une et l'autre version se justifiant.
5. Cette dernière signification de Lyaeos, *lenitatem prestans* : "celui qui fait preuve de douceur", n'est pas en contradiction avec celle que nous avons vue *supra*, n. 3 : "celui qui délivre des soucis".

***

(103) Autonoé

Autonoé, la troisième fille de Cadmos, épousa Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène ; elle en eut un fils, Actéon[1]. Ce dernier chassait dans les forêts quand, soudainement, dans la vallée de Gargaphie, il surprit Diane nue, qui, fatiguée par la température estivale et une longue chasse, se baignait dans une fontaine[2]. Elle en fut irritée et, pour l'empêcher de parler, elle le changea, dit-on, en cerf et il périt dévoré par ses propres chiens. Commentant cette scène, Anaximène[3] écrit : "Actéon aimait la chasse, mais, arrivé à l'âge mûr et voyant la vanité de la chasse devant les dangers que faisait courir cet art, il s'épouvanta ; pourtant, tout en fuyant les dangers de la chasse, il ne renonça pas à l'amour qu'il portait à ses chiens et il perdit presque toute sa fortune à les nourrir pour rien. C'est la raison pour laquelle on le montre dévoré par ses chiens".

1. Sur la généalogie d'Autonoé, cf. *supra, fab.* 99.
2. La vallée de Gargaphie se trouve en Béotie ; elle est *succinctae sacra Dianae*, "consacré à Diane court-vêtue" (Ov., *M.*, III, 156). Et, dans cette vallée, une source lui était plus particulièrement attribuée, celle qui est au centre de cette fable.

3. Anaximène, né à Lampsaque au IV^{ème} siècle av. J.-C., fut professeur d'Alexandre le Grand. Il consacra au moins deux livres aux scènes mythologiques représentées sur les tableaux ou les mosaïques. C'est pourquoi Fulgence, le modèle du Mythographe pour cette dernière partie de la fable – sans que le Mythographe pourtant ait repris tout le texte de Fulgence – écrit : "Anaximène, qui a écrit sur les tableaux de l'Antiquité, dit dans son livre II etc." (Fulg., *Myth.*, III, 107).

***

(104) Aristée

Après que son fils eut été déchiré par ses chiens, Aristée, poussé par sa mère, quitta Thèbes et gagna l'île de Céos[1], alors vide de présence humaine. Ensuite, après l'avoir quittée, il passa en Sardaigne, en compagnie de Dédale.

1. Kéos, ou Kéa, est l'une des Cyclades, au sud-est du Cap Sounion, entre le Cap Sounion et l'île de Kythnos.

***

(105) Agavé

Agavé, la quatrième fille de Cadmos, était l'épouse d'Échion : son mépris pour le divin Liber était tel qu'elle allait jusqu'à monter dans un arbre pour le guetter avec une arme. Son fils, Penthée, roi de Thèbes, qui dédaignait pareillement le culte qu'on lui rendait, niait qu'il fût né de Sémélé ; de plus, faisant fi des avis du devin Tirésias qui l'invitait à faire s'avancer au devant de Liber les Thébains, la tête couronnée de lierre, et à lui rendre un culte, il interdit à ses sujets d'obéir aux avertissements et ordonna sur le champ à ses serviteurs de le lui amener enchaîné quand il serait arrivé à Thèbes. Liber, pour tromper cet être insensé, prend l'apparence d'Acétès, son compagnon[1], et est conduit enchaîné puis jeté en prison. Alors la folie s'empara de la mère et de son fils : Agavé, pensant que son fils, qui venait à sa rencontre, était un veau, prit une arme et, sous le coup de

la folie, le décapita ; Liber s'échappa, sain et sauf. Agavé, de son côté, ayant recouvré ses esprits tout de suite après le meurtre, comprit qu'elle venait de décapiter son fils.

1. Le nom d'Acétès se retrouve chez Ovide (*M.*, III, 582), où est développé cet épisode, résumé par le Mythographe, et chez Servius (*Én.*, IV, 469) qui commente le même événement.

***

(106) Tirésias

Tirésias, fils d'Évérès[1], Thébain de souche[2], sur le mont Cyllène, frappa de sa baguette deux serpents qui s'accouplaient ; à cause de cela, il fut changé en femme. Quelque temps plus tard[3], les surprenant une nouvelle fois en train de s'accoupler au même endroit, il les frappa encore de sa baguette et retrouva son apparence première. Cela se passait au moment où Jupiter et Junon avaient une discussion sur le fait de savoir qui, du mâle ou de la femelle, éprouvait le plus de plaisir dans l'acte sexuel. Choisi comme juge, Tirésias, qui avait fait l'expérience de l'un et l'autre sexe, avait affirmé que si l'on comparait le plaisir de l'homme et celui de la femme, ce dernier serait trois fois plus important[4]. Irritée de cette réponse, Junon lui coupa les mains et lui creva les yeux[5] ; mais, devant cela, Jupiter lui accorda de vivre sept générations humaines et d'être tenu pour le plus crédible des devins. À travers ce Tirésias dont nous venons de parler, c'est le temps dans sa durée que l'on veut nous signifier[6]. Au printemps, il est qualifié de mâle parce qu'alors les bourgeons sont durs, renfermés sur eux-mêmes ; aussi, lorsque le temps, dans sa durée printanière, a vu s'accoupler les espèces animales sous l'effet d'une excitation interne et qu'il les a frappées de sa baguette, autrement dit du feu de la passion, il se change en femme, quand il s'enveloppe des feux de l'été[7]. Car si l'on voit l'été sous l'aspect d'une femme, c'est parce que tout ce qui est venu au jour émerge de son enveloppe. Mais une fois passée la saison de la reproduction, avec la venue de l'automne, il reprend son aspect premier, replié et resserré sur soi. Enfin, quand il est pris comme arbitre entre ces deux divinités – je veux dire ces deux éléments –, le feu et l'air, il présente, dans son jugement, de justes

arguments. En effet, pour permettre le développement des semences, le rôle de l'air est trois fois plus important que celui du feu : l'air permet la fécondation du sol, l'apparition des feuilles et l'augmentation des fruits ; le soleil, lui, ne sait que faire mûrir ce qu'il y a dans les grains. Si Junon l'a rendu aveugle, c'est que la saison hivernale est voilée par le brouillard et les nuages de l'atmosphère : mais Jupiter, à travers ces brumes mystérieuses, lui donne la connaissance préalable, c'est-à-dire la conscience de ce qui va naître.

1. Malgré la leçon *Perierae* que l'on trouve dans certains manuscrits, et les autres présentant tous une forme commençant par P, j'ai préféré suivre la restitution de Mai, se conformant à la tradition : Évérès. Sa mère était la nymphe Chariclo.
2. Sa famille, par Évérès et Oudaeos, se rattachait aux *Spartoi* (cf. *fab.* 98).
3. Une précision chronologique est apporté par Ovide : "... *septem / Egerat autumnos ; octauo rursus eosdem / Vidit ...*" : "... il avait passé sept automnes (en étant femme) ; au huitième, il les revit ..." (Ov., *M.*, III, 326).
4. La question de la proportion, dans l'acte de chair, du plaisir féminin par rapport au plaisir masculin a été développé par J.-Cl. Carrière dans une note de sa traduction de *la Bibliothèque* d'Apollodore, Besançon-Paris, 1991, p. 225, n. III, 72, 1.
5. En dehors de M. I, *fab.* 16, expliquant la colère de Junon outragée par cette réponse de Tirésias, tous ceux qui ont traité de ce mythe, que ce soit Fulgence (*Myth.*, II, 77), Hygin (*Fab.* LXXV), Apollodore (3, 6, 7), se contentent de montrer que Junon est irritée de la réponse de Tirésias, cette irritation ne pouvant avoir comme cause que ce que P. Grimal (*op. cit., s.u.* Tirésias, p. 459 b) appelle la révélation du "grand secret de son sexe". Pourquoi est-ce outrager la femme que de lui dire que son plaisir dans l'amour est de loin supérieur à celui de l'homme ?
   Une réponse peut être trouvée, me semble-t-il, dans le concept de la femme, éternelle descendante d'une Ève pécheresse, concept qui traverse toute l'histoire de l'Église catholique. Ce regard sur la femme se manifeste tout particulièrement dans la condamnation d'un plaisir physique qui n'aurait d'autre fin que lui-même, donc non motivé par une intention procréatrice. Cette tradition va des avertissements des premiers Pères de l'Église aux dernières Encycliques de Jean-Paul II. Tous ces textes manifestent une condamnation du plaisir sexuel : par la faute d'Ève, la femme est devenue, par essence, coupable et c'est la reconnaissance de cette culpabilité que refuse Junon par son irritation.
   Ce texte paraît donc significatif, car il semble montrer, outre de nombreux autres témoignages, la nature "monastique" du Mythographe.
   Peut-il aider la recherche de sa datation ? La réforme "grégorienne" est du XI^{ème} siècle et, par exemple, la chasteté, "nouveau martyre" *, que s'impose un Robert d'Arbrissel passant ses nuits au milieu des femmes qui peuplent sa toute nouvelle abbaye de Fontevraud date du début du XII^{ème} siècle. Toutefois, même au milieu des "licences" du clergé dans les siècles qui précédèrent, des voix se sont élevées pour les condamner.
   Si donc, il n'est pas possible, à partir de ce seul texte, de tirer une conclusion chronologique, il semble possible, sans la forcer, d'y voir une main "cléricale".

*Ces mots sont ceux de Geoffroy de Vendôme, admonestant Robert d'Arbrissel pour son attitude qu'il ne comprend pas (cf. J. Dalarun, *Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevraud*, Albin Michel, Paris 1985).

6. Le thème développé dans cette phrase est emprunté à Fulgence (*loc. cit.*), qui écrit : "*Teresiam enim in modum temporis posuerunt quasi teroseon, id est aestiua perennitas* : on a vu en Tirésias une mesure du temps, une sorte d'été éternel, c'est-à-dire *aestiua perennitas*". Cette dernière expression est la traduction latine du grec θέρος αἰών (theros aion), θέρος signifiant l'été (*aestiua*) et αἰών, le temps, l'éternité, même si, grammaticalement, la forme *teroseon*, θέρος αἰών, n'est pas exacte – d'ailleurs la lecture n'est pas assurée et les manuscrits D et G de Fulgence portent la forme *tereseon* ; il faudrait sans doute lire *terouseon*, le temps de l'été, θέρος étant une forme de nominatif alors que l'on attend le génitif θέρους, complément de αἰών. Le Mythographe n'a pas repris la fin de la citation de Fulgence.
7. La dernière proposition, *dum in estatis feruorem mutatur* : "quand il s'enveloppe des feux de l'été" qui veut être une précision apportée par le Mythographe, est en réalité une tautologie ; on retrouve d'ailleurs les mêmes mots : *feruoris aestu* devient *aestatis feruorem*. Fulgence se contentait d'ajouter *id est in aestatis feruorem*.

***

(107) Branchos

Branchos, aimé d'Apollon, était un homme habile dans la connaissance du futur. Voici sa fable. Un certain Cius, descendant d'Apollon à la dixième génération, après avoir déjeuné au bord de la mer, était parti en oubliant son fils appelé Smicros. Ce dernier arriva sur les terres d'un certain Patrôn[1] qui, après l'avoir accueilli, l'envoya faire paître ses chèvres avec ses propres enfants. Un jour, ils prirent un cygne qu'ils enveloppèrent dans un morceau d'étoffe. Ils se battaient pour savoir qui apporterait ce présent à leur père quand, fatigués par la lutte, ils soulevèrent l'étoffe et découvrirent une femme ; frappés de terreur, ils s'enfuyaient quand celle-ci les rappela pour leur dire que Patrôn éprouvait pour le jeune Smicros une affection toute particulière. Ils rapportèrent à Patrôn ce qu'ils avaient entendu. Alors Patrôn se mit à aimer Smicros comme son fils et lui donna sa fille en mariage. Enceinte de lui, cette dernière vit dans son sommeil le Soleil pénétrer dans sa gorge et sortir de son ventre. Aussi, une fois né, l'enfant fut-il appelé Branchos, parce que sa mère avait vu le Soleil [traverser sa gorge] avant de pénétrer son sexe[2]. Ayant donné, dans une forêt, un baiser à Apollon, il en devint possédé et,

après avoir reçu la couronne et la baguette[3], il se mit à rendre des oracles puis, soudainement, on ne le vit plus nulle part. On lui éleva un temple, le Branchiadon[4] ; aussi, des temples sont consacrés à Apollon, temples qui, suite au baiser de Branchos, sont appelés "Philésiens"[5].

1. Le mot *Patronus* est-il le nom propre d'un personnage qui paraît évoqué par sa fonction ou sa nature de *paterfamilias* ? Les Latins – et plus précisément Varron, qui rapporte la fable (Lact., *Théb.*, VIII, 198) – ont sans doute voulu transcrire le grec Πάτρων : patron, protecteur, mot dérivé de πατήρ : le père, qui évoque la même idée. Et précisément chez Lactance, le personnage s'appelle *Patron* (Lact., *loc. cit.*).
2. Pour que le jeu de mots sur Branchos soit complet, il faut restituer *per fauces*, à travers sa gorge, comme je l'ai fait dans la traduction ; ce qui est d'ailleurs le texte du modèle Lactance, citant Varron (Lact., *Théb.*, VIII, 198), repris par M. I, *fab.* 80. Le jeu de mots s'explique par le grec où il existe deux mots βράγκος : l'un, βράγκος (ὁ), c'est l'enrouement ; l'autre βράγκος (τὸ), au pluriel, signifie les branchies. L'un et l'autre, à des degrés divers, évoquent la respiration, allusion aux *fauces* par où pénétra le Soleil. Une traduction littérale pourrait être "les bronches".
3. La couronne – au départ, un rameau détaché d'un arbre sacré et qui s'est recourbé et replié sur lui-même – et la verge, ou baguette, sont reçus des dieux comme signes de l'inspiration divine (cf. Daremberg et Saglio, *op. cit., s.u. corona*, T. 1, 2ème partie, p. 1524b). À moins qu'il ne s'agisse de "l'ancêtre" du bâton augural, le *lituus*, bâton sans nœud, recourbé en forme de trompe.
4. Cet oracle, très fameux, se trouvait sur les côtes d'Ionie, un peu au sud de Milet. Les descendants de Branchus, les *Branchidae*, étaient les ministres héréditaires de cet oracle. Hérodote (I, 157 ; VI, 19) et Pausanias (2, 10, 4 ; 9, 10, 2) y font plusieurs fois allusion ; par la suite, il prit le nom d'oracle d'Apollon de Didyme.
5. La traduction correspond au texte édité par Kulcsár, et c'est aussi celui de Bode. Mais Lactance, le modèle du Mythographe jusqu'à cette phrase, et que M. I a suivi jusqu'au bout, était bien plus précis : "En même temps, on consacra à Apollon des temples qui furent appelés "Philésiens", soit à cause du baiser de Branchos, soit à cause du combat que se livrèrent les enfants".
   Des deux étymologies proposées, la première est la plus vraisemblable. *Philesius* est en effet un surnom d'Apollon (Pline, *Nat.*, 34, 75) qui reprend le terme grec φιλήσιος, épithète d'Apollon, comme le dit Macrobe, *Sat.*, I, 17. L'adjectif φιλήσιος, dérivé de φιλήτης, l'amant, évoque bien les sentiments d'Apollon pour le jeune Branchus. Mais il existe un autre φιλήτης, le voleur, le filou. Sénèque écrit : "... *Latronum more, quos* φιλήτας *Aegyptii uocant* ..., à la manière des voleurs que les Égyptiens appellent φιλήτας" (Sén., *Ep.*, 51, 13). Ce sens, également attesté chez Hésiode, *Tr. et J.*, 375, pourrait évoquer la lutte des enfants pour s'approprier le cygne, *certamine puerorum,* par l'intermédiaire de l'adjectif φιλήσιος, la forme φιλησία, le goût du vol, étant attestée chez Hésychius.

***

(108) Mopsos

Mopsos, fils d'Apollon et de Mantô, qu'une amitié fidèle unit à Jason, montra de tels talents dans l'art de la divination qu'à sa mort des temples lui furent dédiés. Du fond de leurs sanctuaires, souvent les gens reçoivent des réponses.

***

(109) La Sibylle

Apollon chérissait la Sibylle d'un amour chaste et il lui offrit la possibilité de lui demander ce qu'elle désirait. Elle prit du sable dans ses mains et lui demanda de vivre autant d'années [qu'il y avait de grains]. Apollon lui répondit que la chose était possible à la condition de quitter l'île d'Erythrae où elle demeurait pour ne jamais la revoir[1]. Elle partit donc s'établir à Cumes où sa voix, seule, retenait une vie que son corps avait abandonnée. Ses concitoyens l'apprirent et, poussés soit par la jalousie, soit par la pitié, lui envoyèrent une lettre scellée avec de la craie, selon la manière antique ; à cette vue, elle s'évanouit dans la mort. Si, pour certains, elle avait mis par écrit les destins de Rome, c'est parce qu'après l'incendie du temple d'Apollon[2], les livres furent portés à Rome de l'endroit où elle avait vécu[3]. En fait, la Sibylle s'est appelée Phémonoé, car ce nom est un terme générique ; en effet "sibylle" se dit pour toute jeune fille qui est inspirée par la divinité. Car, pour d'autres, "dieu" se dit *sios* et *bule*, c'est l'"avis" ; donc la sibylle, c'est en quelque sorte "l'avis du dieu"[4].

1. À vrai dire, Erythrae, ville de Lydie, n'est pas une île, mais plutôt une presqu'île, dans la mesure où elle se situe au fond d'une vaste baie, à l'ouest de la presqu'île qui fait face à Chios.
2. À cette époque, il ne s'agit encore que de l'endroit où s'élève l'*altus Apollo* dont parle Virgile (*Én.*, VI, 9), statue monumentale d'environ quatre mètres et demi, dit-on. Par la suite, sur l'emplacement inférieur de l'acropole établie sur une colline de lave, à courte distance de la mer, s'éleva le temple d'Apollon dont on voit encore les restes.
3. Les livres en question, les Livres Sibyllins, sont des recueils d'oracles qui, de neuf qu'ils étaient au départ, n'étaient plus que trois quand Tarquin le Superbe consentit à les acheter. Jusqu'à l'époque d'Auguste, ils furent consultés quand

de grands troubles agitaient l'État. Ils étaient conservés par les *quindecimuiri sacris faciundis*, chargés de l'interprétation de ces textes. À partir de 38 av. J.-C., ils furent déposés dans le temple d'Apollon.

4. Essai d'étymologie discutable pour un terme, σίβυλλα, à propos duquel P. Chantraine parle d'origine inconnue (P. Chantraine, *op. cit.*, p. 1001). Cette étymologie est due à Servius (*Én.*, III, 445) qui, encore une fois, part de l'effet pour remonter à la cause : la Sibylle étant inspirée par la divinité, son nom doit refléter sa fonction. Si effectivement ἡ βουλή, c'est la volonté, l'avis, quand on parle des dieux, et si σιός est bien l'équivalent de θεός, c'est en dialecte laconien et le mot n'apparaît que dans quelques rares formules de serment, et chez des écrivains chrétiens, pour parler de la divinité.

***

(110) Ses livres

C'est bien durant le règne de Tarquin qu'une femme[1] apporta à ce dernier neuf livres qui, pour Virgile, appartenaient à la Sibylle de Cumes, pour Varron, à celle d'Erythrae[2] ; dans ces livres, il y avait les destins de Rome ainsi que les moyens de les prévenir. Pour ces livres, elle demanda trois cents philippes, monnaie qui, alors, avait une grande valeur[3]. Elle fut repoussée, mais, le lendemain, elle revint après en avoir brûlé trois et demanda la même somme ; le troisième jour, après en avoir encore brûlé trois, elle revint avec les trois derniers et elle reçut la somme demandée. Ces livres étaient conservés avec beaucoup de soin dans le temple d'Apollon. Durant la guerre civile, les prédictions étaient déjà[4] répandues parmi le peuple et les maux attachés au destin de Rome étaient visibles de tous.

1. Servius, le modèle, est plus précis, qui donne le nom de la femme : Amalthée (Serv., *Én.*, VI, 72).
2. Pour Virgile, c'est bien la Sibylle de Cumes qui annonce les destins promis à Énée et à ses "Romains" : "*Ultima Cumaei uenit iam carminis aetas* : Le voici venu, le dernier âge prédit par la prophétie de Cumes" (Virg., *Buc.*, IV, 4) ; de même, lorsqu'Énée rencontre la Sibylle à Cumes, il lui adresse ces mots : "*Hic ego namque tuas sortes arcanaque fata / dicta meae genti ponam ...* : Je disposerai [dans ce sanctuaire] tes oracles et les secrets des destinées annoncées à mon temple ..." (Virg., *Én.*, VI, 72-73). Pour Varron, cf. *Gen. pop. Rom.* frg. 19. Mais nous avons vu, fable précédente, que la tradition réunissait ces deux sibylles en une même personne venue d'Erythrae à Cumes.
3. Les *philippici* – les philippes – ne peuvent être que les statères d'or frappés par Philippe de Macédoine qui régna, d'abord en tant que régent, puis que roi, de

359 à 336 av. J.-C. En effet, les statères émis durant ce temps et en particulier celui qui rappelait la victoire de son bige aux Jeux Olympiques de 348, se répandirent immédiatement dans tout le monde grec ; ceux frappés en 348 devinrent même, par le canal des Massaliotes, le prototype du monnayage d'or gaulois, un siècle plus tard. Cela justifie donc bien le qualificatif de *pretiosi* : de grande valeur.

Certes, au premier degré, on pourrait voir, dans cet emploi de *philippici*, un anachronisme : la frappe des monnaies datant du IV^{ème} siècle avant J.-C. et la vente des Livres Sibyllins à Tarquin le Superbe ayant eu lieu durant le règne de ce dernier, entre 534 et 509. Mais il faut considérer ici le philippe moins comme une pièce frappée par Philippe II de Macédoine que comme le symbole d'une pièce de très grande valeur, ce qui, d'ailleurs, ne fait qu'accentuer celle des Livres Sibyllins.

Pour la datation de la frappe du bige victorieux, on se reportera à l'ouvrage suivant : *Olympionikai i vincitori negli antichi agoni Olimpici, Acti della accademia nazionale dei Lincei*, Roma, 1957, Seria 8, vol. 8, fasc. 1, 1957.

4. "*Iam* : déjà", parce que les Livres Sibyllins ne furent déposés dans le temple d'Apollon qu'en 38 av. J.-C. et que les guerres civiles avaient commencé bien avant cette date. Cf. fable précédente, n. 3.

***

(111) Io

Io était la fille d'Inachos, roi d'Argos ; Jupiter s'en éprit et, alors qu'il s'attardait auprès d'elle, survint Junon. Craignant de la voir surprendre Io, il changea cette dernière en génisse et, afin de ne pas trahir sa maîtresse, il en fit don à Junon qui la réclamait. Alors Junon lui donna comme gardien Argus[1], fils d'Arestor[2], qui avait des yeux sur tout le corps. Après que Jupiter eut envoyé Mercure pour le faire périr, Junon le changea en paon et lança un taon sur Io[3] ; celui-ci l'ayant persécutée sur toute la surface de la terre, elle arriva enfin en Égypte où, par la volonté de Jupiter, elle devint Isis. Et si l'on imagine qu'Isis a traversé la mer sous l'aspect d'une génisse, c'est parce qu'elle l'a traversée sur un navire où était représentée une génisse. Les honneurs que les Égyptiens rendent au navire d'Isis confirment la croyance en ce fait.

1. Ce personnage, descendant du premier Argos, fils de Zeus et de Niobé, est plus connu sous la forme latinisée de son nom : Argus.
2. J'ai restitué le nom réel du père d'Argus, à partir du texte de Servius, modèle du Mythographe (*Én.*, VII, 790), forme confirmée par Ovide (*M.*, I, 624).

3. Servius Danielis ajoute au mot *œstrum* : *muscam animalibus infestam* : mouche hostile aux animaux (Serv., *loc. cit.*). N'oublions pas que Io est transformée en génisse.

***

(112) Isis

Isis est le génie de l'Égypte : en agitant le sistre[1] qu'elle porte de la main droite, elle indique les crues et les décrues du Nil et, avec le vase qu'elle tient de la main gauche, comment il se répand sur toutes les basses terres. [Le mot] *isis*, en égyptien, signifie la terre et, pour les Égyptiens, la terre, c'est Isis[2], la déesse.

1. Le sistre, du grec σεῖστρον, est un instrument musical lié au culte d'Isis et qui, comme tel, a connu son développement en Égypte et que l'on rencontre en Gaule après l'introduction du culte d'Isis à l'ouest du bassin méditerranéen. La forme la plus fréquente est celle du sistre à tringles. En Égypte, c'est un arceau trapézoïdal, muni de trois ou quatre tringles, sistre dit à *naos* "qui semble n'avoir jamais quitté la terre égyptienne" (Ziegler, *les instruments de musique égyptiens au Musée du Louvre*, Paris, R.M.N., 1979). Par contre, dans les exemplaires, ou les fragments d'exemplaires, trouvés ou représentés en Gaule, l'arceau à tringles est arqué. Il existe également des sistres arqués pourvus de petites cymbales.
2. J'ai été obligé de développer un peu cette dernière phrase pour mieux faire comprendre ce que le texte du Mythographe, repris à Servius (*Én.*, VIII, 696), avait d'un peu lapidaire. Car le mythe d'Isis présente de nombreux rapprochements avec celui de Déméter à laquelle on l'a assimilée : mère du dieu-soleil, elle recherche Osiris, son époux, tué par le dieu de l'Ombre, tout comme Déméter est en quête de Perséphone, sa fille enlevée par Hadès, dieu des Enfers. L'assimilation Isis-la terre et Isis-la déesse rappelle l'interprétation de la mythologie grecque : Déméter, c'est la Terre-Mère.

***

(113) Osiris

Osiris, le mari d'Isis, était un Géant dont le corps fut mis en pièces par son propre frère, Typhon ; Isis, la reine d'Égypte, tout en pleurs, le rechercha longtemps et, après l'avoir enfin retrouvé, lui rendit hommage. C'est pourquoi, lorsque le peuple célèbre sa fête, il feint de le rechercher et, quand il l'a enfin retrouvé, il lui rend hommage par ces mots dits en grec : nous t'honorons.

Scholie du manuscrit R.

Stace : "[Que je t'invoque] selon ta préférence ... suivant le rite des Achéménides ou sous le nom d'Osiris ..."[1].

1. Apparemment, l'intérêt de ce vers se trouve dans la citation du nom d'Osiris, car, grammaticalement il est incorrect, la première partie du vers renvoyant à une autre manière d'invoquer Apollon : "sous le nom du rouge Titan". Mais une autre finalité se trouve dans l'évocation d'un syncrétisme religieux rassemblant les divinités orientales, grecques et romaines, sous la dénomination commune d'Apollon (Stace, *Théb.*, I, 718).

***

(114) Le van du divin Liber

Isis, après avoir retrouvé les membres d'Osiris, les déposa, dit-on, dans un tamis. Il en est de même pour le divin Liber : aux mystères célébrés en son nom, il y a un van parce que le culte du divin Liber vise à purifier l'âme ; ainsi, lors de ses mystères, les hommes se purifient tout comme le van purifie les grains de blé. Et s'il a été appelé Liber, c'est parce qu'il libère[1], lui dont Orphée dit qu'il fut également mis en pièces par les Géants.

1. Jeu de mots entre *Liber*, le nom du dieu, et le verbe *liberare* : délivrer. Cf. *supra fab.* 99, n. 9.

***

(115) Vénus

Vénus, indignée de voir Proserpine, fille de Jupiter et de Cérès, mépriser le mariage, suscita chez Pluton, que sa crainte de Typhoée, celui qui vomit ses flammes sur l'Etna, avait fait sortir des Enfers, le désir d'enlever Proserpine (la fille de Jupiter et de Cérès)[1], alors qu'elle cueillait des fleurs sur le sommet de l'Etna. Après avoir abusé

d'elle, il s'enfuyait à la hâte quand il fut arrêté par l'intervention de la nymphe Cyané, celle qu'avait aimée le fleuve Anapis[2]. Mais lui, plein de colère, écarta celle qui lui faisait ainsi opposition, en la frappant de son sceptre. Par ce coup, elle fut violemment précipitée dans les Enfers où elle fut changée en eau courante ; la fontaine qui porte son nom est voisine de celle d'Aréthuse[3].

1. J'ai mis entre parenthèse ce qui est une répétition de la première ligne. Il s'agit manifestement d'une faute de lecture de la part du copiste.
2. L'Arapis est une rivière de Sicile qui se jette dans la mer au sud de Syracuse, à travers des marais.
3. La source Cyané se trouve à Syracuse, donc voisine de la fontaine d'Aréthuse qui, elle, jaillit dans l'île d'Ortygie.
   Lactance, le modèle du Mythographe, dans ce commentaire fait à partir d'une citation de Stace : *Cyaneis maris* (*Théb.*, V, 347), résume un long texte d'Ovide (*M.*, V, 341-437) dont il n'a retenu que l'essentiel. On y apprend, par exemple, les raisons qui font fuir Pluton hors des Enfers : il craint que les efforts de Typhée, pour se dégager de la Sicile qui le recouvre et l'oppresse, n'ouvrent une voie pour descendre en son royaume. Mais le Mythographe, à son tour, résume le texte de Lactance, ce qui peut, parfois, rendre le texte obscur.

***

(116) Proserpine

Proserpine, autrement dit Perséphone[1], avait été enlevée par le divin Dis[2] ; Cérès, des flambeaux à la main, la recherchait par toute la terre, l'appelait de ses cris à tous les carrefours, sur tous les chemins[3]. Il en est resté quelque chose dans le culte qui lui est rendu, lors de jours bien précis où les femmes poussent des cris dans les carrefours[4].

1. Proserpine, déesse des Enfers à Rome, a très vite été assimilée à Perséphone, la déesse grecque, fille de Déméter (Cérès, en latin).
2. La signification littérale du groupe *Dis pater* est "le Père des Richesses". Mais, de très bonne heure, cette qualification a servi à désigner Pluton ; l'adjectif *dis*, contraction de *diues*, est l'équivalent du grec πλοῦτος (ὁ) : la richesse, d'où, par euphémisme, dérive le nom du dieu Πλούτων, *Pluton*, en latin.
3. Il est pratiquement impossible, en français, de rendre la paronomase *triuia, quadriuia* : carrefours de trois et quatre routes.

4. Le mot *ululatus*, le cri, omis dans tous les manuscrits, a été restitué par Kulcsár d'après le texte de Servius, le modèle du Mythographe (*Én.*, IV, 604).

***

(117) Cérès

Alors que Cérès ne cessait de rechercher sa fille, elle s'approcha d'une fontaine pour apaiser sa soif. Des paysans de Lycie l'aperçurent et voulurent l'empêcher de boire ; troublant l'eau avec leurs pieds, ils laissèrent échapper à son nez un bruit indécent. Elle en fut irritée et les changea en grenouilles qui, maintenant encore, imitent ce bruit avec leur croassement[1]. Les eaux du Pantagias, un fleuve de Sicile[2], coulaient, abondantes, et recouvraient de leur grondement presque toute la Sicile, d'où le nom de Pantagias[3]. Par la suite, le fleuve couvrant la voix de Cérès à la recherche de sa fille, la divinité, dans sa toute-puissance, lui ordonna de demeurer silencieux[4].

1. Cette mésaventure était aussi arrivée à Latone qui errait, à la recherche d'une terre qui voulût bien l'accueillir (cf. M. II, *fab.* 27).
2. Le Pantagias, ou Pantacyes, est une petite rivière, sur la côte est de la Sicile, qui se jette dans la mer entre Mégare et Syracuse.
3. L'étymologie n'est pas invraisemblable. Dans ce mot, on reconnaît en effet *panta*, en grec πάντα, forme de l'adjectif πᾶς : tout, et, dans la seconde partie du mot, *-gias*, en grec -κυας, le radical κυ –, grossir, enfler, que l'on retrouve dans les verbes κύω et κυέω : être grosse ou enceinte, et dans le nom κῦμα (τὸ) : le flot. Le Pantagias – en grec Παντακύας –, c'est "celui qui est gros, plein, qui recouvre tout".
4. L'asyndète entre les deux parties du texte, l'affaire des paysans de Lycie et l'histoire du Pantagias, montre bien le "collage" des deux emprunts : le premier à Lactance, *Narr.*, VI, 4, et le second à Servius, *Én.*, III, 689. Ce qui a sans doute poussé Bode à éliminer la seconde partie. Mais, au contraire, cette maladresse formelle montre bien le désir du Mythographe de traiter de manière exhaustive le cycle des aventures de Cérès.

***

(118) Sa quête

Cérès ne renonçait pas à rechercher Proserpine qui lui avait été ravie ; elle arriva dans la cité d'Éleusis, auprès de Céléos, roi d'Athènes[1]. Celui-ci la reçut avec beaucoup d'attention, lui révélant le nom de celui qui avait enlevé Proserpine. Sensible à son geste, elle s'offrit comme nourrice de son fils, appelé Triptolème, fils que lui avait donné son épouse Hiona[2]. La reine l'accueillit volontiers comme nourrice de son fils qu'elle lui donna à élever[3].

1. Deux versions de la fable relative à la filiation de Triptolème vont se télescoper dans cette fable et les suivantes. Pour certains mythographes, Triptolème est le fils d'Éleusis – ou Éleusius – le héros éponyme de la ville du même nom (cf. Servius, *Géorg.*, I, 19 ; Hygin, *Fab.* CXLVII ; Lactance, *Théb.*, II, 382). Au contraire, chez Apollodore (*Bibl.*, I, 4, 5 ou III, 14, 7), il est le fils de Céléos, lui-même fils d'Éleusis et de Hiona. Notre Mythographe, tout en reprenant le texte précité de Servius, le modifie pour faire de Triptolème le petit-fils d'Éleusis : alors que Servius – et, après lui, Lactance – écrivent *Ceres ... uenit ad Eleusium regem ...*, il modifie le texte : *Ceres ... uenit ad Eleusiam ciuitatem ad Celeum regem*. Par contre, *fab.* 119, le père qui surprend Cérès recouvrant de feu le jeune Triptolème est Éleusius. Enfin, *fab.* 121, le père est bien Céphéus (Céléos), mais celui qui appelle Éleusis, la ville qu'il vient de fonder, du nom de son père, et qui institue le culte de Cérès est bien Triptolème. Les deux versions se sont donc télescopées.
2. Pour le nom de l'épouse de Céléos, j'ai suivi la lecture de Kulcsár qui est aussi celle de Bode, le Mythographe ayant lui-même pris ce nom chez Lactance (*Théb.*, II, 382). Pourtant ce nom est loin de faire l'unanimité : Servius Danielis parle d'une Cyntinia (*Géorg.*, I, 19). Mais la forme la plus ancienne semble être celle d'Apollodore : Métanéira, Métanira (Apd., *Bibl.*, I, 5, 1)
3. Cette fable, ainsi que la suivante, est une "recomposition" du Mythographe, à partir, essentiellement, de trois sources : Servius, *Géorg.*, I, 19, Lactance, *Théb.*, II, 382, Hygin, *Fab.* CXLVII et, accessoirement, Servius, *Géorg.*, I, 163. C'est à ce dernier texte qu'il emprunte le nom du roi Céléos, mais c'est chez Lactance qu'il trouve le nom de la reine, *Hioma* ou *Hiona*.

***

(119) L'immortalité de son nourrisson

Cérès voulait rendre son nourrisson immortel ; c'est pourquoi, le jour, elle le nourrissait de son lait divin et la nuit, en cachette, elle le couvrait de feu. Ainsi, il grandissait selon une méthode différente

de celle dont usent les mortels. Mais le père s'en étonnait et, une nuit, il regarda : alors que Cérès couvrait l'enfant de feu, il poussa un cri[1]. Celle-ci, pleine de colère, fit mourir de peur Éleusius[2] tout en accordant à Triptolème, son nourrisson, un présent d'une durée éternelle. En effet, elle lui donna à distribuer des semences de blé ainsi qu'un char auquel étaient attelés des dragons[3] et, tiré par ces derniers, il ensemença toute la terre.

1. Chez Apollodore, c'est la mère, Métanira, qui surprend Cérès (Apd., *loc. cit.*).
2. Le nom du père n'est plus Céléos (*fab.* 118), mais Éleusius ou Éleusinus ; le Mythographe suit maintenant Hygin (*loc. cit.*), sans se rendre compte du changement de nom (cf. *fab.* 118, n°1).
3. Servius précise que ce sont des serpents ailés (*Géorg.*, I, 163).

***

(120) Triptolème

Triptolème, avec le présent que lui avait offert Cérès, semait ses grains de blé dans tous les pays. Il arriva chez Lyncos, roi de Scythie où il faillit perdre la vie. En effet Lyncos, désireux de s'attribuer la propriété de ce que son hôte avait apporté, décida de tendre un piège à Triptolème ; mais ce dernier, informé du danger, tira son glaive et se mit à la poursuite de Lyncos. Lyncos fut changé en un fauve qui prit son nom et se fit remarquer par ses mœurs changeantes[1].

1. Le fauve est évidemment le lynx : les taches variées de son pelage reflètent les variations du caractère de Lyncos.

***

(121) Le roi Céphée

Une fois Triptolème revenu chez lui, le roi Céphée[1], croyant voir en lui un rival, s'efforça de le faire périr ; mais Cérès l'apprit et lui donna l'ordre de remettre son royaume à Triptolème ; en cet

endroit, il éleva une cité à laquelle il donna le nom de son père[2]. C'est lui qui, le premier, institua des fêtes religieuses en l'honneur de Cérès ; en grec, on les appelle les Thesmophories[3].

1. La forme *Cepheus*, que le Mythographe a trouvée chez son modèle Lactance (*Théb.*, II, 382), est une faute de lecture, ou une confusion avec l'un des deux héros qui portent ce nom. Le roi envisagé est bien Céléos, ainsi désigné chez Hygin, *Fab.* CXLVII.
2. Il s'agit de la ville d'Éleusis ; cf. *supra fab.* 118, n. 1.
3. Les Thesmophories sont des fêtes en l'honneur de Déméter (Cérès), célébrées dans la plupart des cités grecques auxquelles seules les femmes mariées pouvaient assister.

***

(122) Comment Proserpine fut retrouvée

Après avoir longtemps recherché Proserpine qui avait été enlevée par Pluton, Cérès finit enfin par apprendre qu'elle était aux Enfers. À cause de cela, elle implora l'aide de Jupiter dont la réponse fut qu'elle pourrait en revenir si elle n'avait absorbé aucune nourriture aux Enfers. Mais celle-ci, dans l'Élysée, avait déjà absorbé des grains de grenade que lui avait donnés Ascalaphos, fils du Styx[1]. Aussi Proserpine fut-elle dans l'impossibilité de revenir sur terre. Dans sa colère, Cérès changea Ascalaphos en hibou. En vérité, Cérès, dit-on, obtint de Jupiter que Proserpine demeurât six mois avec sa mère et six mois avec son mari. Mais on a imaginé cette histoire parce que Proserpine, c'est aussi la Lune qui, sur la durée d'une année, s'élève pendant six mois et s'abaisse pendant les six autres ; autrement dit, chaque mois, pendant quinze jours, elle paraît s'élever vers les espaces supérieurs et, pendant quinze jours, s'abaisser vers les espaces inférieurs.

1. Le rôle d'Ascalaphos varie selon les auteurs. Pour Ovide, il n'est qu'un délateur : Proserpine, de son propre chef, "a pressé entre ses lèvres ... sept grains", à l'insu de tout le monde, sinon d'Ascalaphos qui la dénonce (Ov., *M.*, V, 537-538). Et pour cela, Proserpine est condamnée à rester aux Enfers. Chez Apollodore, c'est Pluton lui-même qui lui donne un pépin de grenade "pour empêcher qu'elle ne reste longtemps auprès de sa mère". Ascalaphos, fils

d'Achéron et non du Styx, comme l'écrit le Mythographe à la suite de Servius (*Géorg.*, I, 39) "en porta témoignage contre elle" (Apd., *Bibl.* I, 5, 3 ; trad. J.-Cl. Carrière).

***

(123) Les Sirènes

Les Sirènes, filles de la Muse Melpomène et du fleuve Achéloos[1], étaient à la recherche de Proserpine, enlevée par Pluton, recherche totalement infructueuse. Finalement, elles obtinrent des dieux d'être transformées en oiseaux de façon à pouvoir poursuivre leur quête non seulement sur terre, mais aussi sur mer. Ce qui leur fut accordé. Après une longue recherche, elles finirent par arriver sur le rocher de Mars, qui se dressait à pic sur la mer, et entreprirent de s'y installer[2]. Il leur avait été aussi accordé de demeurer saines et sauves aussi longtemps qu'on entendrait leur voix[3]. Leur corps était, pour une part, celui d'un oiseau, pour l'autre, celui d'une jeune fille ayant des pattes comme celles d'une poule. La première chantait, la seconde jouait de la flûte et la troisième de la lyre ; au début, elles avaient habité près du Pélore[4], ensuite dans l'île de Capri. Séduits par leurs chants, les marins s'approchaient des rochers sur lesquels elles se tenaient et d'où elles chantaient ; leurs navires se brisaient sur les rochers et ils faisaient naufrage ; alors elles les dévoraient. Ulysse les défia et ainsi les conduisit à la mort. En effet, alors que son navire longeait le lieu où elles se tenaient, il fit boucher avec de la cire les oreilles de tous ses compagnons pour les empêcher de les entendre et ordonna d'être attaché au mât de son navire ; ainsi il put percevoir la douceur de leur chant tout en échappant au danger. Mais leur douleur devant la défaite fut telle qu'elles se précipitèrent dans les flots et firent ainsi l'expérience de la mort. En réalité, c'étaient des courtisanes qui réduisaient leurs clients à la misère ; c'est pourquoi on les a représentées comme les responsables des naufrages. Les Sirènes, en grec, ce sont donc, en latin, "celles qui attirent"[5] ; car il y a trois manières d'attirer : par le charme de la voix, par la beauté physique, par le commerce de ses charmes[6]. Si elles furent, dit-on, des oiseaux, c'est que, chez les amants, la passion ne dure qu'un moment et si on les représente avec des pattes comme celles des poules, c'est que tous leurs biens s'éparpillent au vent de leurs caprices. Si, dit-on, Ulysse, qui passe pour être "étranger à tout"[7], c'est-à-dire *omnium*

peregrinus, les a poussées à se tuer, c'est que la sagesse est étrangère à toutes les séductions du monde.

1. Elles passent aussi pour être les filles d'Achéloos et de Stéropé, ou encore d'Achéloos et de la Muse Terpsichore ; leur nombre aussi varie : dans l'*Odyssée*, elles ne sont que deux, mais elles peuvent être quatre ailleurs.
2. Pour Homère, l'île des Sirènes était située entre l'île d'Aiaié, où vit Circé, et le rocher de Scylla, près de la côte sud-ouest de l'Italie. Les Anciens l'identifiaient d'ordinaire à un archipel d'îlots côtiers appelés Sirénuses, au sud de la presqu'île de Sorente, en face d'Amalfi (Hom., *Od.*, XII, 39 *sq.*).
3. L'écart entre cette phrase et celle qui la précède montre bien le "collage". Depuis le début, le Mythographe suivait Lactance (*Narr.*, V, 9) puis, brutalement, il est passé à Servius (*Én.*, V, 864).
4. Le Pélore, à l'extrémité nord-est de la Sicile, est un des trois promontoires qui forment le triangle de l'île, sur lequel se trouve maintenant Torre di Faro.
5. En grec, Σειρήν (ἡ) est proprement la Sirène, telle que l'Antiquité l'a conçue ; puis, au sens figuré, elle est devenue la femme habile à séduire, exactement le sens du mot latin *trahitoria*.
6. La traduction veut conserver le jeu de mots entre le néologisme *trahitoriae*, "celles qui attirent" et le verbe *trahitur* ; l'expression *illecebra trahitur* serait mieux traduite par : "la séduction s'exerce [de trois manières]".
7. L'expression latine *omnium peregrinus*, étranger à tout, est la traduction latine exacte du grec ὅλων ξένος, olon xenos, c'est pourquoi je l'ai laissée telle quelle. Pour Fulgence (*Myth.*, II, 84), l'expression grecque serait l'étymologie du nom *Ulixes*, Ulysse. Au-delà du problème de la filiation entre le grec Ὀδυσσεύς et le latin *Ulixes*, par l'intermédiaire des formes Ὀλυττεύς, Ὀλυσεύς (C.I.G. 4, 7697), l'explication étymologique de Fulgence n'est pas sans intérêt, sinon au plan philologique, du moins au plan sémantique. En effet, il semble que Ὀδυσσεύς doive être rattaché au verbe *ὀδύσσομαι : être irrité contre, dans lequel on verrait "l'origine mythologique du nom Ὀδυσσεύς, au sens de "haï par les dieux et par les hommes". (Liddell-Scott, *Greek-English Lexicon*, nouv. éd., Oxford 1961). De nombreuses références dans l'*Odyssée* insistent sur ce caractère "étranger" du personnage. Toutefois P. Chantraine pense qu'il s'agit là d'une étymologie populaire remontant à l'Antiquité et à l'*Odyssée* elle-même, l'étymologie véritable étant ignorée (P. Chantraine, *op. cit.*, p. 776).

***

(124) Tantale

Tantale, roi de Corinthe, était l'ami des dieux qu'il recevait souvent à sa table. Un jour, la nourriture venant à manquer, il désira éprouver leur nature divine en offrant comme nourriture à ses invités

son fils Pélops qu'il venait de tuer. Tous s'abstinrent sauf Cérès qui mangea une épaule ; les dieux chargèrent Mercure de le faire revenir chez les vivants et on lui rendit une épaule d'ivoire. Si l'on dit que Cérès fut la seule à en manger, c'est qu'elle est aussi la Terre qui fait se décomposer les corps et ne conserve que les ossements. D'autre part, si c'est Mercure qui fut chargé de la faire revenir, c'est parce qu'il est aussi le dieu de la sagesse prévoyante. Quant à Tantale, on dit qu'aux Enfers il subit le châtiment suivant : plongé dans l'Éridan des Enfers, il meurt de faim sans pouvoir ni boire l'eau dans laquelle il se trouve, ni goûter aux fruits qui l'entourent. À travers lui, c'est donc l'avarice qui est représentée, comme le dit Horace : "Pourquoi ris-tu ? Une fois le nom changé, c'est ton histoire qui est racontée"[1]. La ville de Canope se trouve à côté d'Alexandrie que fonda Alexandre, à la ressemblance de sa chlamyde[2].

1. Horace, *Sat.*, I, 1, 69-70.
2. Cette dernière phrase demande quelques commentaires. Le premier est celui de sa place à la fin de cette fable. Reprise d'un commentaire de Servius (*Géorg.*, IV, 287), elle n'a aucun rapport de sens avec ce qui précède et, d'ailleurs, n'apparaît ni dans l'édition de Bode, ni dans les deux familles de manuscrits les plus importants. On peut donc légitimement admettre qu'il s'agit d'un extrait appartenant à une autre *fabula* et maladroitement placé ici par un copiste.
   Les autres remarques tiennent au contenu même de cette phrase. Canope se trouve effectivement à côté d'Alexandrie, à quelques kilomètres à l'est, sur la bouche occidentale du Nil. C'était une cité fameuse par son grand temple de Sérapis, mais aussi par son commerce et son luxe. Ainsi Virgile parle du "peuple fortuné de Canope la Pelléenne" (*Géorg.*, IV, 287).
   Quant à l'édification d'Alexandrie, *instar chlamydae suae*, elle avait frappé l'Antiquité. Sérions les questions : nous n'aborderons pas le débat entre la chlamyde macédonienne, moins haute, et la chlamyde athénienne. A. Bernand a bien montré qu'il s'agissait de la chlamyde macédonienne, c'est-à-dire "d'une pièce d'étoffe rectangulaire ayant trois côtés droits et un quatrième arrondi aux angles". A. Bernand, *Alexandrie la Grande*, Artaud, Paris, 1966, p. 51. C'est Strabon qui semble être le premier écrivain à avoir parlé de cette ressemblance : "L'aire de la ville a la forme d'une chlamyde ; les longs côtés de la chlamyde sont ceux qui baignent les eaux de la mer et du lac, avec un diamètre d'environ trente stades (environ cinq kilomètres et demi), et les côtés courts sont formés par les deux isthmes de sept à huit stades de largeur chacun, et enserrés d'un côté par la mer et de l'autre par le lac (le lac Maréotis)" (Strabon, *Géogr.*, XVII, 793, 8 ; traduction Pascal Charvet). J. Yoyotte commente : "Le diamètre doit s'entendre vraisemblablement comme une ligne allant du point médian du pourtour de la chlamyde au point médian du cou. Les distances données ensuite par Strabon (7-8 stades) pour la largeur de chacun des deux isthmes nord-sud représentent un peu plus que la moitié de la distance qui va aujourd'hui de la Corniche (en partant du centre du port est) au point le plus proche du canal.

Il est vraisemblable que ces distances correspondent à l'enceinte ptolémaïque de la ville". J. Yoyotte, P. Charvet, St. Gompertz, *Strabon, le voyage en Égypte*, (Nil éditions, Paris, 1997).
Après Strabon, Diodore, dans sa *Bibl. Hist.*, XVII, 52, puis Plutarque, *Alex.*, 26, 8, vont reprendre la comparaison. Commentant ce dernier, et pour mettre fin à la "querelle" sur la nature de la chlamyde, A. Bernand écrit : "Nous pensons que Plutarque a tout simplement voulu parler de la chlamyde développée, c'est-à-dire posée à plat sur le sol. Ainsi la hauteur apparaît deux fois moins grande que la largeur, ce qui correspond bien au site d'Alexandrie, la distance entre la mer et le lac Maréotis correspondant à la hauteur de la chlamyde et la ligne des remparts qui, au sud, clôturaient la ville par ce dispositif légèrement arrondi aux angles sud, figurant les angles inférieurs de ce manteau". A. Bernand, *op. cit.*, p. 52. Pline également fera allusion à cette comparaison (Pline, *Hist. Nat.*, V, 62).
Le lecteur désireux d'avoir une information plus complète sur cette question doit lire l'article de Claire Préaux dans la *Chronique d'Égypte*, 43, 1968, pp. 176-187 : "*Alexandrie et la Chlamyde*".

***

(125) Danaos et Égeste

Danaos et Égyptos[1] étaient frères, fils de Bélos, lui-même frère d'Agénor, père de Cadmos[2]. Danaos, de plusieurs épouses, eut cinquante filles ; Égyptos, son frère, autant de fils. Égyptos demanda à son frère Danaos de donner ses filles en mariage à ses propres fils. Ayant appris de l'oracle qu'il périrait des mains de son gendre, Danaos gagna Argos et il fut le premier, dit-on, à construire un navire, navire qui fut appelé Argo, du nom de la ville[3]. Devant cela, Égyptos envoya ses fils à la poursuite de son frère, avec l'ordre de tuer Danaos ou de ne plus revenir auprès de lui. Une fois arrivés à Argos, ceux-ci entreprirent d'assiéger leur oncle. Voyant toute résistance vaine, Danaos donna ses filles en mariage aux fils de son frère ; mais celles-ci, après leur mariage, obéirent à leur père en mettant toutes leurs maris à mort. Une seule, Hypermestre, la plus jeune[4], fit grâce à son mari qui, par la suite, tua Danaos, pour que l'oracle fût accompli. Pour ce crime, elles furent condamnées, aux Enfers, à la peine suivante : verser de l'eau dans un tonneau percé sans jamais voir la fin de leurs épreuves.

1. Le Mythographe a écrit *Egestus*, tout comme M. I, *fab.* 131 ; il s'agit d'une confusion soit avec le fils de Thyeste, Égisthe, soit avec Égeste, le fils du dieu-

fleuve sicilien. En réalité, il s'agit d'Égyptos, le héros éponyme de l'Égypte. La correction sera développée tout au long du texte.

2. La lecture de Kulcsár, *fratrꝭ*, est mauvaise : Danaos et Égyptos ne peuvent être les frères de leur oncle ! Car c'est leur père, Bélos, qui est le frère d'Agénor. Il faut donc restituer la forme *fratris*, mot apposé à *Beli*. D'ailleurs, ces précisions familiales sont le fait du Mythographe car elles ne se trouvent pas chez Lactance, le modèle (*Théb.*, II, 222).
3. La fable de Danaos, en particulier son départ et son arrivée à Argos, sont bien connus de la mythologie. Apollodore précise même que le navire fut construit "sur les instructions d'Athéna" (Apd., *Bibl.*, II, 1, 4).
4. Le qualificatif *minima*, la plus jeune, appliqué à Hypermestre est le fait du Mythographe. Il est d'autant plus surprenant que la tradition en fait l'aînée des Danaïdes, qui, pour cette raison, avait été "réservée" à Lynceus, ce dernier, par sa mère, étant de sang royal (cf. Apd., *op. cit.*, II, 1, 5).

***

(126) Tityos

Tityos était un fils de la Terre[1] et il était si grand qu'allongé sur le sol, il recouvrait neuf arpents[2]. Il s'éprit de Latone ; c'est pourquoi il fut transpercé par les flèches d'Apollon et condamné, aux Enfers, au châtiment suivant : voir son foie, toujours renaissant, dévoré par un vautour[3].

1. Tityos n'est qu'indirectement un fils de la Terre. Sa mère véritable est Élara que Jupiter, son amant et le père de l'enfant, cacha au sein de la Terre pour le soustraire à la jalousie de Junon.
2. Si l'on admet qu'un arpent équivaut, à peu près, à 25 ares, neuf arpents représentent 22500 m^2, c'est-à-dire deux hectares 1/4, ce qui représente une taille considérable ! Mais ce texte est une paraphrase d'un vers de Virgile : *Én.*, VI, 596.
3. Pour cette fable, le mythographe s'inspire de Servius, *Én.*, VI, 595. Virgile ne parle que d'un seul vautour : *Immanis uoltur*. Mais Servius, après avoir rapporté la fable, ajoute qu'Homère, à l'origine de cette fable, parle bien de deux vautours : γῦπε (gupé), duel de γύψ (gups) (*Od.*, XI, 578) et explique que le singulier a une valeur générique ou collective. C'est ce qui fait que les auteurs qui en ont traité ont parlé de deux vautours et que notre Mythographe – qui recopie *textuellement* Servius – ne cite qu'un seul vautour.

***

(127) Sisyphe

Brigand sanguinaire, Sisyphe s'était emparé d'une éminence située entre deux mers, à savoir la mer de Sisyphe et la mer de Léchée[1] ; il avait l'habitude de faire périr les gens qui passaient le long de celle-ci en faisant rouler sur eux un énorme rocher. Pour expier ce crime, on dit qu'aux Enfers il fait rouler un rocher, en remontant la pente d'une éminence et que, sans jamais se reposer, il s'acquitte de cette épreuve qui consiste à faire rouler ce rocher qui toujours retombe. On dit aussi que Jupiter avait confessé à ce même Sisyphe le rapt d'Égine, la fille du fleuve Asopos, et que Sisyphe, avec une inconséquence traîtresse, avoua la chose au père qui était à la recherche de sa fille : ce fut la raison d'un tel châtiment aux Enfers. Certes, Lucrèce donne une bonne explication de tout cela quand il affirme que tout ce que nous imaginons à propos des Enfers se trouve dans notre vie[2]. Ainsi, pour lui, Tityos représente l'amour, c'est-à-dire la passion qui, pour les naturalistes et les médecins, a sa place dans le foie, comme le rire dans la rate ou la colère dans la bile ; c'est aussi la raison pour laquelle on dit que, une fois dévoré par un vautour, il renaît pour recevoir son châtiment ; en effet, le plaisir qui n'est assouvi qu'une fois est insatisfait et est toujours ravivé. Lucrèce dit aussi[3] qu'à travers ceux sur lesquels une pierre menace toujours de tomber, ce sont les gens superstitieux qui sont représentés, ceux qui toujours éprouvent des peurs inconsidérées et qui, sur les dieux et le ciel, ont un mauvais jugement ; les hommes pieux sont ceux qui éprouvent une crainte respectueuse. D'autre part, à travers ceux qui roulent une pierre, c'est la poursuite des honneurs ainsi que les échecs qu'il veut désigner, car ce n'est pas un échec qui empêche les candidats de poursuivre leur quête des honneurs. Et à travers la roue, il vise ceux qui font des affaires[4].

1. Le Léchée est l'un des deux ports de Corinthe, celui situé sur l'Isthme et qui regarde le golfe de Corinthe ; l'autre, appelé ici "le port de Sisyphe", est le Cenchrée qui, par le golfe Saronique, ouvre sur la mer Égée. La hauteur occupée par Sisyphe est évidemment la future Acrocorinthe, la citadelle de Corinthe.
2. Luc., *De nat. rer.*, III, 978-979 : "Tous les châtiments que la tradition place dans les profondeurs de l'Achéron, quels qu'ils soient, c'est dans notre vie qu'on les trouve".
3. Luc., *De nat. rer.*, III, 995 *sq.* Le Mythographe ne cite pas textuellement Lucrèce, il ne fait qu'en reprendre les idées qu'il présente dans un ordre personnel.

4. Cette dernière phrase se comprend mieux si l'on y ajoute la dernière proposition de Servius (*Én.*, VI, 596) que n'a pas reprise le Mythographe : "*negotiatores qui semper tempestatibus turbinibusque uoluntur* : les hommes d'affaires qui sont continuellement roulés dans les tempêtes et les tourbillons".

***

(128) Ixion

Ixion, fils de Phlégyas, régnait sur les Lapithes, un peuple de Thessalie, et était très aimé de Jupiter. Celui-ci, ayant eu pitié de lui, le fit monter au ciel où il eut l'audace de proposer à Junon une relation coupable. Elle se plaignit à Jupiter de son audace et, sur les conseils de ce dernier, elle lui présenta la Nuée à laquelle s'unit Ixion et il en naquit les Centaures. Quant à Ixion, revenu chez les mortels, il se glorifia de son union avec Junon ; pour cette raison, Jupiter le frappa de sa foudre et, aux Enfers, il le fixa sur une roue à laquelle il était attaché par des serpents et qui devait tourner sans cesse[1].

1. Le Mythographe a emprunté ce texte à Lactance (*Théb.*, IV, 539), en y ajoutant quelques détails pris chez Servius (*Én.*, VI, 601) : c'est aux Enfers que tourne la roue d'Ixion à laquelle il est attaché par des serpents.

***

(129) Explication de la même fable

De même que, dans le discours latin, rien n'a plus de crédit que la vérité, de même, dans le discours grec, rien n'est plus embelli que le mensonge. On a prétendu que le nom Ixion, c'était comme Axion (ἄξιον), autrement dit "le mérite personnel"[1], et que Junon était la déesse qui règne sur les empires ; aussi, quand le mérite personnel aspire au pouvoir, il ne gagne qu'une nuée, c'est-à-dire une illusion du pouvoir[2]. Démocrite rapporte qu'Ixion fut le premier, en Grèce, à rechercher la gloire qui s'attache au pouvoir : il fut le premier à recruter cent cavaliers pour son service personnel ; d'où leur nom de centaures, vu qu'il s'agissait de cent hommes armés ; on aurait même

dû les appeler "centhippes", étant donné qu'on les représente mêlés aux chevaux[3]. Mais s'il fallut peu de temps à Ixion pour s'emparer du pouvoir, il en fut rapidement chassé et le perdit ; de là, sa condamnation à la roue : quand une roue est en mouvement, elle ne demeure jamais à la même place ; cela pour dire que tous ceux qui gagnent le pouvoir par les armes et la violence courent le risque de se le voir soudainement enlevé, soudainement arraché[4]. Quant à la fiction des Centaures, voici l'explication de cette fable. Un roi de Thessalie, qui habitait Péléthronion, une place forte de Thessalie[5], [aussitôt après la découverte de l'art de dresser les chevaux] envoya ses gardes ramener ses bœufs harcelés par un taon ; alors qu'en courant ils n'arrivaient pas à les suivre, ils furent les premiers à monter sur des chevaux – l'art de les dresser venait d'être découvert[6] – et, grâce à leur vitesse, ils ramenèrent les bœufs à l'étable, en s'aidant de leurs aiguillons. Ce sont eux qui, soit à cause de leur allure rapide soit parce qu'ils leur faisaient boire, la tête inclinée, l'eau du fleuve Pénée, donnèrent naissance à la fable concernant l'existence des Centaures. Pour d'autres, la fable des Centaures fut imaginée pour symboliser la rapidité de la vie humaine à travers la très grande rapidité du cheval.

1. En contractant le texte de Fulgence (*Myth.*, II, 95), le Mythographe devient peu clair. Le point de départ est un jeu de mots, entre *Ixion* et *Axion*, neutre de l'adjectif grec ἄξιος (axios), en latin *dignus*, digne de. Puis le même nom à l'accusatif, *Ixionem*, entraîne l'apax *Axionem* et, jouant sur cette dernière forme, Fulgence passe à ἀξίωμα (axioma), en latin *dignitas* : le mérite. Et Fulgence écrit : *axioma enim Grece dignitas dicitur* : en effet, en grec, *axioma* veut dire *dignitas*. Mais le Mythographe n'a pas repris cette phrase, ce qui rend son texte plus difficilement compréhensible.
2. Le sens de cette phrase est, à nouveau, plus clair si l'on ajoute la fin du texte de Fulgence, non reprise par le Mythographe : *regnum enim illud est quod perenniter duraturum est*, "en effet, le pouvoir est ce qui est fait pour durer éternellement".
3. L'étymologie de Fulgence, reprise par le Mythographe, n'a aucune valeur, le mot étant grec : κένταυρος. *Centauri* n'a donc rien à voir avec *centum armati*. Par contre, l'apparition des Centaures dans ce texte est, elle, très justifiée : les Centaures, en effet, sont nés de *Kentauros*, monstre issu de l'union d'Ixion, de la Nuée et des cavales thessaliennes (cf. Pind., *Pyth.*, IV, 41). Le mot *centippi* est au centre d'une remarque humoristique de l'auteur : plutôt que *centauri*, de *centum armati*, on aurait dû les appeler *centhippi, centum hippi*, mot hybride fait à partir du latin *centum*, cent, et du grec ἵπποι (hippoi), les chevaux, en latin *equi*.
4. La traduction ne peut rendre tous les effets stylistiques du texte latin ; parallélisme, répétition, paronomase : *subito ereptiones subito elisiones sustineant*.

5. En réalité, le Péléthronion était une partie boisée du mont Pélion, en Thessalie. La qualification d'*oppidum* est le fait de Servius (*Géorg.*, III, 115). Mais le terme peut avoir d'autres acceptions : c'est l'antre où Chiron éleva Achille, puis un roi des Lapithes etc.
6. Ce passage doublonne avec celui que, plus haut, j'ai mis entre crochets et qui ne se trouve pas dans l'édition de Bode ni dans les deux familles de manuscrits les plus importantes.

***

(130) Pirithoos

Pour son mariage avec Hippodamie, Pirithoos, roi des Lapithes, un peuple de Thessalie, invita au festin le peuple voisin des Centaures, dont Rhoetos, Pholos et Hylaeos, et d'autres encore, le plus grand nombre possible, ainsi que tous les dieux, à l'exception de Mars. La divinité en fut irritée et suscita une excitation belliqueuse chez les convives, qui prirent les armes. Ainsi, les Centaures, échauffés par le vin, voulurent faire irruption dans la chambre de la jeune épousée puis, enivrés[1], ils entreprirent d'enlever également les épouses des autres Lapithes, mais ils échouèrent, vaincus par le roi Pirithoos. Dans le même combat, périt Caenée[2] : il avait été d'abord une jeune fille qui, pour avoir été possédée par Neptune, obtint de changer de sexe, devenant même invulnérable ; cependant, en combattant avec les Lapithes contre les Centaures, il périt par le fait de coups de bâton répétés qui l'enfoncèrent dans le sol. Mais après sa mort, elle retrouva son sexe[3].

1. Les Centaures étant d'abord "échauffés par le vin" puis "enivrés", on pourrait penser à un pléonasme. Certes, il y a progression dans l'ivresse mais cette maladresse est sans doute due au "collage" qu'a fait le Mythographe. Ce texte résulte de la juxtaposition de plusieurs extraits et, pour le passage concerné, de deux extraits de Lactance : au premier, *Théb.*, V, 261, il emprunte la formule "... *ebriatate caluissent* ..." et au second, *Théb.*, V, 263, "... *uino pleni* ...". Fatigue ? Inattention ?
2. Le Lapithe Élatos eut deux enfants : un garçon, Ischys, et une fille, Caenis, qui, devenue un homme sous le nom de Caeneus, retrouva son sexe après sa mort.
3. La dernière partie de cette fable, la mort de Caenée, reprend un texte de Servius (*Én.*, VI, 448) qui, lui-même, résumait Ovide (*M.*, XII, 459-535). Ce dernier, narrant le combat des Lapithes et des Centaures écrit à propos de la fin de Caenée : "... *alii sub inania corpus / Tartara detrusum siluarum mole ferebant*" : "d'autres prétendaient que son corps, sous l'amas des forêts, s'était

enfoncé dans les ombres du Tartare" (*op. cit.*, XII, 522-523). Il emploie donc le terme *detrusum*, du verbe *detrudo*, rencontré un peu plus haut (*op. cit.*, XI, 72), où Lyaeus tente de faire pénétrer dans le sol l'extrémité des pieds des Ménades. Dès lors, le sens s'éclaire : les Centaures, à la suite des coups portés avec les arbres qu'ils ont arrachés, ont peu à peu enfoncé Caenée dans le sol, le précipitant ainsi dans le Tartare.

***

(131) Histoire d'Amulius et de Numitor

Amulius et Numitor étaient frères. Amulius chassa Numitor du trône et mit à mort son fils ; quant à sa fille Ilia, il en fit une prêtresse de Vesta pour lui enlever tout espoir d'une descendance[1] dont il avait appris qu'elle pourrait exercer sur lui sa vengeance. Mars, dit-on, abusa de cette dernière qui donna naissance à Rémus et Romulus ; Amulius ordonna de les précipiter dans le Tibre avec leur mère. Mais, pour certains, l'Anio fit d'Ilia son épouse ; pour d'autres, parmi lesquels Horace, ce fut le Tibre ; d'où le vers : "Le fleuve, mari docile"[2]. Aussi dit-on de lui que, partageant les pleurs d'Ilia devant le meurtre de César, il déborda, comme pour le venger, jusqu'à Rome. Quant aux enfants, ils furent déposés sur la rive proche. Faustulus, un berger, les trouva et son épouse, Acca Laurentia, une ancienne prostituée, les accueillit et les nourrit. Par la suite, ces derniers, après avoir tué Amulius, remirent leur aïeul Numitor sur le trône. Le territoire d'Albe leur paraissant trop limité pour être partagé avec leur aïeul, ils s'en allèrent et, après avoir pris les augures, ils fondèrent une ville. Rémus, le premier, vit six vautours ; Romulus [Romus], ensuite, en vit douze, ce qui fit naître une querelle dans laquelle Rémus perdit la vie, et c'est à partir du nom de Romulus [Romus] que furent désignés les Romains. Quant à l'appellation Romulus [pour Romus], elle est due à cette sorte d'attirance que l'on a pour les diminutifs[3]. En ce qui concerne leur allaitement par une louve, il a été forgé pour cacher la honte qui se serait attachée aux fondateurs de la race romaine, et ce n'est pas sans raison. En effet, nous donnons aux prostituées le nom de louves, d'où le nom lupanar[4], parce que cet animal est bien placé sous la protection de Mars[5]. Ilia fut la mère de Rémus et de Romulus qu'elle conçut de Mars et, à sa mort, elle fut ensevelie sur les bords de l'Anio qui se jette dans le Tibre et, parce qu'en crue l'Anio emporta les cendres d'Ilia dans le Tibre, on dit

qu'Ilia s'est unie au Tibre. On admet que Carthage fut fondée soixante dix ans avant Rome et qu'entre la destruction de Troie et la naissance de Rome il y eut trois cent soixante années.

1. Les prêtresses de Vesta devaient rester vierges, comme la déesse elle-même.
2. Horace, *Od.*, I, 2, 20.
3. Tel quel, le texte ne peut se comprendre : pour que l'on puisse parler d'attirance pour les diminutifs, il faut qu'ils existent ! Or le texte n'en présente apparemment pas avant qu'il n'en soit question. En fait, Servius, le modèle, et M. II qui le suit, ne parlent pas jusqu'alors de *Romulus,* mais de *Romus, Romulus* étant le diminutif de *Romus*. Servius est très clair : "*Et a Romi nomine Romani appellati*, c'est à partir du nom de Romus que furent appelés les Romains". Et dans la phrase suivante, M. II a omis le complément *pro Romo*, pour Romus, à intercaler entre "*Vt autem* et *Romulus diceretur*" : quant à l'appellation "Romulus, *pour Romus*, elle est due etc.". La mise entre crochets de la forme *Romus* correspond au texte de Servius.
   Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de reprendre le problème, non encore définitivement résolu, des rapports entre les noms *Roma et Romulus*, mais, puisque le mythographe, reproduisant Servius, propose une explication à chercher dans le goût des diminutifs, il n'est pas incongru de rappeler brièvement l'état présent des recherches, en particulier de celles de W. Schulze dans son ouvrage *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin, 1966, Weidmann.
   Réfutant un fondateur éponyme qui aurait dû s'appeler *Romus*, W. Schulze oriente ses recherches vers une explication étrusque de la *gens Romulia* ou *Romilia* dont *Romulus* pourrait être l'éponyme, et qui avait ses terres sur la rive "étrusque" du Tibre, d'où le cognomen du consul de 455 av. J.-C. : *T. Romilius T.f. Rocus Vaticanus*. Après avoir montré que ce *nomen* venait effectivement d'Étrurie, que le suffixe -l-, rencontré dans de nombreux noms étrusques et latins, était une extension ultérieure de formes originelles simples – l'étrusque permettant une certaine liberté dans l'alternance entre formes élargies et simples –, et enfin conclu à la nécessité d'un nom de famille *ruma*, *Roma*, il ajoute : "Romulus, éponyme, d'après son nom, de la *gens Romulia*, alors renommée à Rome, a, d'après la fable, fondé Rome, c'est-à-dire, comme nous l'apprend la grammaire, la colonie étrusque *ruma*. Il me semble que l'on peut en déduire que les *Romilii* (*Rumina*), attestés dès les débuts de l'histoire romaine, sont identiques aux *Ruma* dont le destin a été de disparaître derrière le nom de la ville". W. Schulze, *op. cit.*, p. 579-582.
   Servius n'avait donc pas tort de voir dans le nom de *Romulus* un développement de *Roma* à défaut d'être un diminutif de *Romus*. Ce que confirme Dominique Briquel dans son étude sur "Rémus élu et réprouvé" : "Son nom (*Romulus*) est une formation secondaire par rapport au nom de Rome ; *Romulus* par rapport à *Roma* est comparable à l'ethnique *Romanus*... Au contraire le nom de *Remus* paraît ancien, quelle que soit la manière dont on l'interprète ; sur ce plan le frère exclu de la cité aurait la priorité". D. Briquel, *Recherches sur les religions de l'Ant. Class.* par R. Bloch et ses disciples, Paris, Champion, 1980, p. 268.
   Cette dernière remarque va tout à fait dans le sens de la présentation des héros dans le texte, où Rémus précède toujours Romus.

4. Le mot *lupanar* est bien un dérivé de *lupa*, la louve, la prostituée, mais il est à noter que l'emploi de *lupa* "prostituée" est attesté avant celui de *lupa* "louve" (Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 370, *s.u. lupa*).
5. G. Dumézil a bien montré les rapports entre Mars, Romulus et le loup. Le loup est un animal consacré à Mars. Lors de la bataille de Sentinum contre les Gaulois, en 295 av. J.-C., "un loup évoquant à la fois Mars et Romulus, donne bon moral aux combattants... Le loup – qui apparaît juste avant la mêlée – est équivalemment un signe de Mars et du fondateur". G. Dumézil, *Rel. Rom. Arch.*, Paris, Payot, 1974, p. 261.
Plus loin, le "comparatiste" montre que cette fable des jumeaux, ici Rémus et Romulus, se retrouve également chez les Indo-Iraniens : "Dans tout le RgVeda, le loup est un être mauvais..., la seule exception concerne les Násatya (équivalents indiens des dieux de la troisième fonction, c'est-à-dire de Quirinus, lui-même équivalent de Romulus divinisé) : à la prière d'une louve, ils rendent la vue à un jeune homme qui, pour la nourrir, avait égorgé les béliers de son père et à qui, en punition, celui-ci avait crevé les yeux. On sait le rôle de la louve "amie" dans la fable des jumeaux romains" G. Dumézil, *op. cit.*, p. 265.

***

(132) Le peuple des Phlégyens

Les Phlégyens étaient un peuple insulaire particulièrement impie et sacrilège envers les dieux. Neptune en fut irrité : de son trident, il frappa la partie de l'île qu'occupaient les Phlégyens et les engloutit tous[1].

1. Cette fable est empruntée à Servius qui commente le vers 618 du chant VI de l'Énéide : "Phlégyas, le plus malheureux, les avertit tous". Servius se pose la question de savoir si le mot Phlégyas est un nominatif singulier faisant référence au père d'Ixion subissant son châtiment aux Enfers, ou un accusatif pluriel désignant le peuple insulaire condamné par Neptune. Il faut alors admettre que le sujet est Thésée, cité au début du vers, qui avertit tous les Phlégyens. Après cela, Servius fait référence à Euphorion, poète grec du III^{ème} siècle av. J.-C. qui écrivit des épopées dont il ne reste que quelques fragments où s'accumulent des exemples allusifs tirés de la mythologie ; et c'est Euphorion qui rapporte la fable des Phlégyens.
L'aspect impie et sacrilège des Phlégyens apparaît chez Ovide (*M.*, XI, 413 *sq.*) où, dans le cycle consacré à Pélée, on voit "l'impie Phorbas, avec ses Phlégyens, fermer l'accès du temple de Delphes". Mais il s'agit alors des descendants de Phlégyas, le père d'Ixion et de Coronis.

***

(133) Acrisios

Acrisios, roi d'Argos, apprit de l'oracle qu'un enfant né de sa fille causerait sa mort. Il en fut troublé et construisit une tour de bronze dans laquelle il plaça sa fille Danaé avec, à l'intérieur, des jeunes filles comme gardiennes, et, à l'extérieur, des soldats et des chiens en sentinelles. Mais Jupiter, après s'être changé en une pluie d'or, et être passé entre les interstices des tuiles, se glissa dans le sein de la jeune fille qu'il rendit enceinte. Apprenant cela, son père l'enferma dans un coffre qu'il lança dans la mer. Elle fut emportée en Italie où elle fut recueillie par un pêcheur, en même temps que Persée qu'elle avait mis au monde là-bas ; elle fut présentée au roi qui en fit son épouse et qui, avec elle, fonda Ardée d'où Turnus tira son origine[1].

1. Le Mythographe a emprunté cette dernière phrase à Servius (*Én.*, VII, 367). Mais là où le Mythographe emploie le mot *unde* – traduit par "d'où" – Servius a écrit *a quibus* : "desquels". Turnus est bien un enfant d'Ardée, mais c'est avant tout un descendant du couple formé de la fille d'Acrisios – qui n'est pas nommée, mais tout le monde a reconnu Danaé – et du roi auquel elle fut présentée.
   Ardée, cité du Latium et près de la mer, était la capitale des Rutules dont Turnus était le roi à l'arrivée d'Énée. Il combattit Énée auquel Latinus avait donné sa fille Lavinia, après la lui avoir promise, et il tomba sous ses coups.

***

(134) Persée

Mais ensuite, Persée fut envoyé par le roi Polydectès pour tuer la Gorgone. Il revenait en volant[1], tenant à la main sa tête qu'il avait tranchée, quand il présenta à son grand-père Acrisios la tête de la Gorgone, le changeant en pierre.

1. Pour aider Persée dans sa mission, les nymphes lui avaient donné les sandales ailées qu'elles possédaient ; d'où l'emploi du verbe *uolare*.

***

(135) Les Gorgones

Les Gorgones étaient trois : Sthéno, Euryalé et Méduse, filles du roi Phorcys et de la nymphe Créto (Céto) ; elles n'avaient qu'un seul œil dont elles se servaient à tour de rôle[1]. Si quelqu'un les voit, il est aussitôt frappé de stupeur et changé en pierre. Pour Serenus[2], c'étaient trois jeunes filles d'une égale beauté et les jeunes gens qui les[3] voyaient étaient frappés de stupeur ; c'est là l'origine de la fiction qui les faisait changer en pierre celui qui les avait vues. En fait, elles étaient extrêmement riches, d'où leur nom de Gorgones, autrement dit "celles qui cultivent la terre" ; en effet γῆ (ἡ) (gè) veut dire la terre et *orgia* la culture[4]. Mais à la mort de leur père, c'est Méduse qui lui succéda sur le trône. Sa beauté la faisait demander en mariage par de nombreux prétendants, mais elle ne put échapper à Neptune ; et parce qu'elle s'était unie à lui dans le temple de Minerve et qu'auparavant elle se vantait d'être plus belle que Minerve, cette dernière changea ses cheveux en serpents ; aussi, celle qui était tout particulièrement recherchée par de nombreux prétendants était devenue un objet d'épouvante à cause de la disgrâce de son visage. Persée, le fils de Jupiter et de Danaé, partit la combattre, sur l'ordre de Polydectès ; après avoir reçu de Minerve un bouclier de cristal[5] – afin d'éviter d'être vu par la Gorgone – et après s'être soustrait, dès l'abord, au regard des filles de Phorcys[6], regard dont elles se servaient, chacune à leur tour, pour se protéger, il la tua ; après lui avoir tranché la tête, il en fit don à Pallas qui la porta sur la poitrine ; de son sang naquit la race des serpents. D'autre part, de son ventre sortit un cheval ailé, Pégase : s'élançant vers la montagne d'Aonie, en Béotie, il frappa le sol de son pied et fit jaillir la fontaine de Castalie, appelée aussi fontaine de Pégase ou fontaine de l'Hélicon[7], consacrée à Apollon et aux Muses, où boivent, selon la fable, philosophes et poètes ; en effet, les poètes sont, en quelque sorte, les prêtres des Muses. Si l'on dit, d'autre part, que les cheveux de Méduse étaient des serpents, c'est qu'elle était plus rusée que ses sœurs. Et si Persée, dit-on, s'est emparé de sa tête, c'est qu'après l'avoir tuée, il s'est emparé de son pouvoir ; on dit qu'il est venu là en volant parce qu'il y est venu en bateau[8].

Scholie du manuscrit M.

Le cheval Pégase : le mot Pégase vient de pègé, c'est-à-dire le torrent[9].

1. Avec ce détail, il semble que le Mythographe, en fait Servius (*Én.* VI, 289), ait confondu les Gorgones avec les Grées, leurs sœurs, qui elles, effectivement, n'avaient qu'un seul œil pour trois.
2. Il doit s'agir de Quintus Serenus Sammonicus qui jouissait à Rome d'une haute réputation de goût et de savoir et qui fut tué, par ordre de Caracalla, en 212 ap. J.-C. Il fut l'auteur d'un livre médical de plus de 1100 hexamètres, dont la matière provient, en grande partie, de Pline l'Ancien.
3. La lecture de Kulcsár *quam cum vidissent* n'est pas bonne ; il s'agit bien sûr de *quas*, forme employée par Servius (*loc. cit.*).
4. Le modèle du Mythographe est maintenant Fulgence (*Myth.*, I, 60) qui écrit : "Gorgo, c'est en quelque sorte l'équivalent de *georgigo* ; en effet, en grec, *georgi* (γεώργοι) veut dire agriculteurs". L'étymologie est correcte, sauf l'équivalence Gorgo – georgigo. *Orgia*, qu'il ne faut pas confondre avec le mot signifiant "les mystères", veut être l'équivalent du grec ἔργα (erga), les travaux. Mais le mot ne se présente sous cette forme *orgia* que dans le composé γεώργια (georgia), les champs cultivés. Il y a un autre composé, γεωργικός (georgikos), qui concerne l'agriculture, que l'on retrouve dans le nom de l'œuvre de Virgile, les *Géorgiques*. De toute manière, il n'y a pas de rapport entre les Gorgones, dont le nom dérive de l'adjectif γοργός, terrible, effrayant, et l'adjectif γεωργικός.
5. Le bouclier faisait office de glace, ce qui empêchait Thésée d'être vu par Méduse et ainsi il n'avait pas à la regarder directement, évitant la pétrification de son regard.
6. La périphrase désigne Méduse, fille de Phorcys ; mais la forme plurielle du complément "les filles de Phorcys" rappelle que les Gorgones n'avaient qu'un seul œil pour trois.
7. L'Hélicon est une chaîne de montagnes en Béotie, entre le lac Kopaïs et le golfe de Corinthe, où se trouve la source du même nom qui donne ce nom au fleuve qui en découle. Mais le nom le plus utilisé est celui de source Hippocrène, ou Source du Cheval, qui rappelle son origine.
8. Cf. *supra fab.* 134, n. 1.
9. En grec πηγή (ἡ), c'est l'eau courante, la source, mot dont l'origine est obscure. Le rapprochement avec Pégase (Πήγασος) est certes envisagé, mais il n'y a aucune certitude. Quant à *torrens*, de la même racine que le verbe *torreo* : faire sécher, il est devenu le "torrent" quand "on n'a plus envisagé ... que la rapidité et la violence de son cours et *torrens* en est arrivé à signifier non plus "un cours d'eau qui se dessèche" mais "un fleuve impétueux". (Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 696, *s.u. torreo*.). On peut, alors, trouver un rapprochement entre πηγή, Pégase et le torrent.

***

(136) Interprétation de la même fable

En réalité, la vérité est la suivante : la Gorgone, c'est la terreur ; la première représente bien sûr la terreur qui fragilise l'esprit ; la

seconde, celle qui, sous l'effet d'une terreur profonde, égare l'esprit ; la troisième, celle qui entraîne l'obscurcissement non seulement de l'esprit, mais aussi de la vue. C'est là l'origine de leurs noms : Sthéno ou la faiblesse ; Euryalé ou l'égarement[1], Méduse ou l'oubli[2], noms[3] qui font naître la terreur chez les hommes. C'est tout cela que Persée fit disparaître ; en grec, en effet, Persée, c'est le courage. Et s'il l'a tuée avec l'aide de Minerve, c'est que le courage allié à la sagesse vient à bout de toutes les terreurs. D'autre part, Minerve est représentée portant sa tête sur la poitrine car c'est là que se trouve toute la sagesse, celle qui confond les uns et reconnaît les cœurs insensibles et les ignorants. Si Pégase est né d'elle – Pégase, en effet, est l'équivalent de renommée –, c'est parce que le courage, en triomphant de tout, acquiert la renommée et si les poètes s'abreuvent à sa source, c'est parce qu'en voyant sa victoire, ils se précipitent pour chanter son courage[4].

1. *Mutatis mutandis*, c'est ce qu'écrira Diderot, exaltant le retour à la nature : "L'étendue d'une plaine égare nos yeux et notre âme" (fragment de lettre non datée).
2. Ces étymologies symboliques sont parfois discutables. Rien à dire pour celle de Gorgone, déjà vue *fab.* 135 *supra* n. 4. Euryalé, c'est la forme féminine de l'adjectif εὐρύαλος, ici substantivé, fait sur εὐρύς : vaste, spacieux et ἅλως : primitivement "aire à battre le grain", d'où le sens d'espace. Euryalé est donc celle qui égare l'esprit par la vastitude, l'immensité.
   Quant à Sthéno c'est la faiblesse (*debilitas*). Il faudrait donc rattacher le nom à l'adjectif στενός (stenos) : chétif, faible.
   Enfin Méduse, c'est l'égarement ou l'oubli. Pour écrire cette fable, le mythographe soit s'inspire de Fulgence (*Myth.*, I, 59-62), soit reprend une source qui leur est commune, mais en étant beaucoup moins précis. Pour Fulgence, Méduse est "*quasi meidusam, quod uidere non possit* : c'est en quelque sorte *meidusa*, parce qu'elle ne peut voir, rattachant *meidusa* à μὴ ἰδοῦσα : qui ne voit pas.
   Ces étymologies obéissent toutes à un même parti-pris : faire naître la terreur, ce que le Mythographe écrit clairement. Il faut que par leur nom même, elles soient marques d'épouvante : la Gorgone par son regard terrible, Euryalé par l'infini, Sthéno par la débilité et Méduse par la démence.
   La réalité semble bien différente. Le nom Sthéno, Stennio, doit être rapproché de σθένος : la force physique, c'est-à-dire exactement le contraire ; quant à Méduse, il faut rapprocher le nom de μέδουσα, nominatif fém. sing. du participe présent de μέδω : prendre soin de, régner. Μέδουσα, c'est *regina, dominatrix*. Ce que montrait d'ailleurs le texte, rapportant que Méduse, la fille aînée, avait pris la succession du roi son père.
3. La traduction correspond au texte édité par Kulcsár : *nomina*. Mais Bode a lu *omnia*, lecture que l'on retrouve chez M. I., *fab.* 127, et sur le manuscrit S de M. II. Le sens du texte n'en est guère modifié.

4. La liaison entre Pégase, le courage, et la renommée se fait à partir des ailes de Pégase : le courage engendre la renommée et cette dernière se répand comme si elle avait des ailes. C'est ce que développe Fulgence (*loc. cit.*) mais que n'a pas repris le Mythographe.

***

(137) Atlas

Atlas, fils de Japet et de Clyméné, reçut de Thémis, grande-prêtresse des dieux au commencement[1], l'avis de ne pas offrir l'hospitalité à un descendant de Jupiter, s'il voulait continuer à garder le jardin où se trouvaient les pommes d'or. C'est pourquoi il empêchait de pénétrer en Libye Persée, le fils de Jupiter et de Danaé, qui avait été envoyé par le roi Polydectès, le fils de Magnès, pour tuer la Gorgone Méduse. Mais celui-ci, revenant après avoir tué Méduse avec l'aide de Minerve, mit devant les yeux d'Atlas la tête de la Gorgone et le changea en montagne.

1. Thémis, fille d'Ouranos et de Gè, appartient à la race des Titans. Épouse divine de Jupiter, la seconde après Métis, elle est la personnification de l'ordre établi par les lois : elle règne dans les assemblées des hommes et convoque, sur l'ordre de Jupiter, le conseil des dieux. Mais elle est aussi représentée comme une déesse prophétique – d'où les mots de la *fabula* : *Atlas... a Themide responsum accepit* – et fut, dit-on, en possession de l'oracle de Delphes, succédant à Gè et précédant Apollon.
Cette double fonction est incluse dans le terme *antistes* : "celui – ou celle – qui se tient en avant, le chef. Usité surtout dans la langue religieuse" (Ernout-Meillet, *op. cit.*, p 653, *s.u. antistes*). La traduction "grande-prêtresse" paraît le mieux rendre les connotations du terme.

***

(138) Minerve

Un jour, au cours d'une réunion des dieux, Minerve jouait de la flûte quand les dieux, voyant sa bouche gonflée et difforme, se mirent à rire. Elle, ignorant la cause de ce rire, s'approcha du marais du Triton et alors, voyant ses lèvres gonflées, elle jeta sa flûte. Marsyas la trouva et, après en avoir fait usage, il devint si habile qu'il se

comparait à Apollon. La confrontation avec Apollon dura longtemps, jusqu'à ce que ce dernier, dans l'impossibilité de l'emporter, prenne une lyre et se mette à en jouer. Alors Marsyas laissa sa flûte mais ne put égaler Apollon qui l'attacha à un arbre et entreprit de le punir en le frappant à mort avec des verges. De son sang, naquit une fontaine qui prit son nom[1]. Pour rappeler la honte qui s'attache à Marsyas, on le représente avec une queue de cochon.

1. Pour Ovide (*M.*, VI, 382-400), la fontaine, source du fleuve du même nom, est née des larmes que versèrent Satyres, nymphes et bergers devant le malheur de Marsyas, et non de son sang. Cf. également M. I., fab. 122.

***

(139) Les morceaux joués par Apollon et par Marsyas

À cette joute, assistait Midas, roi de Lydie, qui fut choisi comme arbitre. Après avoir entendu les morceaux joués par l'un et par l'autre, son choix se porta sur Marsyas. Apollon en fut irrité et le condamna, pour sa sottise, à porter des oreilles d'âne. Ce dernier, pour les soustraire à la vue de tous, portait toujours une couronne sur la tête. Craignant que l'affranchi qui le coiffait n'en répandît le bruit, il lui imposa le port d'une couronne, en lui promettant que, s'il taisait son déshonneur, il l'associerait à son pouvoir. Mais l'affranchi, incapable de garder pour lui ce qu'il avait vu, creusa un trou qu'il reboucha après avoir confié à la terre que le roi Midas avait des oreilles d'âne. Sur ce même trou, vint à pousser un roseau ; les bergers s'en firent une flûte et ce que le coiffeur du roi avait confié à la terre, la flûte le faisait savoir quand les bergers voulaient jouer un air.

***

(140) Légende de Midas

Le roi Midas pria Apollon de transformer en or tout ce qu'il toucherait. Son souhait fut exaucé mais les conséquences devinrent source de tortures ; en effet il ne pouvait toucher un aliment sans

qu'aussitôt il ne fût changé en or. Suite à ses prières, il reçut d'Apollon l'avis d'avoir à se plonger trois fois la tête dans le fleuve Pactole pour être rapidement débarrassé de son tourment. Cette condition remplie, il échappa à son tourment et à cause de cela, le fleuve, dit-on, a charrié du sable mêlé d'or.

***

(141) Explication de la même fable

La vérité est que tout avare, quand il estime chaque chose par son prix, meurt de faim ; c'est ce qu'était le roi Mida(s). Mais, après avoir rassemblé toute sa fortune, à ce que dit Socrate[1], il détourna le fleuve Pactole, dont le cours, jusqu'alors, allait droit à la mer, par d'innombrables déviations afin d'irriguer son pays, et, en ayant dépensé les fruits de son avarice, il rendit le fleuve fertile. En effet, Mida(s), en grec, c'est comme *medenidon*, c'est à dire celui qui ne sait rien[2] ; car l'avare est d'une telle sottise qu'il ne sait même se rendre utile à soi[3].

1. Kulcsár, reprenant la lecture de certains manuscrits a opté pour la forme *Socrates*, là où le modèle, Fulgence (*Myth.*, II, 87-88), a écrit *Sosicrates Cizicenus*, Sosicrate de Cyzique, précisant qu'il a raconté cette anecdote *in libris historiae*. Mais Bode écrit qu'il ne faut pas repousser ce nom Socrate – bien sûr, il ne s'agit pas du philosophe athénien, mais d'un Grec qui vivait à Constantinople vers 380-440 ap. J.C. et qui écrivit une suite de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe jusqu'en 439, ouvrage digne de foi qui prend en compte l'histoire profane – "puisqu'il a écrit une histoire de Thrace et que Midas concerne la Thrace" (Bode, *Not. Crit. in Myth.* II, *fab.* 118).
2. Le Mythographe, à la suite de Fulgence (*loc. cit.*), présente l'étymologie du nom Mida(s), où il voit une contraction du grec μηδὲν ἰδών (medenidon), équivalent du latin *nihil sciens*, qui ne sait rien. Mais, telle quelle, l'équivalence n'est pas exacte : le correspondant du latin *nihil sciens* est μηδὲν εἰδών, μηδὲν ἰδών, signifiant qui ne *voit* rien.
3. L'exemple de Midas doit être considéré comme un exemple *a contrario* : quand tout ce qu'il touchait, y compris la nourriture, devenait or, il mourait peu à peu. Mais du jour où il a su dépenser ses richesses pour modifier le cours du Pactole, il est devenu utile à son pays.

***

(142) La dispute entre Neptune et Minerve

Sur l'Acropole de Thèbes, Neptune et Minerve se querellaient à propos du nom à donner à Athènes[1]. Les dieux furent d'avis de donner à la cité le nom de celui qui aurait fait aux mortels le cadeau le plus utile. Alors Neptune, après avoir frappé le rivage de son trident, fit apparaître le cheval, animal fait pour la guerre ; Minerve d'un coup de lance, fit naître l'olivier, ce qui fut jugé meilleur et considéré comme l'insigne de la paix. Et après, la cité fut appelé Athènes, autrement dit ἀθανάτη (athanaté), c'est-à-dire "l'immortelle"[2]. Aussi, la préférence ayant été accordée au présent de Minerve sur le don de Neptune, le rameau d'olivier notifie la supériorité de celui à qui il est offert sur celui qui l'offre. Autre conséquence : le proverbe "je donne de l'herbe" pour dire "j'accepte la défaite". En effet, quand, dans un combat, l'un donne de l'herbe, en guise de palme, à celui contre lequel il ne veut plus lutter, il reconnaît la supériorité de l'autre. D'autre part, au rameau d'olivier sont nouées des bandelettes pour montrer l'impuissance et la faiblesse de celui qui l'offre[3]. En effet, nous savons que les brebis ont toujours besoin de l'aide d'autrui[4]. Quant au cheval qu'avait fait apparaître Neptune, il s'est appelé pour les uns Scyphios, pour d'autres Scyron[5], pour d'autres encore Arion, celui qu'avait Adraste lors de la bataille contre Thèbes[6]. Et si l'on dit que Neptune a mis au jour le cheval, c'est que la nature de ce dernier est d'être rapide et toujours en mouvement, comme la mer. C'est également pourquoi les chevaux, à ce qu'on dit, sont sous la protection de Castor et de Pollux : les étoiles qu'ils sont devenus traversent le ciel très rapidement.

1. La présence de Thèbes dans cette phrase consacrée au nom que doit porter Athènes s'explique par le "collage" de deux emprunts : le premier, à Lactance (*Théb.*, XII, 632 : "Il (Stace, que commente Lactance) veut parler de l'Acropole, la citadelle de Thèbes, où il y eut dispute, dit-on, entre Neptune et Minerve", et le second dû à Servius (*Géorg.*, I, 12) : "Alors que Neptune et Minerve se disputaient sur le nom qu'ils donneraient à Athènes..."
2. Ἀθανάτη (athanaté), en grec, signifie effectivement immortelle et le nom de la ville d'Athènes dérive sans doute d'Athéna, dont Minerve est l'équivalent latin. Mais il ne semble pas y avoir de rapport entre le nom de la déesse et l'adjectif "immortel". En tout cas, les Anciens n'avaient pas fait le rapprochement. Dans le *Cratyle* de Platon, Socrate donne une étymologie très intéressante. Il cite d'abord les commentateurs d'Homère qui prêtent cette étymologie au poète : "voulant désigner *l'intelligence de la divinité* (théon

noêsis), il déclare ... qu'elle est la *raison divine* (ha théona), en substituant à l'ê l'a d'un dialogue étranger, et en ôtant l'i et le s". Mais, allant encore plus loin, Socrate fait dire à l'auteur : "Rien n'empêche, d'ailleurs, que ce soit *l'intelligence naturelle* (hè en tó êthéï noêsis), identifiée par lui avec cette déesse, qu'on ait voulu nommer *Éthonoê* ; mais on a modifié ... le nom qu'on croyait embellir, et l'on en a fait *Athénaa*" (Platon, *Cratyle*, 407 b. Trad. Louis Méridier). Si rien n'indique que ce soit là l'origine réelle du nom, il n'est nulle part question de rapprochement avec l'immortalité.
En réalité, l'immortalité est acquise par Athéna moins par son nom que par ce qu'elle représente. Et il faut ici reprendre le commentaire entier de Fulgence dont le Mythographe n'a cité qu'une partie : "*Minerua denique et Athene Grece dicitur quasi athanate parthene, id est immortalis uirgo, quia sapientia nec mori poterit nec corrumpi...*, ... parce que la sagesse ne pourra ni mourir ni être altérée" (Fulg., *Myth.*, II, 68). (cf. *supra fabula* 50 n. 4).

3. Pour bien comprendre cette dernière phrase, il faut se rappeler que, lors des sacrifices, la victime portait des bandelettes, ce qui caractérise bien le symbole d'infériorité qui s'y rattache.
4. La signification de cette phrase à l'allure gnomique, s'éclaire quand on se reporte au modèle (*Én.*, VIII, 128). Nous venons de voir que l'offre du rameau d'olivier est le symbole de l'acceptation de la défaite. Or joindre à ce rameau des bandelettes, conforte cette acceptation, car les bandelettes sont faites de la laine des brebis, animal qui est déjà un symbole de faiblesse. C'est, du moins, l'interprétation de Servius Danielis, *loc. cit.*, qui écrit, dans cette dernière proposition, après les mots *oues* : *unde lana e qua uittae*, "d'où la laine dont sont faites les bandelettes". Mais cette explication à la présence de cette phrase n'est pas la seule. Il y en a d'autres : la laine placée sous la protection de Minerve, déesse de la paix et de la guerre ; le caractère doux et paisible de la brebis, symbole de la paix.
5. Le nom de Scuphios (Σκύφιος) apparaît dans une scholie de Pindare, *Pyth.*, IV, 246 : Σκύφιος, *equus a Neptuno creatus*. Le deuxième nom, Scyron, est une restitution de G. Thilo dans son édition de Servius, *Géorg.*, I, 12, app. crit. l. 24.
6. Cf. Properce, *Élég.*, II, 34-37 : "Arion, ce coursier d'Adraste qui était doué de la parole". Lactance précise son origine : *Arion, quippe Neptuni filius* (*Théb.*, XI, 443).

***

(143) Minos

Alors que Minos, fils de Jupiter et d'Europe, s'approchait de l'autel de son père pour lui offrir un sacrifice, il pria la divine puissance de lui présenter une victime digne de ses autels. Apparut alors, soudainement, un taureau baigné de blancheur éclatante. Plein d'admiration, Minos, oublieux de son engagement sacré, préféra en

faire le chef de son troupeau – c'est aussi pour lui que Pasiphaé, la fille du Soleil et l'épouse de Minos, éprouva, dit-on, de la passion. Alors Jupiter, humilié par son fils, frappa le taureau d'une folie qui le fit dévaster non seulement les champs de Crète, mais encore toutes les villes. Hercule, envoyé contre lui sur l'ordre d'Eurysthée, en triompha et le ramena, enchaîné, à Argos. Eurysthée voulut le consacrer à Junon ; mais celle-ci, qui détestait ce présent parce qu'il intéressait la gloire d'Hercule, chassa le taureau en Attique où il fut appelé "le taureau de Marathon", du nom de la montagne de Marathon. C'est celui que, par la suite, tua Thésée, le fils d'Égée. Mais de Pasiphaé et du même taureau il sera parlé plus longuement[1].

1. Cf. *fab.* 144, 149, 151.

***

(144) Vénus

Ainsi, après avoir été informé par le Soleil de l'adultère de Mars et de Vénus, Vulcain entoura leur lit de chaînes d'acier très fines dans lesquelles Mars et Vénus qui n'avaient rien vu furent pris ; ils en furent délivrés, à leur grande honte, sous les yeux de tous les dieux. Profondément affectée de ce qui s'était passé, Vénus entreprit de se venger en infligeant à tous les descendants du Soleil des amours honteuses. Ainsi, elle alluma chez Pasiphaé, fille du Soleil et épouse de Minos, roi de Crète, un amour brûlant pour un taureau ; enfermée, grâce à l'ingéniosité de Dédale, dans une vache en bois recouverte de la peau d'une très belle génisse, elle s'unit au taureau. En naquit le Minotaure qui, emprisonné dans le labyrinthe, se nourrissait de chair humaine. Mais Minos eut avec Pasiphaé, de nombreux enfants : Androgée, Ariane, Phèdre.

***

(145) Androgée

Androgée, en effet, était un très grand athlète qui surpassait tous ses concurrents aux Jeux d'Athènes ; mais les Athéniens et leurs

voisins de Mégare, dont le roi était Nisos, fomentèrent une conjuration contre lui et le firent périr dans une embuscade qu'ils lui avaient tendue[1]. Minos, son père, en fut fort affecté et, après avoir rassemblé ses navires, il déclara la guerre aux Athéniens. Après les avoir vaincus, il leur infligea ce châtiment : chaque année, ils enverraient sept de leurs fils et sept de leurs filles pour servir de nourriture au Minotaure.

1. Le Mythographe a éprouvé le besoin d'apporter une précision au texte simple et clair de son modèle, Servius (*Én.*, VI, 14) ou Lactance (*Achil.*, 192). Cette précision est le nom du roi de Mégare, Nisos. Fils du second Pandion, roi d'Athènes, il était né à Mégare lors de l'exil de son père. Après la mort de celui-ci, il revint avec ses frères conquérir l'Attique et il devint, effectivement, roi de Mégare.

***

(146) Scylla

Après avoir vaincu Athènes, Minos fit la guerre contre Mégare, mais sa beauté fit naître l'amour chez Scylla, la fille de Nisos, le roi de Mégare ; et, pour espérer plaire à son ennemi, elle lui offrit un cheveu de couleur pourpre qu'elle coupa sur la tête de son père. Or ce cheveu avait un caractère sacré pour Nisos : il resterait au pouvoir aussi longtemps qu'il le conserverait intact. En ayant reçu le cheveu, Minos prit d'assaut la cité et tua Nisos. Mais, après cela, Scylla fut négligée par Minos et, suite à son chagrin, changée en oiseau ; la mort de Nisos emplit de pitié les dieux qui lui donnèrent la forme d'un oiseau. Mais la discorde règne encore entre ces oiseaux : en effet, par suite de la haine née du vol de jadis, celui du cheveu, Nisos poursuit Scylla afin de la mettre à mort[1].

1. Scylla fut changée en huppe, ou aigrette, et Nisos en aigle des mers, celui-ci étant sans cesse à la poursuite de celle-là (Virg., *Géorg.*, I, 404 *sq.*, et Ovide, *M.*, VIII, 1-151).

***

(147) Thésée

Et, chaque année, les Athéniens envoyaient leurs enfants au Minotaure ; la troisième année, fut envoyé Thésée, le fils d'Égée, roi d'Athènes, homme remarquable tant par son courage que par sa prestance. Ariane, la fille du roi, s'éprit de lui et craignant que, malgré la mort du Minotaure, il ne pût se retrouver dans le labyrinthe au parcours trompeur et inextricable, elle supplia Dédale, qui avait conçu l'ouvrage, de trouver un moyen pour venir à l'aide de Thésée. Alors celui-ci l'invita, quand il entrerait, à dérouler une pelote de fil qu'il rembobinerait en sortant, de façon à pouvoir vaincre l'aspect inextricable du retour. Ceci fait, Thésée, après avoir tué le Minotaure, sort en vainqueur et s'enfuit en enlevant Ariane. Cependant, lassé de cet amour, il la dédaigna et l'abandonna, endormie, sur l'île de Naxos consacrée à Liber[1]. Pour son mariage avec Liber, Vulcain lui offrit une couronne remarquable, faite de sept flambeaux, que Liber plaça parmi les astres comme signe distinctif de son épouse.

1. Kulcsár a introduit dans le texte trois mots *saciatus amore spretam :* lassé de cet amour, après l'avoir dédaignée..., qui ne figurent ni chez Lactance, le modèle, *Achil.* 192, ni dans les deux familles de manuscrits les plus nombreux et les plus crédibles. Le texte est bien plus clair sans cette addition.

***

(148) Égée

Égée avait recommandé à son fils de changer ses voiles s'il revenait victorieux : il mettrait à son navire des voiles blanches, sinon il reviendrait avec des voiles noires. Mais celui-ci oublia de le faire et Égée, qui, de la côte, regardait son fils revenant avec des voiles qui n'avaient pas été changées, pensa qu'il avait été vaincu et se précipita dans la mer à laquelle il donna son nom. Quant à Thésée, il prit cet endroit en aversion et, s'embarquant, il gagna l'Italie où il fonda Brindes. Minos, de son côté, après avoir découvert que tout venait d'un complot fomenté par Dédale, força celui-ci à entrer dans le labyrinthe en même temps qu'Icare pour y être enfermés. Mais Dédale soudoya les gardiens et, en prétextant la réalisation d'un présent qui apaiserait le roi, il reçut de la cire et de l'argile[1] et, après s'être

confectionné des ailes, pour lui comme pour son fils, il s'envola. Icare qui était monté trop haut vit ses ailes se désagréger sous l'effet de la chaleur du soleil et tomba dans la mer à laquelle il donna son nom[2]. En vérité, il s'échappa grâce aux ailes de ses voiles[3], c'est-à-dire sur un bateau ; on dit encore que, sur le bateau, il déploya son vêtement pour profiter de l'aide du vent. Quant à Dédale, il fut d'abord emporté en Sardaigne, puis à Cumes et là, après avoir élevé un temple à Apollon, il représenta tous ces événements sur les portes.

1. Le mot *lutum*, l'argile, ne figure ni dans le texte édité par Bodc, ni sur les manuscrits les plus fiables. De plus, il fait double emploi avec *ceram*, la cire, et il manque l'essentiel, les plumes – *pennas*, mot que l'on rencontre chez M. I, *fab. 43*. *Lutum* est-il une mauvaise lecture de *pennas* ?
2. Il s'agit de la mer Icarienne, qui entoure l'île de Samos.
3. Cf. Virgile, *Én.*, III, 520 : "*uelorum pandimus alas*, nous déployons l'aile de nos voiles".
4. La ville de Cumes, en Italie, est une colonie de Chalcis, ville d'Eubée. Virgile rapporte les aventures de Dédale après sa fuite, la construction d'un temple à Phébus-Apollon et la représentation, sur les portes de ce temple, de tous les événements qui se sont succédés en Crète jusqu'à la chute d'Icare, représentation que sa douleur l'empêche d'achever (Virg., *Én.*, VI, 14 *sq.*).

***

(149) Taurus

En fait, la vérité est la suivante : Taurus était un secrétaire du roi Minos dont Pasiphaé tomba amoureuse et auquel elle s'unit dans la demeure de Dédale ; parce qu'elle mit au monde des jumeaux dont l'un était de Minos et l'autre de Taurus, elle accoucha, dit-on, du Minotaure. Dédale ayant été emprisonné pour cette faute, la reine le délivra après avoir soudoyé les gardiens. Il perdit son fils en mer et fut emmené à Cumes sur un navire[1].

1. Il ne peut entrer dans le cadre de cette étude d'étudier le symbolisme des mythes de Minos, d'Ariane, de Thésée et de Dédale. Contenons-nous de signaler les ouvrages exposant l'état actuel des recherches.
Sur un plan proprement historique, Thésée est "le jeune héros libérateur de sa patrie (Athènes)" en face de l'impérialisme crétois ; pour cette question, il faut

lire Pierre Lévêque, *L'aventure grecque*, A. Colin, 1969, en particulier les pages 34-35.
L'interprétation du mythe de Thésée et du "fil d'Ariane" est bien développée par Paul Faure dans un article *Crète et Mycènes*, paru dans le *Dict. des Mythologies*, Flammarion I, 266-275. On lit en particulier à propos de Thésée aidé par le fil d'Ariane et échappant à tous les pièges du labyrinthe : "On reconnaît sous cette affabulation un rituel de probation de l'adolescence et dans le labyrinthe un caveau initiatique" (*op. cit.*, p. 272 b).
Enfin, dans le même ouvrage, t. I, p. 87-89, Françoise Frontisi présente une étude du mythe de Dédale, héros détenteur de l'habileté manuelle mais en même temps nanti de grandes qualités intellectuelles. La même a fait paraître en 1976, chez F. Maspero, un travail exhaustif sur Dédale : *Dédale, Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne.*

***

(150) Sciron

Sciron se tenait sur un rocher et contraignait ses hôtes ou ceux qui passaient à lui laver les pieds puis, soudainement, il les précipitait dans le vide. Thésée, dit-on, le tua[1].

1. Le verbe "tuer" traduit le verbe *peremisse* que l'on rencontre chez Lactance, le modèle, (*Théb.* , I, 333) et dans bon nombre de manuscrits de M. II ; cependant Kulcsár a choisi la lecture *percussisse*, frapper violemment, que l'on rencontre également chez M. I, 164.

***

(151) Thésée

À la mort d'Hippolyté[1], Thésée, fils d'Égée et d'Aethra, donna Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé, comme belle-mère à Hippolyte. Alors que ce dernier avait repoussé ses propositions déshonorantes, elle l'accusa devant son père d'avoir voulu lui faire violence. Thésée demanda à son père, devenu alors dieu marin, de le venger[2]. Celui-ci envoya un phoque à la rencontre d'Hippolyte qui conduisait son char sur le rivage ; les chevaux effrayés le firent tomber de son char et le mirent en pièces. Devant la mort d'Hippolyte, Phèdre, incapable de contenir sa passion, mit fin à sa vie en se pendant. Mais Diane, très

sensible à la chasteté d'Hippolyte, le rappela à la vie avec l'aide d'Esculape ; ce dernier, fils d'Apollon et de Coronis, elle-même fille de Phlégyas, était né après que l'on eut ouvert le ventre de sa mère. Apollon, en effet, avait appris du corbeau qu'il avait mis à la surveillance de Coronis que celle-ci avait commis l'adultère avec Lycos. Irrité, il transperça Coronis de ses flèches, alors que l'enfant qu'elle portait était déjà à terme. Quant au corbeau dont les plumes étaient d'une blancheur éclatante, il le changea de blanc en noir[3] et le prit sous sa protection ; après avoir ouvert le ventre de Coronis, il en fit sortir Esculape qui devint un habile médecin. De son côté, Phlégyas, qui pleurait sa fille violée par Apollon, mit le feu à son temple de Delphes ; pour cela, Apollon, de ses flèches, l'envoya aux Enfers. Mais ensuite Jupiter fit périr Esculape pour avoir ramené Hippolyte à la vie. Colère d'Apollon qui, de ses flèches, transperça les Cyclopes, faiseurs d'éclairs. À cause de cela, il prit une forme humaine et fut envoyé par Jupiter pendant neuf ans chez le roi Admète pour faire paître ses troupeaux sur les bords de l'Amphryse, fleuve de Thessalie, en ayant abandonné sa nature divine[4]. Mais Diane, ayant rappelé Hippolyte des Enfers, le confia à la nymphe Égérie qui demeurait à Aricie[5], ordonnant de l'appeler Virbius, autrement dit "Celui qui fut deux fois homme"[6]. Mais ce sont là des fables : car bien qu'on l'ait présenté partout comme un être chaste et vivant toujours seul, on dit cependant qu'il eut un fils. En réalité, Virbius est une divinité liée à Diane, comme Attis à la Mère des dieux, Érichthonios à Minerve, Adonis à Vénus. En effet chaque divinité est accompagnée d'un être au pouvoir inférieur. D'autre part, les fables varient au gré des poètes : ainsi Virgile prétend qu'Hippolyte fut rappelé des Enfers[7] ; au contraire, pour Horace, "Diane, en effet, ne délivre pas le chaste Hippolyte"[8]. Car même si, pour la fable, Hippolyte a été mis en pièces et est revenu vivre une seconde vie, il n'a pu, cependant, échapper à sa condition mortelle.

1. Hippolyté était la reine des Amazones, fille de Mars et d'Otréré ; Thésée eut d'elle un fils, Hippolyte, qui tenait de sa mère le goût de la violence et de la chasse, ce pourquoi il sacrifiait à Diane et méprisait Vénus. Celle-ci se vengea en suscitant chez Phèdre une passion pour le jeune homme.
   Selon d'autres versions, sa mère était Antiopé, ou encore Mélannipé. Le plus souvent, on admet qu'elle fut tuée par Hercule.
2. L'invocation de Thésée à son père Égée, à la première lecture, peut se comprendre : Égée, nous l'avons vu plus haut, s'est jeté dans la mer qui porte son nom. Mais Égée est mort et dès lors, comment pourrait-il venger son fils ? Le Mythographe est bien conscient de la difficulté et il ajoute au texte de son

modèle Servius, après les mots *Egeum patrem*, la précision *tunc marinum deum.* Égée aurait été divinisé après sa mort et, comme tel, aurait acquis des pouvoirs particuliers. Mais cela ne fait que repousser le problème : pourquoi Servius, lui, s'est-il contenté d'écrire *Aegeum patrem* ? Une réponse est que, pour lui, la fable des origines de Thésée est bien connue ; mais l'est-elle encore six siècles plus tard, bien que M. H. se soit contenté de recopier Servius (*Én.*, VII, 761) ? C'est en pleine ivresse qu'Égée s'unit, une nuit, à la fille de Pitthée, Aethra. Mais cette même nuit, Aethra avait été prise de force par Poséidon. En réalité, Thésée est le fils de Poséidon, mais passe pour être celui d'Égée. Aussi quand Thésée s'adresse à son père, c'est moins à son père mort, Égée, qu'à son véritable père Poséidon. La mythologie n'ayant pas gardé le souvenir d'Égée devenu dieu de la mer, il ne peut s'agir ici que d'un "ajustement" de la fable.
Quant à la qualification du monstre, un phoque, elle n'est pas du tout déplacée. Dès l'*Odyssée*, le phoque est "celui qui exhale l'âcre odeur des grands fonds" (*Od.* V, 406). Il faut l'odeur de l'ambroisie pour tuer celle de ces monstres (*Od.* IV, 446) ; et dans ce dernier passage, le phoque est qualifié de κῆτος (kètos), c'est-à-dire de monstre aquatique. Sa puanteur, qui en fait un animal repoussant, est encore stigmatisée par Aristophane parlant de la φώκης ὀσμή (phôkès osmè) dans *les Guêpes*, v. 435 ou *la Paix*, v. 758. Vassal de Poséidon, Protée élève les troupeaux de phoques de ce dernier. Le phoque est donc un monstre repoussant, créature de Poséidon. Aussi rien d'étonnant à ce que deux fois, Servius ait qualifié de *foca* le monstre que Thésée demanda à son père de faire surgir pour le venger (Serv. *Én.*, VI, 445 et *Én.*, VII, 761).

3. L'expression *pennarum candore* qui fait pléonasme avec la fin de la phrase ne se rencontre que dans le seul manuscrit S.
4. La fable d'Apollon condamné, pour cette faute, à servir chez Admète, à Phères, en Thessalie, est bien connue (cf. Callimaque, *Hymne à Apoll.*, 47-54). Pendant cet exil, il fait paître les cavales d'Admète ; dieu aux fonctions de νόμιος (nomios), il est le pasteur qui bénit par sa présence la maison royale dans laquelle il habite comme serviteur. Tibulle a bien montré tout ce dont la maison lui est redevable (Tib., *Élég.*, II, 3, 11 *sq.*).
5. Cf. Ovide, *M.*, XV, 480 *sq.*, en particulier 499-500 et, pour Virbius, 543-544 : "... *qui... fuisti Hippolytus ..., nunc idem Virbius esto* : toi qui fus Hippolyte, sois maintenant Virbius".
6. Virbius est un antique génie indigène des bois et de la chasse, qui recevait un culte spécial à Aricie, dans le bois sacré de Némi. L'interdiction de faire pénétrer des chevaux dans ce bois a donné naissance à l'identification de ce Virbius avec Hippolyte, tué autrefois par ses chevaux qui s'étaient emballés devant le monstre sorti de la mer. D'où le calembour sur le nom de *Virbius* : *uir*, homme et *bius*, dérivé de *bis*, deux fois. Étant ressuscité, Hippolyte fut deux fois homme ! Quant à Égérie, avant d'être la conseillère et l'inspiratrice du roi Numa, elle fut une déesse des sources, liée au culte de Diane des Bois d'Aricie.
7. Virgile, *Én.*, VII, 765-770 : "Hippolyte... revint au monde, revit les étoiles et le ciel éthéré, grâce aux herbes de Péon et à l'amour de Diane qui l'avaient rappelé à la vie".
8. Horace, *Od.*, IV, VII, 25-26.

***

(152) Oenopion

Le roi Oenopion, appelé aussi Pelargus, n'avait pas d'enfants[1]. Parce qu'il leur avait offert l'hospitalité, Jupiter, Mercure et Neptune l'invitèrent à leur formuler un souhait ; alors, il leur demanda de lui accorder des enfants, bien qu'il n'eût pas d'épouse. Ils lui recommandèrent d'uriner dans la peau d'un bœuf qu'il leur aurait sacrifié, d'y ajouter les menstrues d'une femme ayant eu des enfants, de recouvrir le tout de terre et d'ouvrir. Ceci fait, on trouva un enfant auquel fut donné un nom dérivé du mot urine ; c'est ainsi qu'il fut appelé Orion, en raison d'une particularité du dialecte dorien où la diphtongue ου se change en ω. En ce qui concerne la première syllabe, ordinairement brève – même si elle est longue par nature –, c'est une caractéristique du grec ; en effet le υ tombe et il ne reste qu'un ο bref[2]. Par la suite, devenu chasseur, il voulut s'unir à Diane : pour Horace, il fut tué par les flèches de Diane ; pour Lucain, c'est après avoir demandé l'aide de la Terre qu'il périt, victime d'un scorpion[3]. Jupiter le plaça au ciel où il en fit l'annonciateur fameux de la saison des tempêtes, tout comme Diane plaça au ciel celui qui l'avait vengée. Mais il est plus conforme à la vraisemblance de dire que c'est un scorpion qui causa sa mort : en se redressant, il le fit tomber raide mort[4]. En vérité, vu son importance, il reste longtemps visible et c'est pourquoi le temps demeure peu sûr, même pour les gens avertis[5]. Le même Orion, reçu un jour par le roi[6], voulut violer sa fille ; de colère, celui-ci lui arracha les yeux. Devenu aveugle, Orion alla consulter l'oracle pour savoir comment retrouver ses yeux ; il lui fut répondu que la vue pourrait lui être rendue si, après s'être embarqué, il allait vers l'orient de façon à toujours présenter ses orbites vides aux rayons du Soleil ; ce qu'il put faire en s'y prenant de la manière suivante. Ayant entendu le vacarme que faisaient les Cyclopes en forgeant les éclairs de Jupiter, il se dirigea dans leur direction en se guidant sur le bruit et, après avoir pris l'un d'eux sur ses épaules, en se fiant à ses indications, il remplit la prescription de l'oracle[7].

1. Il semble qu'il y ait, avec cette *fabula*, télescopage de deux fables aux origines différentes : la fable de Pelargus auquel sont attribuées des aventures qui sont celles d'Oenopion, ainsi la paternité d'Orion, et celle d'Oenopion, roi de l'île de Chios, qui fit venir auprès de lui le chasseur Orion pour le débarrasser des fauves qui infestaient l'île. Le Mythographe suit le texte de Servius (*Én.*, I, 535), à peine modifié par Lactance (*Théb.*, VII, 256) qui a remplacé le nom Oenopion par Pelargus.

2. Voulant justifier la filiation οὖρον (l'urine) Ὠρίων (Orion), Servius développe un raisonnement philologique qui mêle une vérité, la contraction dorienne en ω au lieu de ου en ionien-attique, et beaucoup de présupposés discutables, comme l'abréviation de la syllabe initiale avec disparition de υ.
3. Horace, *Od.*, III, 4,71 ; Lucain, IX, 836. La comparaison des textes de Servius et de Lactance (*loc. cit.*) permet de saisir la manière de composer du Mythographe : il suit essentiellement Servius qu'il se permet de modifier à la lecture du second. Ainsi, Servius écrit qu'Orion périt *immisso scorpione*, du fait d'un scorpion. (C'est le texte repris par M. I, *fab.* 32) De son côté, Lactance développe cette même idée, en la précisant : *Illa* (Diane) *irata Terrae implorauit auxilium*... : en colère, elle implora l'aide de la Terre. C'est-à-dire ce que le Mythographe a résumé en incluant entre *immisso* et *scorpione* les mots *Terrae auxilio*, avec l'aide de la Terre. En écrivant, le Mythographe a donc devant lui le texte des deux auteurs, sélectionnant ce qui lui paraît le plus vraisemblable, ou le plus significatif.
4. La traduction essaie de se rapprocher de ce qui est, peut-être, une alliance de mots volontaire de Servius : "... *a scorpione interemptus... quo oriente occidit*". Certes, pour piquer, le scorpion redresse son aiguillon venimeux et l'on dit bien "tomber raide mort". Mais les deux derniers mots connotent l'idée de lever et de coucher du soleil. Et quand on sait qu'Orion doit retrouver la vue en présentant à l'orient ses orbites vides, il n'est pas interdit de croire à une volonté délibérée de Servius.
5. La lecture de Kulcsár, *etiam apud imperitos*, est mauvaise, les termes *etiam* et *imperitos* étant contradictoires. Il faut, évidemment, lire *apud peritos*, ce qui est d'ailleurs le texte de Servius (*loc. cit.*).
   Les circonstances de la naissance d'Orion évoquent une parodie d'accouplement où l'urine de l'homme symbolise le sperme et les menstrues d'une femme-mère dans une outre faite de peau de bœuf représentent le ventre féminin. Cette parodie est un essai de rationalisation d'une naissance venue de la terre (il faut recouvrir l'outre de terre), comme celle de tous les Géants.
   L'histoire d'Orion est aussi le symbole d'une chasse violente, excessive, qui connaît trop de succès. Se signalant par cette chasse démesurée où il détruit ce que porte et nourrit la terre – qui pourtant l'a fait naître –, Orion devient la victime de ses trop grandes qualités cynégétiques et des sollicitations érotiques de la chasse, que ce soient les Pléiades ou Diane elle même. Quoi qu'il en soit, il périra suite à la vengeance de Diane par le fait d'un scorpion "qui naît des entrailles de la terre comme un poison, venin solaire, dont la morsure condamne Orion à la mort". Jeanie Carlier *in Dict. des Myth.*, Flammarion 1981, II, 211 b. C'est pourquoi il est transformé en une constellation voisine de celle des Pléiades poursuivies par le farouche chasseur, mais qui fuit éternellement celle du Scorpion. Et c'est aussi pourquoi cette constellation se levait au milieu de l'été et se couchait au début de l'hiver, son lever et son coucher coïncidant avec de violentes tempêtes :
   Me quoque deuexi rapidus comes Orionis
   Illyricis Notus obruit undis. Hor., *Odes*, I, 28, 21-22.
   "Moi aussi, le Notus, impétueux compagnon du déclin d'Orion, m'a englouti sous les ondes illyriennes".
   Toujours chez Horace :
   "*Sed uides quanto trepidet tumultu/ pronus Orion... ?*"

Mais vois-tu de quelle tempête s'agite le déclin d'Orion ?
(*Odes*, III, 27, 17-18). (Traduction de Fr. Villeneuve).

6. Le roi est bien sûr Oenopion. Cf. Servius, *Én.*, X, 763.
7. Servius, *loc. cit.*, ajoute : "la fiction, qui le montre allant à travers l'océan, n'est pas incongrue, vu qu'il était, pour une part, fils de Neptune". Le Mythographe n'a pas repris cette remarque.
Les Cyclopes, sous les ordres d'Héphaïstos (Vulcain), travaillaient à grand bruit dans une forge souterraine que l'on place soit à Lemnos, soit sous l'Etna, en raison du caractère volcanique de ces deux sites, qui sont effectivement à l'est, le premier pour un Grec, le second pour un Latin – même si c'est plutôt le sud-est pour ce dernier ! Forgerons du tonnerre, de l'éclair et des foudres de Jupiter, ils sont devenus les artisans de toutes les armes des dieux.
Une autre tradition veut que ce soit un enfant – il s'appelle même Cédalion –, plutôt qu'un Cyclope, qu'Orion ait mis sur ses épaules (Apd., *Bibl.* 1,4, 3).

***

(153) Perdicca

Perdicca était un chasseur, fils de Polycasté ; amoureux de sa mère, il brûlait pour elle d'une passion sans retenue tout en se consumant de honte devant ce crime sans précédent[1] et il en vint, dit-on, à la dernière consomption. C'est lui qui fut aussi le premier à trouver la scie. Mais, comme l'écrit Fenestella Martialis[2], ce fut d'abord un chasseur ; cependant, las de ces voyages sanglants qu'était cette tuerie de bêtes sauvages, ainsi que des errances de ces courses vagabondes, voyant aussi que des chasseurs comme lui, tels Actéon, Adonis, Hippolyte, avaient payé de leur vie un pitoyable massacre[3], il renonça à la chasse et se passionna pour la culture de la terre. C'est la raison pour laquelle on dit qu'il s'éprit de sa mère, c'est-à-dire la terre, elle qui est la mère de tout ce qui existe[4] ; et c'est ce travail épuisant qui le conduisit même à la consomption. Et parce que, devant tous les chasseurs, il faisait la critique de cet art ancien, on dit qu'il inventa la scie, c'est-à-dire l'art de dire du mal[5]. D'autre part, si le nom de sa mère était Polycasté, c'est parce qu'il ressemble à Polycarpé, équivalent pour nous, en latin, de *multifructus*, qui produit beaucoup de fruits, c'est-à-dire la terre[6].

1. On lit dans le texte édité par Kulcsár – et c'est aussi la lecture de Bode – *Matris Deum amore correptus* : amoureux de la Mère des dieux. Mais cela ne correspond ni au texte de Fulgence (*Myth.*, III, 105) : *matris amore correptus* :

amoureux de sa mère, ni à celui de M. I qui précise même qu'il s'agit bien d'une passion incestueuse : *propriae matris amore* : l'amour de sa propre mère. De plus, une passion pour "la mère du Bérécynthe", Cybèle, ne justifierait ni l'*immodesta libido*, ni, surtout, la *uerecundia noui facinoris*. C'est pourquoi je n'ai pas traduit le texte édité par Kulcsár, supprimant le mot *deum*.

2. Il s'agit sans doute de l'écrivain latin qui vécut au temps d'Auguste. Cf. *Gell.*, XV, 28.
3. Le chasseur Actéon, transformé en cerf par Minerve, fut dévoré par ses propres chiens ; Adonis, au cours d'une chasse, fut mortellement blessé par un sanglier qu'avait excité Minerve ; Hippolyte, également passionné de chasse, fut tué par un monstre marin envoyé par Neptune, suite à une prière de Thésée. Le massacre pitoyable (*miserandae necis*) est évidemment celui des animaux tués par les chasseurs.
4. Les éditions de Bode et de Kulcsár présentent encore la lecture *Matrem Deum*.
5. L'expression *serram cum aliquo ducere*, à partir du mouvement de va-et-vient de la scie, prend un sens métaphorique : dialoguer avec quelqu'un (Varr. *R.*, 3,6,1) ; c'est le cas ici, le sens étant précisé par *id est maleloquium* : la médisance. Perdicca dénigrait cet art ancien devant tous les chasseurs.
6. Cette étymologie doit être le fait du Mythographe car elle n'apparaît ni chez M. I, *fab.* 227, ni chez le modèle, Fulgence (*loc. cit.*). L'origine doit en être la fable elle-même : Perdicca est le symbole du passage de l'*ars pristina* qu'est la chasse à l'*agri cultura*. Cet "enfantement" demande une mère qui fut appelée Polycasté. Certes, ce nom se rencontre dans la mythologie : c'est une fille de Nestor, la plus jeune, qui apparaît dans l'*Odyssée* où elle prépare un bain pour Télémaque (*Od.*, III, 454 *sq.*). C'est aussi le nom de la femme d'Icarios et la mère de Pénélope. Mais quoi qu'il en soit, le nom a dû être choisi pour sa ressemblance avec Polycarpé, féminin de l'adjectif πολύκαρπος : "qui produit beaucoup de fruits", l'équivalent exact du latin *multifructus*.

***

(154) Bellérophon

Bellérophon, fils de Glaucos[1], était arrivé, inconnu, chez le roi Proetos, fils d'Abas ; mais l'épouse de Proetos, Sthénébée, qu'on appelle aussi Antia[2], brûlant d'amour pour lui et désireuse de s'unir à lui, n'avait trouvé aucun moyen pour y parvenir. Alors, elle raconta un mensonge à son mari, en rapportant qu'il lui avait demandé de coucher avec elle. Proetos envoya Bellérophon auprès de son beau-frère Iobatès, [on l'appelle aussi Gabatès[3]], en lui donnant à porter à son beau-frère des tablettes où il lui racontait l'affaire. Après les avoir lues, Iobatès décida de faire périr un homme aussi condamnable. Mais bien que, protégé par sa sagesse et sa chasteté, il eût écarté de lui le danger qui le menaçait, cependant, pour que

l'importance [du danger][4] apportât une preuve de la pureté de ses mœurs, il reçut la mission de tuer la Chimère qui, à cette époque, dévastait les terres de Lycie. Chevauchant Pégase, cheval né du sang de la Gorgone et que la pitié des dieux lui avait accordé, il la terrassa. Il s'en revenait, vainqueur, monté sur le cheval Pégase qu'il ramenait avec lui et, le cœur plein de joie après sa poursuite, comme on peut l'être après une telle victoire, il gagnait les hauteurs de l'éther quand, regardant la terre, il fut terrifié et tomba ; quant à Pégase, il fut reçu parmi les astres. La Chimère, dit-on, était un animal qui ressemblait au lion pour la tête, à un serpent pour les extrémités et à une chèvre pour la partie intermédiaire[5]. En réalité, il s'agit d'une montagne de Cilicie dont le sommet, encore aujourd'hui, est brûlant ; tout près, il y a des lionnes[6]. À mi-pente, on peut brouter et le bas de la montagne est infesté de serpents. Bellérophon la rendit habitable ; aussi dit-on qu'il a tué la Chimère. Après avoir fait périr la Chimère, il fut encore envoyé triompher des Calydoniens[7]. Devant cette victoire, Iobatès disculpa Bellérophon des accusations portées contre lui et, louant son courage, il lui donna en mariage sa deuxième fille, Alciméné[8]. Sthénébée, quand elle l'eut appris, se donna la mort.

1. En dehors d'Hygin qui, *Fab.*, CLVII, compte parmi les enfants de Neptune *Bellerophon ex Eurynome Nysi filia*, toutes les autres traditions font de Bellérophon le fils de Glaucos, lui-même fils de Sisyphe, suivant en cela Homère, *Il.*, VI, 154, qui narre toute la fable de Bellérophon.
2. C'est Homère *Il.*, VI, 160, qui nomme la femme de Proetos, "la divine Anteia".
3. Kulcsár s'est contenté de reproduire ce qu'il avait lu sur certains manuscrits, lecture qui ne veut rien dire : ... *ad Adiuuatem ... misit, qui et Gabates dicitur.* Quand on sait que le beau-frère de Proetos se nommait Iobatès, on comprend parfaitement les fautes de lecture : *ad Adiuuatem* montre une répétition de la préposition *ad*, faute qui incombe à un copiste soit de Lactance, soit du Mythographe. La seconde appellation, *Gabates*, est encore une mauvaise lecture de Iobatès, mais, cette fois, plus proche de la réalité. Le copiste, parfaitement conscient de l'apax *Adiuuatem* a essayé de retrouver le vrai nom. Cette proposition relative ne se trouve évidemment pas chez le modèle Lactance (*Théb.*, IV, 289), c'est pourquoi je l'ai mise entre crochets.
4. Le Mythographe a omis le nom *periculi*, complément indispensable de *immanitas*, que l'on trouve chez Lactance, *loc. cit.* ; je l'ai rajouté.
5. Cf. Apd., *Bibl.*, II, 3, 1 : "(la Chimère) avait l'avant d'un lion, la queue en forme de serpent et une troisième tête au milieu du corps, celle d'une chèvre". (Trad. J.Cl. Carrière).
6. Kulcsár a lu le mot *iugata* qui, ici, ne veut rien dire. Il faut restituer le mot *iuxta* : près de, comme chez le modèle Servius (*Én.*, VI, 288).
7. Ce sont les habitants de Calydon, ville d'Étolie sur l'Evenus, auj. Fidhari. La distance qui sépare l'Étolie de la Lycie – où se trouve alors Bellérophon, chez le

roi Iobatès – conduit à se demander s'il s'agit bien des Calydoniens et s'il n'y a pas eu confusion avec les Lydiens, la Lydie n'étant pas très éloignée de la Lycie. Mais cette confusion remonterait au moins à Lactance qui cite bien les Calydoniens.

8. Le nom de la fille d'Iobatès ne se trouve pas chez Homère. Apollodore l'appelle Philonoé (Apd., *Bibl.*, II, 3, 2) et, dans les scolies de Pindare (*Ol.*, XIII, 83), c'est Anticlia. Alciménès étant un des noms du frère que tua accidentellement Bellérophon, on peut se demander s'il n'y a pas eu confusion.

***

(155) Jupiter et Léda

Jupiter avait pris l'aspect d'un cygne pour s'unir à Léda, la fille de Thestios[1] et l'épouse de Tyndare : de Jupiter, elle mit au monde Pollux et Hélène, de Tyndare, Castor[2]. Mais Pollux souffrait de voir son frère soumis à sa condition mortelle : il descendit aux Enfers pour prendre, à son tour, la place de son frère et, par une mort endurée pour un autre, il le délivra. Alors Jupiter, pour les récompenser de l'harmonie qui existait entre eux, les plaça au ciel et fit d'eux le signe du salut pour les marins, alors que l'étoile de leur sœur signale aux marins qu'ils sont en perdition. On les représente allant, chacun à tour de rôle, retrouver les Mânes parce que les étoiles qui portent leurs noms sont ainsi disposées que l'une se couche quand l'autre se lève. Le temps pendant lequel Hélène a vécu montre qu'elle était immortelle ; effectivement, ses frères sont partis avec les Argonautes ; les fils des Argonautes ont combattu contre les Thébains et les fils de ceux qui ont alors combattu ont participé à la chute de Troie ; si donc Hélène n'avait pas été immortelle, il ne fait pas de doute qu'elle n'aurait pas pu vivre sur une telle durée. C'est que, avant d'épouser Ménélas, nous savons qu'elle fut enlevée par Thésée et confiée à Protée, en Égypte. On rapporte que l'étoile qui la représente, Uranie, évide les mâts et perce le fond des navires, le feu dégagé par l'incendie qu'elle cause étant tel que l'airain fond sous cette chaleur. Quand les marins la voient se fixer sur leur navire, ils ne doutent pas de leur fin prochaine.

1. La lecture de Kulcsár est mauvaise : *Leda Tindaridis filia Tindarei uxore concubuit :* Léda ne peut être à la fois la fille et l'épouse de Tyndare ! Il faut lire *Thestii* à la place de *Tindaridis*. Le père de Léda est bien connu, c'est Thestios (Apd., *Bibl.*, I, 7, 10 ; III, 10, 5 : "Tyndare épousa la fille de Thestios, Léda").

2. Sur le nombre et le géniteur des enfants, la tradition diverge. Dans sa traduction de la *Bibliothèque* d'Apollodore, J.-Cl. Carrière a bien montré que la tradition qui lie les trois enfants Castor, Pollux et Hélène – qu'ils soient sortis d'un même œuf (M. I, 77, 5 ; M. III, 3, 6) ou le fruit de deux géniteurs (M. II, 155, 3-4) – est plus fréquente, donc plus ancienne, que celle qui leur adjoint Clytemnestre (Hygin, *Fab.*, LXXVII ; M. I, 201, 61), faisant naître les deux frères et les deux sœurs d'œufs différents (cf. Apd., *Bibl.*, p. 235, n. III, 126, 1).

***

(156) Thésée et Pirithoos

Thésée et Pirithoos, un Lapithe, firent le serment d'épouser des filles de Jupiter : pour Thésée, ils enlevèrent Hélène, la fille de Jupiter et de Léda, encore toute jeune, et la confièrent à Protée, en Égypte[1]. Mais ne trouvant qui unir à Pirithoos, ils s'entendirent pour aller aux Enfers enlever Proserpine ; là-bas, ayant été pris sur le fait, ils furent condamnés à une lourde peine. On raconte cependant que Thésée fut délivré par Hercule de la façon suivante : une partie de son corps resta là-bas et l'autre fut arrachée, Hercule ayant déchiré les chairs[2]. Mais Virgile écrit au contraire : "L'infortuné Thésée reste assis et le restera pour l'éternité"[3]. C'est ainsi que, très souvent, les fables varient au gré des poètes.

1. Protée était sujet de Neptune dont il gardait les troupeaux de veaux marins. Pour Homère, il réside dans l'île de Pharos, à une journée de marche du fleuve Aegyptus (le Nil) ; Virgile, dans l'épisode d'Aristée, le fait habiter une île, Carpathos, située entre la Crète et Rhodes, dans la mer qui lui doit son nom, la mer Carpathienne (Virg., *Géorg.*, IV, 387).
2. On expliquait ainsi le fait que, de tout temps, les Athéniens eurent des fesses peu charnues. C'est ainsi qu'Aristophane, dans les *Cavaliers*, v. 1368, parle, à propos des Athéniens, de ὑπολίσποις πυγιδίοισιν, c'est-à-dire de "petites fesses un peu maigres". Le Mythographe laisse deviner ce que M. I. décrit clairement : Hercule arracha Thésée du siège de pierre où il était retenu si brutalement que ce dernier y laissa une partie de son postérieur.
3. Virg., *Én.*, VI, 617.

***

(157) Le roi Athamas

Le roi Athamas, fils d'Éole et frère de Créthée, avait une épouse nommée Nubès, ou Néphélé, avec laquelle il conçut Phrixos et Hellé[1]. Alors que Nubès, frappée de folie par le divin Liber, gagnait la forêt pour ne plus retourner dans la demeure de son époux, Athamas donna à ses enfants une belle-mère nommée Ino. Cette dernière, en belle-mère haineuse, fomenta la perte des enfants : elle persuada les femmes de gâter les semences de blé ; à la suite de quoi, la famine fit son apparition. La cité envoya consulter Apollon, mais Ino soudoya celui qui avait été envoyé : il rapporterait qu'au dire de l'oracle, il fallait immoler les enfants de Nubès ; et elle annonça elle-même que c'étaient eux qui avaient mis le feu au blé. Alors leur père, craignant la haine du peuple, remit ses enfants au bon vouloir de leur belle-mère. Celle-ci les poursuivant de son hostilité, leur mère, dit-on, vint à leur rencontre alors qu'ils erraient dans la forêt et leur présenta un bélier remarquable par sa toison d'or ; à l'instigation de Junon, elle invita lesdits enfants à monter sur le bélier et à passer dans l'île de Colchide auprès du roi Aeétès, le fils du Soleil, et là ils immoleraient le bélier dont je viens de parler. Obéissant aux recommandations de leur mère, ils furent emportés au-dessus de la mer par le bélier. Hellé, comme cela peut arriver chez une jeune fille que son sexe rend plus faible, glissa et donna ainsi son nom à l'Hellespont ; Phrixos parvint à Colchide où, pour obéir à l'ordre de sa mère, il immola le bélier et dédia la toison d'or au temple de Mars ; à sa garde était placé, dit-on, un dragon qui ne dormait jamais.

1. Les noms Nubès et Néphélé sont synonymes, le premier est latin, le second est grec et signifient "La Nuée".

***

(158) Pélias

Pélias, fils de Neptune, qui détenait le pouvoir à Iolcos, avait eu cette réponse de l'oracle : il serait écarté du trône par celui qui, au moment où il offrirait un sacrifice à Neptune, serait arrivé avec un pied nu. Ainsi, alors que, comme tous les ans, il sacrifiait à son père

Neptune, il vit soudain à ses côtés Jason, le fils d'Aeson[1], qui, ayant perdu une chaussure dans la boue du fleuve Anauros, n'avait qu'un seul pied chaussé. En l'apercevant, Pélias se souvint de la réponse de l'oracle et, sous le prétexte d'une gloire à conquérir, mais en réalité pour le faire mettre à mort par le dragon, il l'envoya en Colchide réclamer la toison d'or au roi Aeétès. Mais, de son côté, Aeétès avait appris de l'oracle qu'il demeurerait au pouvoir aussi longtemps que cette toison d'or resterait dans le temple de Mars. Jason, désireux de s'emparer de la toison d'or, rassembla tous les hommes courageux de Grèce, prit avec lui Hercule, Castor et son frère, et, après avoir construit un navire appelé Argo – d'où leur nom d'Argonautes[2] – et confié le gouvernail du navire à Tiphys, il fut assez présomptueux pour pénétrer dans une mer jusque là inviolée.

1. Aeson est le demi-frère de Pélias, ayant la même mère, Tyro, mais comme père Créthée, alors que celui de Pélias est Neptune. Jason est donc le neveu de Pélias.
2. Les Argonautes – du grec ναύτης (nautès) : marin, matelot – sont donc les marins du navire Argo.

***

(159) Jason

Devant la construction du navire Argo sur le Pélion, montagne de Thessalie[1], la Terre, qui acceptait mal qu'une mer, autrefois inviolée, devînt accessible, fit tomber des rochers dans la mer ; voyant cela, ceux qui avaient construit le navire, jetèrent à la mer la partie abîmée ; d'où le vers de Lucain : "Argo s'arracha aux montagnes, diminué de sa poupe ravie."[2]. Effectivement, dans le ciel, on ne le voit pas tout entier, seulement du gouvernail au mât[3]. À son arrivée à Colchide, Jason fut reçu par le roi Aeétès et s'éprit de sa fille Médée qui lui donna des enfants. Quant à Aeétès, pour avoir reçu d'un présage le conseil d'avoir à se garder de la mort qui lui viendrait d'un étranger descendant d'Éole, il tua Phrixos[4] ; les fils de ce dernier montèrent sur un radeau pour rejoindre leur grand-père Athamas ; mais ils firent naufrage et furent recueillis par Aeson. Quant à Jason, bien que désireux de prendre la toison d'or, il fut rempli de crainte à la vue du dragon qui ne dormait jamais. Le roi Aeétès lui accorda la

possibilité d'emporter la toison à la condition de mettre sous le joug des taureaux qui soufflaient le feu par leurs naseaux – taureaux que les habitants de Colchide ne pouvaient dompter – et de semer les dents du dragon. Cela lui sembla difficile, mais la magicienne Médée, fille du roi Aeétès, qui avait été séduite par son courage et qui éprouvait de l'amour pour lui, soumit le dragon à ses enchantements et le plongea dans le sommeil ; aussitôt Jason le tua ; puis, prenant les dents et ayant mis sous le joug, grâce aux artifices de Médée, les taureaux qui soufflaient le feu par leurs naseaux, il alla dans la campagne pour semer les dents. Deux jours après, se leva une troupe de guerriers en armes qui s'élancèrent sur Jason ; alors Médée, par ses artifices, les fit se dresser les uns contre les autres et ils périrent de leurs mutuelles blessures. Jason qui, par sa victoire, s'était rendu maître de la toison, retourna dans sa patrie. Médée, dit-on, après avoir quitté Colchide, suivit Jason ; elle arriva en Italie où elle fit connaître aux peuplades [qui habitaient][5] autour du lac Fucin[6], lac très étendu, des philtres contre les serpents[7] ; ces peuplades lui donnèrent même le surnom d'*Anguitia*, à cause des tourments qu'elle infligeait aux serpents par ses paroles magiques[8].

1. Cette phrase est reprise textuellement de Lactance, *Théb., V*, 336. Le navire n'est évidemment pas construit sur le Pélion, mais avec du bois provenant du Pélion, l'assemblage ayant eu lieu à *Pagasae*, port de Thessalie.
2. Luc., *Phars., II*, 716-717. Les rochers lancés par la Terre irritée sont les écueils des Cyanées, les "Roches bleues", écueils mobiles qui se heurtaient l'un l'autre. On les appelait aussi les Symplégades. Le navire Argo réussit à passer entre les écueils qui, en se refermant, endommagèrent une partie de la poupe, ce qui, dans le texte, est précisé par le mot *imperfectam*.
   Dans cette dernière phrase, Kulcsár a lu *qui ... fabricauerunt*, "ceux qui ... ont construit". Pour une raison de logique – et de chronologie – la construction du navire a évidemment précédé le voyage – j'ai préféré traduire *fabricauerant* : "avaient construit", leçon du manuscrit R, également suivie par Bode.
3. Le Mythographe fait ici allusion à la métamorphose du navire Argo en constellation, métamorphose décrite par Hygin : "C'est le navire Argo, auquel Minerve donna une place dans la révolution des astres parce que c'est elle qui l'avait construit... ; au milieu des astres, on le voit depuis le gouvernail jusqu'à la voile... Le navire est fait de quatre étoiles à la poupe, cinq au gouvernail de droite, quatre à celui de gauche, étoiles toutes identiques ; en tout, il y en a treize." Hygin, *Fab.*, XIV, *in fine*.
   Cette constellation, dont les étoiles les plus brillantes peuvent évoquer la forme d'un navire, avec sa proue, son mât, ses voiles et une partie de la poupe, se trouve dans un ensemble plus important, connu sous le nom de Grand Chien. Elle n'est visible qu'à la latitude de la Méditerranée, c'est-à-dire pour les seuls

peuples qui la bordent ; pour les autres, ceux du nord, elle est en dessous de l'horizon.

4. Phrixos par son père Athamas est effectivement un petit-fils d'Éole ; mais Aeétès semble ignorer que Jason, fils d'Aeson, descend également d'Éole par son père, Aeson ; son grand-père Créthée étant lui-même fils d'Éole.
5. Entre *populos quosdam* et *circa Fucinum lacum*, il faut restituer la forme verbale *habitantes*, mot que l'on trouve chez Servius (*En.*, VII, 750) et que Bode a bien lu.
6. Le lac Fucin, aujourd'hui lac de Celano, est un grand lac au centre de l'Italie dans lequel tombent tous les torrents de l'Apennin.
7. Le texte, tel qu'il a été édité par Kulcsár, ne correspond à rien. Au début de la phrase, entre *Sed Medea* et *relictis Cholchis*, Kulcsár intercale un *cum*, qui ne peut être que temporel ; mais alors la phrase n'a plus de verbe principal. Bode veut lire *eum*, mais alors le pronom fait pléonasme avec *Jasonem* qui suit. Bode a cru résoudre le problème en supprimant le nom propre.
   En fait, il faut reprendre le texte de Servius, *loc. cit.*, dont s'inspire le Mythographe. Servius écrit : "Médée, quand elle eut suivi (*secuta est*) Jason, après avoir quitté Colchide, arriva, dit-on, en Italie". Le Mythographe, pour faire plus court, a remplacé la temporelle par un participe apposé, mais en conservant la conjonction de subordination. D'où le non-sens.
8. Jeu de mots intraduisible en français entre *Anguitia*, "la divinité des serpents", mot dérivé de *anguis*, le serpent, et *angerentur*, du verbe *ango*, *-ere*, faire souffrir, tourmenter.
   Il y avait une divinité honorée par les Marses et les Marrubiens qui vivaient autour du lac Fucin. Elle avait enseigné l'usage des contrepoisons et l'art de charmer les serpents à l'aide de paroles magiques. Plus tard, on vit en elle une sœur de Médée et, chez les mythographes, elle est même confondue avec Médée. Cf. Virg., *Én.*, VII, 759.

***

(160) Médée

Après avoir emmené Médée en Grèce, Jason, qui lui avait promis le mariage, s'unit à elle ; à de nombreux signes, il avait déjà constaté ses talents quand, enfin, il lui demanda de rendre la jeunesse à son père Aeson. Alors celle-ci, qui n'avait pas encore renoncé à l'aimer, fit rechercher en divers endroits des herbes dont elle connaissait les propriétés ; elle les fit bouillir dans un bassin d'airain et, après avoir fait mourir Aeson, elle le baigna dans les herbes refroidies et lui rendit ses forces d'autrefois[1].

1. Cette fable, empruntée à Lactance, *Narr.*, VII, 2, est également reprise par M. I, *fab.* 185. Mais elle ne doit pas être confondue avec celle de la mort de Pélias, le demi-frère d'Aeson, qui avait détrôné son frère et qui, pour ne pas rendre le trône à son neveu, l'avait envoyé chercher la Toison d'Or. Les filles de Pélias, encouragées par Médée, qui avait rendu sa jeunesse à un vieux bélier après l'avoir découpé en morceaux, voulurent en faire autant avec leur vieux père qui, lui, ne retrouva pas la vie. La fable racontée par le Mythographe est antérieure à celle de Pélias.

***

(161) Les nourrices de Liber

Ayant appris que, par ses philtres, Médée avait effacé la vieillesse d'Aeson, le divin Liber lui demanda de rendre à ses nourrices les forces de leur jeunesse[1]. Accédant à sa demande, et avec les mêmes philtres que ceux qui avaient rendu sa jeunesse à Aeson, elle fit retrouver aux nourrices leurs forces juvéniles et elle obtint de Liber un gage d'éternelle reconnaissance. Mais Jason la délaissant pour la remplacer par Glaucé, la fille de Créon, Médée fit don à sa rivale d'une tunique imprégnée de poisons et d'ail[2] ; cette dernière, en la revêtant, fut embrasée d'un feu qui la consumait. Alors Médée, qui ne supportait pas la colère de Jason exerçant sa fureur contre elle, fit périr les enfants qu'elle avait eus de Jason[3], et s'enfuit sur un dragon ailé[4].

1. Les "nourrices" dont il est question ne peuvent être les nymphes du Nysa qui élevèrent Bacchus après la mort de sa mère Sémélè. Celles-ci, en effet, étaient immortelles. Ce sont "les femmes possédées" présentées dans l'*Iliade*, VI, 132 comme "... μαινομένοιο Διωνύσοιο τιθήνας : les nourrices de Dionysos le Délirant". Plus souvent femmes mariées que jeunes filles, elles forment le cortège féminin qui accompagne le dieu dans ses errances, c'est-à-dire les Bacchantes (cf. *Dict. des Myth.* de Y. Bonnefoy, I, 301b).
2. Dans la mythologie grecque, l'ail et, avec lui, le gattilier, le calament et, surtout, la rue "puante" – le pégaron – tout particulièrement utilisée par Médée, formaient un groupe de plantes capables de "disjoindre" les amants, ce qui est bien l'intention de Médée, jalouse de Glaucé. Sur la valeur anaphrodisiaque de ces plantes, on pourra lire les pages que leur consacre Marcel Detienne dans son ouvrage *Les Jardins d'Adonis*, en particulier les pages 178-179.
3. Le nombre des enfants qu'eurent Jason et Médée varie selon les auteurs. Hésiode ne nomme qu'un fils, Médéios (Hés., *Th.*, 1000 *sq.*). Pour Apollodore,

ils en eurent deux : Merméros et Phérès (Apd., *Bibl.*, I, 9, 28.). Diodore, lui, en connaît trois : deux aînés qui étaient jumeaux, Thessalos et Alciménès, et un troisième, beaucoup plus jeune, Tisandre (Diod. Sic., IV, LIV, 1).
Auparavant, Jason avait eu d'Hypsipyle, fille de Thoas, roi de Lemnos, et future reine de la même île, deux fils : Eunéos et un autre appelé tantôt Nébrophonos – ou Néphronios – tantôt Thoas, comme son grand-père (cf. *infra*, *fab.* 164).

4. En fait, il s'agit d'un char tiré par des dragons (serpents) ailés et qui lui avait été donné par son aïeul, le Soleil, après qu'il eut légué son royaume à Sisyphe.
Ovide parle des *pennatis serpentibus* (*M.*, VII, 350) ou des *uipereis pennis* (*M.*, VII, 391), expressions équivalentes : les serpents ailés. Hygin (*Fab.*, XXVI) écrit "*iunctis draconibus* : après avoir réuni ses dragons" ; il est vrai que Médée quitte alors Athènes et non plus Corinthe, mais ce ne peut être que le même char.

***

(162) Pontia

La courtisane Pontia était la fille de Pétrone. Pour de l'argent qu'elle devait remettre à son amant, elle tua ses enfants. Puis, s'étant elle-même dénoncée, elle déjeuna copieusement et mourut après s'être ouvert les veines[1].

1. La liaison entre le besoin d'argent et le meurtre des enfants n'est pas évidente. C'est ce qui a poussé Bode à remplacer *occidit* par *uendidit* : elle vendit. Mais la tradition, à la suite de Juvénal, a retenu le crime de Pontia ; "Voici Pontia qui clame : "Je l'ai fait, je l'avoue, j'ai préparé de l'aconit pour mes propres enfants."" Juv., *Sat.*, VI, 638-639.
Quant à sa "profession", elle ne surprend qu'à peine. Fille de Pétrone, l'auteur du *Satiricon*, elle en a connu la vie épicurienne et facile. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les pages que Tacite consacre à son père : *An.*, XVI, 18-29. Leur fin parait même si semblable – bon repas et ouverture des veines – qu'une confusion entre les deux n'est pas invraisemblable.
Enfin, devant "le plus vieux métier du monde" exercé par Pontia et la nécessité de remettre de l'argent, forcerait-on le texte en traduisant *adulterus* par "souteneur" ?

***

(163) Le roi Amycus

Amycus, roi des Bébryces, fils de Neptune et de Mélopé[1], avait une habitude : tendre des embuscades, toujours dans le bois de Bébrycie, pour provoquer au ceste l'étranger que le hasard y avait mené et le mettre à mort. Il faisait cela depuis longtemps quand, un jour, il provoqua Pollux qui s'avançait en Bébrycie en compagnie des Argonautes ; il se mesura donc à lui dans la lutte au ceste. Vaincu dans ce combat, il est tué[2].

Scholie de R.

Virgile : "Maintenant, il [Énée] pleure la perte d'Amycus et les cruels destins." (*Én.*, I, 221-222)[3].

1. Le nom de la mère d'Amycos est, ici, Mélopé ; l'autre mythographe l'appelle Méropé (M. I, 92) et Hygin qualifie Amycos de *Melies filius* (*Fab.*, XVII) ; Apollodore de Rhodes en fait le fils de *Bithynis Melie* (2, 4). Enfin on lit dans la *Bibl.* d'Apollodore qu'Amycos était "le fils de Poséidon et d'<une nymphe> bithynienne" (I, 9, 20). Le nom de Mélié se retrouve chez Ovide (*Am.*, 3, 6, 25) où il s'agit d'une fille de l'Océan. Vu que la mère d'Amycos semble être une nymphe, c'est ce dernier nom qui semble le plus vraisemblable, bien que, pour Bode (*op. cit.*, p. 33), il ne faille rien changer au texte.
   Quant aux Bébryces, il s'agit d'un peuple mythologique de Bithynie et qui semble d'origine thrace, à ce qu'on croit.
2. On attendrait un *perfectum*, mais le Mythographe a employé un présent : présent de narration ?
3. Cette scholie est inexacte et inadaptée, car elle repose sur une confusion. Les cruels destins que pleure Enée ne sont pas ceux d'Amycus, mais de Lycus dont le nom apparaît au vers 222.
   Plus grave, l'Amycus dont il est question dans la citation est un Troyen dont il est plusieurs fois fait mention dans l'Énéide et non le Bébryce dont le nom n'apparaît qu'une fois : "[Butès]... si fier de descendre de la maison royale du Bébryce Amycus..." (*Én.*, V, 373). Lactance, dont le Mythographe a résumé le commentaire, a cité un passage que n'a pas repris le Mythographe. (Lact., *Théb.*, III, 353).

***

(164) Vénus

L'adultère de Vénus et de Mars une fois dévoilé par le Soleil, Vulcain les garda tous les deux prisonniers sur le lit par des chaînes très fines dans l'île de Lemnos, là où précisément il est l'objet d'un culte ; alors que, chaque année, les femmes s'acquittaient envers tous les dieux d'une dîme sur les produits de la terre, elles estimèrent que la responsabilité de l'adultère incombait à la seule Vénus et que, pour l'honneur de Vulcain, on ne devait pas tenir compte de cette dernière. Celle-ci, furieuse, fit tomber sur elles une odeur de bouc ; ce pourquoi leurs maris les prirent en aversion. Ayant quitté Lemnos à cause de la répulsion que leurs épouses leur inspiraient, ils gagnèrent le pays des Thraces dont ils épousèrent les filles. Apprenant cela, les femmes de Lemnos, poussées par Vénus, se liguent contre toute la gent masculine et font périr tous les hommes qui revenaient de Thrace. Hypsipyle fut la seule de ces femmes à avoir pitié de son père Thoas : non seulement elle l'épargna mais elle l'accompagna dans sa fuite vers le rivage. Alors Liber, qui était son père, vint au secours de Thoas et, avec une heureuse traversée, le conduisit jusqu'à l'île de Chios. Les Argonautes passèrent à Lemnos dont les femmes les reçurent d'une manière hospitalière et couchèrent avec eux. Hypsipyle, de Jason, enfanta deux fils, Eunéos et Thoas. Mais les Argonautes demeurèrent de nombreux jours en cet endroit ; Hercule les en blâma et ils repartirent. Quand les femmes de Lemnos eurent compris que Hypsipyle avait sauvé son père, elles cherchèrent à la faire périr. Elle s'enfuit, mais elle fut capturée par des pirates, emmenée à Némée et vendue comme esclave à Lycurgue, roi de ce pays[1]. À son service, elle devait veiller sur son fils, Opheltès, appelé plus tard Archémoros[2] ; mais un serpent causa la mort de ce dernier. La perte de son enfant ayant rempli le roi de colère, il voulait exercer sur Hypsipyle son pouvoir de maître et l'offrir en sacrifice aux mânes de son fils ; mais il en fut empêché par des Grecs : ils étaient assoiffés et au moment où l'enfant mourut, elle était précisément en train de leur indiquer une source. L'oracle répondit aux Grecs que jamais ils ne parviendraient à Thèbes s'ils n'avaient apaisé les mânes d'Archémoros : pour cela, ils instituèrent des Jeux Funéraires. À ces Jeux, participèrent les deux fils qu'Hypsipyle avait eus de Jason et qu'elle avait laissés à Lemnos en s'enfuyant. Et ce sont eux qui, à la recherche de leur mère, l'emportèrent à la course[3]. À l'annonce de leurs noms par le héraut, précisant qu'ils étaient les fils de Jason et

d'Hypsipyle, leur mère les reconnut ; ils la reconnurent à leur tour et, après avoir supplié le roi, ils la ramenèrent bientôt à Lemnos.

1. Ce Lycurgue était roi de Némée ; de sa femme – Amphitia ou Eurydice ? – il avait un fils, le petit Opheltès dont Hypsipyle eut la garde. Il joua un rôle dans la guerre des Sept contre Thèbes.
2. Ce mot signifie, en grec, "qui est mort prématurément". Il est devenu le surnom d'Opheltès.
3. Y a-t-il un jeu de mots dans la paronomase *quaerentes* : recherchant, et *currendo* : en courant ?

***

(165) Phinée

Par un second mariage, Phinée, roi d'Arcadie[1], donna une belle-mère à ses enfants et, à l'instigation de cette dernière, il leur creva les yeux. Indignés de ce geste, les dieux le privèrent de la vue et lui envoyèrent les Harpyes. Celles-ci, depuis longtemps, lui arrachaient sa nourriture, quand il offrit l'hospitalité à Jason et aux Argonautes qui étaient sur la route de Colchide en quête de la Toison d'Or ; il lui donna même un guide. Sensibles à ce geste, les Argonautes envoyèrent Zétès et Calaïs, les fils de Borée et d'Orithye – c'était une fille d'Érechthée que Borée enleva sur les bords du fleuve Ilissos – ils envoyèrent, disais-je, ces jeunes gens ailés chasser les Harpyes. Ils les poursuivaient, le glaive à la main ; après les avoir chassées d'Arcadie, ils parvinrent aux îles alors appelées Plotées[2]. Ils désiraient aller plus loin, mais ils furent invités par Iris à renoncer à leur poursuite des "Chiennes de Jupiter" ; ils inversèrent le sens de leur vol et c'est ce retournement, c'est-à-dire leur demi-tour, qui a donné son nom aux îles. Phinée, en effet, est proposé comme modèle d'avarice, le nom Phinée venant du verbe "pratiquer l'usure"[3]. S'il est aveugle, c'est que toute avarice est aveugle, elle qui ne voit pas ce qui lui appartient ; si les Harpyes lui volent sa nourriture, c'est que le vol ne lui laisse pas la possibilité de consommer une partie de ce qui lui appartient[4]. Pourtant Zétès et Calaïs les écartent de sa vue ; c'est qu'en grec, zetônkalon veut dire "celui qui recherche le bien". Or, à l'arrivée du bien, tout vol s'enfuit[5].

1. Il y a là confusion entre le héros de cette fable, qui était roi de Thrace, et un autre Phinée, roi d'Arcadie, confusion qui semble être le fait de Servius lui-même.
   En premières noces, ce Phinée, fils d'Agénor et roi de Salmydessos, en Thrace, avait épousé Cléopâtra, la fille de Borée, et en avait eu deux fils, Plexippos et Pandion. Puis il épousa Idaea, la fille de Dardanos.
2. Les Plotées, en grec Πλωταί (αἱ) (*plotai*) : les "îles flottantes", tiennent leur nom du verbe πλεῖν (*plein*) : flotter, naviguer. Ces îles de la mer Ionienne prirent le nom de Strophades quand les poursuivants des Harpyes y firent demi-tour, en grec, στροφή (ἡ) (strophé) : action de tourner, et στρέφω (strepho) : tourner.
   Les Strophades, aujourd'hui Strofadia et Strivali, sont deux petites îles entre le Péloponnèse et l'île de Zante.
3. Paranomase discutable entre *Fineus*, en graphie latine, et le verbe *fenerare* : faire l'usure.
   Mais ce qui frappe à la lecture de cette phrase, c'est l'asyndète au niveau du raisonnement, car si au point de vue formel il y a *enim*, cet *enim* ne se justifie nullement. Il ne fait qu'accentuer l'aspect artificiel du collage entre les deux parties du texte : la première, le récit, est empruntée à Servius, *Én.*, III, 209, tandis que la seconde, la valeur symbolique du récit, est de Fulgence, *Myth.*, III, 123, empruntée à un ensemble où la liaison *enim* trouvait sa justification.
4. Rapprochement voulu entre *rapiunt* : ils volent et *rapina* : le vol, les deux mots étant de même racine. "À l'époque classique, le nom est toujours au pluriel, *rapinae* ; le singulier *rapina* n'apparaît qu'à l'époque impériale". Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 564, *s.u. rapio*.
5. Jeu de mots entre Zétès-Calaïs d'une part et zeton-calon de l'autre. Zeton calon, en grec ζητῶν καλόν, signifie précisément "celui qui va à la recherche du bien" ; ζητῶν est le participe présent de ζητέω : chercher, rechercher et καλόν l'adjectif neutre substantivé de καλός : le beau, le bien.

***

(166) Oedipe et le monstre qu'on appelait le Sphinx

Le Sphinx était un monstre pourvu d'ailes et de serres, comme les Harpyes ; il se tenait sur un rocher qui dominait la route et proposait aux passants des énigmes insolubles. Comme ils ne pouvaient les résoudre, il survenait à l'improviste et, usant de ses ailes et de ses serres, il les tirait à lui pour les amener sur son rocher. Par sa subtilité, Oedipe, roi de Thèbes[1], résolut l'énigme qu'il proposait et, après l'avoir vaincu, le tua.

1. Quand il parvint à résoudre l'énigme, Oedipe n'était pas encore roi de Thèbes ; c'est même à cause de cela qu'il le devint.

***

(167) Oenée

Oenée, fils de Porthaon, était roi d'Étolie dont Calydon était une cité[1] ; par suite d'une indifférence coupable lors de cérémonies religieuses, il apporta la confusion dans son royaume. En effet, alors qu'il s'acquittait des prières annuelles pour demander la prospérité de son État, il jugea inutile d'invoquer la divinité de Diane. Celle-ci lança sur le pays un sanglier d'une taille gigantesque ; pour avoir dévasté les terres de Calydon, il reçut le surnom de Calydonien, d'après le nom de la ville de ce pays. Devant la cruauté de l'animal, Oenée, abattu, fit proclamer que la moitié de son royaume irait à celui qui aurait tué le monstre. Alors, son fils Méléagre invita les jeunes de tous les horizons à venir participer à cette expédition d'un nouveau genre. Avec eux, vint aussi Atalante, la fille d'Iasos ; c'était une très grande chasseresse, la compagne de Diane ; dans les bois, elle fut la première de tous à frapper d'une flèche le sanglier en question. Puis Méléagre, se trouvant face au fauve qui venait sur lui, le tua. Pour montrer sa reconnaissance à la jeune fille qui, au milieu d'hommes, n'avait pas ménagé sa peine pour remporter un succès dû à son courage[2], il lui donna, en marque d'estime, la peau du monstre ainsi que sa tête. Mais le même Méléagre abusa aussi d'elle, alors qu'ils accompagnaient Diane, et elle mit au monde un enfant, nommé Parthénopaeos, qui périt plus tard dans la guerre contre Thèbes. Cependant, devant les honneurs rendus à Atalante avec un tel présent, Plexippos et Agénor, les oncles de Méléagre, jugeant indigne de s'être vus préférer une jeune fille, lui dérobèrent les dépouilles qu'elle avait reçues. Dans sa colère, Méléagre tua son oncle Plexippos pour ce geste, mais hâta son propre destin en se privant de l'amour de sa mère. En effet, Althée, sa mère, avait secrètement conservé un tison qui, à la naissance de Méléagre, était soudainement apparu dans le palais ; ce tison était, en quelque sorte, son destin : le jeune homme demeurerait en vie aussi longtemps que le tison serait conservé sans être consumé. Sa mère le jeta dans le feu et il se consuma, tout comme le destin de son fils qui y était lié. Un autre malheur suivit ce deuil :

en effet, les sœurs de Méléagre versèrent tant de pleurs sur leur frère que les dieux eurent pitié d'elles : elles furent transformées en oiseaux appelés maintenant les Méléagrides[3].

1. Le Mythographe a omis un critère de cette cité ; elle était *nobilissima*, mot qui se trouve chez le modèle, Lactance, *Théb.*, II, 481, et qui a été repris par M. I, *fab.* 143.
2. Le texte de la première partie de cette phrase est très corrompu. Bode et Kulcsár le lisant de façon très différente. Il m'a semblé que le mieux à faire était de suivre au plus près le modèle repris par le mythographe, c'est-à-dire Lactance, *loc. cit.*
3. Les Méléagrides furent transformées en pintades. Au départ, elles étaient quatre, mais deux conservèrent leur forme humaine (cf. Ov., *M.*, VIII, 543-544). Puis on en compta dix.
   À remarquer que si Lactance (*loc. cit.*) achève son commentaire sur la fin d'Althée, qui s'est pendue, sans parler des Méléagrides, les Mythographes citent la métamorphose des sœurs sans faire allusion au suicide de leur mère.

***

(168) Harpalycé

Alors que son père avait été fait prisonnier par les Grecs[1], Harpalycé, avec une rapidité incroyable pour une femme, rassembla un grand nombre d'hommes et le délivra ; de là vient sa réputation de franchir les fleuves avec rapidité[2].

1. La leçon de Kulcsár, *a Graecis*, peut se justifier si l'on veut voir dans ceux qui ont enlevé Harpalycos, le roi thrace et père d'Harpalycé, des compagnons de Néoptolème revenant de la guerre de Troie, mais la tradition, et en particulier Servius (*Én.*, I, 317), le modèle du Mythographe, s'accorde pour y voir des Gètes (*a Getis*), peuple voisin de la Thrace (cf. Hygin, *Fab.*, CXCIII).
2. Au delà d'une trace de misogynie "primaire" montrant l'infériorité de la femme sur le plan de la *celeritas*, la fable tire sa raison d'être de la paronomase entre *femina* et *flumina* (la leçon de Kulcsár *fluminae* n'ayant aucune valeur). Autrement, on ne comprendrait pas la relation de cause à effet existant entre la rapidité d'une femme et le franchissement des fleuves. Cette paronomase est évidemment intraduisible en français.

***

(169) Oenomaos

Oenomaos était roi d'Élide et de Pise[1], où il possédait des chevaux très rapides vu qu'ils étaient nés du souffle des vents ; il fit périr les nombreux prétendants à la main de sa fille Hippodamé[2] en les défiant à la course en char ; les conditions étaient les suivantes : il était vaincu et il donnait sa fille, ou bien il était vainqueur et il les faisait périr. Par la suite, Hippodamé s'éprit de Pélops, le fils de Tantale, qui avait reçu de Neptune des chevaux faits pour les concours de chars : à la course, ils le faisaient devancer tous ses concurrents ; elle soudoya Myrtilos, le conducteur du char de son père, en lui promettant de le prendre comme premier amant. Ce dernier mit donc aux essieux des clavettes de cire[3], puis, après la victoire de Pélops, il réclama à la jeune fille la récompense promise. Mais son mari le précipita dans la mer à laquelle il donna son nom ; en effet, c'est de lui qu'elle tient son nom de Mer de Myrtos[4].

1. Il s'agit de l'ancienne ville d'Élide Πῖσα, -ης, en latin *Pisa, -ae*, au féminin singulier, donc différente de la ville d'Étrurie *Pisae, -arum* féminin pluriel. Mais la confusion avec la ville italienne par l'emploi du pluriel se rencontre déjà chez Servius.
2. J'ai rendu à la fille d'Oenomaos son véritable nom d'Hippodamé que les mythographes – ou les scribes – écrivent Ypotamie.
3. Servius, le modèle suivi par le Mythographe, écrit "*factis cereis axibus*" : il ne peut s'agir pour *axibus* du sens premier d'*essieu* : un tel essieu n'aurait pu, même à l'arrêt, soutenir le poids du char !, mais d'un sens dérivé : fiche, agrafe, cheville, tout ce qui sert à relier une pièce à une autre, ici la roue à l'essieu (Servius, *Géorg.*, III, 7).
4. C'est une partie de la mer Égée, au sud de l'Eubée, de l'Attique et de l'Argolide. Bien que le Mythographe nous la montre tenir son nom de Myrtilos qui y fut précipité, il semble bien que ce soit la petite île de Myrtos qui le lui ait donné.

***

(170) Mercure

Mercure supportait mal que son fils Myrtilos eût été précipité dans la mer par Pélops, le fils de Tantale, et privé de son droit à la vie. Il trouva une vengeance propre à consoler un père de cette perte. En effet, il fit s'abattre sur les fils de Pélops, Atrée et Thyeste, une telle

discorde qu'ils rompirent leurs liens fraternels. Thyeste savait, en effet, que, suivant l'ordre du destin, le pouvoir resterait entre les mains de celui qui posséderait le bélier à la toison d'or sur lequel Atrée, qui était alors au début de la période où il exerçait le pouvoir[1], veillait tout particulièrement. Alors, en soudoyant Europe, l'épouse de son frère Atrée, il pensa qu'il pourrait l'amener chez lui. L'ayant appris, Atrée chassa son frère et ses deux fils ; par la suite, feignant une réconciliation, il l'invita et lui fit manger ses deux fils qu'il venait de tuer. Suite à ce crime perpétré entre des frères, on dit que le Soleil se détourna du pays où ils habitaient. Affecté par ce drame, Thyeste demanda une consultation à l'oracle : il lui fut répondu qu'il pourrait tirer une vengeance certaine par l'intermédiaire de celui qui naîtrait de lui-même et de sa propre fille, Pélopia. Aussi, après s'être jeté sur sa fille, il la posséda rapidement ; naquit un enfant que, par mauvaise conscience, elle abandonna dans les bois. L'enfant, nourri au pis d'une chèvre, reçut, pour cette raison, le nom d'Égisthe[2] et, une fois qu'il eut grandi, il tua Atrée pour venger son père. C'est lui aussi qui, ayant commis l'adultère avec Clytemnestre, l'épouse d'Agamemnon, tua ce dernier ; mais ensuite, il périt, abattu par Oreste, le fils d'Agamemnon, en même temps que Clytemnestre, sa mère[3]. Cette dernière, par l'entremise de son amant Égisthe, fit mourir son mari ; en effet, après qu'il fut rentré chez lui, elle lui présenta une tunique qui n'avait pas d'ouverture pour passer la tête : il voulait s'en revêtir, mais il ne pouvait trouver par où passer la tête. C'est alors qu'il fut tué par Égisthe, son amant. Aussi, plus tard, fut-elle tuée par son fils Oreste, en même temps qu'Égisthe.

1. Cette phrase ne se comprend que si l'on tient compte d'une précision qui, bien que ne se trouvant pas chez le modèle, Lactance (*Théb.*, IV, 306), apparaît chez M. I (*fab.* 22). Si Atrée venait de commencer à exercer le pouvoir à son tour, c'est qu'ils l'exerçaient à tour de rôle : *Cum alternis uicibus regnum regerent...* : comme ils exerçaient le pouvoir à tour de rôle...
2. En grec, la chèvre se dit αἴξ, αἰγός (aïgos), d'où le nom Αἴγισθος (Aïgisthos), Égisthe.
3. Le dernier tiers de ce texte, et cette phrase en particulier, n'est pas clair. Chez M. I, il n'est pas meilleur : répétition d'idées, redites de mots. Le modèle, Lactance, *loc. cit.*, est pourtant très explicite : "Celui-ci (Égisthe) fut tué par Oreste, le fils d'Agamemnon en même temps que celle avec laquelle il avait commis l'adultère : *cum ea quam adulterasset*". Le texte serait plus clair si, au lieu de *occidit* (celle-ci ... *fit mourir* son mari), il y avait *occiderat* : celle-ci... *avait fait mourir* son mari. L'antériorité du crime justifie la vengeance d'Oreste.

***

(171) Jupiter et Alcmène

Jupiter était amoureux d'Alcmène, l'épouse d'Amphitryon ; pour la séduire, il prit l'apparence d'Amphitryon et vint à Tirynthe[1]. Pour éviter que la venue du jour n'abrégeât le plaisir de cette union, Jupiter ordonna que cette nuit fût multipliée par trois et pendant ce temps, la Lune accomplit trois fois son parcours. C'est lors de cette union qu'Alcmène conçut Hercule.

1. "... *in Tyrinthia ciuitate...*" est une addition du Mythographe, car cette précision géographique ne se rencontre pas chez Lactance, le modèle du Mythographe (Lactance, *Théb.*, XII, 301). De plus, cette localisation est une faute, car, si effectivement Tirynthe est la patrie d'origine d'Alcmène, elle n'y revint qu'à la fin de sa vie et, au moment où se déroule l'épisode célèbre de la conception d'Hercule, elle habitait avec son mari à Thèbes.

***

(172) Hercule

Hercule naquit en même temps qu'Iphiclès, le fils d'Amphitryon[1]. Mais Junon, qui avait en haine tous les enfants engendrés par Jupiter – à l'exception de Mercure –, lança contre Hercule deux serpents. Iphiclès, terrorisé, tomba de son berceau et, par ses vagissement, réveilla ses parents qui se levèrent et virent Hercule tenant entre les mains les serpents qu'avait lancés contre lui la haine d'une belle-mère[2].

1. Hercule, son demi-frère, était, lui, le fils de Jupiter.
2. Dans la mesure où le père d'Hercule est Jupiter, on peut parler de belle-mère à propos de Junon.

***

(173) D'où vient le nom d'Hercule

Certains veulent qu'Hercule ait été appelé Alcide en raison de sa force, c'est-à-dire de sa *uirtus*[1] ; mais ce n'est pas cela, car, dès son

plus jeune âge, il reçut ce nom d'Alcée, le père d'Amphitryon, et, nous le savons, c'est le hasard qui est à l'origine des surnoms. Mais les gens plus sages voient en Hercule le symbole d'une force plus morale que physique : c'est si vrai que ses douze travaux peuvent avoir une valeur symbolique. En effet, bien qu'il en ait accompli davantage, seulement douze lui sont attribués, car il n'y en a que douze auxquels on a reconnu une valeur symbolique. Si, dit-on, il a traîné Cerbère hors des Enfers, c'est pour montrer son mépris pour toutes les passions et tous les vices du monde qu'il a su dompter. Cerbère, en effet, c'est la terre, autrement dit celle qui consomme tous les corps ; c'est pourquoi Cerbère fut aussi qualifié de "creoboros"[2], c'est-à-dire de "mangeur de chair". C'est aussi de la bave de Cerbère – bave qu'il répandit alors qu'il était entraîné – qu'est né, dit-on, l'aconit, aussi appelé *a cote* parce qu'il pousse dans les pierres dures[3]. C'est pourquoi on lit dans Virgile : "... [le portier de l'Orcus] couché sur des os..."[4] ; en effet la terre consomme assez vite les os. Alors qu'il s'avançait dans les Enfers pour en arracher [Cerbère] et enlever Proserpine, épuisé par la tâche qu'il venait d'accomplir, il se couvrit la tête, dit-on, d'une couronne de feuilles de peuplier ; en conséquence, la face interne des feuilles, celle qui était au contact de ses tempes, essuya la sueur qui lui coulait du crâne, tandis que la face externe, en raison de la chaleur régnant aux Enfers, resta noire. Pour l'avoir reçu dans sa barque, Charon resta enchaîné une année entière. Toutefois Junon, dit-on, mit Mégère en face d'Hercule : il en fut épouvanté et tout tremblant.

1. Hercule étant l'appellation latine d'un héros grec, le surnom Alcide serait dérivé du nom grec ἀλκή (alcé), écrit ainsi dans le texte ; ce mot est l'équivalent grec du latin *uirtus*.
2. *Creoboros*, en grec κρεοβόρος, veut dire "qui mange de la chair crue" ; c'est donc bien l'équivalent de "mangeur de chair". Servius, le modèle, pour ce passage, du Mythographe (*Én.*, VI, 395), écrit dans un autre passage : "Cerbère, c'est la terre, celle qui consomme les corps une fois qu'ils ont été ensevelis" (Servius, *Én.*, VIII, 297).
3. Remarquons tout d'abord que cette phrase s'intercale dans le développement de Servius qui va être poursuivi aussitôt après. Elle est empruntée au même Servius, mais dans un commentaire des *Géorgiques* (II, 152), commentaire que le Mythographe résume plus qu'il ne le reproduit. Ce qui nuit à la clarté du texte. Servius explique donc que l'herbe qui va être appelée aconit est née de la bave de Cerbère ; puis il ajoute : "Parce qu'elle pousse au milieu des rochers et des pierres dures, elle est appelée aconit, du grec ἀπὸ τῆς ἀκόνης (pierre dure), c'est-à-dire *a cote* (de la pierre dure ; en latin *cos, cotis*)". Si nous laissons de côté les différences de radical entre le mot grec ἀκόνη, pierre à

aiguiser, forme d'une racine *ak-, en grec ἀκ-, exprimant l'idée de "pointe" à laquelle s'ajoute le suffixe -ονη utilisé pour former une série de noms d'instrument comme βελόνη, aiguille, περόνη, ardillon ou chavette (cf. P. Chantraine, *op. cit.*, p. 43), et le terme latin *cōs, cōtis* dont le sens est identique mais la racine apparemment différente (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 145 b, *s.u. cōs*), si donc le rapprochement entre ἀκόνης et *a cote* ne se justifie nullement, il ne fait pas de doute que l'aconit, la plante vénéneuse, en grec ἀκόνιτον (τὸ), en latin *aconitum*, d'ordinaire au pluriel *aconita*, née de la bave de Cerbère, doit son nom au terrain pierreux sur lequel elle se développe. Mais cette initiative étymologique du Mythographe est intéressante en elle-même parce que, même si elle rompt le développement, elle fait apparaître un souci de recherche scientifique.

4. Virgile, *Én.*, VIII, 297.

***

(174) Diomède

Diomède, roi de Thrace, avait des chevaux qu'il nourrissait de chair humaine[1]. Beaucoup de ses hôtes avaient ainsi péri[2] quand Hercule, qui avait reçu son hospitalité, pour ne pas tomber dans ses pièges et y périr, le fit dévorer par ses propres chevaux. Après avoir emmené ces mêmes chevaux[3], leur maître cruel une fois tué, il les rendit à leur nourriture naturelle, c'est-à-dire l'herbe, en tempérant leur férocité et il les fit garder par son fils Chromis[4].

1. Les divers mythographes emploient le terme générique *equi* : les chevaux, mais ici, il s'agit de juments.
2. La leçon *eius hospitio* formant pléonasme avec *hospites* est donc mauvaise. Bode l'a reprise, tout en présentant dans l'apparat critique une leçon *hoc exitio* beaucoup plus vraisemblable et qui, de plus, est celle de Lactance, *Théb.*, VI, 324, texte que, pour le reste, a suivi le Mythographe. C'est donc celle que j'ai traduite.
3. "Les Juments de Diomède" constituent un des douze travaux d'Hercule. Cet exploit fut accompli en Thrace "dans les plaines Bistoniennes, au pied de l'Ismare", précise Lucrèce, *De nat. rer.*, V, 30, d'où Hercule ramena les juments prises à Diomède pour les conduire devant Eurysthée.
4. Le commentaire de Lactance est fait précisément sur le nom *Chromis* cité par Stace, *Théb.*, VI, 324 : "Vient Chromis... fils du grand Hercule".

***

(175) Géryon

Géryon était un roi d'Espagne dont le corps était triple et qui avait un chien à deux têtes ; Hercule, qui avait été conduit jusqu'à lui sur une coupe en airain, le tua[1]. S'il est représenté avec un triple corps, c'est qu'il régnait sur trois îles situées au sud de l'Espagne, les îles Baléares : Minorque, Majorque et Ibiza. On le représente avec un chien à deux têtes parce qu'il a montré toute sa puissance dans les combats terrestres et navals. Hercule en triompha et emmena ses bœufs ; et si on le représente emporté jusqu'à lui sur une coupe en airain, c'est parce qu'il avait un navire solide et garni d'airain. Revenant d'Espagne, Hercule passa par la Campanie : dans une cité de Campanie, il célébra pompeusement son triomphe et c'est pourquoi la cité est appelée Pompei[2]. Par la suite, près de Baïes, il délimita pour ses bœufs un espace qu'il entoura d'une clôture ; cet endroit s'est appelé autrefois *Boaulia* car, maintenant, c'est Baules[3]. Ensuite il vint en Italie où il reçut l'hospitalité d'Évandre[4].

1. Au point de départ, il s'agit de la coupe du Soleil qui, "après son coucher, lui sert à traverser l'Océan avec ses chevaux pendant la nuit et à gagner l'Orient où le soleil se lève" (Phérécyde, cité par Athénée, livre XI). J.-Cl. Carrière, *op. cit.*, p. 192, notes II, 107, 5 et II, 109, 1, traite de cette question. Mais aussi bien chez Apollodore que chez ses devanciers, il n'est question que d'une coupe en or qui est donnée à Hercule par le Soleil. Comment, dès lors, en est-on venu à une coupe en airain ? À remarquer, tout d'abord, qu'en latin la différence est minime entre *aureus* (d'or) et *aereus* (d'airain) et les manuscrits présentent souvent les deux mots employés l'un pour l'autre. Mais chez Servius (*Én.*, VII, 662), source du mythographe, il s'agit d'une intention délibérée : rationaliser une présentation légendaire ; et du symbolisme mythique Soleil – coupe en or, on est passé à celui plus rationnel navire à l'éperon d'airain – coupe en airain, transfert facilité par la paronomase.
2. Certes, l'emploi de l'adverbe *pompeusement* connote une nuance d'excès qui n'est pas dans le texte latin ; mais il fallait conserver le mot *pompam* indispensable pour l'étymologie de Pompei.
3. *Boaulia*, en grec βοαύλια, ce sont "les étables à bœufs". Encore une remarque toponymique : Servius, le modèle, veut rattacher le nom de Baules, cité de Campanie, près de Baïes, à la fable herculéenne ; mais la célébrité de ces villes, outre les villas impériales – celle de Jules César vient même d'être découverte à Baïes –, doit autant au meurtre d'Agrippine – qui avait sa villa à Baules – par les envoyés de Néron qui avait la sienne à Baïes qu'au souvenir d'Hercule dont le passage est aussi attesté dans le toponyme d'Herculanum, cité voisine recouverte par l'éruption du Vésuve en 79 après J.-C. Cf. *infra*, *fab.* 184, n. 2.

4. Cette dernière phrase – due au Mythographe – est une transition avec la fable suivante consacrée à Évandre. Mais du point de vue de la chronologie et de la géographie, elle marque un retour en arrière. Car le parcours emprunté par Hercule ramenant en Grèce, par la route du Nord, les bœufs de Géryon l'a vu traverser le Latium – et donc rencontrer Évandre – *avant* de poursuivre sa route en Campanie et de célébrer son triomphe.

***

(176) Évandre

Évandre était un Arcadien, petit-fils de Pallas, roi d'Arcadie. Il tua son père, à l'instigation de sa mère Nicostraté – encore appelée Carmentis parce qu'elle prophétisait en vers[1] – et, à cause de cela, il dut quitter son pays et arriva en Italie ; après en avoir chassé les Aborigènes, il occupa les lieux où se trouve maintenant Rome et il fonda une modeste citadelle sur le mont Palatin. Ce mont est appelé Palatin soit à cause de Pallas, l'aïeul d'Évandre, soit à cause d'une fille d'Évandre, nommée Pallas, qui avait été violée par Hercule et inhumée en cet endroit, soit, et c'est plus vraisemblable, à cause de son fils Pallas tué par Turnus et inhumé en cet endroit. Hercule s'était arrêté là et faisait paître les bœufs qu'il avait emmenés après avoir tué Géryon. Cacus, un esclave d'Évandre, lui déroba quelques bœufs dont il inversa le sens des traces en les tirant par la queue vers sa caverne de façon à empêcher les traces de mener vers la caverne celui qui était à leur recherche. Cependant, Hercule, après les avoir longtemps cherchés, les retrouva, leur présence lui ayant été révélée par les meuglements que poussa un bœuf : il traîna celui-ci par une patte hors de la caverne et il le tua pendant qu'il vomissait des nuages de feu. Ce même Cacus était, dit-on, un fils de Vulcain ; sa bouche vomissait des flammes et de la fumée, et il ravageait tout le pays alentour. Voici ce qu'il en est réellement : c'était le pire des esclaves d'Évandre ; nous savons en effet que *cacon*, en grec, veut dire mauvais[2] et s'il vomissait du feu, dit-on, c'est parce qu'il dévastait les champs en y mettant le feu. Si donc toute tromperie rejette de la fumée, c'est parce qu'elle fait obstacle à la vérité, c'est-à-dire à la lumière. Sa sœur, qui portait le même nom, le trahit et, grâce à cela, elle obtint un petit sanctuaire où les Vestales lui offraient un sacrifice[3]. Hercule ayant montré sa valeur par la mort de Cacus, on éleva en son honneur un très grand autel[4] dont l'Apollon de Delphes avait prédit à Hercule

l'érection en Italie. Il donna donc des bœufs pris sur son troupeau pour les sacrifices faits en son honneur et l'on trouva deux vieillards, Pinarius et Potitius, auxquels il montra comment il voulait être honoré : il fallait lui offrir un sacrifice le matin et le soir. Ainsi le sacrifice matinal achevé, il fallait retourner sacrifier environ au coucher du soleil ; Potitius arriva le premier, Pinarius plus tard, les entrailles une fois offertes. Hercule en fut irrité et il décida que la famille des Pinarii se mettrait au service des Potitii lors du repas et de l'accomplissement du sacrifice[5].

1. Jeu de mots entre le nom propre *Carmentis* et *carmen*, l'oracle, le poème, intraduisible en français.
2. Nouveau jeu de mots sur *Cacus* et l'adjectif grec κακός (cacos) qui, effectivement, signifie mauvais, *malus*.
3. Malgré les affirmations de Servius, *Én.*, VIII, 190, – le modèle du Mythographe pour ce passage – l'existence de la déesse et, partant, du sanctuaire n'est pas établie : "S'il y a une déesse *Caca*, ce qui n'est pas établi, *Cacus* est seulement un personnage de fable" G. Dumézil, *Rel. Rom. Arch.*, p. 60, n. 1.
4. L'*Ara maxima*, ou autel d'Hercule, se dressait, à Rome, sur le *Forum Boarium*, "le marché aux bœufs". Sans doute suite à la fable de la victoire d'Hercule sur Cacus, qui lui avait volé ses bœufs, une dîme était prélevée sur les butins et les profits commerciaux et figurait parmi les offrandes consacrées sur l'autel.
5. Cet ordre d'Hercule fut respecté durant des générations jusqu'au jour où la famille Potitia disparut, pour avoir abandonné à des esclaves d'État ces fonctions sacrées héréditaires (cf. Tite-Live, I, 7).

***

(177) Admète

Admète, un roi de Grèce, demanda Alceste en mariage ; le père de cette dernière avait fait proclamer que l'épouserait celui qui attellerait à son char deux animaux sauvages d'espèces différentes. Admète demanda l'aide d'Apollon et d'Hercule qui attelèrent à son char un lion et un sanglier ; c'est ainsi qu'il obtint la main d'Alceste. Alors qu'Admète sentait ses forces décliner et approcher l'heure marquée par le destin, l'oracle lui promit qu'il pourrait encore vivre s'il se trouvait quelqu'un pour vouloir mourir à sa place[1]. Alors Alceste, ayant appris que, par sa mort, elle pourrait prolonger les

destins de son mari, s'offrit à la mort. Admète supportait avec beaucoup de peine sa disparition, quand Hercule, descendant aux Enfers pour en arracher Cerbère, le chien aux trois têtes, la fit remonter et la rendit à Admète. Admète, c'est, en quelque sorte, celui qui est la proie des craintes, tandis qu'*alce*, c'est la hardiesse[2]. En conséquence, lorsque la crainte souhaite s'atteler à la hardiesse, elle attelle deux animaux sauvages à son char, autrement dit elle acquiert les deux forces de l'âme et du corps ; le lion, c'est la force de l'âme, le sanglier, celle du corps. Si elle demande l'aide d'Apollon et d'Hercule, c'est pour demander l'aide de la sagesse et du courage ; ainsi donc la hardiesse n'hésite pas à affronter la mort pour sauver une vie et quand la hardiesse la quitte dans la mort, le courage la rappelle des Enfers, comme le fait Hercule.

1. Le texte est incomplet : avant d'obtenir la réponse d'un oracle, il faut être allé le consulter. C'est ce que Fulgence, le modèle du mythographe, avait précisé : "*Apollinem deprecatus est* : il pria Apollon" (Fulgence, *Myth.*, II, 63), proposition reprise par M. I, *fab.* 91.
2. Étymologie "bilingue" des deux noms du couple : Admète (*Admetus*), c'est celui sur lequel les craintes (*metus*) peuvent avoir prise ; quant à Alceste, son nom viendrait du grec ἀλκή (ἡ) (*alce*, dans le texte) : la vigueur, la force physique, la hardiesse.

***

(178) Le serpent tué par Hercule

Près du Sagaris, fleuve de Lydie, Hercule tua[1] un serpent qui tuait nombre d'hommes et ravissait tous les fruits de la rive. Pour le remercier, la reine Omphale, qui régnait ici, le renvoya à Argos, pourvu de nombreux cadeaux[2]. Sa passion pour cette dernière l'enflamma même si vivement qu'il démêlait délicatement l'écheveau et que, du pouce, il faisait tourner le fuseau. Hercule, *eron cleos,* " la renommée des héros", c'est "la renommée qui s'attache aux hommes courageux"[3] et *omphalon*, c'est l'ombilic[4]. Chez les femmes, en effet, le plaisir trouve sa place dans l'ombilic. Cela, pour montrer que le plaisir peut l'emporter sur la force, fût-elle invaincue : celui que n'a pu vaincre la puissance du monde, la passion que fait naître le plaisir des sens l'a enchaîné.

1. Pour ce dernier verbe, Kulcsár a lu *interficiebat*, un imparfait qui ne se justifie pas. Aussi ai-je traduit un parfait, *interfecit*, comme m'y invitait le manuscrit S.
2. Le servage auprès d'Omphale avait été imposé à Hercule comme purification après le meurtre d'Iphitos, le fils d'Eurytos ; il devait durer trois ans.
   La figure dérivative "la reine ... qui régnait ..." doit être le fait du Mythographe car les deux premières phrases de ce texte ne se rencontrent pas chez Fulgence.
3. Dans sa concision, le texte du Mythographe rend mal ce que voulait dire Fulgence, *Myth.*, II, 73 : "Hercule, en grec, se dit Héraclès, c'est-à-dire *eron cleos*, ce que nous, en latin, nous rendons par "la renommée qui entoure les hommes courageux". *Eron cleos*, ἡρώων κλέος, c'est l'équivalent exact de *uirorum fortium fama*.
4. Toute la valeur symbolique de cette seconde partie du texte repose sur le jeu entre Omphale (Ὀμφάλη), le nom de la reine, et ὀμφαλός – *umbilicus* l'ombilic, le nombril, le centre, le cordon ombilical, mot qui est d'ailleurs à l'origine du nom propre. Et c'est bien ce sens que lui donne Fulgence dans la fable d'où est extrait ce passage, sans qu'en soient reprises toutes les lignes.
   Le texte joue donc sur le rapprochement entre Omphale et *omphalon*. Fulgence écrit : "(En étant soumis à Omphale), Hercule est vaincu par le plaisir des sens ; en effet *omphalon*, en grec, veut dire l'ombilic, et chez les femmes le plaisir des sens se tient dans l'ombilic, comme le dit la loi divine : Ton cordon (ombilical) n'a pas été coupé", c'est-à-dire "Ton péché n'a pas été supprimé" (Ézech., 16, 4).
   Sans doute, faut-il voir dans ce mot ombilic, une métonymie pour une acception plus large, le ventre, ou plus précise. Quoi qu'il en soit de la localisation exacte, il est certain que, pour les premiers Chrétiens, *l'omphalon* est, chez la femme, le siège de la concupiscence (cf. St Jérôme, *Com. sur Ézech.*, 4, 16, 5, c. 132).

***

(179) Éryx

Éryx était le fils de Vénus et de Boutès ; pour d'autres, de Neptune et de Vénus. Sûr de ses forces, il provoquait au ceste les étrangers et, une fois qu'il les avait vaincus, il les mettait à mort. Abattu par Hercule, qu'il avait aussi provoqué, il donna, par sa sépulture, son nom à la montagne sur laquelle il éleva également un temple à sa mère Vénus.

***

(180) Busiris

Busiris était un roi d'Égypte qui avait l'habitude d'immoler ceux auxquels il avait offert l'hospitalité ; il fut mis à mort par Hercule qu'il avait aussi voulu faire périr. Isocrate écrivit son éloge[1].

1. Le mythographe reprend le même texte de Servius qu'avait recopié M. I, *fab.* 65.
Servius fait un commentaire sur le vers de Virgile, *Géorg.*, III, 52 : "*[Quis] ... inlaudati nescit Busiridis aras ?* : Qui ne connaît les autels de l'infâme Busiris ?" Le mythographe n'a repris que le début du commentaire. Dans la suite, Servius essaie d'éliminer le paradoxe qui consiste à tracer le portrait d'un homme parfaitement condamnable et qui, pourtant, voit Isocrate faire son éloge. Car il est vrai qu'Isocrate a composé un "Éloge de Busiris", mais cet éloge doit être pris "au deuxième degré", sinon au troisième. Le IV^{ème} siècle avant J.-C. a vu les sophistes rivaliser dans le domaine de "l'éloge paradoxal", où l'on cherchait, entre autres, à louer un héros antipathique. C'est ce que voulut faire Polycratès, un Athénien établi à Chypre, en écrivant un "Éloge de Busiris" dont il prétendait faire un bienfaiteur de l'humanité, tout en imaginant, bizarrement, que Busiris était anthropophage. Et c'est là qu'intervint Isocrate.
Voulait-il se débarrasser d'un concurrent gênant ou bien avait-il mal accepté les critiques de Polycratès à l'égard de son "Hélène" ? Quoi qu'il en soit, Isocrate fit semblant d'entrer dans le jeu des sophistes ; il loua Busiris, sa noble origine, sa puissance, l'organisation qu'il donna à l'Égypte ; puis, élargissant le sujet, il fit l'éloge des Égyptiens.
Revenant à Busiris, il montra que la chronologie s'opposait à ce qu'on croie Polycratès qu'il blâma d'avoir suivi les traditions injurieuses des poètes sur les héros.
Busiris, pour Isocrate, n'est donc qu'un prétexte pour attaquer Polycratès, et il est bien évident que pour lui, comme pour Servius et comme pour nous, Busiris est un personnage *inlaudatus et inlaudabilis.*
En réalité, Busiris ne sacrifiait pas tous ses hôtes, seulement un par an ! Ce sacrifice annuel lui avait été suggéré par Phrasios, un devin chypriote, pour conjurer les mauvaises récoltes. Apollodore (*Bibl.*, II, 116) et Hygin (*Fab.*, XXXI) donnent plus de détails sur ce personnage.

***

(181) Hercule

Hercule fit violence à Mégara, la fille du Thébain Créon : d'elle, il engendra Oxée et Créontiadès qu'il tua sous l'emprise d'une folie inspirée par Junon[1].

1. Il existe différentes versions de cette fable – tout comme varie le nombre des enfants. Mais, dans ce texte, sont rassemblés les éléments fondamentaux de la fable : union d'Hercule et de Mégara, folie dont il est frappé par Junon et meurtre de leurs enfants. On pourra noter que l'intervention de Junon, *Iunonis instinctu*, à cet endroit est le fait du Mythographe car elle n'apparaît pas dans le texte de Lactance qu'il recopie : Lactance, *Théb.*, X, 891. Cependant, Lactance y fait allusion dans un autre passage, *Théb.*, IV, 570 ; le Mythographe a donc une bonne connaissance de Lactance.

***

(182) Eurytos

Eurytos, roi d'Oechalie, refusa sa fille Iolé à Hercule alors qu'il lui en avait fait la promesse auparavant ; il l'avait dissuadée en lui disant qu'Hercule avait tué son épouse Mégara et les enfants qu'il avait eus d'elle[1] : ce qui s'était fait à l'instigation de Junon[2]. D'où la colère d'Hercule : la jeune fille lui ayant été refusée, il détruisit la cité, fit périr Eurytos et enleva Iolé.

1. Mauvaise lecture par le Mythographe du texte de Servius (*Én.*, VIII, 291). Il lit ... *ideo quod eam fuerat dehortatus* : il l'avait dissuadée, alors que le texte de Servius est psychologiquement beaucoup plus vraisemblable : *ideo quod eum fuerat filius dehortatus* : son fils l'avait dissuadé ; c'est le fils qui conseille à son père de ne pas donner sa fille à Hercule, en rappelant qu'il avait déjà tué une épouse et des enfants.
2. Cf. fable précédente.

***

(183) Les deux lions que vainquit Hercule

Hercule triompha de deux lions ; l'un était le lion du Teumesse, l'autre celui de Cléones. Le mont du Teumesse se trouve en Béotie, et le mont de Némée, appelé aussi mont de Cléones, en Arcadie. Hercule, envoyé par Eurysthée pour tuer le lion de Némée, reçut, en route, l'hospitalité de Molorchos dont le fils avait été tué par le lion[1]

et qui lui montra comment combattre le lion. Après en avoir triomphé, il institua des Jeux auxquels il donna le nom du lieu : Némée.

1. Le mythographe emploie le parfait *interfecit* : il tua, mais pour la clarté du texte – l'épisode est antérieur à la venue d'Hercule – j'ai repris le plus-que-parfait *interfecerat*, suivant le modèle, Lactance, *Théb.*, IV, 160.

***

(184) Les lacs Averne et Lucrin

Dans le golfe de Baïes, en Campanie, en face de la cité de Putéoles[1], il y a deux lacs, Averne et Lucrin, qui, autrefois, en raison de leur grand nombre de poissons, procuraient des revenus importants aux Romains. Mais la violence des flots, qui souvent y pénétraient, en chassait les poissons et les patrons subissaient de graves dommages : ils envoyèrent des suppliques au Sénat. Jules César vint et, après avoir élevé des digues, il refoula la mer de la zone où, auparavant, elle avait l'habitude de causer des dommages ; il laissa un passage étroit, par le lac Averne, permettant même à un grand nombre de poissons d'entrer, sans que les flots causent de gêne. Ces travaux ont été qualifiés de "Juliens"[2].

1. Aujourd'hui, Pouzzoles.
2. La présence de cette fable, qui n'apparaît pas dans les manuscrits *R, S, F, V*, est justifiée car il s'agit de lieux où Hercule, après avoir célébré son triomphe à Pompéi, délimita un espace pour y garder ses bœufs, lieux qui devaient devenir la cité de Baules (cf., *fab.* 175, n. 3).
   Ces travaux semblent appartenir aux grands chantiers ouverts par Jules César à partir de 48 avant J.-C. et jusqu'à sa mort, chantiers évoqués par J. Carcopino dans son "*César*", deuxième partie du Tome II de "*La République Romaine de 133 à 44 avant J.-C.*", p. 995.
   Le lac Lucrin était proprement la partie inférieure du *sinus Baianus*, ou *Cumanus* ou *Puteolanus*, entre le cap Misène et *Puteoli.* À une époque reculée, il était séparé du reste de la baie par une sorte de digue d'environ quinze cents mètres et avait l'apparence d'un lac intérieur : seulement ses eaux étaient salées. Il était célèbre certes par ses poissons, mais aussi par ses bancs d'huîtres. Derrière le lac Lucrin, il y avait le lac Averne renommé dans la mythologie à cause de sa communication supposée avec le monde infernal.

***

(185) Érymanthe et Stymphale

En Arcadie, il y a deux montagnes, l'Érymanthe et le Stymphale[1] : sur la première, l'Érymanthe, Hercule captura un sanglier qu'il rapporta vivant à Eurysthée ; sur l'autre, le Stymphale, il tua des oiseaux, "les oiseaux du Stymphale". Stace applique au Stymphale le qualitatif de "qui retentit du son de l'airain", parce que ce n'est pas avec des flèches qu'il a tué ces oiseaux mais par le son de l'airain[2].

1. Le même nom qualifie la montagne et le lac qui est au pied de la montagne.
2. Ce récit un peu condensé – il l'est déjà chez le modèle Lactance, *Théb.*, IV, 298 – demande quelques précisions. En réalité, ce n'est pas le son de l'airain qui a tué les oiseaux ; il ne les a que chassés de la forêt touffue où ils se réfugiaient : "Il (Hercule) construisit une cliquette de bronze grâce à laquelle il produisait un vacarme extraordinaire", écrit Diodore de Sicile (*Myth.*, IV, 13, 2). Effrayés, les oiseaux sortirent de leur retraite et Hercule les tua de ses flèches.

***

(186) Les pommes d'or apportées à Jupiter par la Terre

Aux noces de Jupiter et de Junon, vint la Terre portant des pommes d'or sur leurs branches. Pleine d'admiration, Junon demanda à la Terre de les planter dans ses jardins situés près du mont Atlas. Mais comme les filles d'Atlas, Aeglé, Aréthuse, Hespéréthuse cueillaient trop souvent les pommes sur les arbres, Junon, dit-on, y mit un gardien, un dragon qui ne dormait jamais[1] ; Hercule, envoyé par Eurysthée pour prendre les pommes des Hespérides, le tua et emporta les pommes. En réalité, c'étaient des jeunes filles nobles dont Hercule vola les troupeaux après en avoir tué le gardien. Aussi, quand on le représente emportant des pommes, il s'agit, en fait, de brebis, qui se disent *mala*, le *melonomos* étant celui qui fait paître les brebis[2].

1. L'ordre selon lequel les trois Hespérides, "les Nymphes du Couchant", sont présentées et la forme même de leurs noms demandent quelques commentaires.

Précisons tout d'abord que leur rôle n'est pas toujours celui qui est présenté ici. Apollodore, par exemple, écrit que les Hespérides avaient pour charge de veiller sur les pommes en compagnie d'un dragon immortel (Apd., *Bibl.*, II, 5, 11).
Quant à leur nombre, il a varié de trois à sept. Ici, elles sont trois, chiffre qui devait être le nombre primitif, si l'on en croie F. Bader (F. Bader, "Héraclès et les points cardinaux", *Minos*, 18, p. 219-256), cité par J.-Cl. Carrière dans sa traduction de la *Bibliothèque* d'Apollodore, p. 197, n°2, 114, 1. Leur nom, par contre, est bien connu de la mythologie ; il s'agit d'Aeglé, "l'Éclat de la lumière", Érythie, "la Rouge" et Hespéraréthousa, "la Fontaine du Soir". Faut-il y voir un codage onomastique de l'Est vers l'Ouest se développant sur toute la journée – et alors il faudrait les citer dans l'ordre Érythie, "la Rougeur de l'Aube", Aeglé, "la Brillance du Jour" et Hespéraréthousa pour le couchant, ou, plus précisément, une suite des étapes du couchant – et alors il faudrait mettre en tête Aeglé, dernier éclat du jour, puis Érythie, la rougeur du soir, moment où "Le Soleil s'est noyé dans son sang qui se fige", et Hespéraréthousa ? Le premier codage est celui de notre Mythographe mais le nom générique des Hespérides, les Nymphes du Couchant, invite plutôt à envisager la seconde hypothèse.
Reste le problème de leurs noms. Si le Mythographe a bien cité Aeglé et Hespéraréthousa, le nom de la seconde, Aréthuse, ne se justifie pas ici. Aréthuse est une Naïade, une divinité des eaux, nymphe d'Achaïe et compagne d'Artémis ; elle fut transformée en fontaine, à Syracuse ; donc elle n'a rien à voir avec notre fable. Il faut alors qu'il y ait eu confusion entre *Arethusa* et *Erytheia*. À remarquer tout d'abord que Lactance, commentant Stace, *Théb.*, II, 280, écrit *Erethusa*, lecture reprise par Bode. D'autre part, le rapprochement avec Hespéraréthousa et la plus grande renommée de la fontaine d'Aréthuse ont pu provoquer un phénomène de "mot-valise", ou bloconyme, inversé : la lecture d'*Hespéraréthusa* à fait apparaître *Erethusa* à travers *Erytheia* qui précédait, transformation facilitée par la correspondance syllabique, voyelles et consonnes étant identiques ou très voisines. Kulcsár n'a fait qu'achever l'opération en lisant *Arethusa* à partir d'*Erethusa*, elle-même venue d'*Erytheia*.

2. Explication rationnelle d'un des douze travaux d'Hercule, qui repose sur un jeu de mots. Le latin *mālum*, la pomme, *māla* au pluriel, semble être emprunté au grec μῆλον, μῆλα, au pluriel (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 381, *s.u. mālus)*. Or, en grec, μῆλον, μῆλα, signifie aussi : la brebis, en latin *ouis*, et μηλονόμος, c'est bien "celui qui fait paître les brebis", *pastor ouium*.

***

(187) Hercule et Déjanire

Ayant reçu l'hospitalité du roi Dexaménos, Hercule en séduisit la fille, Déjanire, et s'engagea à en faire son épouse. Après son départ, Eurytion demanda Déjanire[1]. Le père de cette dernière, craignant la violence d'Eurytion, la lui promit et, au jour fixé, Eurytion arriva pour le mariage, en compagnie de ses frères. Le hasard voulut qu'au jour

fixé pour les noces, arriva l'Alcide : il tua les Centaures et se lia avec Déjanire par un mariage auquel elle ne croyait plus.

1. Lactance, le modèle du mythographe, est plus précis, apportant un détail nécessaire à la bonne compréhension du texte : Eurytion est un Centaure, fils d'Ixion, et il demande Déjanire en mariage : *uxorem petiit* (*Théb.*, V, 263).

***

(188) Le marais de Lerne

À Lerne, il y avait un marais où vivait une bête féroce, une Hydre, qui avait cinquante têtes ou, pour d'autres, sept. En latin, on l'appelle un serpent (*excetra*). En effet, pendant qu'Hercule se battait contre elle, s'il coupait une tête, il en renaissait trois[1] ; on dit qu'il en vint à bout en la brûlant. Mais il est prouvé que l'hydre était un endroit d'où sortaient en abondance des eaux qui dévastaient le pays alentour. Il avait beau être fréquemment asséché, les eaux rejaillissaient en plus grande quantité : pour une source tarie, trois apparaissaient. Hercule comprit que les conduits souterrains pouvaient être obstrués en y mettant le feu ; c'est pourquoi, après avoir évacué l'eau de ce même endroit, il y mit le feu : ainsi il coupa tout passage à l'eau et rendit l'Arcadie habitable[2].

1. La conjonction de coordination *nam* : en effet, l'équivalent de la conjonction de subordination *quod* : parce que, que l'on rencontre chez le modèle Servius, *Én.*, VI, 287, montre bien qu'il y a un rapport explicatif entre le nom *excetra* et la naissance de trois têtes pour une coupée. Il s'agit d'un jeu verbal entre le nom *excetra* et les premières syllabes – ou lettres – de trois mots "capitaux" : *(ex)crescebant ceso tria* : renaissaient (d'une) coupée trois (têtes). Bien sûr, le texte de M. II ne présente que *crescebant*, mais le jeu a été fait sur le texte originel, qui portait *excrescebant*.
2. Les rapports entre le nom de la bête, *hydra* et l'assèchement du marais ne se comprennent qu'à partir du grec : en effet ὕδρα, l'hydre, le serpent d'eau, et ὕδωρ, l'eau, sont deux mots de même racine.
   Si l'on peut reprocher au Mythographe de ne pas avoir compris le mot composé *excetra* on doit le féliciter de son habilité à avoir "fondu" en un même texte deux extraits d'auteurs différents : Lactance, *Théb.*, I, 384 et Servius, *Én.*, VI, 287.

***

(189) Antée et Hercule

Antée, fils de la Terre, était roi de Libye. En combat singulier, il faisait périr de nombreuses personnes dont il plaçait la tête sur la porte de sa demeure. Ayant appris l'arrivée d'Hercule, il entreprit de lutter contre lui et, alors qu'il était sur le point d'être vaincu par Hercule, il simula une chute, mais il se releva encore plus vigoureux, ayant repris des forces au contact de la Terre, sa mère, qui les lui procurait. Quand Hercule l'eut compris, grâce aux avertissements de Minerve, il le souleva au moment où, une nouvelle fois, il voulait se laisser tomber et, le maintenant au-dessus de la terre, il l'étrangla.

***

(190) Oenée

Oenée, fils de Parthaon, père de Tydée, roi d'Étolie, avait une fille nommée Déjanire, que de nombreux prétendants avait demandée en mariage. Hercule et Achéloos, dieu-fleuve d'Étolie, la demandèrent en même temps et acceptèrent les conditions d'Oenée : celui qui l'emporterait par sa bravoure épouserait Déjanire. Le combat commença donc : Achéloos semblait l'emporter sur Hercule car, au début, il s'était changé en jeune homme, puis en dragon, puis en taureau[1] ; mais Hercule ayant réussi à l'étreindre malgré sa résistance, lui brisa une corne qu'il avait entourée de ses bras ; on dit qu'il la consacra à la Fortune qui la prit, dit-on, pour en faire la corne d'abondance. Alors, les Naïades, nymphes-filles du fleuve, firent en sorte que la corne arrachée fût comblée des richesses de l'automne[2] ; d'où le vers : "l'Abondance avec sa corne pleine"[3], puisque, tout comme la corne se développe au dessus de la chair, les richesses viennent de l'extérieur pour combler l'homme ; c'est dans la corne que se trouve la bravoure des animaux et c'est dans la richesse que se tient la puissance apportée par la Fortune[4] ; comme on dit, "La naissance et le mérite sans la richesse valent moins que l'algue"[5]. On dit aussi que si Hercule enleva une corne à ce même dieu-fleuve, c'est que celui-ci, dans ses débordements, utilisait deux lits ; Hercule, pour l'en empêcher, le priva de l'un deux.

1. Achéloos, qui passait pour l'aîné de tous les dieux-fleuves, est au centre de nombreuses fables et ... de multiples amours ; comme dieu-fleuve, il avait le pouvoir de se métamorphoser, ce qui est montré dans ce texte.
2. Chez les Latins, l'automne est toujours considérée comme une saison fructifère ; c'est donc le symbole de la richesse, de l'abondance – cf. par exemple, Virgile, *Géorg.*, II, 513 *sq.*, en particulier les vers 519-522.
3. Horace, *Carm. saec.*, 59.
4. La construction en chiasme du texte latin se transposant difficilement en français, j'ai pensé que, pour rendre au mieux l'effet du latin, le parallélisme de l'expression était le plus approprié.
5. Horace, *Sat.*, II, 5, 8.

***

(191) La mort d'Hercule

Après avoir vaincu Achéloos, Hercule épousa Déjanire dont il eut un fils nommé Hyllos. Arrivé au bord du fleuve Événos – qu'on appelle aussi Lycormas – il la posa à terre et traversa en emportant avec lui sa massue et ses autres armes, dans l'intention, après s'en être débarrassé, de la porter facilement. Voulant donc revenir pour la faire passer, il vit Nessos qui lui faisait violence : il lui lança une flèche et lui ôta la vie. Mais celui-ci, au moment d'expirer, donna à Déjanire son vêtement imprégné de son sang pour se venger, lui disant de faire porter ce vêtement par Hercule si elle désirait en être toujours aimée. Par la suite dans l'île d'Eubée, Hercule ravagea Oechalie, la ville d'Eurytos[1], dont il ramena la fille, Iolé, dans son propre pays. Alors Déjanire comprit que le cœur de son mari se détournait d'elle et, craignant de se voir préférer une rivale, elle chargea Lichas, un serviteur, de porter la tunique à Hercule qui allait offrir un sacrifice à Jupiter. Alors qu'Hercule, après l'avoir revêtue, s'avançait vers l'autel, le vêtement s'enflamma et, se rétrécissant sous l'effet du poison, il resta attaché à ses chairs. Aussi, au plus fort de ses tortures, comme il ne pouvait l'arracher de son corps, il jeta dans la mer d'Eubée son serviteur Lichas, coupable de lui avoir donné le présent ; mais Thétis jugea ce dernier innocent du crime et le changea en rocher. Cependant Hercule avait compris qu'il ne pourrait plus revenir à la vie et perdait ses forces sous l'effet des brûlures provoquées par le poison ; alors volontairement, il se jeta dans un bûcher élevé sur le mont Oeta[2] et ainsi il fut enlevé parmi les dieux.

1. Cf. *fab.* 182.
2. Le mot Oeta est une montagne au sud de la Thessalie qui forme la barrière septentrionale de la Grèce proprement dite.

***

(192) Les flèches d'Hercule

Hercule, au moment où il quittait sa forme humaine[1] sur le mont Oeta, fit connaître ses volontés à Philoctète, originaire de Mélibée, ville de Thessalie, et fils de Pœas ; il lui montra tout ce qu'il laissait et le fit jurer de n'indiquer à personne l'emplacement de son corps ; en remerciement, il lui donna ses flèches imprégnées du venin de l'Hydre[2]. Par la suite, durant la guerre de Troie, l'oracle indiqua que les flèches d'Hercule étaient nécessaires pour la prise de Troie. C'est pourquoi on alla trouver Philoctète ; tout d'abord, celui-ci dit qu'il ne savait pas où était Hercule ; enfin il reconnut qu'il était mort. Alors, contraint par la force d'indiquer l'emplacement de sa sépulture, de son pied, il frappa la terre, puisqu'il ne voulait pas le dire. Ensuite, il partit à la guerre et, en faisant usage de ses flèches, il se blessa en se laissant tomber une flèche sur le pied avec lequel il avait indiqué l'emplacement de la sépulture. Alors, malgré l'odeur insupportable que dégageait sa blessure, les Grecs le gardèrent longtemps avec eux, contraints par l'oracle, puis, à la fin, ils l'abandonnèrent à Lemnos après lui avoir pris ses flèches. Par la suite, en raison de l'aversion que causait sa blessure[3], il ne montra aucun désir de retourner dans sa patrie et il fit de Petilia, en Calabre, sa petite patrie. Elle fut appelée Petilia parce qu'après avoir quitté Ilion, où il était conduit par les Grecs, il gagna cette ville[4].

1. Cette traduction fait référence à la fameuse citation de Saint Paul, dans l'Epître aux Ephésiens, 4, 22 : *deponere ueterem hominem* : abandonner le vieil homme, sans que l'on puisse affirmer que, pour "l'apothéose" d'Hercule, Servius y ait songé. Certes, l'expression a une connotation chrétienne – le nom *homo* prenant le sens de corps humain avec les auteurs chrétiens – mais on pourrait simplement traduire : "au moment d'abandonner sa nature humaine". Le mot *corpus* réapparaît quand il s'agit de métamorphose. Ainsi le second Mythographe écrit-il : "*deposito humano corpore*, après avoir quitté son apparence humaine, Glaucos fut changé en dieu marin" (M. II, 195, 7), reprenant d'ailleurs en cela le texte de Lactance (*Théb.*, VII, 335).

2. Le modèle, Servius, *Én.*, III, 402, est très clair et très simple : "Hercule demanda à Philoctète de n'indiquer à personne l'emplacement des restes de son corps : ... *petiit* ... *ne* ... *indicaret*", texte repris par M. I. Au contraire, M. II a éprouvé le besoin de développer la phrase, en introduisant une nouvelle proposition principale : *intimauit*, verbe auquel il fallait bien donner un complément, *reliquiis*, tiré de la proposition complétive de Servius, pour arriver à un parallélisme artificiel et peu clair de *omnibus reliquiis suis ... et ... de corpore suo* ..., ce qui ne fait qu'embarrasser la traduction.
3. Les causes de la blessure de Philoctète sont nombreuses. À côté de la version primitive, où la blessure est consécutive à la violation du serment – celle suivie par Servius et les mythographes –, il en existait d'autres qui montraient Philoctète blessé par un serpent, soit à Ténédos, soit à Chrysé – îlot au large de Lemnos qui, depuis, a disparu dans la mer – où l'on avait consacré à la nymphe Chrysé un enclos gardé par un serpent qui aurait piqué Philoctète, soit à Lemnos même, soit encore à Troie, dans le temple d'Apollon Thymbréen. Quoi qu'il en soit, les versions "ophiques" sont de loin les plus nombreuses, au point que, d'après les symptômes décrits par Sophocle dans son *Philoctète*, on a essayé d'identifier le serpent qui l'aurait mordu. Cf. A. Moraglia, La malattia di Filotteto, *Rivista di Studi classici*, 16, 1969, 284-287.
4. *Petilia* – ou *Petelia* – est une ancienne ville, sur la côte est du Bruttium, qui passait effectivement pour avoir été fondée par Philoctète.
Cette dernière phrase est le fait du Mythographe car elle ne se trouve pas chez Servius. Dans son souci d'étymologie, il fait ici un jeu de mots entre *Peti-lia* et *peti-uit* : il gagna. Ce rapprochement n'a aucune valeur car *Petelia* est la forme latine du grec Πετηλία, aujourd'hui Strongoli, nom peut-être dérivé de l'adjectif πέταλος, étendu et plat, caractéristique du site, alors que le verbe *petere* est un verbe latin, "d'un radical **pet-* figurant dans plusieurs langues indo-européennes, mais posant des problèmes qui ne se laissent pas résoudre d'une manière sûre". Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 504, *s.u. peto*.

***

(193) L'asile des descendants d'Hercule.

Après qu'Hercule eut quitté cette terre, ses fils et petits-fils, craignant les embûches que leur aïeul avait tendues[1], furent les premiers à se construire, à Athènes, un asile, c'est-à-dire un temple où se réfugier ; la formule de consécration était la suivante : un accusé, quelle que fût sa faute, pourrait s'y réfugier ; il y serait affranchi de tout châtiment et personne ne se risquerait à l'en soustraire ou à le blesser. C'est aussi en ce lieu qu'Oreste, entraîné par son ami Pylade, finit par retrouver la raison[2]. On veut aussi que le nom *asylum* vienne

de "celui à qui on ne peut enlever son butin"[3]. Mais ce droit religieux n'existe pas pour tous les temples ; uniquement pour ceux auxquels il a été concédé par la formule de consécration.

1. Tel quel, le texte n'est plus clair. Cela vient de la contraction, par le Mythographe, d'un texte de Servius très compréhensible : "... craignant les embûches de ceux auxquels leur aïeul s'était mesuré ..." (Servius, *Én.*, VIII, 342). Conscient du problème, Bode a carrément modifié le verbe : *conflixerat* est devenu *conflauerat* : il avait allumé. Mais il faut conserver *conflixerat*, le texte de Servius présentant un synonyme : *adflixerat.*
2. Des nombreuses versions du retour à la raison d'Oreste, celle-ci n'est pas la plus connue : on le place évidemment à Delphes. Mais Athènes est cependant assez fréquemment citée car c'est là que se déroula le jugement en règle d'Oreste, qui devait suivre la purification.
3. La lecture de Kulcsár, *antetrahendo*, ne veut évidemment rien dire. Il faut encore revenir au modèle, Servius-Danielis, *Én.*, II, 761 : "Les uns disent qu'il a été nommé asile ... parce qu'on n'enlevait pas son butin à celui qui s'y était réfugié ; en effet σῦλα, en grec, veut dire vol ou butin". Ce qui justifie pleinement la correction de Bode : *a non trahendo spolium.* Certes, σῦλα, en grec, peut aussi signifier " les dépouilles d'un temple", mot venant de σύλη, qui a le même sens que σῦλον, toujours au pluriel, d'où σῦλα. Le α-, comme le a-latin, est privatif et ἄσυλον signifie inviolable, qui ne peut être pillé ou violenté.

***

(194) Phorcys

Phorcys, fils de la nymphe Thoosa et de Neptune, était roi de Corse et de Sardaigne. Comme, dans un combat naval, il avait disparu dans les flots avec une grande partie de ses soldats par le fait du roi Atlas, ses amis imaginèrent qu'il avait été changé en dieu marin[1].

1. Cette version, latine, de la fable de Phorcys ne correspond pas à la théogonie hésiodique où il passait pour être le fils de *Gaia*, la Terre, et de *Pontos*, le Flot.

***

(195) Glaucos

Glaucos, fils d'Anthédon[1], était un pêcheur qui avait laissé tomber sur le rivage les proies qu'il venait d'arracher à la mer ; les poissons, au contact des herbes, recouvrèrent la vie. Glaucos comprit que la propriété de ces herbes était de rendre immortel ceux qui en avaient goûté ; c'est pourquoi il en arracha et y goûta. Ce faisant, il perdit l'esprit et, d'une hauteur, il se jeta dans la mer. Il abandonna son corps humain et on le représente transformé en dieu marin.

1. Alors que le modèle, Lactance, *Théb.*, VII, 335, et M. I, *fab.* 98, qui le suit fidèlement, écrivent : "*de Anthedone ciuitate*", de la *cité* d'Anthédon, M. II indique que Glaucos est le *fils* d'Anthédon. Il n'y a pas contradiction, car Anthédon est le héros éponyme de la cité située en Béotie, avec un port sur la mer d'Eubée, où Glaucos fut changé en dieu marin. La métamorphose est narrée par Ovide, *M.*, XIII, 898 *sq.*

***

(196) Scylla aimée de Glaucos

Scylla était la fille de Phorcys et de la nymphe Crataeis. Glaucos, dieu marin, fils d'Anthédon, s'en éprit alors qu'il était aimé de Circé. Irritée du penchant qu'il avait pour Scylla, Circé empoisonna la fontaine dans laquelle Scylla avait l'habitude de se laver le corps ; elle descendit dans la fontaine et son corps, jusqu'à l'aine, prit des apparences diverses[1]. Aussi, horrifiée de cette laideur, elle se jeta dans la mer. C'est ensuite que Glaucos en fit une déesse marine. On raconte qu'elle coula la flotte d'Ulysse et de ses compagnons. Pour Homère[2], c'était un monstre immortel ; pour Salluste[3], un rocher dont l'aspect paraissait remarquable à ceux qui le voyaient de loin. Quant aux chiens et aux loups[4], si on les représente comme nés d'elle, c'est que ces mêmes endroits abondent en monstres marins et que l'aspect hérissé des rochers, en ce lieu, évoque l'aboiement des bêtes féroces.

1. Ces *uariae formae* étaient des chiens. Cf. Ovide, *M.*, VII, 64-65 : "Scylla rapace, entourée d'une ceinture de chiens terribles".
2. Homère, *Od.*, XII, 118.

3. Salluste, *Hist.*, frg. IV, 19.
4. Cf. n°1.

***

(197) Charybde

Charybde était une femme insatiable : pour avoir ravi des bœufs à Hercule, elle fut foudroyée par Jupiter et précipitée dans la mer. Elle y conserve encore sa nature première car elle avale tout ; pour Salluste[1], elle sévirait sur le rivage qui entoure Taurominium[2].

1. Salluste, *Hist.*, frg. IV, 17.
2. Taurominium, aujourd'hui Taormina, est une ville sur la côte est de la Sicile, située sur le mont Taurus d'où elle tirait son nom.

***

(198) Les Tyrrhéniens et le divin Liber

Des marins tyrrhéniens enlevèrent le divin Liber, enfant, alors qu'il dormait sur le rivage. Se réveillant sur le navire, il demanda où on le conduisait. Ceux-ci lui répondirent : "Où tu voudras". Liber demanda à être ramené dans l'île de Naxos pour y être rendu aux nymphes, ses nourrices. Les marins, poussés par l'espoir d'un profit, entreprirent de tourner les voiles dans une autre direction. La divinité en fut irritée et fit paraître à leurs yeux les tigres qui lui étaient consacrés ; frappés de terreur, ils se précipitèrent dans les flots et devinrent des dauphins.

***

(199) Arion de Lesbos

Arion de Lesbos était un excellent joueur de cithare. Il se rendait de Tarente à Corinthe avec des sommes importantes[1] quand il

vit que les marins, en mer, lui tendaient un piège ; il demanda alors la permission de chanter quelques airs sur sa cithare. À la suite de cela, des dauphins se rassemblèrent pour l'écouter et il sauta sur l'un d'eux ; c'est ainsi que, porté jusqu'au rivage de Ténare[2], il échappa au danger qui le menaçait.

1. Il s'agit des gains obtenus par sa profession de citharède, lors de ses dernières "tournées". Cette précision est apportée par Servius (*Buc.*, VIII, 55), que résume le Mythographe.
2. Ténare était une ville de Laconie, à l'extrémité sud du Péloponnèse où s'ouvrait une caverne par laquelle Hercule, disait-on, avait traîné Cerbère hors des Enfers. On y voyait aussi une statue d'Arion assis sur un dauphin, qui rappelait la fable présentée ici.

***

(200) Aréthuse

Selon la fable, Aréthuse était une chasseresse. Un jour où, après l'effort, elle se baignait dans l'Alphée, ce dernier s'éprit d'elle ; après une longue fuite, elle gagna la pitié des dieux qui la changèrent en une fontaine et, par des conduits secrets, elle arriva en Sicile. Alphée, dit-on, la poursuivit jusqu'en Sicile où ils mêlèrent leurs eaux[1].

1. L'Alphée est un fleuve du Péloponnèse qui coule à travers l'Arcadie et l'Élide, non loin d'Olympie, et se jette dans la mer Ionienne. Le dieu-fleuve Alphée, plein de passion pour la nymphe Aréthuse qui se baignait dans ses eaux, prit la forme humaine pour la poursuivre. Celle-ci fut changée en une fontaine qui jaillit soudain dans l'île d'Ortygie, à Syracuse. Pour la poursuivre, Alphée reprit sa forme liquide et partit mêler ses eaux à celles de la fontaine.
   La fable d'Aréthuse et d'Alphée passant dans les abîmes de la terre pour la rejoindre, s'explique par les pertes du fleuve dans son cours à travers l'Élide et l'Arcadie, d'une part, et de l'autre par une particularité de la fontaine d'Ortygie qui, bien que située dans une petite île, fait jaillir de l'eau douce. Ce qui n'avait pas échappé à Cicéron : *fons aquae dulcis, cui nomen Arethusa est*, "une fontaine d'eau douce, dont le nom est Aréthuse" (Cic., *de Signis*, LIII, 118). Cette eau douce est donc la réunion des eaux de l'Alphée et d'Aréthuse, changée en fontaine, fable rapportée par Ovide, *M.*, V, 572-641.

***

(201) Polyphème

Le cyclope Polyphème aimait, dit-on, la nymphe Galatée qui, elle, aimait Acis, un berger, et repoussait Polyphème. Plein de colère, il tua Acis. Par la suite, Galatée eut pitié de ce dernier et le changea en une fontaine qui, aujourd'hui, s'appelle "fontaine acilienne", à cause d'Acis[1]. Beaucoup disent que Polyphème n'avait qu'un œil ; d'autres qu'il en avait deux, d'autres encore qu'il en avait trois ; mais tout cela relève de la fable. En effet, c'était un homme d'une très grande prévoyance et s'il avait, dit-on, cet œil sur la tête, près du cerveau, c'est que sa prévoyance semblait lui permettre un discernement plus clair que ses yeux de chair. Et parce que sa prévoyance était surpassée par celle d'Ulysse, on montre ce dernier le rendant aveugle.

1. Cette source donne naissance à une petite rivière du même nom, sortie des flancs de l'Etna, aujourd'hui *Fiume di Iaci*. Acis fut écrasé par un quartier de roc arraché à l'Etna par Polyphème.
Les douloureuses amours de Polyphème pour Galatée sont magnifiquement chantées par Théocrite, *Id.*, XI.

***

(202) Ceyx

Ceyx, le fils de Lucifer[1], avait comme épouse Alcyoné ; contre l'avis de celle-ci, il partit consulter Apollon sur l'état de son royaume et périt dans un naufrage. Après que son corps eut été rapporté à son épouse Alcyoné, celle-ci se jeta dans la mer. Par la suite, Téthys et Lucifer eurent pitié d'eux et les changèrent en oiseaux de mer appelés alcyons[2]. Mais attention : quand il s'agit de l'oiseau – qu'il soit mâle ou femelle – on dit un alcyon et, pour les mâles ou les femelles, des alcyons. Mais quand il s'agit de la femme, on dit Alcyoné. Les femelles font leurs nids sur la mer, au milieu de l'hiver, et, durant ces jours, le calme est tel qu'aucune agitation ne peut survenir dans la mer, même au plus profond.

1. Lucifer, en grec Phosphoros ou Eophoros, est le nom parfois donné à l'Étoile du Matin. C'est l'astre qui "apporte la lumière du jour". Personnifié, il est, dit-on,

le fils d'Astraeos et de l'Aurore (Eos), ou de Céphale et de l'Aurore, ou encore d'Atlas.

2. Cette fable est rapportée par Ovide qui développe, en particulier, les craintes d'Alcyoné à l'idée du voyage en mer de son mari. C'est que son père est Éole, le dieu des vents (Ov., *M.*, XI, 410-750).

***

(203) Mergus

Mergus était un fils de Priam[1]. S'étant précipité du haut d'une digue, il ne trouva pas la mort. Après qu'il eut recommencé plusieurs fois, les dieux eurent pitié de lui et le changèrent en un oiseau qui continue toujours à imiter ce qu'il faisait jadis[2].

1. En réalité, le héros de cette fable s'appelle Ésaque (Aisacos, en grec). Cf. Apd., *Bibl.* III, 12, 5 et Ovide, *M.*, XI, 749-795. *Mergus*, le plongeon, du verbe *mergo, -ere*, plonger, est un nom commun devenu celui de l'oiseau dans lequel Ésaque fut changé. Le Mythographe a cru que le mot *mergis*, les plongeons, forme de dat.-abl. pluriel employée par Virgile et commentée par Servius (*Én.*, V, 128), était celui du personnage et, de ce fait, a éliminé son véritable nom *Aesacus*, que citait Servius. La fable, telle que la développe Ovide (*loc. cit.*), est la suivante.
   Ésaque, fils de Priam, n'aimait que la nature et vivait hors de la cour de son père. Mais il devint amoureux de la nymphe Hespérie, fille de Cébrène. Celle-ci, fuyant Ésaque qui la poursuivait, imite Eurydice en mettant le pied sur un serpent et "elle cesse en même temps et de fuir et de vivre" (Ov., *op. cit.*, XI, 777). Alors, Ésaque se jette d'un rocher (*murus*) dans la mer. Téthys va avoir pitié de lui (*miseratio*) et le couvrir de plumes – ce qui l'empêche de se noyer. Furieux, il recommencera plusieurs fois (*saepius hoc faceret*). Amaigri, "il lui reste un long cou et une longue distance sépare la tête et son corps ; il aime la mer ; le nom qu'il porte encore indique qu'il ne cesse de s'y plonger". (Ov., *op. cit.*, 794-795 ; trad. G. Lafaye.). D'où son nom *mergus* (les termes latins sont ceux employés par le Mythographe).
   Le plongeon est un oiseau palmipède à long bec droit qui plonge à la recherche des poissons.
2. Le texte, tel qu'on le lit chez Servius Danielis est beaucoup plus clair : (*auem*) *quae ad imitationem praecipitandi quasi idem facit saepe mergendo* : "(oiseau) qui, par de fréquents plongeons, imite pratiquement le geste qui consiste à se jeter d'en haut".

***

(204) Cyparissos

Cyparissos était un bel adolescent ; alors qu'il chassait dans une forêt, il fit naître l'amour chez Apollon et, en présent, il reçut de lui un cerf très beau et apprivoisé. Il avait une prédilection pour lui quand, un jour, fatigué, il se laissa aller au sommeil sous un arbre. Brutalement réveillé par un craquement, il vit, à une certaine distance, un cerf qu'il crut être un cerf sauvage : lui ayant lancé une flèche, il le tua. Quand il l'eut reconnu, il se laissa dépérir au point de refuser toute nourriture et toute boisson. Devant ce dépérissement, Apollon eut pitié de lui et le changea en un arbre qui porte son nom : le cyprès.

***

(205) Autre version de la même fable

Silvain, dieu des forêts, s'éprit d'un adolescent nommé Cyparissos qui possédait une biche très bien apprivoisée. Silvain l'ayant tuée sans le savoir, l'adolescent en mourut de chagrin. Alors, le dieu amoureux le changea en un arbre qui porte son nom, le cyprès, nom qu'il porte aussi[1], à ce qu'on dit, pour le consoler de sa mort.

1. *Etiam*, aussi, est une addition du Mythographe ; le mot ne figure pas chez Servius, pas plus qu'*exstincti* : le mort (Serv., *Géorg.*, I, 20).

***

(206) Priape

Priape poursuivait la nymphe Lotis dont il était amoureux ; mais les dieux eurent pitié d'elle et ils la changèrent en un arbre communément appelé "fève de Syrie"[1].

1. Servius (*Géorg.*, II, 84), le modèle du Mythographe, nomme *Lotos* la nymphe appelée *Lotis* par Ovide (*M.*, IX, 347). Malgré l'homonymie, il ne s'agit pas de

la plante aquatique que nous appelons ainsi, mais du lotus de Cyrénaïque, c'est-à-dire du jujubier.
Pour ce qui est de l'appellation "fève de Syrie", il ne faut pas se laisser tromper par l'imperfection des termes qu'emploient les Anciens pour qualifier les plantes. *Faba* désigne ici tout autre chose que la fève, puisqu'il s'agit du jujubier.

***

(207) Liriopé

Du fleuve Céphise, la nymphe Liriopé conçut Narcisse auquel Tirésias promit tous les succès à la seule condition de ne pas se fier à sa seule beauté. Ainsi Écho, la fille de Junon, s'éprit de lui, mais, ne trouvant nul accès à la possession de son cœur, elle se consuma d'amour pour un jeune homme qu'elle poursuivait, dans sa fuite, de ses accents déclinants. Changée en pierre et cachée dans les montagnes, elle n'était plus qu'une voix. Cependant si la responsabilité de ce qui lui arriva incombe à Junon, c'est qu'elle l'avait souvent retenue de son bavardage pour l'empêcher de pouvoir surprendre Jupiter alors que ce dernier poursuivait les nymphes dans les montagnes. Si on la montre retirée dans les montagnes, c'est à cause de cela, et aussi de sa laideur : rien d'elle, en dehors de sa voix, ne devait être perçu[1]. Quant à Narcisse, dont nous avons parlé plus haut, pour son excès de mépris et de cruauté à l'égard d'Écho [ou, selon d'autres, alors qu'il était venu, en compagnie d'Apollon, participer, pour se distraire, à un concours de lancement du disque, il ne put éviter l'engin lancé assez haut par Apollon : il était sur lui avant qu'il n'ait pu s'en rendre compte ; il en eut la tête brisée sous les yeux de Némésis][2], Némésis, c'est-à-dire la Fortune vengeresse de ceux qui se montrent méprisants, le poussa à un tel amour de soi que la flamme dont il brûlait n'était pas moindre que celle d'Écho. Alors que, fatigué par une longue chasse, il s'était allongé près d'une fontaine, et qu'en y puisant de l'eau, il avait contemplé sa propre image pensant que c'était celle d'un autre, il s'en éprit et se consuma d'un tel désir pour elle qu'il en perdit la vie. Sur ses restes, se leva une fleur à laquelle les Naïades, nymphes qui pleuraient les restes de leur frère[3], donnèrent le nom de Narcisse.

1. Dans son édition, Kulcsár fait apparaître, avant *praeter uocem*, à l'exception de sa voix, un *pater* qui ne se justifie nullement et qui est manifestement un redoublement de *praeter*, écrit *preter*. Ce dernier mot ne se rencontrant ni chez le modèle Lactance (*Narr.*, III, 6), ni chez M. I, *fab.* 182, ni dans l'édition de Bode, il ne peut s'agir que d'une faute de copiste, les principaux manuscrits de M. II n'en faisant pas mention.
2. Entre "... à l'égard d'Écho" et "Némésis...", c'est-à-dire dans le passage présenté entre crochets, se développe une longue interpolation qui ne se rencontre ni chez M. I, ni chez Lactance, *loc. cit.*, ni dans l'édition de Bode. Cette interpolation présente un autre récit de la mort de Narcisse, *secundum alios*, qui n'apparaît pas dans la mythologie traditionnelle, pour laquelle, bien sûr, Narcisse meurt de contempler sa propre image. Les ligatures avec ce qui précède et ce qui suit sont très maladroites et la phrase, une fois enlevée cette interpolation, se développe très logiquement : *Narcissum*, dans la première partie de la phrase, est le complément du verbe *compulit* qui apparaît dans la seconde, ainsi que le sujet *Nemesis* : Némésis... a frappé... Narcisse. De plus, la mort de Narcisse due à un disque lancé par Apollon est semblable à celle de Hyacinthe. Dans ce dernier cas, c'est toujours Apollon qui lance le disque mais c'est Borée, jaloux d'Apollon, qui souffle sur le disque pour qu'il atteigne la tête de Hyacinthe (cf. *infra*, *fab* 208).
   Toutes ces raisons confirment bien que nous sommes là devant une interpolation, mais ne permettent pas de désigner le "fautif" : un copiste ? le Mythographe ?
3. Narcisse est le frère des Naïades, puisque fils de la nymphe Liriopé.
   Si le Mythographe reprend le texte de Lactance, ce dernier résumait Ovide qui développait les mythes d'Écho et de Narcisse (*M.*, III, 356-520). Dans un nouveau tirage de son édition des *Métamorphoses* d'Ovide, Georges Lafaye écrit, à propos de ce passage : "Ovide est le premier poète, à notre connaissance, qui ait raconté cette fable d'Écho et qui l'ait mise en rapport avec celle de Narcisse".

***

(208) Le jeune Hyacinthe

Le jeune Hyacinthe était aimé avec passion aussi bien de Borée que d'Apollon ; comme il prenait plus de plaisir à l'amour d'Apollon, un jour où il s'entraînait au lancer du disque, Borée, plein de colère, le fit périr avec ce même disque ; il fut changé en une fleur qui prit son nom. Cette fleur est rouge comme le lys qui représente la première lettre de Hyacinthe[1].

1. Cette dernière phrase, qui est sans doute le fait du Mythographe, car elle ne figure pas chez Servius, son modèle, (*Buc.*, III, 63), demande une explication

qui ne peut se faire qu'à partir du grec. Cette fleur est donc née du sang d'Hyacinthe auquel elle a pris sa couleur rouge (*rubet*) et son nom qui, en grec, s'écrit Ὑάκινθος, la première lettre Y, upsilon, évoquant la forme stylisée du lys (*lilium*). De plus, "les Anciens croyaient lire sur la corolle les initiales YA du nom Ὑάκινθος". (*Dict. gr. franç.*, de Bailly, éd. rev. par L. Séchan et P. Chantraine, *s. u.* ὑάκινθος). En français, la transformation en H de l'aspiration marquée par l'esprit rude masque évidemment le rapprochement (*primam litteram*). Quant à la couleur, si le lys, de nos jours, évoque plutôt une fleur blanche, le rouge n'est pas inconnu : il existe un lys rouge (*lilium bulbiferum* ou martagon) qui est une espèce spontanée poussant dans les montagnes. Pour ne pas parler du lys Saint-Jacques ou amaryllis.

***

(209) Le jeune Amaracus

Le jeune Amaracus était le parfumeur d'un roi : ayant glissé accidentellement alors qu'il portait des parfums, il fit naître du mélange une senteur plus forte et c'est pourquoi les meilleurs parfums sont dits "amaracins". Par la suite, il fut changé en marjolaine que, de nos jours, on appelle *Amaracus*[1].

1. Tous les mots de cette fable étant empruntés à Servius (*Én.*, I, 693), il faut admettre qu'au IV^{ème} siècle ap. J.-C., l'actuelle marjolaine était appelée *sampsucum* ou *amaracus* ; en 1250, elle est devenue, en latin médiéval, la *maiorana* et, pour expliquer cette transformation, l'on "invoque une altération, sous l'influence de *maior*, d'un latin populaire *mezurana" (*Dict. hist. de la lang. franç., le Robert*, Paris, 1992, p. 1193). Mais ne pourrait-on pas voir dans cette "influence" la source du mot ? L'odeur de la marjolaine ne serait-elle pas cette "*maiorem... odorem*", née du mélange des divers parfums après la chute du jeune parfumeur, avec une substantivation du comparatif de l'adjectif, à l'accusatif masculin singulier ?

***

(210) Pilumnus et Picumnus[1]

Les dieux Pilumnus et Picumnus étaient frères. On doit à Picumnus l'habitude de fumer les champs, d'où son nom Sterculinus[2].

Quant à Pilumnus, on lui doit celle d'écraser les grains : il est honoré par ceux qui pilent le grain et il a donné son nom au pilon[3].

1. La forme normale est *Picumnus* et non *Pilumnus*, comme l'écrit le Mythographe.
2. *Sterculinus*, diminutif de *Sterculus*, c'est "le petit Sterculus", celui qui fume les terres.
3. Les mots *Pilumnus, pinsendi,* et *pilum* sont effectivement issus de la même racine. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 508-509, *s.u. pinso*.

***

(211) Les deux frères qui étaient appelés Diuini[1]

Dans la cité de Préneste[2], qui se trouve non loin de Rome, vivaient deux frères, nommés *Diuini*. Alors que leur sœur était assise auprès du foyer, jaillit une étincelle qui lui pénétra le ventre et, à ce qu'on dit, elle se trouva enceinte. Ensuite, elle mit au monde un enfant près du temple de Jupiter et l'abandonna. Des jeunes filles qui allaient chercher de l'eau l'emmenèrent après l'avoir trouvé près d'un feu[3]. Pour cette raison, elles dirent qu'il était fils de Vulcain et l'appelèrent Caeculus à cause de ses tout petits yeux, ce qui se produit très fréquemment du fait de l'irritation provoquée par la fumée[4]. Par la suite, il rassembla un grand nombre de personnes à ses côtés et, après avoir longtemps vécu de brigandages, il fonda, dans les montagnes, la cité de Préneste[5]. Ayant, un jour, organisé des jeux auxquels il avait invité les populations voisines, il entreprit de les convaincre de venir habiter avec lui, en se glorifiant d'être le fils de Vulcain. Mais ceux-ci ne le croyant pas, il invoqua Vulcain pour prouver qu'il était son fils : alors, toute la foule qui était là se vit entourée d'une flamme. Les populations en furent frappées et, d'un même élan, établirent là leur domicile en reconnaissant qu'il était le fils de Vulcain.

1. Le nom de *Diuini* que Kulcsár donne aux deux frères, à la suite de Bode, reprend celui de *Diui* employé par Servius (*Én.*, VII, 678). Mais ces deux frères n'étaient pas d'origine divine et il y a là une mauvaise lecture qui doit être le fait soit de Servius, soit de ses modèles. En réalité, il s'agit des *Depidii*, comme

l'écrit Solin, dans son *Recueil des faits remarquables* – où il compile presque en totalité l'*Histoire Naturelle* de Pline – et qui vécut au III^{ème} siècle ap. J.-C. : "Pour Zenodotus (célèbre grammairien et surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie au I^{er} siècle av. J.-C.), la ville de Préneste fut fondée par Préneste, descendant d'Ulysse et fils de Latinus ; d'après les livres prénestins (recueils d'oracles fameux), ce fut par Caeculus, que les sœurs des *Depidii* (les bergers qui recueillirent le jeune Caeculus) trouvèrent près du feu" (Solin, II, 9).

2. Préneste, aujourd'hui Palestrina, une des plus anciennes villes du Latium, est située sur une montagne, à 38 km au sud-est de Rome. La cité doit, en particulier, sa célébrité à son immense temple de la Fortune, reconstruit par Sylla.
3. Servius précise que ce feu ne se trouvait pas loin de la fontaine (*loc. cit.*).
4. Le nom *Caeculus* serait donc un diminutif de *caecus* : aveugle, qui ne voit pas ; ce nom lui aurait été donné à cause de ses petits yeux. "La *gens Caecilia* faisait remonter son origine à ce *Caeculus*" écrit Festus, 3.
5. Si l'on s'en tient au texte du Mythographe, il y a une incohérence : la conception de Caeculus a eu lieu dans la cité de Préneste : *in Preneste ciuitate*, et Préneste fut fondée par le même Caeculus : *in montibus*, dans les montagnes. Le modèle, Servius, *Én.*, VIII, 678, est plus clair. Son commentaire débute par : "*Praeneste locus est haud longe ab urbe, dictus... ab ilicibus quae illic abandant* : non loin de Rome, il y a un site appelé Préneste... dont le nom vient des chênes qui s'y trouvent en quantité". Dès lors, il s'agit d'un lieu-dit, non d'une cité, et rien n'empêche Caeculus d'être le fondateur de la ville appelée Préneste. À moins que Caeculus n'ait transféré la Préneste primitive dans les montagnes...

***

(212) Les trois frères Telchines

Les Telchines étaient, dit-on, trois frères devenus blêmes de jalousie. Voyant les récoltes abondantes et la nature fertile des terres de leurs voisins, ils les arrosèrent des eaux du Styx afin de les rendre stériles[1]. Craignant le châtiment de leur faute, ils émigrèrent et se rendirent chez les Cyclopes[2].

1. Le rapprochement entre le visage livide des Telchines et la stérilité des eaux stygiennes n'est peut-être pas innocent. Lactance, le modèle du Mythographe, est nourri de Virgile et ne peut pas ne pas se souvenir de l'arrivée d'Énée et de la Sibylle sur les bords de l'Achéron où "les rames balaient les flots livides" : *remis uada liuida uerrunt* (*Én.*, VI, 330).
2. Les Telchines, en grec Τελχῖνες (οἱ), nom à rapprocher du verbe θέλγειν : tromper, charmer, sont des démons magiciens de Rhodes. Venus de Crète

dans l'île de Chypre, puis à Rhodes, ils l'abandonnèrent, selon Lactance, pour gagner la Sicile, là où précisément se trouve l'atelier des Cyclopes, sous l'Etna.
Ils se présentent sous trois aspects différents : cultivateurs et ministres des dieux, sorciers et démons envieux – c'est notre texte – et artistes. Ils passaient pour avoir inventé les arts et les institutions utiles, et pour avoir fait les images des dieux. Travaillant le cuivre et le fer, ils ont façonné les faucilles de Saturne et le trident de Neptune.

***

(213) Ténès

Un nommé Ténès, couvert d'infamie pour s'être uni à sa belle-mère, vint occuper l'île de Ténèdos, alors inhabitée. Son nom Ténèdos vient de là[1].

1. Servius, le modèle, résume rapidement la fable de Ténèdos (*Én.*, II, 21). En réalité, c'est la belle-mère de Ténès, Philonomé, qui accusa son beau-fils d'inceste, alors que celui-ci avait repoussé ses avances.

***

(214) Oebalos

Oebalos était le fils de Télon et d'une nymphe du Sébéthos[1]. Télon régna longtemps à Capri, île située en face de Naples. Mais son fils, à l'étroit dans le royaume de son père, passa en Campanie et, après avoir soumis de nombreuses peuplades, étendit son royaume.

1. Le Sebethus, aujourd'hui la Maddalena, est une petite rivière de Campanie qui court autour du Vésuve et se jette dans le *Sinus Puteolanus*, à l'est de Naples.

***

(215) Maleus

Maleus était un roi étrusque[1] ; il fut le premier à trouver la trompette. Comme il exerçait la piraterie et que la mer était peu sûre à cause de ses fréquentes tempêtes, il s'installa sur un promontoire rocheux qui s'appelle maintenant Malée[2], à cause de lui. C'est lui aussi qui donna son nom à l'Apollon de Malée ainsi qu'au promontoire même[3].

1. Kulcsár a choisi la lecture *Tusculorum rex*, roi de Tusculum, ce qui est faire beaucoup d'honneur à cette petite cité du Latium. Même si cette lecture se rencontre sur un manuscrit de Lactance, le modèle du Mythographe (*Théb.*, IV, 224), et sur trois de M. II, la leçon *Tuscorum rex*, roi étrusque, choisie par R. Jahnke, l'éditeur de Lactance, et par Bode, paraît la plus vraisemblable : sans doute s'agissait-il d'un exilé étrusque devenu pirate dans le Péloponnèse.
2. Le cap Malée, aujourd'hui Malia, se trouve à la pointe sud de la Laconie dont les parages étaient redoutés des navigateurs. En s'y installant, ce Maleus montre qu'il préférait le "métier" de naufrageur à celui de pirate, trop dangereux dans une mer infestée de tempêtes.
3. La répétition de la dénomination du cap Malée due à Maleus montre une faute de lecture chez un copiste. Lactance (*loc. cit.*) est très clair : "*qui (Maleus) et Apollinem Maleoticum de suo uocabulo et montem ipsum Maleam nominauit*" : il donna son nom à l'Apollon de Malée ainsi qu'au promontoire même. Le copiste, sautant une ligne ?, traite du nom du promontoire puis, s'apercevant – ou non – de son erreur, revient à la ligne précédente et recopie le texte même de Lactance.

***

(216) Codros

Alors que Codros était souverain d'Athènes, une guerre éclata entre Lacédémoniens et Athéniens. L'oracle ayant répondu que la victoire pourrait revenir à ceux dont le souverain aurait péri, Codros, pauvrement vêtu, gagna les tentes toutes proches des ennemis, et là, en les provoquant, il les amena à le tuer ; ainsi, sans avoir été reconnu par personne, il donna raison à l'oracle.

***

(217) Crésus

Un jour, Crésus, roi de Lydie, fut fait prisonnier par Cyrus, roi de Perse, et condamné au bûcher. Soudain, survint une telle pluie que le feu en fut éteint et que lui-même saisit l'occasion pour s'enfuir. Comme il se glorifiait de l'heureuse issue de son aventure et se vantait de l'abondance de ses biens, Solon, l'un des sept Sages, lui dit que personne ne devait se glorifier de ses richesses et de ses succès, car nous ne savons ce qu'apportera le jour à naître. La même nuit, il vit en songe Jupiter le couvrir d'eau et le Soleil l'essuyer. Il rapporta la chose à sa fille Phania et cette dernière, comme la suite le montra, interpréta ce songe avec prévoyance, en lui disant qu'il devait être attaché à la croix, arrosé d'eau et séché par le soleil. C'est ce qui arriva par la suite : en effet, il fut à nouveau fait prisonnier par Cyrus et pendu[1].

1. Le texte, tel qu'il est présenté par le Mythographe, est une reconstitution par Ausone, *Lud.* 91 *sq.*, d'épisodes historiques ayant réellement eu lieu, mais pas dans cet ordre, ni à propos des mêmes personnages. L'entrevue de Solon et de Crésus eut lieu à Sardes ; elle est rapportée par Hérodote, *Hist.*, I, 30 *sq.* et par Plutarque, *Vie de Solon*, XXVII-XXVIII. C'est à ce moment que Solon eut la prudente réponse rapportée par Ausone. Ensuite seulement se situe l'épisode du bûcher et de l'orage, après la prise de Sardes par Cyrus. Hérodote rapporte cet épisode (*Hist.*, I, 86-88) qui voit Crésus échapper au bûcher et devenir l'ami et le confident de Cyrus auquel il survécut, accompagnant ensuite Cambyse dans son expédition contre l'Égypte.
L'épisode suivant, avec la vision nocturne, son interprétation par la fille du roi, Phania, et la mort cruelle du roi, résulte d'une confusion entre Crésus et Polycrate, tyran de Samos. C'est à ce dernier qu'Oroctès, gouverneur de Sardes pour Cyrus, fit subir le sort décrit par le Mythographe (Hérodote, *Hist.*, III, 124-125). La confusion peut éventuellement s'expliquer par la comparaison entre le sort des deux personnages, telle que la présente Maxime de Tyr dans une de ses *Conférences* (cf. R. Schulz, *op. cit.*, p. 73, *fab.* 196).

***

(218) Alcon

Alcon était un archer crétois : un serpent s'étant jeté sur son fils, il lança une flèche avec une telle précision qu'elle atteignit et transperça le serpent sans blesser son fils[1].

1. La comparaison avec le modèle Servius (*Buc.*, V, 11) montre que la lecture de Kulcsár, qui reprenait d'ailleurs celle de Bode, n'est pas bonne : il faut lire *ea currens*, *ea* représentant la flèche, sujet des verbes *defigeret* et *lederet*, et non *eam currens*.

***

(219) Jupiter et Électre

Jupiter s'unit à Électre, fille d'Atlas et épouse de Corythos, roi d'Italie[1]. Mais si Dardanos est né du sperme de Jupiter, c'est de celui de Corythos que naquit Iasion, celui qui occupa la Thrace, là où se trouve Samos qu'il appela Samothrace ; car il y a une autre Samos, celle de Junon[2]. C'est pourquoi, après que l'oracle eut répondu aux Troyens : "Cherchez cette mère antique"[3], Énée partit en Thrace d'où il emporta les dieux de Samothrace, à cause de sa mère[4]. Quant à Dardanos, la réponse de l'oracle le fit changer de pays et il vint en Phrygie ; il éleva de petites demeures dans les vallons et fut le fondateur de Troie qu'il appela Dardanie, d'après son nom. À sa mort, Teucer, venu de Crète, rallia à sa personne les compagnons de Dardanos et construisit une citadelle et des remparts. Après lui, régna Érichthonios, le fils de Dardanos ; son fils, Tros, lui succéda et donna son propre nom à Troie[5]. Il engendra deux fils, Ilos et Assaracos. Ilos, l'aîné, occupa le trône et, à partir de son propre nom, donna à Troie celui d'Ilion. C'est lui qui engendra Laomédon, le père de Priam.

1. Corythos serait le héros éponyme de la ville étrusque de Corythe, appelée aussi Cortone (Virg., *Én.*, III, 170 ; VII, 209 ; X, 719). Il régnait sur les Tyrrhènes d'Italie – ancêtres des Étrusques. Pour les uns, il est le fils de Jupiter et d'Électre, fille d'Atlas, et le père de Dardanos et d'Iasion ; pour d'autres, Dardanos et Iasion sont les fils directs de Jupiter et d'Électre. Les deux Mythographes (M. I, 132) ont suivi Servius (*Én.*, III, 167) qui développe une version ménageant l'une et l'autre tradition : voie directe pour Dardanus, indirecte – par l'intermédiaire de Corythos – pour Iasion.
2. Le grec σάμος, nom commun qui désigne "la hauteur près de la mer", est à l'origine de plusieurs toponymes. Pour différencier la petite île, au nord de la mer Égée, face à l'embouchure de l'Hèbre, en Thrace, de la grande île de la même mer Égée, située à la hauteur de la côte d'Ionie, le nom de la première a reçu un qualificatif toponymique. L'île consacrée à Junon est bien la seconde, celle dont parle Virgile au début de l'Énéide : "*...hic illius arma / Hic currus fuit...*" : là (à Samos) étaient ses armes ; là était son char. (*Én.*, I, 16-17). Un temple célèbre lui était consacré.

3. Virgile, *Én.*, III, 96. C'est la réponse de l'oracle de Delphes aux Troyens qui s'enquièrent du but de leur voyage. Par ces mots, le dieu songe à Dardanos, ancêtre des Troyens et originaire d'Italie.
4. Il doit s'agir ici d'une version "italienne" de la fable d'Électre. Femme de Corythos, roi étrusque, c'est en Italie qu'elle a donné le jour à Dardanos et à Iasion. Mais Servius (*Én.*, VII, 207), le modèle du Mythographe pour ce passage, sait qu'Électre habitait auparavant Samothrace avec ses sœurs, les Pléiades ; c'est pourquoi il a éprouvé le besoin de préciser, à la fin de la phrase, "*propter originem matris*".
5. Érichthonios était devenu le héros éponyme de la ville d'*Erichthonia* qui allait devenir Troie pour la postérité.

***

(220) Laomédon

Au moment d'édifier Troie, Laomédon, roi de Troie, engagea Neptune et Apollon pour la construction de la ville, tout en consacrant la somme qu'il leur avait promise à l'exécution de cérémonies religieuses. Cependant, devant la menace que faisaient peser les gens de Mysie[1], il reversa la somme pour la construction des remparts. Mais comme il avait refusé à Neptune et à Apollon le salaire promis pour l'élévation des remparts, Neptune, en colère, lança sur Troie des monstres marins. Apollon fut alors consulté et, comme lui aussi était plein de colère, il donna une funeste réponse, déclarant qu'il fallait offrir aux monstres les jeunes filles de la noblesse. Mais alors que les Grands du royaume de Troie demandaient à Laomédon de faire cesser la peste[2] en livrant sa fille au monstre, Thésée, plus hardi que les autres, accusait le roi d'avoir refusé d'offrir sa fille au monstre[3]. En colère, le roi ordonna de le mettre à mort et ensuite, en colère, il décida de livrer au monstre toutes les filles. Aussi, beaucoup, craignant les menaces du roi, confièrent-ils leurs filles à des marchands pour les emmener ailleurs, supportant plus facilement leur absence que leur mort. L'exécution avait commencé[4] quand Hippotès, un Grand, dans sa crainte de voir sa fille Égeste attachée pour être livrée aux monstres, la fit monter sur un bateau pour être conduite là où le sort l'aurait menée. Portée en Sicile, elle y fut violentée par le fleuve Crinisos qui avait pris l'aspect d'un ours ou d'un chien et mit au monde Aceste ; ce dernier fonda une cité portant le nom de sa mère et qui, maintenant, s'appelle Ségeste[5].

1. Le texte n'est pas sûr en ce qui concerne le sujet de l'ablatif absolu dont le verbe est *imminentibus* : à la place de *promissis*, lecture de Kulcsár suivant Bode, Thilo et Hagen, les éditeurs de Servius, le modèle pour ce passage du Mythographe (*Én.*, II, 610), ont restitué *Mysiis*, les habitants de la Mysie, région située au nord-ouest de l'Asie Mineure, qui pouvaient légitimement se sentir menacés par l'implantation des Troyens, nouveaux venus. Le participe *imminentibus* connote le nom des ennemis éventuels et, psychologiquement, l'attitude de Laomédon s'explique parfaitement : les dieux peuvent attendre que leurs fidèles soient sains et saufs.
2. Cette peste est un fléau qu'avait envoyé Apollon pour se venger de ne pas avoir été payé, mal parallèle aux monstres marins de Neptune. Mais alors que l'envoi de cette épidémie est signalé par M. I, *fab.* 133, il est passé sous silence par M. II qui ne mentionne que le désir de la voir cesser. En cela, il ne fait que suivre le modèle Servius, sans que l'on puisse dire à qui Servius avait emprunté cet épisode : est-ce une annonce prémonitoire de la peste envoyée par Apollon sur le camp grec, cette fois, lors de la guerre de Troie ?
3. L'irruption brutale de Thésée est tout à fait surprenante ; ce nom, ajouté à la répétition parallèle des deux expressions *beluae filiam tradendo* et *filiam obici beluae*, montre bien que la seconde partie de la longue phrase suivante commençant par *Rex...*, alors que l'on attendrait le relatif de liaison *qui*, le nom *rex* venant d'être cité, confirme l'existence d'un "collage" maladroit, ce qui est accentué par la répétition dans cette même phrase du mot *iratus* : *Rex iratus... iussit, posteaque iratus dixit...*
4. L'expression *quod cum fieret...* : l'exécution avait commencé... renvoie à l'exposition, demandée par Apollon, de toutes les jeunes filles nobles. C'est d'ailleurs la suite du texte chez Servius (*Én.*, I, 550). Cela confirme bien que tout ce qui sépare ces deux phrases (à partir de "Mais alors que les Grands...") est une interpolation.
5. Le texte de Servius désigne la fille d'Hippotès sous le nom d'*Egesta*, du grec Αἴγεστα, le fils de celle-ci par *Acesten*, accusatif de *Acestes*, en grec Αἰγέστης, et la ville nouvellement fondée par *Segesta*. Cette dernière s'est d'abord appelée *Egesta* (*Acesta* chez Virgile, *Én.*, I, 550, du nom de la mère d'Acestès ; puis le nom s'est transformé en *Segesta*.

***

(221) Tithonos et l'Aurore

Tithonos était le frère de Laomédon. L'Aurore, qui l'aimait passionnément, l'enleva au ciel. À la fin, pleurant sa longue vie, il fut changé en cigale[1]. Il envoya aussi son fils, Memnon l'Éthiopien, qu'il avait eu de l'Aurore, au secours de Troie.

1. La tradition considère ordinairement Tithonos comme le fils et non le frère de Laomédon. En demandant à Zeus l'immortalité pour son amant, l'Aurore avait omis de lui obtenir la jeunesse éternelle ; c'est pourquoi il n'en finissait pas de vieillir.

***

(222) Anchise

Anchise était un berger, fils de Capys, lui-même fils d'Assaracos ; Vénus, qui l'aimait, s'unit à lui et, suite à cette étreinte, elle mit au monde Énée auprès du Simoïs, un fleuve de Troie[1]. En effet, les déesses ou les nymphes enfantent près des rivières ou des bois. Mais au cours d'un festin avec des jeunes gens de son âge, il se vanta, dit-on, d'avoir partagé la couche de Vénus ; celle-ci s'en plaignit à Jupiter et obtint qu'il lançât sa foudre sur Anchise. Toutefois, ayant vu que la foudre pouvait le faire périr, Vénus eut pitié du jeune homme et détourna la foudre sur un autre objectif. Cependant Anchise, effleuré par le feu céleste, en garda toujours une infirmité[2].

1. Le Simoïs et le Scamandre, deux rivières venues de la chaîne de l'Ida, réunissent leurs cours dans la plaine de Troie.
2. Servius, le modèle des Mythographes, précise cette infirmité : *oculo priuatus est*, il perdit un œil (*Én.*, I, 617).

***

(223) Cassandre

Cassandre était fille de Priam, le roi de Troie ; espérant s'unir à elle, Apollon lui avait accordé le don de divination ; mais ayant été trompé, il lui enleva la possibilité d'être crue, bien qu'elle dît la vérité. Aussi, malgré ses prédictions sur la destruction de Troie avec l'arrivée d'Hélène, par la volonté d'Apollon, les Troyens ne lui accordaient aucune foi.

***

(224) Fable d'Hélénos

Hélénos fut capturé par les Grecs à Arisba[1] et, sous la contrainte[2], leur fit des révélations sur les destins de Troie et également sur le Palladium[3]. C'est pourquoi il reçut un royaume de Pyrrhus puisqu'il l'avait engagé à rentrer par la terre, affirmant que tous les Grecs périraient dans un naufrage[4], ce qui arriva effectivement[5]. Alors Diomède et Ulysse, après avoir creusé des sapes, disent les uns, par les égouts, disent les autres, gagnèrent la citadelle et, les gardiens une fois tués, s'emparèrent de la statue. Par la suite, Diomède, qui en était le possesseur, conscient de ce qu'il n'était pas bon pour lui de la garder en raison des dangers qu'elle lui causerait[6], voulut l'offrir à Énée qui passait[7]. Mais ce dernier, la tête voilée pour offrir un sacrifice, se détourna et c'est un nommé Nautès qui reçut la statue. C'est pourquoi ce ne fut pas la *gens Iulia* qui posséda les insignes sacrées de Minerve, mais celle des *Nautii*. D'où les vers de Virgile au chant V (de l'*Énéide*) : "[Le vieux Nautès] que la Tritonienne Pallas enseigna..." (*Én.*, V, 704-705). Mais d'autres affirment que cette statue avait été cachée à l'intérieur d'un mur, une fois connu le futur anéantissement de Troie. Par la suite, durant la guerre contre Mithridate, un Romain du nom de Fimbria[8] affirma, dit-on, l'avoir trouvée ; ce qui est sûr, c'est qu'il la rapporta à Rome. Un oracle ayant répondu que le pouvoir sur le monde appartiendrait au possesseur du Palladium, un artisan du nom de Mamurius se mit à en faire un grand nombre de copies, mais on reconnaissait la vraie à la mobilité de la lance et des yeux.

1. Arisba – ou Arisbé – est une ville de Troade qui fit alliance avec Troie contre les Grecs, sous le commandement d'Asios, l'Hyrtacide (Hom., *Il.*, II, 836). Cette ville est citée par Virgile qui fait dire à Ascagne qu'elle fut prise par Énée : "Mon père, vainqueur d'Arisba" (Virg., *Én.*, IX, 264). Il faut supposer que cette conquête est antérieure à l'épisode cité par Homère.
2. "Sous la contrainte" traduit exactement *coactus*, mot employé par Servius, le modèle, (*Én.*, II, 166) et par M. I, *fab.* 40. Kulcsár a lu *edictus*, dont le sens est voisin, *edicere* pouvant signifier : ordonner, assigner.
3. Il serait trop long de rapporter ici toute l'histoire du Palladium, ou Palladion. C'était une statue de Pallas, haute de trois coudées, qui possédait la vertu de garantir l'intégrité de la ville la possédant. Tombée devant la tente d'Ilos qui était en train de fonder la ville de Troie, elle assurait la protection de la ville. Mais le devin troyen Hélénos, vexé de s'être vu refuser la main d'Hélène, trahit sa patrie en révélant le secret du Palladium. Pour plus de détails, voir Apollodore, *Bibl.*, III, 12, 3.

4. La leçon de Kulcsár : *quamquam praestiterit Pirro ut...*, qui est aussi celle de Servius (*Én.*, II, 166), est si contraire au sens du texte que Bode n'avait pas hésité à lire *quoniam praedixerat*, les deux faits – le conseil du retour par voie terrestre et l'obtention d'un royaume – étant si évidemment liés par un rapport de cause à effet.
5. Il s'agit du désastre du cap Capharée – ou Caphérie – promontoire d'Eubée où périt presque toute la flotte grecque (Ov., *M.*, XIV, 472 ; Virg., *Én.*, XI, 260).
6. Un oracle l'avait averti qu'il serait toujours en butte aux dangers s'il ne rendait le Palladium aux Troyens (M. I, 139).
7. Servius Danielis apporte une précision géographique : *per Calabriam*, en Calabre. L'explication de cette attitude d'Énée se trouve dans l'*Énéide*, III, 403-407. Énée, qui a commencé ses pérégrinations, est parvenu à Buthrote, en Épire, où il rencontre Andromaque devenue, après la mort de Pyrrhus, l'épouse d'Hélénos. Ce dernier, tout à la joie de rencontrer un compatriote, lui fait de longues prédictions et lui donne un conseil : après avoir fui la Grèce, l'Italie grecque, et avoir abordé en Italie centrale "... tu t'acquitteras de tes vœux à des autels dressés sur le rivage ; couvre-toi la tête d'un voile de pourpre, de peur qu'à travers les saintes flammes allumées en l'honneur du dieu, ton regard ne rencontre une figure ennemie et que les présages n'en soient troublés" (Traduction A. Bellessort).
8. *Fimbria* est un cognomen de la *gens Flavia*. Il s'agit sans doute ici de *C. Flavius Fimbria*, un partisan de Marius qu'il a pu accompagner lorsque ce dernier obtint en 88 de remplacer Sylla dans le commandement de la guerre contre Mithridate (Cic., *Planc.*, 52).

***

(225) Hécube

D'Arisbé, Priam eut un fils qui était devin. Alors que ce dernier avait annoncé la naissance d'un enfant qui causerait la ruine de Troie, accouchèrent en même temps l'épouse de Thymoétès[1] et Hécube, l'épouse légitime de Priam. Mais Priam fit mettre à mort le fils et l'épouse de Thymoétès. Alors qu'Hécube, fille de Cissée et épouse du roi Priam, était enceinte de Pâris, elle se vit mettre au monde une torche qui incendiait la ville. Informé de cela, Priam comprit que l'enfant qui allait naître serait le responsable de l'incendie de la ville. Son père ayant ordonné de faire périr l'enfant à sa naissance, sa mère le confia en cachette à un berger pour le nourrir ; celui-ci l'éleva et l'enfant devint si fort qu'à la lutte, lors de Jeux, à Troie, il surpassait tous ses adversaires, y compris Hector. Ce dernier, plein de colère, levait son glaive pour frapper Pâris quand celui-ci lui dit qu'il était son frère ; cela paraissait surprenant, mais, après qu'on eut apporté ses

langes, on reconnut qu'il était son frère et son père le reçut dans la communauté fraternelle.

1. Thymoétès passait pour être tantôt un fils de Laomédon, donc un frère de Priam, tantôt son beau-frère, ayant épousé Cilla, sœur de Priam. C'est elle que fit mettre à mort Priam, avec son enfant Mounippos.

***

(226) Ganymède

Ganymède était le fils de Troïlos, roi de Troie, et de Callirhoé ; en raison de la beauté de son corps et pour lui éviter les outrages d'un contact charnel avec les hommes, alors qu'il chassait dans les forêts de l'Ida, il fut enlevé au ciel par un aigle pour y devenir l'échanson des dieux à la place d'Hébé, la fille de Junon ; c'est aussi l'origine de la colère de Junon contre les Troyens. Les poètes aiment parer leurs histoires de fictions qui ne présentent aucune vérité. Ainsi, à ce qu'écrit Anacréon, un auteur très ancien[1], alors que Jupiter faisait la guerre aux Titans, c'est-à-dire aux fils de Titan, le frère de Saturne[2], et qu'il avait offert un sacrifice à Caelus[3], il vit un aigle voler à ses côtés, augurant favorablement de sa victoire. En raison d'un présage aussi favorable et d'autant plus que la victoire s'ensuivit, il fit mettre un aigle sur ses enseignes et le consacra à sa protection. C'est pourquoi les Romains ont des enseignes semblables. Quant à Ganymède, il l'enleva en combattant précédé de ces enseignes, tout comme il enleva, dit-on, Europe sur un taureau, c'est-à-dire sur un navire où était représenté un taureau.

1. Anacréon, frg. 189. Anacréon de Téos vécut au milieu du VI^{ème} siècle av. J.-C. : c'était un poète lyrique qui chanta le plaisir et la douceur de la vie, de l'amour et du vin à travers des poèmes dont seuls trois sont conservés en totalité, les autres par fragments.
2. La généalogie laisse à désirer : en effet, le nom Titan est un terme générique qui s'applique à six des enfants mâles d'Ouranos et de Gaia. Saturne – ou Cronos – est l'un des Titans contre lesquels luttèrent Jupiter et les Olympiens qui finirent par l'emporter.
3. Caelus n'est que l'équivalent latin du grec Ouranos.

***

(227) Hercule et Hylas

Hercule, qui accompagnait les Argonautes, emmena avec lui, comme écuyer, Hylas, fils de Théodamas ; c'était un jeune homme d'une beauté remarquable. Or, en ramant de toutes ses forces, il brisa sa rame dans la mer. Pour la remplacer, il gagna, à ce qu'on dit, une forêt de Mysie où il s'enfonça. Hylas était allé plus loin, emportant une urne pour faire provision d'eau, quand il tomba dans l'eau. C'est pourquoi l'on dit qu'il fut enlevé par les nymphes. Hercule, qui était à sa recherche, fut abandonné par les Argonautes en Mysie[1]. Par la suite, lorsque l'on sut qu'il avait péri dans une fontaine, on lui rendit un culte où l'usage était d'appeler son nom à grands cris dans les montagnes ; c'est pour imiter cela que Virgile écrit : "Tout le rivage résonnait du cri : "Hylas ! Hylas !""[2]. Après avoir perdu Hylas et parcouru la Mysie, Hercule gagna la Colchide puis, par mer, vint à Troie. Laomédon, le roi de Troie, lui ayant interdit l'entrée du port, il fit semblant de s'éloigner ; puis, partant d'un promontoire de Troie qui, en raison de la discrétion dont il fit preuve, fut appelé Sigée – en effet Sigé veut dire silence[3] – à l'improviste, il débarqua à Troie, prit d'assaut la cité et tua le roi Laomédon dont il donna la fille, Hésioné, qu'il avait enlevée en vertu du droit de la guerre, à son compagnon Télamon, le premier à avoir escaladé les remparts. En naquit Teucer ; Ajax en effet est bien né d'une autre[4]. Alors, il racheta également Priam à des ennemis voisins et le plaça sur le trône de son père. Par la suite, Priam ayant grandi voulut aller rechercher sa sœur et partit avec des négociateurs à Salamine dont elle était bien la reine[5]. Mais il ne put la faire revenir, les Grecs affirmant qu'ils la détenaient en vertu du droit de la guerre. Plein de colère, Priam envoya Pâris avec une troupe pour en ramener quelqu'un : la mère ou la fille[6]. Arrivant en Grèce, celui-ci commença par s'adresser à Hélène, l'épouse de Ménélas ; mais celle-ci refusant tout accord, il la quitta pour assiéger la cité et, après l'avoir détruite, il enleva Hélène. C'est pour cette raison que, par la suite, elle obtint d'être reprise par son mari. Pleins de ressentiment, les Grecs rassemblèrent tous les hommes les plus courageux de la Grèce et mirent le siège devant Troie qu'ils prirent enfin au bout de dix ans.

1. Le texte est peu sûr ; Kulcsár propose une lecture : *Quem dum Hercules quaerens ab Argonautis impeditus esset, in Misia est relictus*, ce qui n'est pas satisfaisant. Bode remplace *impeditus* par *segregatus* : isolé, ce qui est

meilleur : "Comme Hercule s'était séparé des Argonautes...". J'ai pensé que le texte de Lactance, le modèle du Mythographe pour ce passage (*Théb.*, V, 443), *Dum Hercules quaerit, relictus ab Argonautis in Mysia est*, était le meilleur, d'autant que les mots *impeditus esset* ne figurent pas sur les meilleurs manuscrits, résultant donc d'une addition postérieure.

2. Virgile, *Buc.*, VI, 44.
3. Sigé, en grec σιγή (ἡ) est bien l'équivalent grec du latin *silentium*.
4. La tradition s'accorde pour reconnaître comme mère d'Ajax Périboea, la fille d'Alcathoos, le roi de Mégare. Quant à cet Ajax, il s'agit d'Ajax "le Grand", pour le différencier du "fils d'Oïlée".
5. Devenue l'épouse de Télamon, Hésioné était la reine de Salamine ; Télamon en avait hérité le trône après avoir épousé, dans un premier mariage, Glaucé, la fille du roi Cychrée qui n'avait pas de fils.
6. La lecture de Kulcsár est mauvaise : il faut lire non *adduceret* mais *abduceret*, comme il est écrit chez Lactance, le modèle ici (*Achil.*, 397).

***

(228) Amymoné

Alors qu'Amymoné, fille de Danaos, s'exerçait avec ardeur [au javelot][1] dans une île, sans le faire exprès, elle toucha un satyre ; le satyre voulant la violer, elle implora l'aide de Neptune. Mais c'est Neptune qui, après avoir mis en fuite le satyre, la posséda, et, de cette étreinte, naquit Nauplios. Alors que le fils de ce dernier, Palamède, descendant de Bélos à la septième génération, levait des troupes en Grèce, il emmena, contre son gré, Ulysse qui simulait la folie[2]. En effet, il attelait sous un même joug des animaux de nature différente et semait du sel ; alors Palamède déposa son fils devant la charrue ; voyant cela, Ulysse s'arrêta et fut conduit à la guerre, ce dont il conserva un juste ressentiment. Par la suite, Ulysse fut envoyé en Thrace faire provision de blé ; n'ayant rien ramené, il fut vivement apostrophé par Palamède. Et comme il répliquait que c'était si peu sa faute que même celui-ci, s'il y allait, ne pourrait rien ramener, Palamède partit et rapporta quantité de blé. La haine et l'inimitié ne firent qu'augmenter. Ulysse fit écrire une fausse lettre au nom de Priam et destinée à Palamède, où il remerciait ce dernier de sa trahison et faisait mention d'une quantité d'or qui lui avait été secrètement remise. Il la donna à un prisonnier troyen qu'il fit mettre à mort en chemin. La lettre, une fois trouvée, fut transmise au roi,

comme c'est l'usage à l'armée, et lue devant l'assemblée des chefs. Alors Ulysse, feignant de prendre la défense de Palamède, dit : "Si vous croyez que c'est vrai[4], cherchez l'or dans sa tente". Cela fait, on trouva l'or que lui-même y avait caché durant la nuit, après avoir soudoyé les serviteurs. Palamède périt, lapidé. En fait, c'était un homme sage : c'est lui, en effet, qui, au dire de Varron[5], inventa le jeu de dames pour empêcher le soulèvement d'une armée dans l'oisiveté. Pour certains, c'est aussi lui qui fut à l'origine de l'alphabet : même si cela est peu sûr, ce qui l'est, c'est qu'il a imaginé le χ (chi), lettre qui marque l'aspiration *h*[6].

1. Le complément d'*exerceretur*, *iaculo* : au javelot, n'apparaît ni chez Bode, ni chez Kulcsár, alors qu'il est bien présent chez Lactance (*Théb.*, II, 433) et chez M. I, *fab.* 45. C'est pourquoi j'ai mis le mot entre crochets.
2. Palamède était le cousin germain de Ménélas, leurs deux mères, Climéné et Aéropé, étant sœurs. Cela explique le zèle qu'il montra pour la cause de Ménélas. Il participa à deux ambassades à Troie pour essayer de régler pacifiquement l'affaire. Entre les deux, il se chargea de rassembler les chefs grecs – en particulier les anciens prétendants d'Hélène – pour lever une armée. Ulysse – qui ne lui pardonnera pas d'avoir déjoué sa ruse – n'était pas le seul à ne pas vouloir partir : Achille lui-même s'était déguisé en fille et vivait à la cour de Lycomède, roi de Scyros, partageant la vie des filles du roi.
3. Un âne et un bœuf !
4. La lecture de Kulcsár : *Si enim esse creditis* ne veut rien dire. Il faut remplacer *enim* par *uerum*, ce qui est le texte de Servius (*Én.*, II, 81).
5. Varron, *Gram.*, *frg.* 3.
6. Héros sage par excellence, outre le jeu de dés, qui aida l'armée à passer le temps devant Troie, et la découverte de l'alphabet, Palamède aurait également inventé l'échelle, les mesures, le disque et l'art de disposer les sentinelles.

***

(229) Nauplios

Nauplios, père de Palamède et fils d'Amymoné et de Neptune, avait du mal à supporter la mort de son fils. Alors qu'à leur retour, après la prise de Troie, les Grecs étaient en détresse au milieu d'une tempête, il monta sur les hauteurs du Capharée[1] et, levant une torche[2], leur fit croire à la proximité d'un abri. Les Grecs furent ainsi trompés et firent naufrage sur les écueils déchiquetés.

1. Le Capharée est un promontoire rocheux au sud-est de l'Eubée que devaient doubler les Grecs à leur retour de Troie.
2. Kulcsár a lu *data facula*, ce qui ne veut rien dire. J'ai suivi le texte de Servius (*Én.*, XI, 261), *elata facula*, lecture qui est celle de M. I, *fab.* 141.

***

(230) Dodone

Dodone est une ville d'Épire près de laquelle se trouve un bois consacré à Jupiter où abondent les glands[1]. Sestos et Abydos sont des villes situées sur l'Hellespont et séparées par un bras de mer étroit et dangereux.

1. Métonymie pour évoquer les chênes de Dodone auxquels étaient suspendus des vases d'airain dont les prêtres interprétaient les sons quand ils les frappaient. Une autre version de la fable veut que les réponses aient été données par des colombes d'airain : *Iuppiter hic dabat responsa per columbas aeras* (cf. M. II, Suppl. V, 227).

***

(231) Leucade

Le Leucate est une montagne très élevée sur un promontoire d'Épire[1], en face de la ville d'Ambracie qu'Auguste appela Nicopolis, après sa victoire en ce lieu sur Antoine et Cléopâtre. Il y éleva également un temple à Apollon d'Actium et y célébra les Jeux d'Actium[2].

1. Les auteurs latins emploient les deux noms, Leucade et Leucate : en principe, Leucade est employé pour désigner l'île où se trouvait le temple d'Apollon et Leucate pour le promontoire au sud de l'île de Leucade, aujourd'hui *capo Ducato*. En fait, il s'agissait d'un même ensemble : une île primitivement unie au continent au moyen d'un petit isthme, d'où la qualification de promontoire. Puis elle fut habitée par les Corinthiens qui creusèrent un canal à travers l'isthme, ce qui transforma la péninsule en une île. Le canal, peu à peu comblé par le sable, fut rouvert par les Romains : "Leucade faisait partie du continent,

au temps de ses habitants primitifs ; aujourd'hui la mer l'environne", écrit Ovide, *M.*, XV, 289-290.
Les remarques sur ces trois sites géographiques ne sont pas le fait du hasard. Historiquement, elles se situent à la fin de la Guerre de Troie. Après le retour difficile des Grecs, nous voyons maintenant le voyage d'Énée vers le pays qui lui est promis, tel que le décrivent Virgile, *Én.*, III, 268 *sq.* ou Ovide, *M.*, XIII, 705 *sq.* Le cap Capharée, Dodone et l'île de Leucade se succèdent géographiquement pour celui qui va de Troie en Italie.

2. Nicopolis, c'est, étymologiquement, la "ville de la victoire", du grec νίκη (ἡ) : la victoire et πόλις (ἡ) : la ville. Il s'agit d'une ville nouvelle fondée par Auguste pour commémorer la victoire d'Actium. Les habitants d'Ambracie-Arta, ville qui fut vidée par les Romains de ses nombreuses œuvres d'art, furent transférés à Nicopolis.

***

(232) Le Pélore

Le Pélore est un promontoire de Sicile ; pour Salluste[1], il porte le nom du pilote d'Hannibal qui y fut enterré ; il avait été mis à mort par suite d'une méprise du roi qui croyait avoir été trompé par une de ses ruses[2].

1. Salluste, *Hist.*, frg. 4. 21.
2. Le Pélore est le sommet nord-est du triangle que forme la Sicile. La tradition s'accorde à reconnaître, derrière le nom, le pilote d'Hannibal. Toutefois, il est plus ancien qu'Hannibal puisqu'on le rencontre chez Thucydide : c'est là où se concentrent et mouillent les flottes des Syracusains et de leurs alliés pour une bataille navale contre les Athéniens, dans le détroit de Sicile (Thuc., IV, 25). Ces événements se sont déroulés lors de la première expédition de Sicile (427-424), probablement en 424 av. J.-C.

***

(233) L'Eubée

L'Eubée est une île ; de Chalcis, ville de cette île, partirent des hommes à la recherche de nouvelles terres où s'installer et, non loin de Baïes – lieu qui tire son nom de Baios, un compagnon d'Ulysse qui y fut enterré – ils trouvèrent une côte déserte ; ayant aperçu une

femme enceinte, ils fondèrent une ville à cet endroit, cette rencontre laissant prévoir un État prospère. Ils l'appelèrent Cumes, mot venant soit de ἐγκύος, c'est-à-dire "enceinte", soit de ἀπὸ τῶν κυμάτων c'est-à-dire "venant des flots"[1] – on dit que celle-ci venait des flots[2]. C'est que les Latins changent le y en u : ainsi *Byrria* devient *Burria*[3].

1. Ἔγκύος est un adjectif qui a bien le même sens que *prae-gnans* : pleine, enceinte, grosse ; les deux verbes κύω et **gnascor*, *nascor* sont synonymes. Le nom de Cumes viendrait donc de la femme enceinte aperçue sur le rivage ; ou de la vision qu'ils en eurent ἀπὸ τῶν κυμάτων : à partir des flots.
   Mais κῦμα (τὸ) étant proprement "ce qui enfle", d'où le flot, en latin *unda*, les deux mots se rattachent au même radical *Κυ- : enfler, grossir.
2. J'ai traduit le texte tel que l'a édité Kulcsár, mais sa lecture n'est pas celle du modèle Servius qui écrit : "... *eam uocauerunt Cumas, [siue ab* ἐγκύω *id est praegnante], siue* ἀπὸ τῶν κυμάτων, *id est undis ; nam κύματα dicuntur.*" : ... ils l'ont appelée Cumes... soit à partir des flots, c'est-à-dire *ab undis* ; en effet [en grec] ils (les flots) se disent κύματα.
3. Le nom, tel qu'il est orthographié, ne répond à rien de connu. Il y a bien une *Pyrria*, une servante dans une comédie de Titinius – citée par Horace, *Ep.*, I,XIII, 14 – mais la forme est altérée. Peut-être faut-il lire *Burrus*, forme archaïque pour Pyrrhus, en grec πύρρος et, en majuscules, ΠΥΡΡΟΣ.
   De toute manière, la remarque de Servius n'est pas très claire. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'étudier particulièrement cette question. Contentons-nous de dire que les Latins, ne possédant pas dans leur alphabet de lettre pour rendre le son marqué par le upsilon grec [*ü*], ont emprunté aux Grecs la lettre Y, en majuscule, qui, par la suite, est devenue le y (i grec).

***

(234) Le Pachynus

Le Pachynus[1] est un promontoire de Sicile, regardant le midi[2] ; il a été ainsi appelé parce que l'air y est lourd ; en effet, *pachys* veut dire épais[3]. La ville de Drépane se trouve non loin du mont Éryx et au-delà de Lilybée[4]. Son nom vient soit de la courbe que fait le rivage à l'endroit où elle est située, soit de ce que Saturne, après avoir privé son père Caelus de sa virilité, y jeta sa faucille qui, en grec, se dit drepanon[5].

1. Le Pachynus, ou Pachynum, aujourd'hui le *capo Passero*, est un promontoire situé à l'extrémité sud-est de la ville de Pachino.

2. "... *imbriferos est uersa Pachynos ad Austros*" : l'une (des pointes) est tournée vers le pluvieux Auster, écrit Ovide., *M.*, XIII, 725.
3. Pachys, en grec, παχύς, est un adjectif qui signifie effectivement épais, lourd.
4. Le Mythographe poursuit la description du voyage d'Énée qui contourne la Sicile. Après avoir évoqué le Pélore, puis le cap Pachynus, il montre Énée doublant maintenant la troisième pointe du triangle que forme la Sicile, pointe qui est en réalité double : le cap Lilybée d'abord, puis Drépane, aujourd'hui Trapani, non loin du mont Éryx (Erice), au-delà de Lilybée, aujourd'hui Marsala. Pour qui fait le tour de la Sicile en venant de Syracuse et après avoir doublé le cap Pachynus, Drépane se trouve effectivement au-delà de Lilybée.
5. L'origine du nom propre, quelle qu'elle soit, est toujours à chercher dans la notion de courbure : celle du rivage ou celle de la faucille.

***

(235) Les Syracusains

À une époque, les Syracusains, vainqueurs des Athéniens, firent un très grand nombre de prisonniers qu'ils employèrent au développement des fortifications de la cité avec les pierres taillées dans les montagnes[1]. Après l'élévation des remparts, on creusa aussi, à l'extérieur[2], un fossé qui, rempli par l'eau d'une rivière que l'on avait détournée, confortait la défense de la cité. Donc ce fossé, pour rappeler le châtiment des ennemis et la démesure dont ils avaient fait preuve, ils le nommèrent Hybris[3]. Par la suite, des Siciliens gagnèrent l'Italie et occupèrent les terres où s'élève maintenant Rome, jusque chez les Rutules et à Ardée ; d'où le vers : "... (territoire) qui se prolonge par delà la frontière des Sicanes"[4]. Et le fleuve *Albula*, pour rappeler le fossé de Syracuse, ils l'appelèrent le Tibre, c'est-à-dire l'Hybris. Théocrite dit bien que le fossé qui entourait Syracuse s'appelait l'Hybris[5].

1. Ce qui est évoqué ici, c'est l'expédition de Sicile, en 415, durant la Guerre de Péloponnèse, et, en particulier, la déroute totale et la capture de tous les soldats athéniens. Mais, contrairement à ce qu'écrit Servius, le modèle du Mythographe (*Én.*, III, 500), ce ne sont pas les prisonniers athéniens qui ont creusé le fossé. Thucydide indique bien que c'est face à la contrevallation des Athéniens que les Syracusains élevèrent une palissade bordée d'un fossé. (Thuc., *Guerre du Pél.*, livres VI et VII, en particulier VI, 101).
2. Là où Kulcsár a lu *forinsecus*, à l'extérieur, le texte de Servius édité par Thilo et Hagen présente *intrinsecus* : à l'intérieur. *Forinsecus* paraît plus vraisemblable.

3. Ὕβρις, c'est la démesure, en grec. En réalité, le nom de ce cours d'eau est le Thybris, mais l'identification avec l'ὕβρις, le sentiment, est justifiée par Servius : "*Nam amabant maiores ubi aspiratio erat Θ ponere.*" : "les Anciens se plaisaient à ne pas marquer l'aspiration marquée par le thêta" (Serv., *Én.*, VIII, 330). Cf. *infra*, n. 5.
4. Virgile, *Én.*, XI, 317.
5. Tout ce texte repose sur un jeu entre les noms ὕβρις, la démesure, Thymbris (Θύμβρις), la rivière de Syracuse captée pour remplir le fossé creusé par les Syracusains sur le flan sud de leur cité et le Tibre latin.
Le Thymbris est évoqué par Théocrite : "Adieu, ô Aréthuse, fleuve qui dans Thymbris versez vos belles eaux". Thcr., *Id.*, I, 117-118. L'invocation à Aréthuse évoque la fontaine d'eau douce qui jaillit dans l'île d'Ortygie. Et ce sont des Syracusains qui auraient donné son nom à la rivière du Latium, appelée jusque là *Albula*. Mais il faut remarquer que dans les deux passages où Servius évoque cette rivière, il ne parle pas de *Thymbris*, mais de *Thybris* (*Én.*, III, 500 et VIII, 330). L'assimilation est donc facilitée. Elle l'est encore plus quand le nom de Thybris est appliqué à un roi étrusque, un brigand qui rançonnait ceux qui traversaient la rivière. D'où le rapprochement entre le roi Thybris et l'ὕβρις du personnage (Serv., *Én.*, VIII, 330). Enfin l'assimilation est totale quand Servius rapproche les mots ὕβρις et *iniuria* (Serv., *loc. cit.*).
Pour en revenir à la *fab.* 235, on comprend mieux que Kulcsár ait lu *Hybrim* au lieu de *Thybrim* et *Thybris* dans l'édition de Servius par Thilo et Hagen.

***

(236) Tullus Hostilius

Après la prise par Tarquin de la cité d'Utriculanum, une captive mit au monde, dans la demeure du roi, Servius Tullus Hostilius[1]. Pendant son sommeil, soudainement sa tête fut entourée de flammes. Comme on voulait l'éteindre[2], Tanaquil, l'épouse du roi, femme habile dans la science augurale, s'y opposa. La flamme abandonna l'enfant en même temps que le sommeil. Elle comprit alors que la célébrité de cet enfant durerait jusqu'à la fin de ses jours.

1. Confusion entre les noms de deux rois : Tullus Hostilius, troisième "roi" de Rome après Romulus et Numa Pompilius, et Servius Tullius, roi historique, qui succéda à Tarquin l'Ancien. Cette confusion est le fait du Mythographe qui modifie la juste dénomination Servius Tullius (Serv., *Én.*, II, 683) en Servius Tullus, ce qui entraîne le cognomen Hostilius.
Quant au nom de la cité conquise par Tarquin, *Utriculanum* pour le Mythographe, *Uericulanum* pour Servius (*loc. cit.*), le véritable est *Corniculum*,

une des places latines conquises par Tarquin (cf. Tite-Live, I, XXXVIII, 4, et surtout XXXIX, 5).
Enfin, la mère de Servius Tullius ne serait pas une esclave, mais la fille du *princeps* de Corniculum, également nommé Servius Tullius, qui aurait péri dans la prise de la ville par Tarquin. Reconnue et enceinte, elle aurait été prise en amitié par Tanaquil, la reine de Rome. Tite-Live ajoute : "Le sort de la mère de Servius Tullius, tombée aux mains de l'ennemi par la conquête de sa patrie, aurait fait croire qu'il était né d'une esclave". Liv., *loc. cit.*.

2. Mauvaise lecture de Kulcsár : il ne s'agit pas de *cum uellęt restinguere – uellet* n'aurait pas de sujet – mais de *uellent* : on voulait, ce qui est le texte de Servius, *loc. cit.*

***

(237) Brutus

Alors que Brutus et les fils de Tarquin interrogeaient l'oracle d'Apollon à Delphes, il leur fut répondu que le pouvoir reviendrait à celui qui, à leur retour, serait le premier à embrasser sa mère. Brutus, le seul à avoir compris, en sortant du navire, simula une chute et embrassa la terre ; c'est ainsi qu'il prit le pouvoir. À Rome, il y eut sept rois : Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, Survius Tullius, Tarquin le Superbe. En effet, alors que la première année qui suivit la mort de Romulus le sénat avait exercé le pouvoir par l'intermédiaire des décuries[1], cela devint lassant et on demanda un roi. Mais, dans la ville, on ne trouvait personne de compétent quand parvint la réputation flatteuse qui entourait Pompilius, un habitant de Cures, cité sabine. Ainsi, suite aux demandes des envoyés, il accepta le pouvoir et détourna de la guerre ce peuple au naturel violent en le guidant vers le culte des dieux[2]. C'est pourquoi il fut appelé Numa : ἀπὸ τῶν νόμων, qui vient des lois[3]. Il eut aussi des cheveux blancs dès son jeune âge.

1. Il s'agit d'une première ébauche de démocratie. Le roi étant mort, le pouvoir revient au sénat. "Le Sénat de Romulus compta d'abord seulement cent membres divisés en dix décuries, correspondant aux dix curies. Chaque *gens* était donc représentée au Sénat par son chef ; le premier sénateur de chaque curie, ou le chef de la *gens* la plus importante des dix, représentait de son côté la curie, en sorte que les dix premiers sénateurs correspondaient aux dix curies. Après la réunion des trois tribus, la division du Sénat en dix décuries subsista. Mais on fit entrer dans chaque décurie dix sénateurs des tribus des *Tities* et des *Luceres*. Cependant ceux de l'antique race des *Ramnes* conservèrent sans doute

les prérogatives de voter les premiers, comme *patres maiorum gentium.*" (*Dict. Ant. gr. et rom.*, Daremberg-Saglio, t.II, Prem. part., p. 39, *s. u. Decuria*). Servius résume en très grandes lignes ce que Tite-Live a parfaitement expliqué (Liv., I, XVII, 5-9).

2. Tite-Live écrit : "Parce que la vie militaire entretient l'humeur belliqueuse, il (Numa) pensa qu'il n'adoucirait ce peuple farouche qu'en le déshabituant du métier des armes. Il fit donc un temple de Janus, au pied de l'Argilète, pour symboliser la paix et la guerre." (Liv., I, XIX, 1-2).
3. Jeu de mots entre le nom du roi, Numa, et le grec νόμος (ὁ) : la loi.

***

(238) Tarquin le Superbe

De nombreuses raisons sont à l'origine du surnom de Tarquin le Superbe, dont celle-ci, tout particulièrement. Un jour, il chargea l'un de ses gardes de faire périr tous les Grands d'une cité. Celui-ci partit et en trouva un très grand nombre. Ayant rapporté cela à Tarquin qui se promenait dans ses jardins, ce dernier, en guise de réponse, sectionna la tête des pavots pour faire comprendre à son garde ce qu'il devait faire. C'est aussi son fils qui viola Lucrèce, une femme mariée de noble naissance ; pleine de douleur devant cet acte, elle se tua. Alors, son oncle Brutus, tenant à la main le glaive qu'il avait arraché de son corps, s'avança au devant du peuple auquel il dénonça ce qui venait de se passer. Suite à cela, la décision unanime fut de ne pas laisser rentrer le roi qui, à ce moment, faisait le siège d'Ardée. C'est pourquoi Tarquin se réfugia, avec ses fils, auprès de Porsenna, roi d'Étrurie, et mena une lutte acharnée contre le peuple romain. On désigna alors deux consuls, Brutus et Tricipitinus, le père de Lucrèce, qui portait aussi le nom de Tarquin. Pour cette seule raison, il fut chassé de la cité et, à sa place, on nomma Valerius Publicola ; à la mort de celui-ci, on en désigna un autre de la même manière et ainsi de suite. Mais les fils de Brutus étaient les amis de ceux de Tarquin : ayant pris la décision de les faire entrer de nuit, ils furent trahis par Vindicius, un esclave, et mis à mort par leur père[1].

1. Le récit du viol de Lucrèce et de l'expulsion des Tarquins est développé par Tite-Live, I, LVI, 4-LX.

***

(239) Brennus

Sous le commandement de Brennus, les Gaulois, après avoir défait les légions sur la rivière de l'Allia, ravagèrent la ville de Rome, à l'exception du Capitole pour lequel ils reçurent une somme considérable. Alors on nomma Camille dictateur, malgré son absence : depuis longtemps, il était exilé à Ardée pour n'avoir pas partagé équitablement le butin fait à Véies. Une fois les Gaulois partis, il se mit à leur poursuite et, après les avoir massacrés, il récupéra tout l'or ainsi que les enseignes. Comme il en avait fait la pesée en cet endroit, il donna ce nom à la cité : en effet, elle s'appelle *Pisaurum* (Pisaure) parce que c'est là que fut pesé l'or[1]. Pourtant, après cela, il retourna en exil.

1. Étymologie fantaisiste qui repose sur un calembour intraduisible en français. La première syllabe du nom *pis-* rappelle le radical *pens-* du verbe *pensare* : peser, et la seconde *-aurum* est le nom même de l'or, *aurum*. *Pisaurum*, c'est là où l'or fut pesé.

***

(240) La guerre civile

Il y eut sept guerres civiles ; trois furent menées par César : contre Pompée en Thessalie, contre son fils Pompée le Grand en Espagne[1], contre Juba et Caton en Afrique[2]. Quatre le furent par Auguste : contre Cassius et Brutus en Thessalie, contre Lucius Antonius à Pérouse, cité d'Étrurie, contre Sextus Pompée en Sicile, contre Antoine et Cléopâtre en Épire[3].

1. Pompée le triumvir et son fils aîné, le vaincu de Munda le 17 mars 45, ont tous deux porté le surnom de *Magnus*. Défait à Munda, C. Pompée, le fils aîné, fut, peu après, fait prisonnier et mis à mort.
2. L'ordre chronologique n'est plus respecté, car la mort de Juba, roi de Numidie – il se joignit au parti de Pompée, puis combattit avec Scipion contre César et finalement se tua après la défaite de Thapsus – tout comme celle de Caton, sont de 46.

3. La victoire d'Antoine sur les républicains Cassius et Brutus est de 42. Lucius Antonius, le frère de Marc Antoine, se souleva contre Octave et obligea celui-ci à l'assiéger et à le battre à Pérouse au début de l'année 40. Sextus Pompée, second fils du Triumvir, participa avec son frère à la bataille de Munda, mais ne fut pas tué. À la mort de César, il réunit une grande flotte et prit possession de la Sicile. Il fut défait par la flotte d'Octave, s'enfuit en Asie où il fut fait prisonnier et mis à mort en l'année 35. Enfin, la septième guerre civile s'acheva avec la victoire navale d'Octave sur Marc Antoine et Cléopâtre en vue du promontoire d'Actium, en Épire, le 2 septembre 31.

***

(241) Fabius

Ils étaient trois cents Fabius[1], appartenant à la même famille, qui combattirent contre les Véiens après s'être coalisés avec leurs esclaves et leurs clients ; mais ils périrent dans une embuscade sur le bord de la rivière Crémère[2]. Pourtant, l'un survécut, Fabius Maximus : à cause de son jeune âge, il était demeuré dans la ville. C'est lui qui, par la suite, ne pouvant soutenir la charge d'Hannibal, l'évita tout en le retardant et l'attira en Campanie dont les délices endormirent ses forces[3]. À son propos, Ennius écrit : "Toi seul qui, par ta sagesse de temporisateur, as rétabli notre situation."[4].

1. Servius, suivi par M. I, *fab.* 220, parle de trois cent six : *trecenti sex* (*Én.*, VI, 846).
2. Petite rivière d'Étrurie, la Varca, qui se jette dans le Tibre un peu au-dessus de Rome.
3. Il y a confusion entre *Q. Fabius Maximus Verrucosus Cunctator*, le Temporisateur, l'adversaire d'Hannibal en 217, et le seul survivant de la *gens* Fabia après la bataille de la Crémère, de beaucoup antérieure puisque datant de 477.
4. Le vers cité, attribué à Ennius et repris par Virgile, n'est en réalité ni exactement celui d'Ennius ni celui de Virgile. Ennius dans les *Annales* écrit : "*Vnus homo nobis cunctando restituit rem*" vers repris par Cicéron dans le *de Officiis* : "un seul homme par sa sagesse de temporisateur rétablit notre situation". Virgile de son côté le modifie : "*Vnus qui nobis cunctando restitues rem*" : "toi qui seul, par ta sagesse de temporisateur, rétabliras notre situation". Ennius, *Ann.*, XII, 200 *in* Ernout, *Recueil de textes latins archaïques,* p. 165 ; Cicéron, *de Off.*, I, XXIV ; Virgile, *Én.*, VI, 846.

***

(242) Marcellus

Marcellus l'emporta sur les Gaulois et les Carthaginois lors de combats de cavalerie[1] ; il tua même de sa main le chef des Gaulois, Viridomar, et rapporta les dépouilles opimes, celles qu'un chef a enlevées à un autre chef[2]. L'autre Marcellus était le fils d'Octavie, la sœur d'Auguste, et fut adopté par Auguste. Il tomba malade à quinze ans et mourut à seize, à Baïes, alors qu'il exerçait la charge d'édile[3]. Sa mort fut douloureusement ressentie dans la cité car il avait un tempérament affable et était le fils d'Auguste. Pour rendre honneur à ses funérailles, Auguste ordonna qu'un cortège de six cents lits funèbres s'avançât dans la cité[4]. En effet, c'était une marque d'honneur chez les Anciens qui correspondait à l'importance de leur rang : ainsi Sylla en eut sept mille[5]. Il fut donc porté en grande pompe au Champ de Mars où il fut enseveli[6].

1. Marcellus l'emporta sur les Gaulois Insubriens à Clastidium, en 222, et sur les Carthaginois d'Hannibal à Nole, en 214.
2. D'après Servius, les premières dépouilles opimes furent consacrées par Romulus à Jupiter Férétrien (*Én.*, VI, 859). Le second à emporter les dépouilles opimes fut A. Cornelius Cossus, tribun militaire, qui, au combat, tua de ses propres mains Lars Tolumnius, général véien, en 428, et dédia ses dépouilles, selon Tite-Live (IV, 17 *sq.*), à Jupiter Férétrien, selon Servius (*Én.*, VI, 859), à Mars. Le troisième – et le dernier – fut précisément Marcellus, après cette victoire sur les Gaulois. Virgile écrit : "*Tertiaque arma patri suspendet capta Quirino*" : "il suspendra au temple du divin Quirinus la *troisième* armure prise à l'ennemi" (Virgile, *Én.*, VI, 859).
3. Tout le monde sait que Marcellus, né en 43, est mort en 23, l'année où effectivement il fut édile curule alors qu'il n'avait pas encore vingt ans. Comment dès lors expliquer les chiffres XVI pour l'année où il est tombé malade et XVII, l'âge de sa mort ?
   Il faut d'abord se rappeler qu'à la question *quanto tempore*, le latin répond par l'adjectif ordinal du degré supérieur : il est tombé malade dans sa seizième année, donc à quinze ans. D'autre part les dates sont écrites avec des lettres, c'est-à-dire sous la forme XVI et XVII. Or il est une faute de lecture assez fréquente que j'ai déjà rencontrée dans l'étude de la *Table de Peutinger* : lorsque les deux hastes formant le X se rencontrent assez bas, le lecteur non attentif – ou voyant mal – confond X et V, c'est-à-dire lit cinq là où il y a dix. C'est par une faute de cet ordre que l'on peut expliquer les erreurs du texte de Servius. Il faudrait donc restituer XXI et XXII, ce qui fait que Marcellus serait tombé malade à vingt ans et mort à vingt-et-un, ce qui est beaucoup plus proche de la réalité.
4. Le Mythographe I ne parle que de cinq cents lits funèbres, alors que Servius suivi par notre Mythographe, a écrit six cents (*sexcentos*). Sur ces lits – qui, dans le cortège funèbre, précédaient le cercueil – étaient placés les portraits des

ancêtres, masques de cire en forme de bustes que les grandes familles conservaient dans l'atrium. Le nombre de lits funèbres était évidemment proportionnel au nombre des ancêtres, partant à l'ancienneté et à l'importance de la *gens*. Pour plus de détails sur ces funérailles, voir Daremberg et Saglio, *Dict. Ant. gr. et rom.*, Deux. part., *s. u. funus*, en particulier p. 1399.

5. Il doit y avoir une faute dans l'édition de Kulcsár ; Servius, repris par M. I, *fab.* 222, ne parle que de six mille.
6. Marcellus fut inhumé dans le Mausolée d'Auguste, au Champ de Mars. Dans la crypte du monument, on a retrouvé, au centre de la rotonde, une niche carrée qui était la place réservée à Marcellus : elle portait à la fois le nom de Marcellus "gendre d'Auguste César", et celui d'Octavie, sa mère, "sœur d'Auguste César". Cf. J. Carcopino, *Bulletin des antiquaires de France*, 1927, p. 244-247.

***

(243) Le bouclier sacré

Au temps de Numa Pompilius, un bouclier tomba du ciel et l'oracle déclara que le pouvoir sur le monde appartiendrait au pays qui le détiendrait. Pour empêcher un ennemi de le reconnaître, on demanda à un artisan, Mamurius, d'en faire un certain nombre de copies et lui fut aussi consacré un jour où l'on frappait une peau pour imiter la technique de l'artisan. Nous disons également *hoc ancile* bien que Horace, dans ses poèmes, emploie la forme *anciliorum*[1]. Il est sûr qu'au début le peuple romain était divisé en trois groupes : le premier, celui des *Tities*, à cause de Titius Tatius, roi des Sabins devenu un allié après la signature des traités[2] ; le second, celui des *Ramnes*, et le troisième, celui des *Luceres*, dont le nom et l'origine, pour Tite-Live, demeurent obscurs[3]. Toutefois Varron écrit que Romulus, quand il combattait Titus Tatius, demanda l'aide des Lucumons[4]. Aussi, l'un deux vint à Rome avec ses troupes et, après avoir fait battre en retraite Tatius, il reçut un quartier de la ville ; c'est pourquoi, à Rome, il y a le *uicus Tuscus*, la rue étrusque ; Horace parle de "la tourbe impie de la rue des Étrusques"[5]. Le partage du peuple romain en trois groupes est si assuré que ceux qui commandaient à chaque groupe étaient même appelés tribuns ; c'est pourquoi on appela aussi tribut l'argent qu'ils versaient au peuple[6]. Après le rapt des Sabines et l'accord conclu entre Romulus et Titus Tatius, les Sabins furent accueillis à Rome à cette condition : ils avaient tous les droits des citoyens romains, sauf celui de vote ; en effet, ils ne nommaient pas les magistrats.

1. Servius fait ici une remarque grammaticale : *ancile* est un nom neutre de la troisième déclinaison, et, au génitif pluriel, il devrait faire *ancilium*. Et pourtant Horace emploie la forme *anciliorum*, génitif pluriel de la seconde déclinaison (Horace, *Od.* III, V, 10).
2. Servius doit évoquer ici la lutte entre Romains et Sabins, consécutive au rapt des Sabines et qui s'acheva par la conclusion d'un traité et la réunion des deux peuples en un seul (Liv., I, XIII).
3. Le Mythographe a omis de donner l'origine du nom des *Ramnes* – ou *Ramnanses* – que citait Servius : *a Romulo*, ils tenaient leur nom de Romulus (Liv., I, XIII, 8). Quant à celui des *Luceres*, Tite-Live écrit effectivement : "leur nom et leurs origines restent obscurs" (Liv., *loc. cit.*). Dans leur édition de Tite-Live, aux *Belles Lettres*, J. Bayet et G. Baillet ajoutent en note à propos de cette dernière phrase : "Ces trois noms sont en fait d'origine étrusque et désignaient primitivement des clans ou tribus".
4. Après le mot *Lucumonibus*, Servius ajoute : "*hoc est Tuscis* : c'est-à-dire des Étrusques" (*Én.*, V, 560). Il faut donc voir dans ce nom employé au pluriel, non le Lucumon dont les Romains firent un nom propre qu'ils donnèrent à Tarquin l'Ancien et à son père Démarate, mais un titre que portaient, chez les Étrusques, les chefs de tribus. Par métonymie, le mot est devenu un synonyme d'Étrusque. D'ailleurs Servius précise : "*Tuscia duodecium lucumones habuit, id est reges, quibus unus praeerat* : l'Étrurie avait douze Lucumons, c'est-à-dire des rois, sur lesquels l'un exerçait une prééminence." (*Én.*, VIII, 475). La référence à Varron renvoie au *De ling. lat.*, V, 46.
5. Horace, *Sat.*, II, 3, 228.
6. S'il ne fait pas de doute que les mots *tribunus, tributum* se rattachent à *tribus*, la tribu, division du peuple romain, le rattachement à **tri-* : trois, donc à une existence, à l'origine, de trois tribus, n'est qu'une hypothèse. Cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 702, *s. u. tribuo* et *tribus*.

***

(244) Les Rostres

Vainqueur de toute l'Égypte que César n'avait dominée qu'en partie, Auguste, après un combat naval[1], emporta de nombreux rostres avec lesquels il éleva quatre colonnes que, plus tard, l'empereur Domitien plaça au Capitole.

1. Il s'agit de la bataille navale d'Actium qui vit la défaite totale d'Antoine et de Cléopâtre, en 31 av. J.-C.

***

(245) Agamemnon

Alors que les Grecs étaient arrivés à Aulis, le roi Agamemnon tua, sans le savoir, une biche consacrée à Diane ; la déesse en fut irritée et retint le souffle des vents. Donc dans l'impossibilité de prendre la mer et à l'épreuve de la peste, ils consultèrent les oracles qui leur répondirent que le sang d'Agamemnon pourrait apaiser Diane. Alors Ulysse, homme plein d'expédients, fit venir Iphigénie, la fille d'Agamemnon, sous le prétexte de la marier ; elle était sur le point d'être immolée quand la divinité eut pitié d'elle : elle fut enlevée après qu'une biche eut pris sa place et, une fois emportée en Tauride, elle fut confiée au roi Thoas et devint prêtresse de Diane Dictynne[1]. Quant à Agamemnon, à son retour de Troie, sa femme Clytemnestre lui présenta un vêtement qui n'avait pas d'ouverture pour passer la tête. Il voulut le revêtir et pendant qu'il cherchait une ouverture, il fut tué par Égisthe, fils adultère de Thyeste et de Pélopia, sa propre fille. Par la suite, Oreste qui avait grandi voulut venger son père et le tua en même temps que sa mère Clytemnestre. Pour ce crime, il sombra dans la folie. Sur les conseils de son ami Pylade, il pénétra dans le temple d'Apollon afin d'échapper aux Furies ; voulant en sortir, il fut attaqué par les Furies ; d'où le vers : "Les Cruelles vengeresses attendent sur le seuil."[3]. Ne pouvant échapper à sa démence, il alla consulter l'oracle qui lui répondit que sa guérison serait possible s'il rapportait de Tauride la statue de la Diane de Scythie. Alors, pour échapper à sa folie, il gagna la Colchide en compagnie de son ami Pylade. Reconnu par sa sœur qui, selon la coutume, apaisait la déesse avec du sang humain, il s'entendit avec elle pour tuer le roi Thoas et emporter la statue cachée dans un faisceau de branchages, d'où son surnom de "Torchère"[4], qui lui vient non seulement de la torche avec laquelle elle est représentée – c'est pourquoi on appelle aussi *Lucifera*, celle qui porte la lumière – mais aussi du faisceau de branchages ; il l'apporta en Italie et l'exposa dans le bois d'Aricie[5]. Cependant, par la suite, les Romains se détournèrent de ces sacrifices cruels, bien que ceux qui étaient immolés fussent des esclaves, et Diane fut transférée à Lacédémone. Dans ce pays, se conservait l'habitude de sacrifices où des jeunes gens étaient battus de verges : on les appelait les "bomoniques"[6]. Ils étaient flagellés jusqu'à ce que le sang jaillît de la chair humaine ; en effet, debout sur les autels, ils rivalisaient pour savoir qui supporterait le plus de coups. Quant aux ossements d'Oreste, ils ont été transférés d'Aricie à Rome

où ils furent déposés devant le temple de Saturne, qui se trouve en avant du Capitole, près du temple de la Concorde.

1. Le qualificatif de Dictynne, du grec δίκτυον (dictuon) : filet de chasse, est le surnom de Diane Chasseresse, celle précisément qu'avait offensée Agamemnon, en tuant une biche qui lui était consacrée. Sauvée par Diane, Iphigénie lui est consacrée.
2. Les Furies sont des démons du monde infernal qui appartiennent aux croyances populaires romaines. Mais, très rapidement, elles furent assimilées aux Érinyes grecques, les déesses vengeresses. Filles de la Terre, ou de la Nuit, elles étaient représentées sous la forme de jeunes filles ailées, avec des serpents entrelacés dans leurs chevelures et des larmes de sang dans les yeux. Les crimes qu'elles punissaient surtout étaient la désobéissance aux parents, le parjure, le meurtre. C'est après l'acquittement d'Oreste par l'Aréopage qu'on prit l'habitude de les appeler les Euménides, c'est-à-dire les Bienveillantes, pour se les rendre favorables.
3. Virgile, *Én.*, IV, 473. Les Furies attendent Oreste sur le seuil du temple d'Apollon, à Delphes, où il est entré pour être absous.
4. J'ai été obligé de "forcer" un peu le sens pour essayer de rendre la paronomase sur le surnom de Diane. Diane est *Lucifera* (cf. Cic., *Nat.*, 2, 68) quand elle est identifiée à la Lune, d'où sa représentation avec un flambeau (*fax*) en main. *Fascis*, c'est le fagot ; la statue de Diane, étant emportée cachée dans un fagot, est qualifiée de *Fascelis* (ou *Facelitis*, forme que l'on rencontre dans certains manuscrits), du grec φάκελος (facelos) : fagot. Hygin, *Fab.* CCLXI et M. I, *fab.* 20, recopient le même texte de Servius, qui avait été le premier à présenter la paronomase facile entre *fax*, *facis* : le flambeau et *fascis* : le fagot.
5. Aricie est une ancienne ville de Latium, au pied des Monts Albains, au sud-est de Rome. Dans son voisinage se trouvaient le célèbre bois sacré et le temple de Diane Aricine ; la déesse y recevait un culte barbare, qui paraît se rapprocher de celui qu'on lui rendait précisément en Tauride : "son prêtre pouvait être tué, dans certaines circonstances, par quiconque aspirait à sa succession" (P. Grimal, *op. cit.*, *s. u.* Diane, p. 123b).
6. Les Bomoniques, du grec βωμός (bomos), l'autel, et νίκη (niké), la victoire, sont littéralement "ceux qui remportent la victoire sur l'autel".

***

(246) Jupiter et Égine

Après s'être changé en aigle, Jupiter enleva Égine, la fille du fleuve Asopos : il la viola et eut d'elle un fils nommé Éaque. Son père, qui avait du mal à supporter le rapt de sa fille, rassembla toute la troupe des eaux courantes pour gagner le ciel et faire la guerre à

Jupiter. Devant cela, Jupiter le frappa de sa foudre. Et pour que le souvenir de cette infamie demeure éternellement, on dit que depuis le jour où il fut frappé, il charrie des charbons ardents.

***

(247) Éaque

Éaque, fils de Jupiter et d'Égine, habitait "l'île de la fille d'Asopos"[1], et subissait les rigueurs d'une peste due à la colère de Junon[2]. Par ses prières, il gagna la pitié de Jupiter. En effet, voyant des fourmis sur un figuier, c'est-à-dire des μύρμηκας (murmécas), il émit le souhait d'avoir un aussi grand nombre de compagnons ; et aussitôt les fourmis se changèrent en hommes ; de là leur nom de Myrmidons. Mais ceci est une fable. En réalité, ils furent appelés Myrmidons à cause du roi Myrmidon[3].

1. La périphrase *Asopidam insulam*, "l'île de la fille d'Asopos", se justifie sans doute par le souci de ne pas répéter le nom *Aegina* qui vient d'être cité. Car il s'agit bien de l'île d'Égine, fille du dieu-fleuve Asopos. La tradition rapporte que Jupiter emmena Égine dans l'île d'Oenoné où elle mit au monde Éaque et qui prit ensuite son propre nom, Égine. Cf. Hygin, *Fab.* LII : "*Insula autem Aeginae nomen possedit*". Mais le texte n'est pas sûr et Bode a corrigé *Asopidam* en *Aeginam*. En réalité, la forme *Asopidam* est incorrecte ; l'accusatif de *Asopis*, la fille d'Asopos, est *Asopidem*, forme que l'on rencontre précisément sur le manuscrit *M*.
2. La colère de Junon s'explique par sa jalousie envers Égine sur qui elle fait retomber la faute de Jupiter.
3. Myrmidon, ancêtre et héros éponyme des Myrmidons, les sujets d'Achille, est le fils de Jupiter et d'Euryméduse.

***

(248) Pélée et Thétis

Jupiter voulait épouser Thétis, la mère des nymphes, mais il en fut empêché par les Destins pour lesquels l'enfant qui naîtrait chasserait Jupiter du trône. Alors Jupiter l'unit à Pélée. Lors de son mariage avec Thétis, Pélée offrit un magnifique festin où furent invités tous les

dieux et toutes les déesses ; seule la Discorde ne fut pas admise. Elle en fut irritée et, au milieu du festin, elle jeta entre Vénus, Minerve et Junon une pomme d'or où était écrit : "Le plus beau des dons à la plus belle des déesses.". Alors que celles-ci se disputaient pour savoir qui était la plus belle et qui recevrait la pomme, Pâris, le fils de Priam, fut choisi comme juge : estimant la beauté de Vénus supérieure à celle de Junon et de Minerve, il jugea que la pomme d'or lui revenait. Cela explique que, par la suite, c'est avec l'aide de Vénus qu'il enleva Hélène lors du siège de Sparte mais c'est à cause du jugement de Pâris que Junon, par la suite, fut toujours hostile aux Troyens. De son union avec Pélée, Thétis enfanta Achille ; mais, craignant qu'il ne meure parce qu'il était de condition mortelle par son père, elle s'en plaignit à Neptune dont la réponse fut qu'elle ne devait pas avoir de crainte à son sujet car sa destinée était d'être regardé comme fils d'une divinité. Toutefois, Thétis, qui craignait les destins accordés à Achille, le plongea dans les eaux du Styx : c'est pourquoi il devint invulnérable sur tout le corps, hormis le talon par lequel il était tenu. Achille faisait donc la guerre au pied des remparts de Troie quand, furieux envers Agamemnon à cause de Briséis, il refusa de partir au combat contre les Troyens. Mais prié de confier au moins ses armes façonnées par la main de Vulcain à son compagnon Patrocle qui, auparavant, dans un combat devant Troie, avait tué Sarpédon, fils de Jupiter et de Laodamie, il finit par accepter, convaincu par Ulysse. Patrocle s'avança donc, revêtu des armes d'Achille, mais il fut tué par Hector et succomba, dépouillé de ses armes. Alors Thétis redemanda à Vulcain des armes pour Achille qui supportait avec peine la mort de son compagnon ; après s'en être revêtu, il provoqua Hector pour venger Patrocle et le tua. Ayant attaché le cadavre à son char, il le traînait autour des remparts quand Priam le supplia de bien vouloir lui rendre le corps privé de vie de son fils contre son poids en or[1]. Alors, Polyxène, qui se tenait sur une tour, lança à l'endroit où l'on pesait le corps de son frère ses bracelets et ses boucles d'oreilles. L'ayant aperçue, Achille promit que si elle lui était donnée, il rendrait le corps d'Hector et ferait la paix entre les Troyens et les Grecs, à la condition toutefois qu'Hélène leur fût rendue. Les Troyens lui ayant promis Polyxène, on convint du temple d'Apollon Thymbrien[2] pour conclure le traité. Mais, par suite d'une ruse de Pâris qui s'était caché derrière une statue, Achille meurt des blessures causées par une flèche lancée contre lui. Cependant, avant de mourir, il demanda qu'après la défaite de Troie Polyxène fût immolée sur son tombeau[3]. Par la suite, son fils Pyrrhus exécuta son vœu.

1. La précision *auro pensatum*, son poids en or, qui n'apparaît pas chez Kulcsár, se trouve chez Bode. Elle est nécessaire pour comprendre le geste de Polyxène qui jette ses bijoux.
2. Thymbré est le nom d'une ville et d'une plaine de la Troade ; elle possédait un temple d'Apollon qui, au dire de Strabon, se trouvait à cinquante stades d'Ilion (Strabon, XIII, 598).
3. Polyxène est l'une des dernières filles de Priam et d'Hécube ; ses rapports avec Achille, inconnus de l'*Iliade*, n'apparaissent vraiment qu'à l'époque hellénistique.

***

(249) Explication de la même fable

Téthys, a-t-on prétendu, c'est l'eau ; aussi en a-t-on fait une nymphe[1]. Jupiter, désireux de l'épouser, en fut empêché, dit-on, par les Destins pour lui éviter d'être chassé du trône par l'enfant qui naîtrait. En effet, si le feu, c'est-à-dire Jupiter, se mêle à l'eau, il s'éteint, en vertu de la spécificité de l'eau. Jupiter l'a donc unie à Pélée : en effet πηλός (ὁ) (pelos), en grec, est l'équivalent de *lutum* (en latin), le limon[2]. On veut donc dire que l'homme a été fait de terre et d'eau mêlées. Si l'on a représenté tous les dieux participant aux noces, c'est parce que, pour les païens, chaque élément constitutif de l'homme est symbolisé par un dieu particulier : ainsi, la tête c'est Jupiter, les yeux Minerve, les bras Junon, la poitrine Neptune, le cœur Mars, les reins et les parties sexuelles Vénus, les pieds Mercure. Et si la Discorde est la seule à ne pas participer à l'union de l'eau et de la terre, c'est-à-dire de Thétis et de Pélée, c'est que les deux éléments s'accordent pour faire naître l'homme, ce qui laisse aussi apparaître la complémentarité de leur union. En effet, Pélée, c'est la terre, c'est-à-dire la chair et il s'unit à Thétis qui est l'eau, c'est-à-dire le liquide existentiel ; quant à Jupiter, c'est le feu, c'est-à-dire le principe vital et, dit-on, il les unit l'un à l'autre. Et si l'on dit que la Discorde a jeté une pomme d'or, c'est-à-dire l'esprit de convoitise, c'est que, dans une pomme d'or, il y a à voir, mais rien à manger. Quand les poètes réfléchissent sur les trois principes qui régissent l'existence humaine, la théorie, la pratique et l'amour du plaisir, ils présentent le combat des trois déesses disputant de la nature de la beauté. Minerve, en effet, représente le principe théorique, autrement dit la contemplation ; Junon la pratique, autrement dit

l'action et Vénus, l'amour du plaisir, autrement dit la volupté. La vie contemplative est celle qui vise à la recherche de la sagesse et de la vérité ; la vie active est celle qui, avide de paraître, aspire aux commodités de la vie ; la vie relative au plaisir est celle qui, ne recherchant dans l'existence que la corruption, coupable de n'être attirée que par la jouissance, ne fait aucun cas de ce qui est honorable, de ce qui est bien. Si les poètes ont écrit que Jupiter ne pouvait porter de jugement à leur sujet, c'est soit parce qu'ils ignoraient le jugement qui aurait lieu à la fin du monde – étant donné leur croyance au libre arbitre chez l'homme –, soit parce que si Jupiter avait porté un jugement en tant que dieu, en condamnant deux formes de vie, il n'en laissait qu'une sur la terre ; mais le pouvoir de juger est transféré sur l'homme qui, pour choisir, doit avoir un libre arbitre. Mais le bon pasteur, ce n'est pas celui qui est sûr à l'arc, bon au javelot, qui a un beau visage, un esprit pénétrant, celui qui, comme on le voit avec les troupeaux, a détourné les yeux vers le plaisir qu'il a fait passer avant les vertus et les richesses[3]. Enfin, sa mère a plongé Achille, à sa naissance, dans les eaux du Styx car, dans le talon, il y a des veines qui, dit-on, sont en rapport avec les reins et les parties sexuelles[4]. Ce dernier est mort, touché au talon, à cause de son amour pour Polyxène. En effet, Polyxène, en grec, veut dire "qui reçoit beaucoup de gens errants"[5], parce que l'amour fait errer les esprits. C'est que la vertu humaine, bien que protégée de toutes parts, est cependant accessible et soumise aux assauts du désir.

1. L'explication rationnelle de la fable de Thétis et de Pélée faite par Fulgence (*Myth.*, III, 119) repose sur une confusion entre Téthys (Τηθύς), fille d'Ouranos et de Gaia, mère des Fleuves et des Océanides, personnifiant la fécondité "féminine" de la mer, et Thétis (Θέτις), fille de Nérée, le Vieillard de la Mer, divinité marine. Dans cette phrase initiale, *Tetidem dici aquam* évoque la Titanide, tandis que *nympha* qualifie l'épouse de Pélée et la mère d'Achille.
2. Πηλός et *lutum* sont synonymes, qualifiant la boue, le limon dont l'homme est formé.
3. Le développement de Fulgence (*Myth.*, II, 66) porte sur les trois principes qui régissent la vie humaine : la contemplation, l'action et la jouissance. Cette dernière phrase les réunit à nouveau, en montrant que chacun se définit par rapport à une situation ou à un être. Pour un pasteur, donc pour le troupeau dont il a la garde, le plaisir qui lui est proposé par le canal des yeux – la jouissance, troisième principe – est plus important que celui trouvé dans la vertu, premier principe, ou la richesse, deuxième principe, principes qui sont symbolisés par l'arc et le javelot, donc "l'action", le beau visage et l'esprit pénétrant, donc "la contemplation, la réflexion".

4. L'absence de liaison logique entre les deux parties de la phrase est due à une omission du Mythographe dans le texte de Fulgence qu'il reprend : sa mère a plongé Achille dans les eaux du Styx, mais elle a évité de lui mouiller le talon car, dans le talon, il y a... etc. (Fulg., *Myth.*, III, 120).
5. L'expression *multorum peregrina* est la traduction exacte du grec πολυξένη (poluxéné).

***

(250) Diomède

Ayant découvert que la vie dissolue que menait sa femme à Argos était due à la colère de Vénus qu'il avait blessée, Diomède refusa d'y retourner ; il acquit des terres en Apulie et, après avoir soumis la foule de ceux qui occupaient le Garganus[1], sur le même territoire il fonda de nombreuses cités : Bénévent, Equustuticus ainsi que Arpi encore appelée Argyrripa.

1. Le Garganus est une montagne au nord de l'Apulie.

***

(251) Le prêtre de Neptune

Après l'arrivée des Grecs à Troie, le prêtre de Neptune fut lapidé pour n'avoir pu, par ses sacrifices, empêcher leur arrivée. Par la suite, les Grecs s'étant éloignés, les Troyens voulurent offrir un sacrifice à Neptune. Le sort désigna Laocoon, prêtre d'Apollon de Thymbré – c'est la désignation habituelle quand il faut un prêtre digne de confiance. Ce dernier avait commis un sacrilège en s'unissant à son épouse devant la statue de la divinité ; à cause de cela, apparurent d'énormes serpents qui le tuèrent en même temps que ses fils.

***

(252) Pyrrhus

Après la défaite de Troie, le sort attribua à Pyrrhus Andromaque, l'épouse d'Hector, ainsi qu'Hélénos, un fils de Priam. C'était la coutume, dans les maisons royales, d'autoriser ceux qui n'avaient pas d'épouse légitime à considérer cependant comme épouse une captive, au point que les enfants qu'elle avait mis au monde leur succédaient. Pyrrhus considéra celle-ci comme son épouse légitime et d'elle eut un fils, Molossos, qui succéda à son père ; c'est lui qui donna le nom de Molossie à cette partie de l'Épire qu'Hélénos, par la suite, après avoir involontairement tué, au cours d'une chasse, son frère Chaon, appela Chaonie, en guise de consolation pour la mort de son frère. Par la suite, Pyrrhus, qui voulait épouser Hermione, la fille de Ménélas et d'Hélène, promise auparavant à Oreste, fut tué par Oreste dans le temple d'Apollon de Delphes. Mais, en mourant, il recommanda de donner Andromaque, qui lui avait tenu lieu d'épouse, à Hélénos pour le remercier de l'avoir détourné de rentrer par mer, quand il prédisait que tous les Grecs périraient dans un naufrage ; et c'est ce qui arriva. Cela explique qu'à la mort de Pyrrhus ce fut Hélénos qui régna.

***

(253) Hécube et Polymestor

Après la prise de Troie, on partagea le butin et le sort attribua Hécube, l'épouse de Priam, à Ulysse. Mais cette dernière, qui pleurait ses tout derniers malheurs : la mort d'Astyanax et celle de Polyxène, abattue sur le bûcher d'Achille, s'était embarquée sur la flotte de Thrace. Ayant perdu tous ses autres enfants, elle avait secrètement confié son fils Polydoros à Polymestor, roi de Thrace, dans l'espoir de le garder en vie, quand elle le vit exsangue, sur le rivage, rejeté par les flots sur la terre. En effet[1], Polymestor, voyant l'or qui lui avait été remis par le jeune Polydoros, fut poussé par la cupidité et le mit à mort ; afin de cacher le crime, il le précipita dans les profondeurs de la mer. Devant cela, Hécube feignit de vouloir s'unir au roi, lui promettant de rajouter de l'or à celui qu'elle lui avait déjà fait parvenir avec son fils ; le tyran, pensant que c'était vrai, lui accorda l'entretien secret qu'elle lui demandait. Alors, Hécube lui arracha les

yeux ; poursuivie par les Thraces, elle fut, à ce qu'on dit, changée en chienne.

1. La liaison entre les deux phrases ne peut être consécutive, comme l'a pensé Kulcsár qui a lu *igitur*, mais explicative. C'est l'avis de Bode qui, à la place de *igitur*, a restitué *enim* : en effet.

***

(254) Idoménée

Idoménée, roi de Crète, rentrant chez lui après la ruine de Troie, fit le vœu, pour apaiser une tempête, d'offrir en sacrifice ce qui, à son retour, se présenterait à lui en premier. Il arriva que ce fut son fils qui se présenta. Qu'il l'ait immolé ou que, pour d'autres, il en ait eu l'intention, il fut chassé de son trône par ses concitoyens et vint s'établir sur le promontoire de Salente, en Calabre, près duquel il fonda une ville[1].

1. Salente, aujourd'hui Soleta, se trouve au sud de la Calabre. Le peuple des *Salentini* habitait les environs du promontoire *Iapygium* qui tire de là son nom de *Salentinum* ou *Salentina*. Ce promontoire *Iapygium* est l'actuel *Capo S. Maria di Leuca*, à la pointe méridionale du "talon" de la botte italienne, dans une région qui est maintenant celle des Pouilles, le nom Calabre s'appliquant à la pointe de la botte.

***

(255) Circé

Circé était une fille du Soleil qui changeait en bêtes sauvages ceux qui avaient été emportés sur ses terres. Après la défaite de Troie, Ulysse fut emporté sur ses terres ; il se fit précéder d'Euryloque et de vingt-deux compagnons auxquels, aussitôt, Circé enleva l'apparence humaine. Mais Euryloque s'échappa et rapporta la nouvelle à Ulysse. Ce dernier allait, seul, à la rencontre de Circé quand Mercure lui fournit un philtre en lui indiquant la manière de tromper Circé. Une

fois arrivé chez elle, il mélangea le philtre de Mercure au breuvage qu'elle lui avait donné et, après avoir tiré son épée, il menaça de la tuer si elle ne lui rendait pas ses compagnons. Circé, comprenant alors que ceci n'avait pu se faire sans la volonté des dieux, l'assura de sa loyauté et lui rendit ses compagnons ; puis, après s'être unie à lui, elle enfanta Télégonos[1].

1. Après avoir été élevé par sa mère, Télégonos se rendit à Ithaque pour se faire reconnaître de son père. Mais, au cours d'une rixe avec Ulysse qu'il ne connaissait encore, il tua son père.

***

(256) Interprétation de la même fable

Le nom Circé signifie "le travail manuel", autrement dit χειρῶν ἔργον[1]. C'est qu'en effet la femme sensuelle n'a pas d'attirance pour les efforts manuels. Ulysse passe sans dommage à ses côtés parce que la sagesse méprise la sensualité. Et si l'on dit qu'il avait en Pénélope une épouse fidèle, c'est que fidélité et sagesse sont toujours unies. D'autre part, si l'on représente Circé comme la fille du Soleil, c'est que rien n'est plus éclatant que le Soleil. Par sa sensualité et ses caresses, elle faisait passer les hommes d'une vie humaine à une vie bestiale, les entraînant à donner leurs soins à la sensualité et aux voluptés. Telle est la raison d'être de la fable.

1. Encore une étymologie discutable. Fulgence (*Myth.*, II, 86) veut voir dans Κίρκη (Circé) une contraction de χειρῶν ἔργον, ce qui est, en grec, l'équivalent exact du latin *manus* ou *manuum operatio*.

***

(257) Picus

Picus s'éprit de Pomone, la déesse des fruits, et s'unit à elle par les liens du mariage[1]. Mais Circé l'aimait aussi et en était méprisée.

Aussi, pleine de colère, elle le changea en un pic, l'oiseau de Mars – en effet, il en existe un autre : la pie[2]. Et si l'on rapporte cette fable, c'est qu'il était augure et qu'il gardait chez lui un pic qui lui faisait connaître le futur.

1. Le Mythographe inverse le rôle des protagonistes par rapport à Servius (*Én.*, VII, 190) et à M. I, *fab.* 179, chez lesquels c'est Pomone qui est "demanderesse" et Picus celui qui accepte. Au point de vue psychologique, l'interprétation de M. II explique mieux la réaction de Circé : dans ce dernier cas, c'est Picus qui veut le mariage, alors que dans le premier il ne fait que l'accepter et, dans ce cas, la réaction de Circé est moins justifiée.
2. Picus, le pic-(vert), est la forme masculine d'un nom qui au féminin, *pica*, a donné la pie. La forme *pic-Mars*, qui sera remplacée par pic-vert, d'où pivert, est encore usitée au XVI^{ème} siècle ; Rabelais, dans le *Quart Livre*, écrit, chapitre 62 : "Une herbe de laquelle usent les *piczmars*, vous les appelez *pivars*...". L'explication de cette forme pic-Mars est la suivante : Mars, dieu de la guerre, est aussi dieu du printemps. Il est aussi le dieu de la jeunesse : "parce que la guerre est l'objet de l'activité de la jeunesse... c'est lui qui guide, lors du *uer sacrum*, les jeunes gens qui émigrent... pour fonder de nouvelles villes... Souvent, ces émigrants étaient guidés dans leur route par un animal : le pic-vert, par exemple, oiseau consacré à Mars". P. Grimal, *op. cit.*, *s.u. Mars*, p. 277 a. Que *vert* remonte au latin *uer*, le printemps, ou à l'adjectif *uiridis*, vert – couleur dominante de cet oiseau – peu importe. L'adjectif *vert* a remplacé *Mars*, et ce, dès 1488, où l'on rencontre la forme *pivert* (Bloch-Wartburg, *Dict. Étym. lang franç.*, *s.u. pic*).

***

(258) Phyllis

Phyllis était reine de Thrace. Elle s'éprit de Démophon, le fils de Thésée et roi d'Athènes, quand il revenait de la guerre de Troie, et le demanda en mariage. Celui-ci lui répondit qu'il avait d'abord une affaire à régler et qu'il reviendrait l'épouser. Donc, il partit, et, comme il tardait, Phyllis, que l'amour tourmentait et la douleur emportait[1] – elle se croyait méprisée – mit fin à ses jours en se pendant ; elle fut alors changée en un arbre, un amandier, qui n'avait pas de feuilles. Puis Démophon revint et, ayant appris la chose, il serra le tronc de l'arbre entre ses bras ; alors ce dernier, comme s'il sentait l'arrivée du fiancé, laissa apparaître des feuilles.

1. Le "maniérisme" dans la traduction de cette dernière proposition tente de rendre – autant que faire se peut – le parallélisme, les allitérations et assonances du texte latin : *amoris impatientia et doloris impulsu.*

***

(259) Laodamie

Laodamie était l'épouse de Protésilas[1]. Ayant appris que son mari avait été la première victime de la guerre de Troie, elle émit le souhait de voir son ombre. Ce qui lui fut accordé, mais elle refusa de s'en séparer et mourut entre ses bras[2].

1. Protésilas est un héros thessalien, fils aîné d'Iphiclos et d'Astyoché. Il conduisit contre Troie les guerriers de plusieurs villes thessaliennes, et fut le premier de tous les Grecs à être tué par les Troyens, après avoir sauté le premier des vaisseaux sur le rivage troyen. Suivant la tradition commune, il fut tué par Hector.
2. On ne peut, en lisant ceci, ne pas songer à Énée retrouvant l'ombre de son père aux Enfers : "Par trois fois, il tenta de la serrer entre ses bras ; par trois fois l'ombre échappa à son étreinte" (Virg., *Én.*, VI, 700-702).
   Servius est assez bref sur l'histoire de Laodamie et de son mari, exemple de passion conjugale. Hygin a développé plus longuement deux versions de la fable : *Fab.* CIII, Laodamie, comme ici, meurt dans les bras du fantôme de son mari, revenu sur terre pour trois heures. *Fab.* CIV, Laodamie, qui a fait couler une statue de son mari, l'étreint passionnément, mais, ayant été surprise, elle voit son père jeter l'idole dans les flammes. Alors, elle la suit et meurt brûlée vive.

***

(260) Procris

Procris était la fille d'Iphilos et l'épouse de Céphale[1] ; ce dernier, possédé par l'amour de la chasse, avait l'habitude, quand il était las après ses efforts, de se rendre en un endroit d'où il appelait le vent pour le réconforter[2]. Agissant souvent ainsi, il fit naître chez l'Aurore un amour pour lui : elle lui donna une chienne, appelée Lélaps[3], qui courait très vite, et deux javelots qui ne manquaient

jamais leur but, car il était chasseur ; puis, elle sollicita son étreinte. Ce dernier lui dit qu'il avait passé avec son épouse un serment de fidélité réciproque. À ces mots, l'Aurore répondit : "Pour éprouver la fidélité de ton épouse, déguise-toi en marchand". Cela fait, il partit. Une fois arrivé auprès de Procris[4], il lui offrit des présents et obtint de coucher avec elle. Alors, il lui avoua qu'il était son mari. Pleine d'affliction, après avoir appris d'un paysan l'amour de son mari pour l'Aurore qu'il avait l'habitude d'appeler, elle partit dans la forêt et se cacha au milieu des fourrés pour le surprendre. Celui-ci, comme à son habitude, appelait l'Aurore. Procris, en voulant s'extraire des fourrés, les fit remuer. Croyant avoir affaire à un gibier, Céphale lança son javelot infaillible et, sans le savoir, tua son épouse ; mais en mourant, celle-ci lui demanda de ne pas épouser l'Aurore.

1. Pour cette fable, le Mythographe reprend le texte de Servius, *Én.*, VI, 445. Dans son édition de Servius, G. Thilo a choisi la lecture *Iphicli* de préférence à la forme *Iphili* que l'on rencontre sur plusieurs autres manuscrits ; sans doute parce que le personnage d'Iphiclos est bien connu, alors que celui d'Iphilos est ignoré. Pour Hygin, le père de Procris est Pandion (*Fab.*, CLXXXIX).
   Mais Iphiclos, qui descend de Deucalion par ses ancêtres Deion et Éole, ne peut en aucun cas être le père de Procris. Ce dernier est Érechthée qui eut Procris de la deuxième Praxithéa.
2. Alors que Servius (*Én.*, VI, 445) écrit qu'il appelait *auram*, la brise, lecture qui est aussi celle de M. I, *fab.* 44, M. II présente le mot *uentum*, lecture qui est celle de Bode et de Kulcsár. Mais la première justifie, à la fin du texte, les paroles du paysan qui déclare à Procris que son mari a l'habitude d'appeler l'Aurore, ce qui ne peut s'expliquer que par une confusion légitime entre *Auroram* et *auram*.
3. Le modèle Servius, suivi par le Mythographe, écrit : "*...canem uelocissimam, Laelapam nomine...*", ce qui fait de Lélaps une chienne, le mot latin *canis* s'employant pour les deux genres (Servius, *Én.*, VI, 445).
   L'alternance *Laelepa-Laelapa* ne faisant pas vraiment problème pour ces noms transcrits du grec, reste celui du sexe de l'animal. Servius semble résumer le texte d'Ovide. Or celui-ci écrit à propos du chien : "*Poscor et ipse meum consensu Laelapa magno*" : "On me demande d'une voix unanime et bruyante mon chien Lélaps" (Ov. *M.*, VII, 771).
   Laelapa est l'accusatif grec du nom λαῖλαψ (*lailaps*) : l'ouragan ; certes le nom est féminin en grec, mais l'adjectif possessif *meum* employé par Ovide suffirait à montrer qu'il s'applique à un mâle et non à une femelle ; toutefois il existe une autre preuve.
   Dans un passage précédant des *Métamorphoses*, le même nom se rencontre appliqué également à un chien, puisqu'il se trouve mêlé à d'autres noms de chiens, les noms de chiennes formant un second groupe. Il s'agit de la description de la meute d'Actéon : "*Nebrophonosque ualens et trux cum Laelape Theron etc.*" ; "le vigoureux Nébrophonos, le farouche Théron avec

Lélaps etc. (Ov., *M.*, III, 211). Comme l'écrit G. Lafaye dans son édition des *Métamorphoses* d'Ovide aux Belles Lettres, "chacun [de ces noms de chien] a en grec un sens qui rappelle leur vitesse [comme ici, le nom *Laelaps*, bien que féminin], leur sagacité, leur couleur, etc." (Ov. *M.*, III, p. 76, n. 1).
C'est donc la désinence *-a*, caractéristique latine des noms féminins de la première déclinaison, qui a sans doute poussé Servius à accorder l'adjectif épithète *uelocissimam* à un nom auquel il avait donné la forme latine d'accusatif féminin singulier.
Quant à la personne du donateur, elle pose également problème. Chez Servius et ses imitateurs, il s'agit d'Aurore. Mais Servius semble, sur ce point, avoir "refait" la fable ; désir de simplifier l'histoire ? Chez Ovide, en effet, c'est Procris elle-même qui, durant la période heureuse qu'elle vit avec Céphale suite au piège qu'il lui a tendu, lui fait don du chien et du javelot qui ne manquait jamais son but : "*Dat mihi... canem munus. Dat simul et iaculum* : en outre, elle me fait don d'un chien. En même temps, elle me donne un javelot..." (Ov. *M.*, VII, 753 *sq.*). Pour d'autres, c'est Minos à qui elle les aurait demandés pour prix de ses faveurs (cf. P. Grimal, *op. cit.*, *s.u. Procris*).

4. Le texte ne semble ni assuré ni clair. Après les paroles de l'Aurore, Servius écrit : "*Quo facto, ille iit ad Procrin* etc., lecture reprise par M. I. Au contraire, chez M. II on lit *Quo facto, ille adiit. Vt ad Procrin uenit* etc. La différence doit s'expliquer par une mauvaise lecture du texte de Servius par un copiste qui, lisant *ut* à la place de *iit*, se voit obligé de rajouter un verbe, *uenit*, et de refondre le début de la phrase.

***

(261) Térée

Térée était roi de Thrace. Il avait épousé la fille de Pandion, roi d'Athènes, nommée Procné. Celle-ci, quelque temps après, lui demanda d'aller chercher sa sœur Philomèle qu'elle désirait voir. Il partit à Athènes et, pendant qu'il ramenait la jeune fille, il lui fit violence sur le chemin ; pour l'empêcher de dénoncer le forfait, il lui coupa la langue. Cependant celle-ci en fit parvenir à sa sœur le récit qu'elle écrivit de son sang sur un vêtement[1]. À cette nouvelle, Procné tua leur fils Itys qu'elle fit manger à son père. Par la suite, ils furent tous changés en oiseaux : Térée en huppe, Itys en tourterelle, Procné en hirondelle, Philomèle en rossignol[2].

1. Dans son édition de Servius en 1600, P. Daniel apporte une explication nécessaire pour comprendre la phrase "*Illa... misit sorori*". Son forfait

accompli, Térée abandonne Philomèle enfermée dans une étable et fait croire à son épouse qu'elle a péri dans un naufrage.

2. Si pour les hommes, l'attribution des métamorphoses est demeurée à peu près identique – Térée changé en huppe et Itys en tourterelle ou faisan ? – il n'en est pas de même pour les deux femmes.

Chez les auteurs grecs, pas de changement : Philomèle est devenue hirondelle et Procné rossignol. Thucydide, II, 29, écrit : "Les poètes, en parlant du rossignol, l'appellent l'oiseau de Daulis" ; Daulis étant la cité de Térée, l'oiseau de Daulis, le rossignol, ne peut être que Procné. Démosthène (*Epitaphios*, 28) est moins explicite, mais pour lui comme pour Sophocle, dans une tragédie perdue *Tereus* étudiée par L. Gernet dans les *Mélanges Navarre*, 1935, p. 207-217, il n'y a pas de doute sur l'identité Procné-rossignol. Apollodore écrit encore au III^{ème} siècle après J.-C. : "Lorsque, arrivées à Daulis de Phocide, elles (Procné et Philomèle) se voient rejointes, elles demandent aux dieux de les changer en oiseaux. Procné devient un rossignol et Philomèle une hirondelle" (Apd., *Bibl.*, III, 195).

Ce sont les auteurs latins, suivis par les mythographes, qui semblent avoir fait de Philomèle un rossignol et de Procné une hirondelle. P. Grimal, *op. cit., s.u. Philomèle*, écrit : "Cela semble plus conforme à l'étymologie de Philomèle, dont le nom évoque l'idée de la musique", rattachant μήλα à μέλος (τὸ) le chant, par suite d'un allongement tardif. Mais, dans la révision du dict. grec de Bailly, P. Chantraine émet l'hypothèse d'un rapprochement avec μῆλον (τὸ) : animal de petit bétail "à cause de la propension des hirondelles à nicher sous l'auvent des étables" (*s.u.* Φιλομήλα), hypothèse confirmée dans son *Dict. Etym.* où il écrit, à la rubrique φιλομήλιον : "... littéralement "herbe de Philomèle" qui fut changée en hirondelle".

Rapprochons ces données du texte d'Ovide. Les deux sœurs ont tué Itys, chacune ayant participé au meurtre : "Avec une épée, Procné le frappe à l'endroit où la poitrine touche au flanc..." VI, 641 et juste après : "Philomèle, le fer à la main, lui tranche aussi la gorge", 643. Puis elles font manger l'enfant à son père. La vérité révélée, Térée les poursuit, mais elles sont changées en oiseaux : "l'une s'envole vers les forêts ; l'autre pénètre sous les toits ; sa poitrine garde encore les traces du meurtre et son plumage est taché de sang" 668-670.

Celle qui "pénètre sous les toits" ne peut être que l'hirondelle et si elle garde encore les traces du meurtre sur sa poitrine, ce doit être Procné, bien que Philomèle ait aussi participé au meurtre. Nous aurions donc affaire à l'hirondelle Procné ; ce qui est corroboré par le fait que l'autre se soit envolée vers les forêts, ce qui ne peut être que le fait du rossignol, Philomèle. Mais Philomèle étymologiquement peut aussi être l'oiseau qui niche sous les toits et l'hirondelle n'a pas un plumage taché de sang comme le rossignol.

Ovide semble donc avoir suivi une voie très hésitante, son texte interdisant une métamorphose assurée en l'une ou l'autre femme. À la même époque, son contemporain Hygin, si les *Fabulae* sont de lui et ne reflètent pas une interprétation plus récente (II^{ème} siècle ap. J.-C. ?), écrit, *Fab.* XLV : "... Procné fut changée en hirondelle et Philomèle en rossignol".

Ovide, par son imprécision, est-il responsable de cette permutation ?

***

(262) Léandre et Héro

Léandre, d'Abydos, et Héro, de Sestos, s'aimaient d'un amour réciproque. Léandre avait l'habitude de rejoindre Héro à la nage, à travers le détroit de l'Hellespont dont les eaux séparent les villes de Sestos et d'Abydos[1]. Mais la torche que Héro avait l'habitude de lever à une heure convenue s'éteignit malencontreusement et le jeune homme périt dans la tempête. Après que son corps eut été rapporté à la jeune fille, cette dernière se jeta dans la mer.

1. Les deux cités ont été déjà mentionnées fable 230. Sestos se trouvait sur la rive européenne du détroit et Abydos sur la rive asiatique. C'est entre ces deux villes, au passage le plus étroit de l'Hellespont, que Xerxès construisit son célèbre pont de bateaux.

***

(263) Hyménée

Pour les uns, Hyménée fut la divinité du mariage ; pour d'autres, un simple jeune homme qui, le jour de ses noces, fut écrasé par un éboulement ; et s'il est cité lors des mariages, c'est à titre de réparation. Mais c'est une erreur : il aurait mieux valu que son nom ne fût pas appelé à disparaître. Voici la vérité : Hyménée était un jeune Athénien de naissance. Au sortir de l'enfance, sans être encore parvenu à l'âge adulte, il laissait paraître, dit-on, une telle beauté qu'on le prenait pour une femme. Une de ses compatriotes, une jeune fille de la noblesse, était éprise de lui ; mais il était né de parents modestes et désespérait de l'épouser, ce qui lui était cependant possible ; alors qu'il éprouvait pour la jeune fille une affection qui allait jusqu'à l'extrême limite de l'amour[1], son cœur trouvait à se satisfaire dans le simple fait de la voir. Alors que les femmes de la noblesse célébraient avec les jeunes filles les mystères de Cérès à Éleusis[2], elles furent enlevées par des pirates arrivés soudainement, en même temps qu'Hyménée qui avait suivi celle qu'il aimait et qu'on prenait pour une jeune fille[3]. Ainsi, après avoir emmené leur butin à travers des mers lointaines, les pirates finirent par arriver dans un pays où, écrasés de sommeil, ils furent mis à mort par leurs

poursuivants. Hyménée, laissant là les jeunes filles, revint à Athènes et obtint de ses compatriotes la promesse de pouvoir épouser celle qu'il chérissait s'il leur rendait leurs filles. Après les avoir rendues conformément à ce qui avait été promis, il épousa celle qu'il désirait tant. Parce que ce mariage avait été heureux, il plut aux Athéniens d'associer le nom d'Hyménée aux cérémonies nuptiales ; c'est aussi pourquoi les mariés invoquent le nom de celui qui est comme "le libérateur des jeunes filles"[4]. Voilà aussi pourquoi le nom de Thalassio est invoqué à Rome. En effet, lors de l'enlèvement des Sabines, alors qu'un plébéien emmenait une très belle captive, pour qu'elle ne lui fût pas enlevée par d'autres, il fit croire qu'elle appartenait à Thalassio, un chef de la noblesse et, par ce nom, il protégea la virginité de la jeune fille[5].

1. Dans son édition de Térence, aux Belles Lettres, Paris 1967, J. Marouzeau écrit à propos de l'expression *extrema linea amare* (*Eun.*, 640-641) : "La métaphore semble empruntée à la langue du stade. Il s'agit apparemment des lignes qui jalonnent la piste... ; mais Lactance Placide, commentant Stace, *Théb.*, III, 283, s'exprime comme Térence" (Térence, t. I, p. 270, n. 2).
2. Le Mythographe, donc Lactance, semble confondre ici les mystères d'Éleusis, consacrés à Déméter (Cérès) et à Perséphone, sa fille – mystères auxquels l'initiation était accessible aux femmes comme aux hommes –, et les Thesmophories qui se célébraient en octobre, mystères en l'honneur des deux mêmes déesses mais dont la vue était interdite aux hommes. Seules, les épouses légitimes des citoyens étaient admises à leur célébration, tout comme à Éleusis étaient interdites les courtisanes. Cela explique pourquoi Lactance fait célébrer les mystères d'Éleusis par les *nobiles feminae cum uirginibus.*
   On trouvera une étude exhaustive, mais ancienne, sur les mystères d'Éleusis dans le Dictionnaire de Daremberg et Saglio, t. II, Première partie, *s.u. Eleusinia*, p. 544 *sq.* Le rôle de Déméter dans les Thesmophories a été étudié par Marcel Detienne dans le *Dict. des Mythologies*, Flammarion, 1981, *s.u. Déméter*, p. 281, où l'on trouvera une bibliographie complète. Enfin, le lecteur plus pressé trouvera une bonne synthèse sur les Thesmophories dans *l'Histoire des Femmes*, de G. Duby et M. Perrot, Plon, t. I, *L'Antiquité*, 1991, p. 376 *sq.*
3. La lecture de Kulcsár pour cette dernière proposition *eique puella creditur* doit être corrigée car elle ne veut rien dire. Richard Jahnke, l'éditeur de Lactance, le modèle du Mythographe, a lu *qui* à la place de *ei*, ce qui est meilleur. Ma traduction correspond à une conjecture de Tiliobroga qui a remplacé *creditur* par *crederetur*, lecture plus satisfaisante au niveau grammatical.
4. Cette phrase est un montage : la première partie est empruntée à Lactance (*Théb.*, III, 283) et la seconde à Servius (*Én.*, I, 651). Mais, dans ce texte de Servius, il manque la première partie de la phrase où Servius raconte comment un nommé Hyménée a libéré des jeunes filles – *uirgines liberauit* – durant une guerre très cruelle, ce qui explique, dans la seconde partie, l'expression *quasi liberatoris uirginitatis.*

5. Si ce dernier passage, à partir de *Thalassio*, est directement repris à Servius (*op. cit.*, *loc. cit.*) les faits évoqués sont développés par Tite-Live, I, 9, 11-13 : "Quelques-unes (des jeunes Sabines), plus belles que les autres, étaient réservées aux principaux Pères, et des plébéiens, chargés de ce soin, les leur ramenaient chez eux. Une surtout, remarquable entre toutes par l'éclat de sa beauté, fut enlevée, dit-on, par les gens d'un certain Thalassius, et comme tout le monde demandait à qui ils la conduisaient, ils ne cessaient de crier, pour prévenir toute violence, : "À Thalassius" (Trad. G. Baillet). De là vient le cri qu'on pousse aux noces.
L'orthographe du nom est variable : on rencontre *Thalassio, Thalasio, Talasius* et *Talassus*, G. Baillet estimant que le *th-* est un faux hellénisme.

***

(264) Lycambès

Un certain Lycambès avait une fille, Néobulé. Archiloque[1] la lui ayant demandée en mariage, le père la promit mais il ne tint par sa promesse. Indigné, Archiloque écrivit contre lui un poème blessant. Alors, ce dernier, oppressé par la douleur, mit fin à ses jours en se pendant, tout comme sa fille.

1. Archiloque de Paros est l'un des plus anciens poètes lyriques et le premier à avoir composé des vers iambiques (env. 714-676 av. J.-C.).

***

(265) Bupalos

Bupalos, dit-on, était un peintre de Clazomènes[1], cité d'Asie ; il avait représenté le poète Hipponax sous un aspect difforme afin de faire rire de lui. Ce dernier en fut rempli de fureur et, avec un poème, il porta un tel coup à Bupalos que celui-ci se pendit, la vie lui étant devenue détestable.

1. Les manuscrits nomment la cité *Laudomenas*, nom que Mai a corrigé en Clazomènes, qui était une cité d'Asie Mineure, l'une des douze villes ioniennes.

Située sur le golfe de Smyrne, elle vit la naissance d'Anaxagore, célèbre philosophe qui fut l'ami intime et le maître d'Euripide et de Périclès.
Bupalos n'était pas un peintre mais un sculpteur et c'est pour avoir fait un modelage du poète Hipponax qui le montrait laid et contrefait, donc une image qui le ridiculisait, qu'il encourut ses foudres.

***

(266) Tyrtée

Le poète Tyrtée, Athénien de naissance, présentait une difformité de tous les membres ; c'est lui qui fut le premier à inventer la trompette et l'on dit aussi que si les Lacédémoniens l'emportèrent sur les Messéniens, c'est parce qu'ils en avaient fait leur chef. En effet, alors que la guerre entre Lacédémoniens et Messéniens traînait en longueur[1], les Lacédémoniens consultèrent Apollon qui leur répondit que leur seule possibilité de vaincre était de prendre un chef chez les Athéniens. À leur demande, les Athéniens répondirent en leur donnant Tyrtée, et ainsi les Lacédémoniens l'emportèrent sur leurs ennemis effrayés par le son, nouveau pour eux, de la trompette.

1. Il s'agit de la seconde guerre de Messénie (686-668), époque où fleurit la poésie de Tyrtée, fils d'Archembrotos, de la cité d'Aphidnae, en Attique. Ses poèmes exercèrent une influence considérable sur les Lacédémoniens : ils calmèrent leurs dissensions internes et enflammèrent leur courage.

***

(267) Iarbitas

Iarbitas était maure d'origine ; alors qu'il s'efforçait, en vain, d'imiter les savantes déclamations du philosophe Timagène, la jalousie le fit éclater, à ce qu'on raconte[1].

1. Cette peinture d'un événement réel se trouve chez Horace, *Ep.*, I, 19, 15-16. J'emprunte à Fr. Villeneuve, qui a établi et traduit le texte, les notes suivantes : "Timagène, rhéteur amené comme captif d'Alexandrie à Rome par Gabinius, puis affranchi, gagna la faveur d'Auguste, la perdit par la causticité de ses

propos et mourut dans la maison d'Asinius Pollion qui l'avait recueilli. Quant à Iarbitas, ce serait, d'après les scholiastes, un écrivain gétule, nommé Cordus ou Codrus ; ayant voulu, dans une réunion de lettrés, imiter Timagène, il se serait rompu un vaisseau. Mais *rupit* – le Mythographe a employé le terme *diruptus* qui a la même signification – peut signifier : "fit crever de dépit" ou "fit échouer lamentablement".

***

(268) Mopsos

Mopsos, fils d'Apollon et de Mantô, et Calchas s'affrontèrent, dit-on, dans le bois de Grynium, consacré à Apollon, sur leur habileté dans l'art divinatoire[1]. L'objet de leur confrontation étant le nombre de fruits portés par un arbre, la gloire revint à Mopsos. Calchas en mourut de douleur.

1. Calchas, fils de Thestor et, par lui, descendant d'Apollon, est le plus habile devin des Grecs devant Troie. Mopsos, fils d'Apollon et petit-fils, par sa mère, de Tirésias, est aussi un célèbre devin qui l'emporta donc dans sa confrontation avec Calchas, confrontation qui eut lieu près de Colophon, dans le bois de Grynium.

***

(269) Apicius

Apicius était un homme très porté sur la bonne chère et qui écrivit beaucoup sur les assaisonnements. Il dilapida ainsi tout son patrimoine et comme il commençait à se trouver dans le besoin et qu'il n'en supportait pas la honte, il s'empoisonna[1].

1. Ce personnage est bien connu. Il a vécu sous le règne de Tibère où il avait une réputation de "fine gueule", *gulae famam* écrit Pline, XIX, 8, 41. Quant à sa fécondité littéraire, une scholie de Juvénal, IV, 23, nous apprend qu'il fut "*Auctor praecipiendarum coenarum, qui scripsit de iusallis*", un auteur de recommandations pour les repas, qui écrivit un livre "sur les sauces". Toutefois, le livre qui de nos jours est attribué à Apicius concerne une autre époque. Il est possible que le *Traité culinaire*, en dix livres, ne soit qu'une compilation faite

vers le troisième siècle et publiée sous ce nom pour faciliter la circulation de l'ouvrage.

***

(270) Histoire d'Opimius

Il y eut un homme, Opimius, qui était si avare que, malgré toutes les richesses dont il regorgeait, il buvait, les jours de fête, un très mauvais vin de Véies et, les jours ordinaires, un vin éventé pire que celui de Véies. Un jour, écrasé sous les soucis, il tomba en léthargie. Alors son héritier, tout heureux, se mit à faire le tour des coffres et des clés, espérant sa mort prochaine. Arrive son fidèle médecin qui, après avoir appris la cause de sa maladie, dit au malade après avoir compté toute sa fortune devant lui : "Si tu ne fais pas bonne garde, que tu meures de faim ou que tu meures de maladie, aucune différence". Celui-ci, reprenant ses esprits, s'écrie : "Qui veut me prendre mon argent ?" C'est ainsi qu'il fut guéri[1].

1. Ce texte résume un plus long développement d'Horace, *Sat.*, II, 3, 142-157, qui fait la satire de l'avarice à travers l'histoire d'un nommé Opimius. Or, en dehors des héros mythologiques, évidemment, les personnages que met en scène Horace sont des gens vivants, qu'il a connus ou dont on lui a rapporté les aventures. Il ne fait pas de doute que cet Opimius, dont le nom a pu être changé, a existé. On peut même se demander si le choix de ce nom n'est pas un clin d'œil amusé d'Horace qui donne à un avare, buveur des plus mauvais vins, le nom d'Opimius, consul en 121 av. J.-C., année qui avait produit des vins d'une exceptionnelle qualité. Trimalcion s'en souviendra quand il proposera à ses hôtes un *Falernum Opimianum* (Pétrone, *Satir.*, XXXIV).
C'est pourquoi j'ai traduit le titre par *histoire* et non *fable*, comme le texte y invite. En la lisant, on ne peut pas ne pas songer à la pièce de Ben Jonson, *Volpone ou le Renard.*

***

(271) Alcinoos

Alcinoos, roi des Phéaciens, était tourmenté par les Harpyes. Hercule, venant chez lui, apprit la chose : guettant[1] leur arrivée à la table où elles venaient habituellement, il les blessa et les chassa

du palais. Les Harpyes, dit-on, sont les Chiennes de Jupiter, ainsi appelées parce qu'elles ravissent[2]. Ovide les nomme les Stymphalides[3].

1. À la forme *postulatus est*, lecture de Kulcsár, qui n'a, ici, aucune signification, j'ai substitué la forme que l'on rencontre chez M. I, *fab.* 56, *praestolatus est* : il attendit, il guetta.
2. Rapprochement entre le nom *Harpyia* et le verbe *rapio, rapere* : ravir, enlever. Cette qualification des Harpyes en "Chiennes de Jupiter", ainsi que leur fable, ont été étudiées *fab.* 21 et 165.
3. Celles que le Mythographe appela Harpyes semblent agir comme les "véritables" Harpyes qui tourmentaient Phinée en dévorant ou souillant les aliments qu'on lui présentait lorsqu'il s'était mis à table. Ce Phinée était effectivement roi d'Arcadie (le mythe a été développé *fab.* 165). Mais Bode écrit que le Mythographe invente en racontant cette histoire d'Alcinoos tourmenté par les Harpyes et les Stymphalides. Cette confusion se retrouve chez Hygin, *Fab.*, XX.
   Les Stymphalides sont les filles de Stymphalos, héros éponyme de la ville de Stymphalos située en Arcadie, auprès du lac du même nom ; donc loin de l'île des Phéaciens où régnait Alcinoos. Cette île, Schéria, fut confondue par les Anciens avec Corcyre – maintenant Corfou.
   La destruction des oiseaux du lac Stymphale est un des "Travaux d'Hercule" et peut-être le texte du Mythographe fait-il allusion à cela : une interprétation evhéméristе du mythe fait des Stymphalides les filles de Stymphalos qu'Hercule mit à mort parce qu'elles lui avaient refusé une hospitalité qu'elles accordaient à ses ennemis, les Molionides.

***

(272) Fable d'Ixion

Ixion avait épousé la fille de Déionée auquel il était contraint de verser une dot. Creusant alors une fosse, il la remplit de charbons ardents qu'il recouvrit de cendres, au niveau du sol. Sous le prétexte d'une invitation à dîner, il le fit passer dessus, lui et ses compagnons, et le laissa ainsi périr brûlé. À cause de cela, il fut qualifié de perfide.

***

(273) Histoire

Alors que Romulus préparait la guerre contre les Sabins, il avait confié la garde de la citadelle à un nommé Tarpeius ; la fille de ce

dernier, partie chercher de l'eau, se trouva en face des ennemis. Ceux-ci la poussant à trahir, elle demanda, en récompense, ce qui ornait leur bras gauche, c'est-à-dire leurs bracelets. Quand elle eut livré la citadelle, les ennemis s'acquittèrent de leur promesse par une mort ingénieuse. En effet, en jetant sur elle leurs boucliers, ce qui ornait leur bras gauche, ils la privèrent de la vie ; ensevelie en ce lieu, elle donna son nom à la Roche Tarpéienne.

***

(274) Le chant amébée

Il y a chant amébée chaque fois que ceux qui déclament chantent le même nombre de vers et les règles veulent que celui qui répond renchérisse ou contredise[1].

1. Le chant amébée, du grec ἀμοιβή (ἡ), ce qui se donne en échange, est un chant formé de couplets alternés, de même nombre de vers, où le second des improvisateurs doit se maintenir dans le même sujet que le premier, soit en contredisant, soit, et c'est plus fréquent, en renchérissant. Le premier est libre de suivre dans plusieurs couplets successifs une même idée, ou bien d'en changer brusquement, conditions défavorables pour le second.
Le point de départ de cette *fabula* est un commentaire de Servius sur la Bucolique III de Virgile, v. 28, où se développe précisément un chant amébée entre deux bergers, Ménalque et Damète, du vers 60 au vers 107 ; l'arbitre, Palémon, un voisin, se déclare incapable de décerner le prix.

***

(275) Auri sacra fames

Exécrable appétit de l'or[1] : cette expression vient d'une coutume gauloise. En effet, chaque fois que les habitants de Massilia (Marseille) étaient affligés d'une épidémie, les notables de la cité se chargeaient de nourrir un homme choisi parmi les pauvres durant une année complète. Ensuite, ce dernier, paré de rameaux d'olivier et de vêtements sacrés[2], était conduit à travers toutes les rues de la cité, couvert d'imprécations – c'était, en quelque sorte, une manière de

faire retomber sur la même personne tous les maux de la cité – et alors on le précipitait d'une hauteur[3].

1. Virg., *Én.*, III, 57
2. Il s'agit de la tenue rituelle de celui qui va être sacrifié.
3. Cette coutume barbare, répandue chez beaucoup de peuples primitifs – et parvenue jusqu'à nous, sous une forme très atténuée il est vrai, avec le Roi de Carnaval auquel on met le feu – ne doit pas surprendre quand on la rapproche de l'habitude qu'avaient les Gaulois de conserver les têtes des ennemis vaincus, telles qu'on les rencontre, sculptées, sur les piliers d'Entremont, site gaulois qui n'est pas si éloigné de Marseille, ou même sectionnées aussitôt après la mort des adversaires et enclouées sur des poteaux jusqu'à momification, comme celles qu'a découvertes Fernand Benoît sur le même site.

***

Supplément *R.*,
Vaticanus, Reg. Lat. 1401, manuscrit du XII^{ème} siècle.

(14A) Poème des neuf Muses

Clio, en chantant les exploits illustres, rend les temps passés à la vie.
Melpomène crie sa douleur avec des accents tragiques.
Polymnie exprime tout avec ses mains et parle par gestes.
Le souffle d'*Euterpe* emplit les flûtes au son harmonieux.
Terpsichore, de sa lyre, éveille, amplifie et maîtrise les émotions.
Uranie examine les mouvements du ciel et les étoiles.
Thalie se réjouit du langage relâché de la comédie.
Tenant son plectre, *Erato* met en harmonie le pas et le chant avec la danse.
Calliope confie à l'écriture ses chants héroïques[1].

1. Dans ce supplément au texte de M. II tel qu'on peut le lire dans le manuscrit *R.*, l'auteur recopie quelques vers d'Ausone consacrés aux Muses. Par rapport au texte édité par Hugh G. Evelyn White dans la Loeb Classical Library en 1961, édition qui sert de référence, on note plusieurs différences.
Tout d'abord, au niveau du vocabulaire. L'auteur qualifie les flûtes d'Euterpe de *doctiloquos*, "à la docte éloquence", terme qui n'est pas approprié ; H. G. White a lu *dulciloquos*, "au son harmonieux", terme qui s'applique parfaitement aux flûtes, *calamos*. Inversement, il m'a semblé que dans le vers consacré à Erato : ... *saltat pede carmine ducto*, cette lecture de Kulcsár était meilleure que celle de H. G. White qui, à la place de *ducto*, a lu *uultu* ; *ducto* caractérise l'harmonie qui doit exister entre *carmine* et *pede*.
Ensuite, l'ordre de présentation des Muses par l'auteur ne correspond pas non plus à celui de l'édition Loeb. Si l'on classe les Muses de 1 à 9, par rapport à la suite du texte, l'ordre suivi par H. G. White est le suivant : 1, 4, 9, 2, 5, 7, 3, 6, 8 ; c'est-à-dire un ordre complètement bouleversé. Mais ni l'un ni l'autre ne répondent à celui qui est traditionnellement admis : Calliope, Clio, Polymnie, Euterpe, Terpsichore, Erato, Melpomène, Thalie, Uranie.
Quant au poème lui-même, rien ne prouve qu'il soit bien d'Ausone. L'édition Loeb le classe tome II, dans la partie *Appendice à Ausone* où sont regroupés des poèmes qui ont été attribués à Ausone, mais qui sont d'auteurs inconnus (Ausone, T. I et II, Ed. White (H. G.), Harvard University Press, Loeb Classical Library, 1961).

***

Supplément *B.* et *A.*

B., Londinensis, Burn. 311 de 1462 —
A., Venetus, Marc. Lat. 14. 109, du XV^ème siècle.

(001) Les sept merveilles du monde

À ce qu'on lit, il y eut, dans le monde, sept constructions qui, par l'élégance de l'édifice[1] et l'importance des sommes qui furent nécessaires, sont considérées par tous comme des merveilles. En Égypte, c'étaient quatre tours, d'une masse imposante, que l'on appelait pyramides. À Rhodes, une statue du Soleil, appelée le Colosse : elle se trouvait à l'entrée du port, si grande que les navires marchands pénétraient, voiles déployées, en passant entre ses jambes. Le labyrinthe, édifice de Crète au parcours tortueux, où vivait le Minotaure. Le temple de Diane, à Éphèse. À Athènes, une tour d'une hauteur étonnante sur laquelle étaient représentés tous les vents ; au sommet, une statue indiquait au moyen d'une baguette quel vent soufflait alors. Le tombeau de Mausole qu'après sa mort lui fit élever, en Carie, son épouse Artémis[2].

1. Le latin répète le mot *aedificium* ; pour éviter cette répétition, j'ai employé un synonyme.
2. Par rapport à la liste traditionnelle des sept merveilles du monde, ce texte n'en présente que quatre, et cela sur un total de six alors que sept sont annoncées : les Pyramides d'Égypte, le Colosse de Rhodes, le temple d'Artémis à Éphèse et le tombeau du roi Mausole. Manquent les jardins suspendus de Babylone, la statue de Zeus à Olympie et le phare d'Alexandrie. Inversement, la tour des vents à Athènes et le Labyrinthe de Cnossos n'appartiennent pas à cette liste traditionnelle.

***

(002) Léonidas

Léonidas, le chef des Lacédémoniens, affronta les Perses qui approchaient de la Grèce avec cinq millions d'hommes ; aux Thermopyles, il partageait son repas avec ses cinq cent mille cavaliers quand la multitude des barbares fondit sur lui[1]. Les apercevant,

Léonidas déclara : "Mangez, mes compagnons d'armes, en pensant que vous allez dîner aux Enfers[2]". Alors, il s'élança sur les ennemis et, percé de nombreux traits, il parvint jusqu'à Xerxès dont il enleva la couronne. Après sa mort, Xerxès lui arracha le cœur qu'il trouva couvert de poils.

1. Valère Maxime, III, II, 3, dont s'inspire l'auteur de ce texte, ne cite que le chiffre de trois cents Spartiates. Mais la bataille des Thermopyles, premier exploit de la seconde guerre médique – bien que conclue par une défaite –, est devenue un mythe, transcendant la réalité historique. Et l'imagination épique a encore amplifié les chiffres avantageux donnés par Hérodote pour qui l'armée perse, fantassins, cavaliers et marins confondus, atteignait 2.317.610 hommes (Hérod., *Polym.*, 185). Dans la réalité, Léonidas n'avait plus avec lui que trois cents Spartiates, les autres alliés s'étant enfuis. Nous sommes bien loin des cinq cent mille hommes !
   Mais Léonidas aux Thermopyles, c'est Roland à Roncevaux qui, resté seul vivant, met en fuite quarante mille Sarrasins. Bien que l'un soit vainqueur et l'autre vaincu, tous les deux trouvent la mort. Nous sommes dans l'épopée : aux milliers de païens répondent les millions de Perses. Et, plus que les chiffres, ce qui importe – et répond peut-être à la réalité historique –, c'est la proportion entre les deux armées : cinq cent mille Grecs, cinq millions de Perses : *quingenta milia, quingentae myriades* ; un Grec pour dix Perses.
2. Là où Kulcsár a lu *conaturi*, vous allez vous préparer à ..., l'édition Teubner de Valère propose *cenaturi* : vous allez dîner ; la métaphore *Prandete ... cenaturi* s'impose.

***

(003) Les boucliers sacrés (cf. fab. 243)

À Rome, dit-on, au moment où Numa offrait un sacrifice, tomba du ciel un bouclier appelé *ancile* et, en même temps, on entendit une voix qui disait que le pouvoir sur le monde appartiendrait au pays le détenant. Aussi les Romains, craignant qu'on ne le leur enlevât, firent venir Mamurius, un très bon artisan, qu'ils invitèrent à fabriquer onze boucliers semblables pour qu'il fût impossible de reconnaître celui qui était tombé du ciel. On les portait à travers la ville lors des sacrifices à Mars[1].

1. Cette histoire a déjà été racontée *fab.* 243, en des termes presque semblables. Les deux textes reprennent Servius (*Én.*, VII, 188) qui précise le nom de

l'artisan, *Mamurius*, nom que j'ai mis à la place de celui présenté par ce dernier texte : *Mamercus.*

***

(004) Flora, la courtisane

À Rome, il y avait une courtisane très connue et très riche, Flora, qui, à ses derniers jours, fit du peuple romain son héritier. Pour la remercier de ce bienfait, le peuple romain, après sa mort, voulut en faire la déesse du printemps et, pour rappeler son souvenir, institua des jeux appelés Jeux Floraux[1].

1. Les *ludi Florales*, institués en 240 ou 238 avant J.-C., avaient lieu entre le 28 avril et le 2 mai. Ils avaient pour but d'assurer la protection de la déesse Flora pour la nouvelle floraison. C'était un moment de liesse générale sans guère de retenue.

***

(005) Xénagoras

Xénagoras[1], général lacédémonien, après avoir remporté sur les Athéniens une victoire en combat naval[2], conduisit son armée sous leurs remparts[3]. Ces derniers, de leur côté, craignant d'être conduits à la défaite par suite des privations – en effet, il ne fallait plus attendre l'arrivée de renforts et ils ne pouvaient arriver par mer[4], – demandent la paix. Après avoir longtemps débattu pour savoir s'ils devaient la leur accorder, les Spartiates et leurs alliés proposèrent de leur offrir la paix s'ils abattaient les longs murs conduisant au Pirée et les faisaient disparaître[5] et, après cela, acceptaient trente dirigeants choisis dans leurs propres rangs[6]. Ces conditions de paix une fois admises, ils nomment trente dirigeants qui, poussés par la passion du pouvoir, privèrent leur patrie de liberté et se conduisirent comme les plus cruels des tyrans[7].

1. Orose, dont s'inspire le narrateur, le nomme Evagoras. Mais ce nom même est une erreur, et je citerai Marie-Pierre Arnaud-Lindet qui, dans son édition d'Orose aux *Belles Lettres*, en 1990, écrit : "L'erreur vient de Justin dont les manuscrits, sans doute très corrompus, portent : "... *ad regem Cyprium concedit. Euagoras autem dux Lacedaemoniorum...*" (V, 7, 1). Évagoras étant le nom du roi de Salamine de Chypre auprès duquel Conon (le vaincu d'Aegos Potamos) s'était réfugié, les éditeurs modernes de Justin corrigent ainsi le texte, depuis Ruehl : "... *ad regem Cyprium concedit Euagoram. [Lysander] autem...*", en restituant le nom du général spartiate qui mena les opérations contre Athènes (Orose, *Histoires*, t. I, p. 214, n. 17).
2. Il s'agit de la victoire spartiate d'Aegos-Potamos, en août 405 av. J.-C.
3. En réalité, Lysandre bloquait Athènes par mer. Ce sont les rois Agis et Pausanias qui l'assiégeaient par terre (fin 405 - mai 404).
4. La lecture de Kulcsár *none aduehi* ne veut rien dire. Je suggère de lire *naue aduehi* : être amené en bateau, par mer. Les Athéniens ne pouvaient recevoir aucun secours, ni par terre, ni par mer.
5. Il doit y avoir une faute de lecture : les deux formes verbales *demissa* et *deiecerent* (pour *deiicerent*) doublonnent. Mais dans la fin de cette phrase, le texte présente des fautes.
6. Il s'agit du gouvernement des Trente, tristement célèbre.
7. L'auteur fait, avec cette histoire, un résumé plus ou moins clair du texte d'Orose, *Hist.*, II, 16.17-17.4.

***

Supplément *V.*
Vaticanus, Lat. 8743 du XV^{ème} siècle.

(227) Les colombes de Dodone

Dodone est une ville d'Épire près de laquelle se trouve une forêt qui porte aussi le nom de Dodone. Les glands y abondent, glands dont on dit que les premiers hommes se nourrissaient. Jupiter y donnait des réponses par l'intermédiaire de colombes d'airain[1].

1. Cette expression, *per columbas aeras* : par l'intermédiaire de colombes d'airain, peut paraître une mauvaise lecture. En effet, les réponses de l'oracle de Dodone étaient rendues par de grands chênes – ou hêtres –, la volonté du dieu se manifestant par le vent soufflant à travers les arbres ; afin de rendre les sons plus sensibles, des vases d'airain étaient suspendus aux branches qui, agitées par le vent, se heurtaient entre elles. Un autre mode de divination consistait à frapper avec un fouet à chaînettes de métal un bassin de bronze et à interpréter les sons qu'il rendait. D'où les vers de Lucain : "Il ne plaît pas [à Sextus Pompée] de chercher ce que l'airain fait retentir dans la Dodone de Jupiter, Dodone qui nourrit les premiers hommes de ses fruits ..." (Lucain, *Bel. ciu.*, VI, 426-428)
   Il faudrait donc restituer *per ollas aeras* : par l'intermédiaire de vases d'airain.
   Toutefois, la présence de colombes à Dodone n'est pas incongrue. Lactance écrit en effet qu'à Dodone "il y eut, dit-on, deux colombes qui se tenaient sur deux chênes d'où elles donnaient les réponses". Il ajoute que, par la suite, l'une partit à Delphes préparer les réponses de l'oracle d'Apollon Delphien, et l'autre en Afrique, dans le temple de Jupiter Ammon (Lac., *Théb.*, III, 106).
   Il semble donc qu'il y ait eu "télescopage" entre les deux fables.

***

(228) Le lac Lucrin

Dans le golfe de Baïes, en Campanie, face à la cité de Baïes[1], il y a deux lacs, le lac Averne et le lac Lucrin qui, autrefois, en raison des nombreux poissons qui s'y trouvaient, procuraient des revenus aux Romains. Mais la mer y pénétrait souvent et en chassait les poissons, ce qui causait du tort à ceux qui en faisaient commerce. Ils envoyèrent des suppliques au Sénat et Jules César vint : en construisant des digues, il refoula la mer de la zone où il l'avait vu

causer des dommages et il laissa un étroit passage à travers le lac Averne pour permettre aux poissons de pénétrer en grand nombre. Ces travaux furent qualifiés de "Juliens"[2].

1. Faute de copiste ? À la place de *Baias*, Servius écrit bien *Puteolam* (Pouzzoles), suivi par M. II, *fab.* 184 (Serv., *Géorg.*, II, 161).
2. Sur ces travaux "Juliens", voir la traduction de la fable 184, dans ce même recueil, et la note 2. Les deux fables sont pratiquement identiques.

***

(229) Vénus et Diomède

Lors du siège de Troie par les Grecs, le hasard mit face à face Diomède et Énée. Le combat durait depuis un certain temps quand Diomède frappa Énée avec une grosse pierre et le renversa. Voyant cela, Vénus, sa mère, le protégea en l'entourant d'une nuée ; mais l'autre, en pénétrant dans la nuée, blessa Vénus. C'est pourquoi cette dernière, après la destruction de Troie, ne lui laissa aucun répit sur la mer, ni à lui, ni à ses compagnons, compagnons qu'elle changea en oiseaux[1].

1. La colère de Vénus envers Diomède a été présentée *fab.* 250.

***

(230) Oedipe

Laïos, roi de Thèbes, eut comme épouse Jocaste à qui il recommanda de tuer tous les fils qu'elle aurait de lui. En effet, il avait appris qu'il mourrait de la main de ses enfants. Après avoir accouché, celle-ci ordonna de porter dans une forêt l'enfant dont on aurait percé les pieds. Dans cette même forêt, Polybe, roi de Phocide, s'adonnait à la chasse quand il entendit les vagissements de l'enfant ; il donna l'ordre de le lui amener et l'éleva comme s'il était le sien après lui avoir donné le nom d'Oedipe[1]. Ce dernier, lui ayant reproché de

l'avoir laissé dans l'ignorance de son origine, partit à Delphes[2] pour chercher à la connaître. Sur le chemin, son père, qui était d'un âge avancé, lui barra le passage. Devant cela, ignorant qu'il avait affaire à son père, il le tua et s'appropria son pouvoir ainsi que tous ses biens. Puis, continuant son chemin, il parvint à une montagne où se tenait le Sphinx, un monstre, qui posait à tous ceux qui passaient devant lui l'énigme suivante : "Qu'est-ce qui marche d'abord sur quatre pieds, puis sur trois, ensuite sur deux, et à nouveau sur trois, puis quatre ?". Les dispositions étaient les suivantes : celui qui résoudrait l'énigme lui couperait les ailes ; dans le cas contraire, il aurait la tête tranchée. Oedipe, l'ayant résolue, tua le monstre. Revenant ensuite à Thèbes, il épousa, sans le savoir, sa propre mère, Jocaste, et eut avec elle Polynice et Étéocle ainsi que deux filles, Antigone et Ismène. Et il arriva qu'un jour, pendant qu'il se chaussait, sa mère vit les cicatrices et, le reconnaissant, elle poussa des gémissements pathétiques. Quant à lui, écrasé de douleur, il se creva les yeux et finit sa vie en se tenant dans un souterrain séjour. De leur côté, ses fils se disputaient le pouvoir : Étéocle, en tant qu'aîné, régna la première année ; Polynice, qui s'était exilé, vint auprès d'Acaste dont il épousa la fille Argia. Mais comme Étéocle, son année achevée, ne voulait pas rendre le trône à Polynice, ce dernier, en compagnie de son beau-père et de six autres chefs, vint assiéger Thèbes pour reprendre le trône. Après de nombreuses morts de part et d'autre, les frères trouvèrent la mort après s'être infligés de mutuelles blessures ; quant à Adraste, l'un des sept chefs, il fut le seul à rentrer dans sa patrie, n'ayant plus que peu de compagnons.

1. En grec, Οἰδίπους, du verbe οἰδάω : s'enfler et du nom πούς (ὁ), le pied, veut dire "Qui a les pieds enflés". Le nom justifie l'expression *plantis perforatis*, vue plus haut.
2. On lit dans le texte : *iuit ad templum*, il partit au temple, imprécision sans aucun doute fautive. Cette fable semblant être un résumé d'un long développement d'Apollodore, *Bibl.*, III, 5-7, indiquant qu'Oedipe, après de vaines questions à Périboia, l'épouse de Polybos, "alla à Delphes" pour s'informer, on peut légitimement conjecturer une faute de lecture qui a fait prendre *templum* pour *Delphos* – ou, pourquoi pas, *Thebas* ?

***

Supplément *M.* et *E.*

M. Venetus, Marc. Lat. 10, 119, du XV^{ème} siècle.
E. Budapestinensis, Vniu. Lat. 21, du XV^{ème} siècle.

(251) Hélicé

Pour Hésiode[1], Hélicé était une fille de Lycaon, qui, après été violée par Jupiter, fut changée en bête sauvage. En effet, Diane, en compagnie de laquelle elle s'attardait dans les montagnes pour chasser, la surprit alors qu'elle se baignait. Amphis[2] écrit que Jupiter s'unit à elle après avoir pris l'apparence de Diane. Et après avoir été longuement interrogée, elle déclara que la coupable était Diane. Cette dernière la changea en bête sauvage et la rendit à son père avec son enfant. Mais Jupiter la plaça parmi les astres en même temps que son fils[3]. C'est lui qui est devenu "la petite Ourse"[4].

1. Kulcsár écrit *Herodius*, tout en reconnaissant qu'il faut lire *Hesodius*. E. Maass, dans son édition de 1898, revue en 1958, avait aussi lu *Hesiodus dicit* (cf. Hésiode, *frg.* 15).
2. Sans doute, le poète comique du IV^{ème} siècle ap. J.-C.
3. La fable est très – trop ? – résumée et, partant, peu claire. L'héroïne en est Hélicé, ici identifiée à Callisto, considérée comme une autre fille du roi Lycaon, mais plus souvent comme une nymphe des bois. Callisto doit son nom Hélicé à la situation qui est devenue la sienne, une fois catastérisée. En effet, en grec, ἑλίκη (ἡ), c'est la spirale et, devenue la constellation de la Grande Ourse, Callisto-Hélicé se déroule autour du pôle (cf. Aratos, *Phaen.*, v. 37). Jupiter, plein du désir de cette jeune vierge chaste comme sa maîtresse Diane, prit les traits de Diane pour l'approcher ; c'est pourquoi Hélicé persista à voir en Diane la coupable. Cette dernière, pour se venger, obligea Hélicé à reconnaître sa grossesse en la forçant à se dévêtir pour se baigner puis la changea en une ourse que Jupiter plaça parmi les astres avec son fils Arcas : "*... ambo in caelum (a Joue) translati sunt ; et ille arcturus, illa Helice dicta.*" (Serv., *Géorg.*, I, 67). Cette fable est rapportée, entre autres, par Apollodore, *Bibl.*, III, 8, 2 et, surtout, par Ovide, *M.*, II, 401-530. Cf. également Hygin, *Fab.*, CLXXVII et bien sûr, M. II, *fab.* 76.
4. Hélicé-Callisto et son fils Arcas ont donc fini par être placés parmi les astres : la mère devint la Grande Ourse et Arcas, la Petite Ourse, ou le Bouvier, constellation placée devant la Grande Ourse. La tradition s'accorde pour identifier le Bouvier avec Arcas. Plus tard, Arctophylax – en grec, le gardien de l'Ourse – devint le nom général de la constellation et le nom *Arcturus* – diminutif d'*Arctus*, l'Ourse –, servit à désigner la principale étoile. On trouvera le commentaire de ce catastérisme dans l'ouvrage de P. Charvet, p. 28-29.

***

(252) Le Serpent[1]

Le Serpent, dit-on, a été placé entre les deux Ourses parce que, lors des noces de Jupiter et de Junon, pendant que les dieux offraient leurs présents, la Terre apporta des pommes d'or dont le Serpent devint le gardien[2].

1. Il s'agit bien sûr du Dragon, un serpent monstrueux, qui a donné son nom à la constellation. Le terme *Draco*, emprunté au grec, existe en latin (Cic., *Arat.*, 46) mais j'ai conservé le mot employé par le Mythographe.
2. Junon avait fait planter les pommes d'or dans ses jardins, près du mont Atlas et, pour surveiller l'arbre, elle avait disposé les trois Nymphes du Soir, les Hespérides, ainsi qu'un dragon immortel, Ladon (cf. *supra*, *fab.* 186). Après qu'Hercule l'eut tué pour s'emparer des pommes d'or, il fut transporté au ciel où il devint la constellation du Dragon.

***

(253) Hercule

Hercule tua ce Serpent ; on le figure tenant à la main une peau de lion et agenouillé[1], afin de souligner sa force ; aussi a-t-il été placé parmi les astres.

1. Par le mot "agenouillé", je traduis le latin *in genu stetisse* : se tenir à genoux. En effet le mot latin *Engonasi*, indéclinable, en grec ἐν γόνασι, à genoux, est l'équivalent exact du latin *in genu*, γόνυ (τὸ), en grec, étant le même mot que le latin *genu* : le genou. Cette qualification *Engonasi*, pour évoquer Hercule, s'explique par la ressemblance entre l'homme à genoux et la constellation qui porte son nom. D'autres termes, toujours construits à partir du nom *genu*, qualifient Hercule : *Geniculator, Geniculatus, Ingeniculus*, tous signifiant l'Agenouillé (cf. Cic., *Arat.*, XII, p. 161 : "(les Grecs) l'appellent Engonasin (l'Agenouillé), en expliquant qu'il se déplace appuyé sur ses genoux." et la note 3, p. 199).
   Bien que sa conduite et ses exploits lui aient mérité l'apothéose et l'immortalité parmi les dieux, son union avec Hébè, la déesse de la jeunesse, sa force et son courage, comme l'écrit le Mythographe, lui ont conféré une autre éternité.

***

(254) La Couronne

En Crète, lors des noces de Dionysos, appelé aussi "le divin Liber", avec Ariane, la fille de Minos, Vulcain fit don à cette dernière d'une couronne d'or garnie de pierres précieuses ; à cause de cela, elle fut placée parmi les astres[1].

1. Cf. Ovide, *M.*, VIII, 177-179 : "Voulant répandre sur elle l'éclat d'un astre impérissable, [Liber] détacha la couronne dont elle parait son front et l'envoya au ciel".
   Le nom complet de cette constellation dont les étoiles se regroupent sur un arc de cercle bien visible est "la Couronne boréale".

***

(255) Le Serpentaire

Le Serpentaire, qui fut, dit-on, le médecin Asclépios, possédait la science de ressusciter les morts ; à cause de cela, Jupiter frappa sa demeure de sa foudre. Quant à lui, remis à Apollon, il fut placé parmi les astres[1].

1. Asclépios, en latin Esculape, devenu après sa mort la constellation du Serpentaire, était le fils d'Apollon et de Coronis. C'était le dieu de la médecine. "Dans ce Serpentaire, figure humaine enlacée par un serpent qu'elle maîtrise, les Anciens reconnaissaient volontiers Esculape et son animal favori." écrit J. Soubiran, dans son édition de l'*Aratea* de Cicéron, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 161, n. 8.

***

(256) Le Scorpion

Le Scorpion fut, dit-on, placé parmi les astres pour avoir, avec l'aide de Diane[1], tué Orion – qu'on appelle aussi *Iugula*[2] –, celui qui tuait toutes les bêtes sauvages. La Terre l'apprit et fut étonnée qu'un

animal rampant, issu d'elle, eût mis à mort le meurtrier de bêtes sauvages qui étaient siennes[3].

1. Les rapports entre Diane, déesse de la chasse, et le grand chasseur que fut Orion ont été présentés *supra, fab.* 152.
2. Les lectures *Incolo* (Anon. de Saint-Gall) et *Incola,* texte de Kulcsár, sont mauvaises. En effet, il faut lire *Iugula*, étoile de la constellation du baudrier d'Orion, dont le nom s'est appliqué ensuite à la constellation tout entière (cf. Varr., *L.L.*, 7, 50 : "*Iugula*, constellation qu'Accius appelle Orion... Entre les deux étoiles qui représentent les épaules, ce qui paraît être la gorge (*iugulum*) fut appelé *Iugula*". C'est ce qu'avait compris Isidore : "Celui-ci (Orion), les Latins l'appellent *Iugula, quod sit armatus, ut gladius*... (*Étym.*, III, LXXI, 11). Manifestement, le Mythographe – ou sa source – n'a pas compris ce terme *iugula*, le remplaçant par un autre plus connu : *incola.*
3. La réflexion de la Terre prend tout son effet quand on sait qu'une partie de la tradition veut qu'Orion soit également né de la Terre, comme tous les Géants (cf. *supra, fab.* 152).

***

(257) Le Bouvier

Le Bouvier, gardien d'Arcturus, est né, dit-on, de Callisto et de Jupiter. Après avoir été coupé en morceaux [par Lycaon], ses membres furent réunis par le même Jupiter[1] et il fut élevé par un gardien de chèvres. Les habitants du lieu ayant voulu le sacrifier, Jupiter le libéra et le plaça parmi les astres[2].

1. La lecture du texte est mauvaise, sans doute une faute de copiste : tel quel, c'est Jupiter qui aurait à la fois coupé son fils en morceaux et remis les morceaux en place. En réalité, l'auteur de ce crime est Lycaon, le grand-père de l'enfant et Jupiter, celui qui va le ramener à la vie. Il faut donc reconstituer le texte ainsi : ... *et ab [Lycaone] in frusta* (et non *frustra*, lecture de Kulcsár) *concisus et ab eodem Ioue iterum restauratus*, c'est-à-dire faire de *ab eodem Ioue* le complément non de *concisus*, mais de *restauratus.*
2. La concision de ce résumé le rend difficilement compréhensible : Arcas est devenu un jeune homme et, pénétrant dans le sanctuaire de Jupiter Lycaios, sans le savoir, il épouse sa mère. Les habitants du lieu veulent les châtier tous les deux, quand Jupiter les élève parmi les constellations.

***

(258) La Vierge

Au dire d'Hésiode, la Vierge était la fille de Jupiter et de Diane et était appelée "la Juste"[1]. Quelques-uns disent qu'elle est Cérès ; pour certains, elle est la Fortune, car elle est représentée sans tête[2].

1. La maternité de Diane est évidemment une erreur : Diane est la déesse vierge. Le surnom de *Iusta* accordé à la Vierge montre qu'il s'agit indubitablement d'Astrée, la fille de Jupiter et de Thémis, placée parmi les astres sous le nom de *Virgo* quand elle eut quitté la terre devant les méchancetés humaines. Outre une faute de lecture de la part d'un scribe, on peut aussi se demander si la maternité accordée à Diane ne vient pas d'une confusion entre le surnom accordé à Astrée et la virginité de Diane.
2. Bien sûr, la Fortune n'était pas représentée sans tête, mais le plus souvent aveugle ou les yeux cachés par un bandeau ; la finalité est la même : le hasard ne connaît pas d'a priori.

***

(259) Castor et Pollux

Castor et Pollux, que nous appelons les Gémeaux, furent, dit-on, des divinités élevées à la cour de Lacédémone[1] ; en raison de l'affection qui unit les deux frères, affection supérieure à toutes celles que l'on peut rencontrer ailleurs, ils sont placés parmi les astres.

1. Leur mère, Léda, était l'épouse de Tyndare, roi de Lacédémone. Jupiter avait pris la forme d'un cygne pour s'unir à elle, mais, la même nuit, elle s'unit à son mari. La tradition s'accorde pour dire que, des quatre enfants qu'elle mit au monde, Pollux était de Jupiter, donc immortel, alors que Castor était le fils de Tyndare, donc mortel. Jupiter récompensa leur dévouement mutuel en les plaçant tous les deux parmi les astres.
   Sur cette question, on pourra se rapporter, à la traduction de la *Bibliothèque* d'Apollodore, par J.-Cl. Carrière, p. 235, n. III, 121, 1, et, *supra*, *fab.* 155.

***

(260) Le Cancer

Pour avoir sauté[1], afin de le frapper, sur le pied d'Hercule qui apportait son aide aux autres et débarrassait de l'Hydre la fontaine des Néréides, le Cancer[2] est placé parmi les astres[3].

1. La liaison causale marquée par *quoniam*, c'est la lecture de E. Maass, me semble préférable au simple *qui* de Kulcsár parce qu'elle connote tout un non-dit précisé *infra*, n. 2 et 3.
2. Le Cancer est le nom du signe zodiacal, mais son nom véritable est *Carcinos* – en grec, l'écrevisse géante – qui vivait dans le marais de Lerne et qui mordit Hercule au talon durant son combat contre l'Hydre ; mais celui-ci l'écrasa sous son pied.
3. Pour remercier le Cancer de son aide pour tenter d'éliminer Hercule qu'elle haïssait, Junon, à sa mort, le transporta parmi les astres.

***

(261) Le Lion

Le Lion, dit-on, fut placé parmi les astres soit parce qu'il occupe le premier rang chez les quadrupèdes, soit pour rappeler l'exploit d'Hercule qui, sans armes, tua un lion monstrueux[1].

1. Il s'agit, bien sûr, du lion de Némée qu'Hercule étouffa après l'avoir saisi dans ses bras, car la peau du fauve était invulnérable (cf. Pisandre, *Testimonia et fragmenta*, éd. Davies-Bernabé, 1988, p. 167).

***

(262) Le Cocher

Le Cocher est, dit-on, Érichthonios, fils de Vulcain et de la Terre. L'ayant vu, chez les humains, atteler des chevaux blancs pour en faire un quadrige semblable à celui du Soleil et conduire une procession humaine, à Athènes, Jupiter l'a mis parmi les astres.

***

(263) La Chèvre

La Chèvre[1], qui est représentée devant lui, fut, affirme-t-on, la nourrice de Jupiter ; et c'est pourquoi elle fut placée parmi les astres.

1. La Chèvre est une étoile brillante qui domine la Constellation du Cocher. Mais, mieux que par les noms *Capra* ou *Caprea*, on la désigne par celui de *Capella*. Il s'agit soit de la chèvre Amalthée, soit, et c'est la version la plus commune, d'une nymphe, qui nourrissait l'enfant Jupiter sur l'Ida de Crète, du lait de la chèvre Aïx, créature si effrayante que les dieux du temps de Cronos, horrifiés par son aspect, avaient demandé à la Terre de la cacher dans une des grottes de la Crète.

***

(264) Les Chevreaux

Selon les fables que racontent les Païens, les Chevreaux, que tient le Cocher, présagent les récoltes[1].

1. La constellation des Chevreaux, qui se trouve dans la constellation du Cocher – d'où la proposition : *quos habet Agitator* – un peu au-dessus de la Chèvre, était bien connue pour annoncer, à son lever comme à son coucher, les tempêtes d'équinoxe, c'est-à-dire la pluie et les orages. C'est le sens de la fable : les récoltes sont étroitement dépendantes de la pluie et des orages. La proposition relative *quos Agitator habet* : que tient le cocher, peut s'expliquer soit par le fait que les chevreaux se trouvent dans la constellation du cocher, soit en référence à la métaphore de Vitruve : "*Appellantur Aurigae manus Haedi* : les mains du cocher s'appellent les chevreaux" (Vitr., *De archit.*, IX, IV, 2 et n. 15).

***

(265) Le Taureau

On dit que si le Taureau fut placé parmi les astres, c'est à cause de Jupiter qui, selon la fable, s'est changé en bovidé[1]. Pour d'autres, c'est un bovidé qui imite Jupiter[2] et, pour cette raison, il a été placé parmi les astres. Sur le frontal du Taureau sont disposées celles que l'on appelle les *Suculae*[3], les Hyades, qui, dit-on, allaitèrent le divin Liber.

1. "... *quando Europam transvexit*, quand il transporta Europe", précise Isidore (*Étym.* III, LXXI, 24), que recopie le Mythographe pour cette phrase. La juxtaposition dans la même phrase des mots *taurus* et *bos* pour désigner le même animal montre bien que le second est un terme générique ; le mot *bos* s'applique aussi bien au "bœuf" qu'à la "vache", *taurus* précisant ses qualités de reproducteur (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.* p. 74, *s.u. bos)*.
2. Dans le premier cas, il n'y a qu'une entité, le taureau est Jupiter. Dans le second, il y en a deux : le taureau et Jupiter.
3. *Suculae* est une fausse traduction du grec Ὑάδες, le terme *sucula*, la jeune truie, étant la forme féminine du nom *sus* : le cochon. Ou, plus exactement, cet emploi reproduit le faux rapprochement avec le grec ὗς : le cochon, au lieu de ὕειν : pleuvoir.
   Notons tout d'abord que la lecture *Suculae* n'est ni celle d'E. Maass ni celle de Kulcsár, qui, l'un et l'autre, ont écrit *Subuculae* : les chemises ; mais le rapprochement, dans le contexte, avec les Hyades, ne peut que faire supposer une mauvaise lecture qui doit être ancienne puisqu'on rencontre cette forme sur le manuscrit *Sangallensis* 250 du X^{ème} siècle. Cette lecture *Suculae* est confirmée par Pline : "(les hommes) ont relevé dans la queue du Taureau les sept étoiles qu'on nomme Pléiades, dans son front les Sucules ..." (Pline, II, 110).
   Pour bien cerner le problème, on peut partir du texte "Représentation du Taureau agenouillé", tel que l'on peut le lire dans l'ouvrage d'E. Maass, chap. "*Supplementa ad Anonymum IV* ; II *Beda De signis coeli, Imago* 14, p. 585".
   "*Taurus*. Il possède une étoile sur chaque corne, deux sur le front, une à chaque œil et une sur le nez (Ces étoiles sont appelées Pléiades, *Vergiliae*, et aussi *Subunculae*...)". Ici au nombre de sept – la Tradition fait varier leur nombre de deux à sept – elles sont disposées en forme de *V* sur le frontal du Taureau. L'Anonyme de Saint-Gall n'a pas tort d'identifier les Pléiades aux *Vergiliae* dont le nom, venant à l'origine du verbe *uergere* : être à son déclin (en parlant d'un astre), s'est rapproché de *uer* : le printemps, par l'étymologie populaire (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 723-724, *s.u. uergo*). Mais l'auteur se trompe quand il leur assimile les *Suculae* (cf. *supra*, Pline). L'apparition de ces dernières ayant lieu en pleine saison des pluies de printemps, elle furent appelées, en grec, les Hyades, les "Pluvieuses". C'est ainsi que Pline écrit : "Les astres ont leur pouvoir propre ... Les uns produisent une humidité qui se résout en eau ... Cette influence n'appartient pas seulement aux astres mobiles, mais encore à beaucoup de ceux qui sont fixés au ciel ; c'est ce que nous voyons se produire pour les Sucules (*in Suculis*), que les Grecs, pour cette raison, ont appelées d'un nom tiré de la pluie : "... *quas Graeci ob id pluuio nomine appellant*" (Pline, II, 106)". Idée reprise par Isidore : "[Leur nom vient] ἀπὸ τοῦ ὕειν, *id est a suco et pluuiis*" (Isid., *Étym.* III, LXXI, 12). Or, si l'on rattache le nom Ὑάδες (les Hyades) non à ὕειν mais à ὗς, apparaît, en latin, le nom *Suculae*, du vieux mot *sucula,* féminin de *sus*. Et ainsi le nom connote les deux notions de pluviosité et d'allaitement, puisque c'est aux Hyades que Jupiter confia le soin d'allaiter le jeune Liber, ce pourquoi elles furent placées parmi les astres.

***

(266) Céphée

Céphée, dit-on, était roi d'Éthiopie et père d'Andromède[1]. C'est lui qui livra sa fille à un monstre marin[2], dont la délivra Persée ; grâce à elle, il fut, lui aussi, placé parmi les astres[3].

1. Céphée, fils de Bélos, mari de Cassiopée et père d'Andromède, régnait sur les "Céphènes", peuple que l'on place tantôt sur les bords de l'Euphrate, tantôt en Éthiopie. La constellation de ce nom est assez riche, située dans la Voie Lactée.
2. C'est ce monstre qui deviendra la Baleine, constellation située au sud de la constellation des Poissons et tout entière placée sous l'équateur céleste.
3. Selon l'ordre primitif de la présentation des constellations, celui d'Eratosthène, où les constellations boréales sont énumérées par cercles à partir du pôle, Céphée fait partie du premier cercle : les constellations du cercle arctique, avec la Grande et la Petite Ourse, et le Dragon.

***

(267) Cassiopée

La jalousie de Cassiopée envers Andromède, ou envers les Néréides, et la beauté de celles-ci causèrent sa perte[1] ; à cause d'elle, Neptune envoya un monstre marin ravager tout le pays et la plaça parmi les astres[2].

1. Le texte n'est pas sûr du tout. La lecture de Kulcsár étant incohérente, j'ai préféré suivre celle d'E. Maass qui est plus correcte et plus conforme à la tradition. Car au problème de l'établissement du texte s'ajoute celui de la tradition mythologique. Si, dans son ensemble, cette dernière montre une Cassiopée punie pour s'être vantée d'être plus belle que les Néréides (cf. Apollodore, *Bibl.*, II, 4, 3), selon Hygin, Cassiopée est punie pour avoir préféré non sa propre beauté à celle des Néréides mais celle de sa fille : *filiae suae Andromedae formam Nereidibus anteposuit* (Hyg., *Fab.* LXIV). Avec la fable 267, nous nous trouvons devant une autre version du mythe.
2. Le montre marin est évidemment celui qui est devenu la Baleine (cf. *supra*, *fab.* 266). La concision du texte risque de faire commettre un contre-sens sur le transfert parmi les astres. Loin d'être une récompense, c'est une punition. Bannie, Cassiopée est exilée dans le ciel de manière à avoir la tête en bas la moitié du temps pour lui enseigner l'humilité. En effet, c'est une constellation qui tourne autour du pôle céleste et les cinq étoiles les plus brillantes décrivent un W qui, six mois de l'année, est visible à l'envers, comme un M.

***

(268) Andromède

Andromède, dit-on, fut placée parmi les astres pour éterniser le souvenir du combat de Persée. Après avoir été offerte au monstre et délivrée par Persée, elle n'éprouva que mépris pour ses parents et, d'elle-même, se retira dans un temple[1].

1. En fait, Persée finit par emmener Andromède jusqu'à Tirynthe, après l'avoir épousée ; elle lui donna plusieurs fils et une fille, et, à sa mort, elle fut placée parmi les astres.

***

(269) Le cheval Pégase

Le cheval, dit-on, est Pégase qui gagna les astres à la mort de Bellérophon. Pour d'autres, c'est une fille de Hippé qui fut violée par Éole[1], mais, en raison de la peur que lui inspiraient ses parents, elle prit la forme d'un cheval[2] et la pitié de Diane la fit monter parmi les astres. La pudeur féminine fait qu'on ne représente pas la partie postérieure de son corps[3].

1. Le texte présente la forme *Meleppae*, intermédiaire entre Hippé, fille du centaure Chiron, et Mélanippé, fille de la précédente. Pour la tradition, c'est Hippé, la mère, qui fut violée par Éole et mit au monde Mélanippé, avant d'être transformée en cheval par la pitié des dieux.
2. *Equus* est le nom ancien et générique auquel on a donné, par la suite, un féminin *equa*. Aussi ai-je gardé le nom cheval bien que maintenant il qualifie le mâle (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, p. 199, *s.u. equus*).
3. Pour Ératosthène, c'est moins par pudeur que pour maintenir l'ignorance sur la nature de son sexe féminin.

***

(270) Le Bélier

Ce sont les dieux, dit-on, qui mirent le Bélier au service de Phrixos et d'Hellé. Mais alors qu'il les transportait, il fit tomber Hellé

dans la mer, d'où le nom d'Hellespont[1]. Cependant elle fut sauvée par Neptune à qui elle donna un fils, Paeon. Quant à Phrixos, il dépouilla ledit Bélier, emportant sa toison d'or avant qu'il ne monte parmi les astres[2].

1. L'Hellespont, c'est la mer d'Hellé – du grec πόντος (ὁ), la mer – aujourd'hui la mer de Marmara.
2. Ératosthène précise que s'il brille d'un éclat relativement faible, c'est parce qu'il a été dépouillé de sa toison d'or.

***

(271) Le Triangle

Le Deltoton, que nous appelons le Triangle[1], fut, dit-on, placé parmi les astres par Mercure, sur l'ordre de Jupiter. Certains affirment que c'est à cause de la configuration de l'Égypte où le cours du Nil prend une forme semblable[2].

1. En grec, δελτωτόν (τὸ), le deltoton, c'est le triangle qui a donné son nom à une petite constellation, une des rares à ne pas devoir son nom à une figure de la mythologie.
2. Il s'agit bien sûr du delta du Nil, qui, par sa forme, ressemble à la lettre grecque du même nom, que l'on retrouve dans le terme *deltoton*.

***

(272) Les Poissons

Les Poissons[1], dit-on, forment l'épaule gauche d'Andromède[2].

1. Il s'agit des petits-fils du Grand Poisson (cf. *infra, fab.* 287).
Il y a deux versions de la fable relative à la constellation des Poissons – qu'il ne faut pas confondre avec le Poisson austral. Toutes deux ont un point commun et se suivent dans l'espace et dans le temps : la fuite des dieux devant le monstre Typhon.

La première étape – et la première version – se situe au bord de l'Euphrate. Dionè, représentation syncrétique de l'Aphrodite syrienne, donc de Vénus, est arrivée au bord du fleuve, en compagnie du petit Cupidon (Ov., *F.*, II, 461-463). Fuyant les vents dans lesquels elle croit voir des ennemis, elle veut traverser : "Deux poissons se placèrent sous elle. En récompense, ils figurent ... parmi les noms des constellations" (Ov., *op. cit.*, II, 471-472). "Des deux (poissons), l'un se nomme *Notius*, d'après le vent du sud, *Notus*, l'autre *Boreus*, d'après le vent du nord, *Boreas*" (Ov., *op. cit.*, III, 457, n. 109). En raison des services rendus à Vénus, "*pisces in astrorum numerum relati sunt*" (Hygin, *Fab.*, CXCVII).
La seconde étape, donc la seconde version, succède immédiatement à la première. Leur fuite a conduit les dieux dans le désert égyptien où, toujours pour échapper à Typhon, ils se dissimulent en revêtant des formes animales. Vénus et son fils vont se glisser dans le corps d'un poisson : *Pisce Venus latuit* (Ov., *M.*, V, 331) ; *Venus in piscem uersa est* (M. I., *fab.* 85).
Signe du Zodiaque, ils sont représentés tête-bêche – car l'un symbolise le vent du sud et l'autre le vent du nord – reliés par une corde. Cette constellation s'étend au sud de Pégase et d'Andromède, les deux constellations que nous venons d'étudier.

2. Pour comprendre cette phrase, il faut se reporter aux *Aratea* de Cicéron, traduisant Aratos : "C'est à partir de l'épaule gauche d'Andromède que, si tu poursuis tes recherches, tu pourras reconnaître le Poisson situé au-dessus" (Cic., *Arat.*, 18-19). J. Soubiran, le traducteur de Cicéron, ajoute en note : "Un point de repère (ici, l'épaule gauche d'Andromède) n'est pas inutile pour cette figure peu brillante des Poissons".

***

(273) Persée

Persée, dit-on, fut placé parmi les astres parce que Jupiter l'avait engendré de Danaé[1]. Sur l'ordre de Mercure, il reçut de Vulcain une serpe faite en un acier très dur. Par la voie des airs[2], il se dirigea vers les Gorgones, les trois sœurs qui étaient d'une égale beauté[3] ; mais il ne trancha la tête qu'à l'une d'entre elles, celle nommée Méduse, et la rapporta à Minerve ; après l'avoir reçue, cette dernière plaça Persée parmi les astres ; en effet, elle était jalouse de la Gorgone[4].

1. Kulcsár a lu *Daphnae*, alors que la tradition unanime fait de Danaé la mère de Persée. *Danae* est d'ailleurs la lecture d'E. Maass.
2. Grâce aux sandales ailées que lui avaient données les nymphes, ou, selon une autre version de la fable, Mercure lui-même.

3. L'Anonyme de Saint-Gall, contemporain, semble-t-il, du deuxième Mythographe, reprend, en parlant de la beauté des Gorgones, une idée que l'on retrouve chez M. I, *fab.* 127, les deux Mythographes l'ayant empruntée à Servius qui lui-même l'avait trouvée chez le poète *Serenus*, sans doute *Quintus S. Sammonicus*, fin du II^{ème} siècle - début du III^{ème} siècle ap. J.-C. Ce dernier essayait d'expliquer rationnellement la pétrification causée par le regard des Gorgones : elles étaient d'une telle beauté – *unius pulchritudinis* – que ceux qu'elles regardaient demeuraient stupéfaits : *stupore torpebant* (Serv., *Én.*, VI, 289).
4. Cette jalousie de Minerve pour Méduse n'appartient pas au mythe originel ; il doit s'agir de ce que G. Lafaye, dans sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, appelle "une fantaisie de l'époque alexandrine" (Ov., *M.*, IV, 798, n. 2). Célèbre pour sa beauté, et en particulier pour sa chevelure (v. 796), Méduse était recherchée par nombre de prétendants. Mais elle osa rivaliser de beauté avec Minerve et fut violée par Neptune dans un temple de la même déesse. La vengeance de Minerve se manifesta alors sur ses cheveux, qui furent changés en autant de serpents, et par le transfert de son meurtrier au milieu des astres (cf. *supra, fab.* 135).

***

(274) Les Pléiades

Les Pléiades forment un groupe de sept étoiles[1], dont l'une se distingue à peine : on dit en effet que, par crainte d'Orion, cette dernière s'enfuit. Certains pensent qu'elle fut poursuivie par le Soleil et qu'il s'agit d'Électre. Mais quelques-uns disent que c'est Méropé et qu'après son mariage elle s'est appelée Hippodamie[2].

1. Les Pléiades forment un amas stellaire, le plus beau du ciel, situé dans la constellation du Taureau, *ante genu Tauri*, écrit Servius (*Géorg.*, I, 138). Le nom sous lequel elles sont venues jusqu'à nous est le nom grec, αἱ Πλειάδες, du verbe πλέω (pléo), naviguer, flotter, parce que "leur apparition marque le moment des premières navigations" (Serv., *op. cit., loc. cit.*). Leur nom latin, *Vergiliae*, a disparu, qu'il dérive du nom printemps, *a uerni temporis significatione*, (Servius, *eod. loc.*) – leur lever ayant lieu, en Italie, vers le commencement de mai – ou du verbe *uergo* : incliner, être sur son déclin – leur coucher se produisant vers le commencement de novembre.
2. Il semble qu'il y ait ici confusion entre la mère et la fille. Une tradition fait d'Hippodamie la fille d'une Pléiade, mais il s'agit de Stéropé, tandis que dans ce texte c'est Méropé qui, après son mariage avec un mortel, Sisyphe, changea de nom. D'ailleurs, c'est ce mariage dégradant qui expliquait la faible luminosité de la Pléiade. En effet, toutes les autres Pléiades s'étaient unies à un dieu (cf. M. I, *fab.* 229). L'hypothèse de la faible luminosité d'Électre due

à son désir d'échapper à Orion se trouve chez Aviénus, *Les Phénomènes d'Aratus*, éd. J. Soubiran, Paris, 1981, v. 582-597.

***

(275) La Lyre

La Lyre, dit-on, fut placée parmi les astres en hommage à Mercure qui fut le premier à en réaliser une à la ressemblance d'une carapace de tortue qui, une fois frappée, rendit un son. Il en fit don à Orphée, après y avoir disposé neuf cordes, à cause des neuf Muses. Orphée, en effet, était le fils d'une des Muses, Calliope[1].

1. Le texte de Kulcsár, *filius nympharum*, *unius nympharum*, reproduit manifestement une faute de copiste. J'ai donc traduit celui d'E. Maass : *filius unius nympharum*. L'emploi du mot *nymphae* pour désigner les Muses est dû à Virgile qualifiant ces dernières de *nymphae Libethrides*, nymphes du Libéthros. Le Libéthros était une grotte de l'Hélicon, montagne de Béotie qui était consacrée à Apollon et aux Muses (Virgile, *Buc.*, VII, 21).

***

(276) Le Cygne

Le Cygne, dit-on, fut placé parmi les astres[1] parce que Jupiter, après avoir pris l'aspect d'un cygne, s'était envolé jusqu'à Rhamnonte, en Attique ; là, il viola Némésis[2] qui mit au monde un œuf d'où sortit Hélène[3], à ce que rapporte Cratès[4].

1. Le Cygne, ou Croix du Nord, l'une des plus belles constellations boréales, a la forme d'une croix romaine allongée, dans le lit de la Voie Lactée.
2. Il faut dire que Némésis, désireuse d'échapper aux poursuites de Jupiter, avait pris mille formes diverses pour finir par se changer en oie. C'est pourquoi Jupiter avait pris l'aspect d'un cygne, ce qui explique l'œuf. Némésis est une fille de la Nuit et personnifie la "Vengeance divine", bien qu'apparaissant aussi comme une déesse de la terre-mère et de la fécondité. Elle avait un sanctuaire célèbre à Rhamnonte, cité de l'Attique, non loin de Marathon.

3. Cette version de la naissance d'Hélène est moins connue que celle, plus traditionnelle, du viol de Léda par Jupiter qui avait également pris la forme d'un cygne (cf. M. II, *fab.* 155). Entre la "ponte" de l'œuf et la naissance d'Hélène, manquent les détails suivants : Némésis abandonne l'œuf qui est ramassé par un berger. Il le porte à Léda qui le met dans un coffret et quand Hélène en sort, elle la fait passer pour sa fille.
4. Il faut sans doute lire non Cratès, philologue grec du II^{ème} siècle av. J.-C. et chef de l'école grammaticale de Pergame, mais Cratinos, auteur comique athénien du V^{ème} siècle av. J.-C., un des représentants les plus importants de la comédie ancienne, avec Aristophane, où il mêle la satire politique à la parodie des mœurs. L'exemple de Jupiter transformé en cygne et de Némésis "pondant" un œuf prêtait facilement à la dérision.

***

(277) Le Verseau

Le Verseau, dit-on, c'est Ganymède ; en raison de sa grande beauté, Jupiter le plaça parmi les astres pour verser l'eau ou le vin dans les mains des dieux[1].

1. En latin, le Verseau se dit *Aquarius*, celui qui porte l'eau (*aqua*), qui *Verse* l'*eau.* La fable de Ganymède a été vue *supra*, *fab.* 226. La constellation de ce nom se situe au sud de Pégase et sous l'équateur céleste pour l'observateur de nos latitudes.

***

(278) Le Capricorne

Jupiter, dit-on, plaça le Capricorne parmi les astres à cause de la Chèvre, la mère de ce dernier, qui, à ce qu'on dit, fut aussi la nourrice de Jupiter[1], ou bien parce qu'elle était à ses côtés lors de son combat contre les Titans et qu'elle épouvanta les ennemis avec le son qu'elle tirait de la lyre nouvellement inventée.

1. Pour P. Charvet, *op. cit.* p. 130, le rapprochement avec la chèvre Amalthée – ou appartenant à Amalthée – qui nourrit de son lait le jeune Jupiter serait un

"mythe factice... permettant de rattacher la genèse de la constellation à l'enfance crétoise de Jupiter".

***

(279) Le Sagittaire

Le Sagittaire, dit-on, était un fils des Muses. La révolution zodiacale de cette constellation se fait dans la zone la plus basse[1]. Quant au trait avec lequel, dit-on, tous les cygnes furent tués par Apollon[2], il fut aussi emporté au ciel et placé aux pieds du Sagittaire.

1. Cette constellation du Sagittaire se trouve au bord de l'écliptique et est la plus australe des constellations zodiacales.
2. Malgré une lecture identique, *cygnos*, chez E. Maass et Kulcsár, ce mot est incorrect : il faut lire *Cyclopes*, ou *Cuclopas*. En effet, d'une part, les Cygnes sont des oiseaux consacrés à Apollon qui forment l'attelage de son char, et l'on ne voit pas pourquoi il les aurait tous tués ; d'autre part, la flèche, ici *iaculum*, est liée au massacre des Cyclopes, artisans de la foudre avec laquelle Jupiter avait tué Asclépios, le fils d'Apollon. Ce dernier cacha cette flèche chez les Hyperboréens et c'est elle qui va former au ciel la constellation du Sagittaire. C'est d'ailleurs la leçon d'Ératosthène.

***

(280) L'Aigle

L'Aigle, dit-on, fut élevé au ciel par Jupiter qui lui assigna cet espace parce qu'il vole plus haut que tous les autres oiseaux (et qu'il occupe le premier rang)[1]. Pour d'autres, Jupiter, après s'être changé en aigle, gagna la région de Naxos où il prit le pouvoir[2]. C'est à cause de cela que l'aigle fut placé parmi les astres[3].

1. Cette dernière proposition se trouve dans l'édition d'E. Maass : *et principatum teneat.*
2. La lecture d'Ératosthène fournit le meilleur commentaire à ce passage : "Aglaosthène raconte dans ses *Naxica* que Zeus, à sa naissance en Crète,

comme il était impitoyablement traqué, après avoir été [par deux fois] furtivement soustrait à ses poursuivants, fut enlevé de Crète et transporté à Naxos ; lorsqu'il eut achevé sa croissance et qu'il eut atteint l'âge adulte, il s'empara de la royauté divine. Lorsque, à Naxos, il leva le camp pour aller combattre les Titans, un aigle apparut, qui fit route avec lui ; Zeus y vit un présage et fit de cet oiseau son oiseau sacré, et c'est pourquoi il fut jugé digne d'avoir l'honneur de figurer dans le ciel" (trad. P. Charvet, *op. cit.*, p. 141).

3. La place spéciale réservée à la constellation de l'Aigle s'explique par ce qu'il est et représente. Roi des oiseaux, incarnation de la plus haute divinité ouranienne, il est le seul qui ose fixer le soleil sans se brûler les yeux. Attribut de Jupiter, comme de tous les "grands héros" de ce monde, il est le symbole du pouvoir.

***

Par rapport à l'ordre dans lequel sont étudiées les constellations, ordre qui est celui d'Ératosthène reprenant celui d'Aratos, et aussi celui de Cicéron, il y a une omission entre l'Aigle et Orion ; c'est la constellation du Dauphin.

***

(281) Orion

Orion, dit-on, devint aveugle pour avoir fait violence à Mérope, mais il retrouva la vue grâce au Soleil et, en compagnie de Diane, il tua un très grand nombre d'animaux sauvages. C'est la raison pour laquelle la Terre, irritée, lança contre lui un scorpion qui le piqua[1]. À cause de cela, Jupiter le plaça parmi les astres[2]. D'autres disent que son nom Orion vient d'urine[3].

1. Cf., dans ce même Supplément, dû sans doute à l'Anonyme de Saint Gall, *supra, fab.* 256.
2. La constellation d'Orion se trouve au sud de celle du Taureau.
3. Ces deux sujets, la cécité d'Orion et le rapprochement Orion-urine, ont été étudiés *supra, fab.* 152, traduction et notes.

***

(282) Le chien Sirius

Sirius, dit-on, était un chien qui fut donné à Europe, en même temps qu'un dragon[1], pour sa protection ; à cause de cela, Jupiter le plaça parmi les astres[2]. Certains disent que ce chien était celui d'Orion et qu'il monta au ciel en même temps que lui.

1. Ce texte résume encore une fois le texte d'Ératosthène, et, en particulier, la première partie de cette phrase reprend littéralement la première phrase d'Ératosthène. Or chez ce dernier, la protection d'Europe est assurée par le Chien et par un javelot qui ne manquait jamais son but. Y a-t-il eu une confusion ? une mauvaise lecture ?
2. Sirius était un des chiens de chasse d'Orion. Dans la Rome antique, cette constellation du Grand Chien se levait début juillet, en même temps que le Soleil, à l'époque des plus fortes chaleurs. D'où le mot canicule, de *canis*, le chien. Cette constellation héberge la plus brillante étoile du ciel : Sirius.

***

(283) Le Lièvre

Le Lièvre, dit-on, a été placé parmi les astres par Mercure ; pour certains, c'est à cause de son extrême rapidité ou encore parce que, de tous les quadrupèdes, c'est celui qui met au monde le plus de petits[1].

1. Constellation située immédiatement au sud d'Orion et à l'ouest du Grand Chien, elle évoque évidemment une scène de chasse : le lièvre poursuivi par les chiens d'Orion.

***

(284) Le Navire

Le Navire, dit-on, fut élevé au ciel par Minerve, car c'est elle qui, à ce qu'on rapporte, avait été la première à le concevoir pour rendre la mer praticable aux hommes[1].

1. *Navis*, ou *Navis Argolica*, c'est le navire Argo, construit à Pagasae, port de Thessalie, avec l'aide de Minerve, le bois provenant du Pélion, sauf la pièce de proue, provenant du chêne sacré de Dodone et apportée par la déesse elle-même. Après le retour des Argonautes à Iolcos, Jason conduisit le navire à Corinthe pour le consacrer à Neptune (Apd., *Bibl.*, I, 9, 27). Mais ensuite, Minerve, "parce que c'était elle qui l'avait construit", le plaça parmi les astres "où il se montre du gouvernail jusqu'au mât" (Hyg., *Fab.*, XIV, 33). Hygin cite ensuite des vers extraits de la traduction latine en vers qu'a faite Cicéron du poème d'Aratos, où tout cela est développé (Cic., *Arat.*, 126-138). Le navire Argo avait été présenté *supra, fab.* 159, traduction et notes.

***

(285) La Baleine

La Baleine fut placée dans le ciel ; envoyée par Neptune contre Céphée[1] en raison de la jalousie [de Cassiopée] pour Andromède et les Néréides – la trop grande beauté de Cassiopée avait enflammé ces dernières contre elle –, elle fut, en effet, tuée par Persée et, à cause de cela, placée parmi les astres[2].

1. La rédaction est maladroite, qui laisse entendre que la jalousie est le fait de Céphée et non de Cassiopée ; ce manque de clarté est peut-être dû à un excès de contraction. L'*inuidia* étant le fait de Cassiopée (cf. *supra, fab.* 267), j'ai pensé qu'il fallait préciser le nom de la coupable, ce qui explique la répétition du nom propre. Si Cassiopée fut punie par son catastérisme, Céphée, son malheureux époux, le reçut comme une récompense (cf. *supra, fab.* 266).
2. *Cetus*, la Baleine, c'est le monstre marin envoyé par Neptune pour ravager le pays de Céphée et auquel ce dernier dut offrir sa fille Andromède ; étant monté parmi les astres, il est devenu la constellation de la Baleine.

***

(286) Le Fleuve

Le Fleuve, appelé aussi l'Éridan, considéré également comme le Pô – pour certains, c'est le Géon qui est aussi le Nil[1] –, fut placé parmi les astres parce que l'un comme l'autre coulent du midi vers la mer[2]. Sous lui se trouve une étoile appelée Canopus[3].

1. Le Géon, en hébreu le Gihôn, est le deuxième des quatre fleuves qui naissent du grand fleuve traversant le jardin d'Éden, à sa sortie de l'Éden (*Gen.*, 2, 13).
2. "L'un comme l'autre" répond au latin *uterque*, l'un et l'autre. Il y a, en réalité, deux fleuves, chacun ayant deux noms : l'Éridan ou le Pô, le Géon ou le Nil. Mais c'est l'un *ou* l'autre qui est le *Fluuius* de la constellation, d'où le singulier *cui* dans *Cui subiacet stella...* : il y a sous lui une étoile...
3. Canopus est en effet une étoile qui fait partie de la constellation d'Argo (cf. *supra, fab.* 284).

***

(287) Le Poisson

Le Grand Poisson[1], dit-on, fut placé parmi les astres pour avoir sauvé Syria, la fille de Vénus, qui était tombée dans le lac de Bambyké[2].

1. Il s'agit ici du "Poisson communément qualifié d'Austral [qui] accomplit sa révolution au-dessous du Capricorne... et demeure fixé loin des autres Poissons." (Cic., *Arat.*, v. 168-169). En réalité, J. Soubiran, dans sa traduction des *Aratea*, précise que sa révolution est autant sous le Verseau (p. 176, n. 2) et que si, en déclinaison (latitude céleste), il y a une différence de 30° à 40°, leurs ascensions droites (longitudes célestes) sont assez voisines (p. 176, n. 4). P. Charvet et A. Zucher écrivent : "Le Poisson et les Poissons (cf. *supra, fab.* 272) sont étroitement associés dans le mythe et dans le ciel, et les astronomes ont bien soin de distinguer les deux constellations (Aratos, 386-388). La confusion était encouragée par le fait que le Grand Poisson et l'un des Poissons (celui du sud) pouvaient également prétendre être appelés "austraux" (*op. cit.*, p. 173).
2. La lecture de l'Anonyme de St-Gall, *Bocmice stagnum*, est beaucoup plus proche de la réalité que celle de Kulcsár : *Hocinie stagnum*. En effet, il faut lire Bambyké, nom ancien d'une ville de Syrie mieux connue sous celui de Hiéropolis, célèbre par le culte d'Astarté, autre appellation d'Aphrodite-Vénus. L'explication de ce court texte se trouve chez Ératosthène : "Celui qu'on appelle le Grand Poisson engloutit, dit-on, l'eau déversée par le Verseau. On raconte, nous dit Ctésias, qu'il se trouvait initialement dans un lac situé aux environs de Bambyké. Derkéto, que les habitants du lieu ont appelé la déesse Syria, était tombée dedans durant la nuit et c'est ledit Poisson qui passe pour l'avoir sauvée. On dit aussi que les deux Poissons sont nés de lui. À cause de Derkéto, qui était la fille d'Aphrodite, on leur rendit à tous les trois les honneurs et on les plaça parmi les astres" (cf. E. Maass, *op. cit.*, *Excerpta e Catasterismis Marciana*, 38, p. 579). On trouvera une autre version du mythe des Poissons chez Hygin, *Fab.*, CXCVII.

***

(288) Le Sanctuaire

Le Sanctuaire[1] est placé parmi les astres parce que c'est là que les dieux s'engagèrent par des serments réciproques, lorsque Jupiter, [avec l'aide des Cyclopes, entreprit de faire la guerre à Saturne][2], et que ledit Jupiter, pour ne pas être découvert, reçut un voile brillant[3].

1. Le *Sacrarium*, constellation mieux connue sous le nom d'*Ara*, l'Autel, est invisible du rivage nord de la Méditerranée et n'est bien observable qu'en Égypte.
2. Le passage entre crochets a été omis par Kulcsár mais se trouve chez E. Maass.
3. J'ai traduit le texte comme il était présenté. Mais il ne me paraît pas bon. En effet, outre la contradiction qu'il y a entre le voile brillant – *igneum uelamen* – et le désir de ne pas être découvert, le récit ne correspond pas du tout à la légende rapportée par Ératosthène où ce sont les Cyclopes qui ont recouvert le feu sur l'autel "pour qu'on ne se rendît pas compte de la puissance de la foudre". Pour arriver à un texte correspondant, il faudrait, je crois, lire *ignis uelamen accepit* : le feu (de l'autel) fut recouvert d'un voile.

***

(289) Le Centaure

Le Centaure, dit-on, fut Chiron – on l'appelle aussi Esculape[1] ; dans son gîte[2], il éleva Achille ; aussi se trouve-t-il parmi les astres. Pour d'autres, c'est une flèche qui, tombant du carquois d'Hercule, le frappa mortellement, et c'est pour cela qu'il fut élevé dans le ciel par Jupiter. D'une main, il tient la Bête[3] et dans l'autre il a le thyrse[4] et une outre de vin avec lequel il fait des libations aux dieux dans le Sanctuaire (sur l'autel)[5].

1. Cette dernière remarque n'apparaît pas chez E. Maass ; c'est manifestement une faute de copiste. En effet, Esculape, en grec Asclépios, ne peut être la même personne que Chiron puisqu'il fut son élève : Apollon avait confié son fils Esculape à Chiron pour que celui-ci lui apprenne l'art de la médecine.
   La constellation du Centaure est liée à celle du Sanctuaire-Autel, comme l'écrit Cicéron : "Le Centaure s'avance recouvert d'une nuée bleuâtre et, ainsi obscurci, il revêt l'Autel d'une ombre légère..." (Cic., *op. cit.*, v. 202-205).
2. Ce gîte – en réalité une grotte – se trouvait sur le mont Pélion, en Thessalie.

3. "Allongeant sa main droite, (le Centaure) serre un gros quadrupède auquel personne, en Grèce, n'a donné de nom précis." Cic., *eod. loc.*
Le texte présente donc le mot *Bestia*, transcription latine du grec Θηρίον, qui n'est autre que la modeste constellation moderne du Loup, partiellement observable sous nos latitudes.
4. Le thyrse était un bâton entouré de lierre et de pampres, attribut de Bacchus et des Bacchantes. C'est tout l'appareil du sacrifice qui est préparé : il s'agit d'immoler cette bête sur l'Autel (cf. Cic., *op. cit.*, p. 212, n. 7).
5. Pour l'identité entre le *Sacrarium* et l'*Ara*, voir fable précédente.

***

(290) L'Hydre

L'Hydre[1], dit-on, qui était au service d'Apollon, fut envoyée chercher de l'eau. Mais après s'être longtemps attardée pour ne rien rapporter, elle fut remplie d'épouvante et empêchée de boire de l'eau par le même Apollon[2].

1. L'Hydre est la plus longue et la plus vaste des constellations ; elle déborde sur les deux hémisphères célestes.
2. Il y a confusion entre les acteurs de ce drame. L'Hydre y participe bien mais le héros principal et malheureux en est le corbeau et non l'Hydre. C'est lui qui avait été envoyé chercher de l'eau par Apollon et qui avait attendu pour revenir que mûrissent des figues aperçues près de la source. Il rejeta la responsabilité de ce retard sur l'Hydre de la source qui buvait, jour après jour, le contenu de la source. Mais Apollon ne fut pas dupe et imposa au corbeau le châtiment suivant : ne pouvoir apaiser sa soif durant les chaleurs de l'été. L'Hydre n'a donc qu'un rôle mineur dans cette histoire.

***

(291) Les sept Planètes

Il y a sept[1] astres qui ne sont pas fixes : en grec, on les appelle les Planètes, en latin, les Errants[2]. La planète la plus haute est Saturne, en grec ὁ Φαίνων, "la planète brillante"[3], qui accomplit sa révolution en trente années[4], le point le plus élevé de son apside étant dans le Scorpion. Ensuite, Jupiter, en grec Φαέθων (Phaéthon), accomplit sa révolution en vingt-deux années[5], le point le plus élevé

de son apside étant dans la Vierge. Puis Mars, en grec ὁ Πυρόεις (puroeis), "l'Ardent", accomplit sa révolution en cinq années[6], le point le plus élevé de son apside étant dans la constellation du Lion. Au dessous du Soleil[7], Vénus, à qui les Grecs donnent le nom de φωσφόρος (phosphoros), "qui apporte la lumière", accomplit sa révolution en 348 jours[8] et ne s'éloigne jamais du soleil de plus de 46 degrés. L'astre le plus proche est Mercure qui accomplit une révolution plus courte de neuf jours, tantôt avant, tantôt après le Soleil[9], sans jamais s'en éloigner de plus de 22 degrés[10], le point le plus élevé de son apside étant dans le Capricorne[11].

1. Le chiffre sept est omis par Kulcsár mais se lit chez E. Maass ; il doit s'entendre par rapport à la cosmographie des Anciens qui ne connaissaient que les planètes visibles à l'œil nu : Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure, la sixième, Uranus, n'ayant été découverte, fortuitement, au télescope, par W. Haschel qu'en 1781. À ces cinq planètes, les Anciens ajoutaient le Soleil, intercalé entre Mars, la dernière des planètes supérieures, et Vénus, la première des planètes inférieures, puis, après Mercure, la lune, "la plus voisine du centre du monde", écrit Pline (II, VI, 9).
2. Les mots *planetae* et *errantia* sont synonymes : les planètes (πλάνητες, du verbe πλανάομαι : errer) sont des "astres errants", en latin *errantia*.
3. Sur les appellations tirées de l'aspect physique des planètes, on pourra consulter l'ouvrage de J. Beaujeu, Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* liv. II, texte traduit et commenté, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 135, n. 2.
4. Cf. Aristote, *Mét.*, 11, 8, 11. La durée exacte de sa révolution est de 29 années et 167 jours.
5. Le qualificatif de Φαέθων appliqué à Zeus-Jupiter, avec un sens voisin de φαίνων, brillant, se trouve chez Aristote, *Mund.*, 392 a 24, et chez Cicéron, *Nat.*, II, 20, 52.
   Quant à la durée de sa révolution, 22 ans chez Kulcsár, elle doit être considérée comme une faute de lecture – ou de copiste qui a redoublé le chiffre X, dix. En effet, on rencontre XII chez E. Maass, chiffre exact, la révolution de Jupiter étant précisément de 11 ans 315 jours.
6. Encore une faute dans l'édition de Kulcsár : il s'agit, en réalité, non de cinq mais de deux, lecture d'E. Maass – précisément 1 an 322 jours. Mais cette faute est explicable : si les deux hastes du chiffre II ne sont pas parallèles et se rapprochent par le bas, un copiste pressé ou inattentif peut tout à fait lire V, cinq.
7. Dans le classement des planètes, il y a celles dont la révolution est supérieure à un an et qui sont situées au-dessus du Soleil ; de nos jours, elles sont appelées supérieures parce que leur orbite est supérieure à celle de la Terre. Les autres, celles qui accomplissent leur révolution en moins d'une année, et qui sont situées au-dessous du Soleil, sont dites inférieures.
8. Sur la durée des révolutions et la confusion entre révolution apparente et révolution réelle autour du Soleil, on pourra consulter J. Beaujeu, *op. cit.*, *loc. cit.*, n. 3.

9. Le Mythographe résume ici un passage de Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, II, VI, 39. Mais il est moins précis ; en effet Pline écrit : "*modo ante solis exortum, modo post occasum* : tantôt avant le lever du soleil, tantôt après son coucher.
10. Le texte de Kulcsár présente XXXII *partibus* alors qu'E. Maass, suivant en cela Pline, *loc. cit.*, écrit XXII. Mais ce dernier chiffre est lui aussi sujet à caution. En effet, si Pline écrit bien, à propos de Mercure, XXII *partibus* (VI, 8), quelques pages plus loin (XIV, 17) on lit XX *partibus*, chiffre repris dans le même paragraphe.
11. Cf. Pline, *op. cit.*, XIII, 16.

***

(292)

Atlas eut sept filles qui sont appelées les Pléiades. Parce que l'une d'elles se nommait Pleiade (*Plias*) et en raison de leur nombre, en effet elles étaient nombreuses[1], elles furent appelées les Pléiades. Jupiter coucha avec l'une d'entre elles, à savoir Électre, engendrant Dardanos et Teucer[2]. Dardanos engendra Érichthonios, Érichthonios engendra Ilos, Assaracos et Ganymède, Ilos Laomédon, Laomédon Priam, Priam Hector et bien d'autres ; Assaracos engendra Capys, Capys Anchise, Anchise Énée, Énée Iule, autrement dit Ascagne ; Ascagne fonda Albe d'où descendent les Romains[3].

1. Les Pléiades ont déjà été entrevues *supra, fab.* (274). La traduction essaie de rendre la répétition *pluralitate*, le grand nombre, *plures* : plusieurs.
2. Si la tradition s'accorde à voir en Dardanos le fils de Jupiter et d'Électre, il n'en est pas de même pour Teucer. Deux héros portent ce nom : le premier est le fils du dieu-fleuve Scamandre et d'une nymphe de l'Ida, le second de Télamon et d'Hésioné. De l'amour de Jupiter et d'Électre naquirent deux frères, Dardanos et Iason, et peut-être une sœur, Harmonie, qui vivaient à Samothrace. C'est à la suite d'un déluge et après la mort de son frère que Dardanos quitta l'île pour aborder en Troade où régnait Teucer. Celui-ci le reçut avec hospitalité, lui donna une partie de son royaume ainsi que sa fille, Batiéia. Teucer n'est donc que le beau-père de Dardanos.
3. Si l'on se reporte à la généalogie traditionnelle, il faut apporter quelques rectifications. La filiation Atlas-Électre-Dardanos- Érichthonios est celle qui est habituellement reconnue. Mais Érichthonios, s'il eut un frère, Ilos I, qui resta sans descendance, eut aussi un fils, Tros, non cité ici, qui fut le père de Ilos II, d'Assaracos et de Ganymède. La suite de la généalogie présentée ici est conforme à la tradition.

***

(293) Légende de Phinée

Phinée, roi d'Arcadie[1], donna une belle-mère à ses enfants et, poussé par celle-ci, il leur creva les yeux. Pleins de colère devant ce geste, les dieux le privèrent de la vue et lui envoyèrent les Harpyes qui lui arrachaient des mains toute nourriture[2]. Il offrit l'hospitalité à Jason, et à ses compagnons, quand celui-ci était en quête de la Toison d'Or, et il lui donna un guide. Pour l'en remercier, les Argonautes envoyèrent Zétès et Calaïs, les fils de Borée et d'Orithye, jeunes gens pourvus d'ailes, afin de les chasser. Celles-ci, devant les jeunes gens en armes, s'enfuirent d'Arcadie ; ils parvinrent aux Îles Plotées[3] et, alors que leur intention était d'aller au-delà, ils furent engagés par Iris à cesser de poursuivre les "Chiennes de Jupiter" ; ils firent demi-tour. Ce demi-tour, c'est-à-dire ce retour en arrière[4], est à l'origine du nom donné aux îles ; mais Apollonius développe cela abondamment[5].

1. Le Mythographe suit Servius à la lettre (*Én.*, III, 209), qui écrit effectivement *rex... Arcadiae*. C'est Daniel qui intercale dans le texte : *Phineus... Thracum rex, uel ut quidam uolunt Arcadiae...* La tradition est unanime sur l'appartenance de Phinée à la Thrace, hormis les deux Mythographes (M. I, *fab.* 27) et, bien sûr, Servius. Cf. Apollodore, *Bibl.* I, 9, 21 ou Hygin, *Fab.*, XIX. L'erreur de Servius doit s'expliquer par une confusion avec un autre Phinée, fils de Lycaon, qui fut effectivement roi d'Arcadie.
2. Les Harpyes ont été déjà rencontrées, *fab.* 21 et 165.
3. La rédaction est maladroite qui suppose un changement de sujet que rien n'annonce. Le sujet de *fugierunt* est, sans conteste, les Harpyes. Celui de *peruenerunt*, soit les Harpyes, soit les fils de Borée et celui de *uellent* nécessairement ces derniers. Cette maladresse est imputable au Mythographe résumant Servius (*loc. cit.*), qui, lui, était fort clair.
   Sur les îles Plotées, cf. *supra*, *fab.* 165, n. 2.
4. C'est le terme grec, équivalent de *conuersio*, écrit en caractères latins (strophé) (cf. *supra.*, n. 3).
5. Apoll. Rhod., II, 178 *sq.*

***

Bibliographie

I. Les Mythographes du Vatican

A. Éditions

MAI (A.), *Classici auctores e Vaticanis codicibus editi*, vol. 3, Rome 1831.

BODE (G.H.), *Scriptores rerum mythicarum Latini tres Romae nuper reperti*, vol. 2, Cellis 1834 (réimpr. Hildescheim 1968).

KULCSÁR (P.), *Mythographi Vaticani I et II*, Turnhout, Brepols, 1987.

ZORZETTI (N.), *Études sur le texte et les sources des Mythographes du Vatican I et II* 1/ *Mythographe I*, Trieste 1988.

B. Traductions

BERLIOZ (J.), *Mythographe du Vatican (Premier)*. Texte établi par Nevio Zorzetti et traduit par Jacques Berlioz, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

DAIN (Ph.), *Mythographe du Vatican I, traduction et commentaires*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Paris, les Belles Lettres, 1995.

II. Auteurs cités :

AMPHIS, *Poetae Comici Graeci* II, Berlin-New York 1991, p. 213-235.

ANACRÉON, éd. Gentili (B.), 1958, avec trad. ital. West, M.-L. (Teubner) Leipzig 1984.

ANAXIMÈNE, éd. Fuhrmann (M.) (Teubner), 1966. Jacoby (F.), *FGrH*, 72.

APOLLONIOS DE RHODES : *Les Argonautiques*, éd. Vian (F.), Delage (F.), Paris, Les Belles Lettres, 1974-1981.

APOLLODORE (*La Bibliothèque*), texte établi, traduit, annoté et commenté par Carrière (J.-Cl.) et Massonie (B.), Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1991.

ARATOS, *Phénomènes*, Tomes I et II, éd. Martin (J.), Paris, Les Belles Lettres, 1998.

ASCLÉPIADE DE MYRLEIA, éd. Jacoby (F.), *FGrHist*, 697, Berlin 1926 sq.

AUSONE, (Appendice à Ausone), éd. White (H.G.), Loeb, T.II, Harvard University Press 1961.

CATON, *Les Origines*, éd. Chassignet (M.) Paris, Les Belles Lettres, 1986.

CICERON, *Aratea, frag. poétiques*, éd. Soubiran (J.), Paris, Les Belles Lettres, 1972.

CRATINOS, éd. Kassel (R.), Austin (C.), *Poetae Comici Graeci* IV, 1983.

DICTYS DE CRÈTE, *Ephemeris*, éd. Eisenhut (W.), Leipzig 1958.

DIODORE DE SICILE, *Mythologie des Grecs, Bibl. Hist.*, L. IV, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

ENNIUS, *Recueil de textes latins archaïques*, éd. Ernout (A.), Paris, Klincksieck, 1957.

ÉRATOSTHÈNE, *Les Catastérismes*, traduction et commentaires par Charvet (P.) et Zucher (A.), Paris, Nil éditions, 1998.

EUPHORION, par Groningen (B.A. v.), Amsterdam 1977.

EXCIDIUM TROIAE, éd. Atwood (E.B.), Whitaker (V.K.), Cambridge Mass. 1944.

FULGENCE, *Mythologiarum Libri tres*, éd. Helm (R.), Leipzig, Teubner, 1898 ; complément de Préaux (J.) 1970.

HÉSIODE, *Théogonie, Les Travaux et les jours*, éd. Mazon (P.), Paris, Les Belles Lettres, 12ème tirage, 1986.

HOMÈRE, *L'Iliade*, éd. Mazon (P.) et ses collaborateurs, Paris, Les Belles Lettres, 1937.
L'Odyssée, éd. Bérard (V.), Les Belles Lettres ; réédition 1953 *sq.*

HORACE, éd. Villeneuve (F.), Paris, Les Belles Lettres
Épîtres, 1934, 8ème tirage, 1989.
Odes et Épodes, 1929, 13ème tirage revu et corrigé par Hellegouarc'h (J.), 1991.
Satires, 1932, 11ème tirage, 1989.

HYGIN, *L'astronomie*, éd. Le Boeuffle (A.), Paris, Les Belles Lettres, 1983.
Fabulae, éd. Rose (H.I.), Leyde 1933, rééd. 1967.
Fables, éd. Boriaud (J.Y.), Paris, Les Belles Lettres, 1997.

ISIDORE DE SÉVILLE, *Les Étymologies*, éd. Lindsay (W.M.), T. I, Oxford University Press, 1911.
Les Étymologies, Collection A.L.M.A., Paris, Les Belles Lettres, 1981-1986.

ISOCRATE, éd. Mathieu (G.), Brémond (E.), Paris, Les Belles Lettres, 1929 *sq.*

ISTER, éd. Jacoby (F.) *FGrH*, 1.

JUSTIN, *Epitoma Historiarum Philippicarum Pompei Trogi*, éd. Seel (O.), Leipzig, Teubner, 1972.

JUVÉNAL, *Satires*, éd. Labriolle (P. de), Villeneuve (F.), Paris, Les Belles Lettres, 12ème tirage revu et corrigé par Gérald (J.), 1983.

LACTANCE (*qui dicitur* PLACIDUS), Commentaires sur la Thébaïde et l'Achilléide de Stace, éd. Jahnke (R.), Leipzig, Teubner, 1898.

LUCAIN, *La Pharsale*, éd. Bourgery (A.) et Pouchout (M.), Paris, Les Belles Lettres, 5ème tirage, 1974-1973.

LUCRÈCE, *De la Nature*, éd. Ernout (A.), Paris, Les Belles Lettres, 6ème tirage revu et corrigé par Rambaux (Cl.), 1990.

MACROBE, *Saturnales, Commentaires sur le Songe de Scipion*, éd. Willis (I.) Leipzig, Teubner, 1970.

OROSE, *Contre les Païens*, éd. Arnaud-Lindet (M.P.), Paris, Les Belles Lettres, 1990-1991.

OVIDE, *Les Fastes*, T. I, éd. Schilling (R.), 1992 ; T. II, éd. Schilling (R.), Paris, Les Belles Lettres, 1993.
Les Héroïdes, éd. Bornecque (H.), Prévost (M.), Paris, Les Belles Lettres, 4ème tirage revu et corrigé par Porte (D.), 1989.
Les Métamorphoses, éd. Lafaye (G.), Paris, Les Belles Lettres, T. I, 7ème tirage, 1985 ; T. II, 6ème tirage revu et corrigé par Le Bonniec (H.), 1989 ; T. III, 7ème tirage revu et corrigé par Le Bonniec (H.), 1991.

PHÉRÉCYDE D'ATHÈNES, éd. Jacoby (F.), *FGrH*, 3.

PLATON, *Phédon*, éd. Vicaire (P.), Paris, Les Belles Lettres, 1983.
Timée, éd. Rivaud (A.), Paris, Les Belles Lettres, 1985.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1950-1985.

PRUDENCE, *Contre Symmaque*, éd. Lavarenne (M.), Tome III, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

SALLUSTE, *Histoires*, éd. Ernout (A.), 13ème tirage revu et corrigé par Hellegouarc'h (J.), Paris, Les Belles Lettres, 1989.

SOLIN, *Recueil de faits remarquables*, éd. Mommsen (Th.), 1895.

STACE, *Thébaïde*, éd. Lesueur (R.), Paris, Les Belles Lettres, 1990-1994.

TÉRENCE, *Eunuque*, éd. Marouzeau (J.), Tome I, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

THÉOCRITE, éd. Legrand (Ph. E.), *Les Bucoliques grecs*, Tome I, Paris, Les Belles Lettres, 7ème tirage, 1972.

THÉODULE, *in* Green (R.P.H.), *Sept versions de la Pastorale Carolingienne*, Reading, 1980.

TITE-LIVE, *Histoire Romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1940-1993.

VALÈRE MAXIME, *Faits et paroles mémorables*, éd. Kempf (C.), Teubner, 1888. Trad. franç. : Constant (P.), 1936.

VARRON, *Antiquités*, éd. Cardanus (B.), Wiesbaden, 1976.

VIRGILE, *Bucoliques*, éd. Saint-Denis (E. de), Paris, Les Belles Lettres, 5ème tirage, 1987.

Énéide, éd. Perret (J.), Paris, Les Belles Lettres, 1981-1989.

Géorgiques, éd. Saint-Denis (E. de), Paris, Les Belles Lettres, 7ème tirage, 1982.

VITRUVE, *De l'Architecture*, L. IX, éd. Soubiran (J.), Paris, Les Belles Lettres, 1969.

III. Commentaires :

1. *Aratos* :

Commentariorum in Aratum Reliquiae, éd. Maass (E.), 1898 (réimpr. Berlin 1958).

2. *Boèce* :

Gloses mythologiques incluses dans les manuscrits de Remi d'Auxerre, par Bolton (D.K.), append. II de l'art. "*The study of the consolation of philosophy in anglo-saxon England*", in Act. Hist. Doctr. Litter. du Moyen Âge, 44 (1977), 33.

3. *Horace* :

Commentaires d'Arcon et de Porphyrion sur Horace, éd. Havthal (F.), Berlin 1864-1866 (réimpr. Amsterdam 1966).

Pseudacronis scholia in Horatium vestiora, éd. Keller (O.), Leipzig, 1904.

4. *Lucain* :

Scholies de la Pharsale de Lucain, éd. Weber (C. Fr.), Leipzig, 1831.

Commentaires de Berne sur Lucain, notes sur Lucain, éd. Usener (H.), Leipzig, 1869.

5. *Martianus Capella* :

Commentaires de Remi d'Auxerre sur Martianus Capella, éd. Lutz (C.E.), Leyde, 1962-1965.

6. *Ovide* :

Remarques sur les fables d'Ovide attribuées à Lactance Placide, éd. Magnus (H.), Berlin, 1914.

7. *Perse* :

Scholies de Perse, éd. Bücheler (O. Iahn-Fr.), Berlin, 1893.

8. *Prudence* :

Deux études sur les scholies de Prudence, par Burnam (J.M.), Cincinnati Univ. St. 1905 et Paris, 1910.

9. *Stace* :

Sweeney (R.D.), *Prolégomènes à une édition des Scholies de Stace*, Leyde, 1969.

10. *Théodule* :

Commentaires de Bernard sur Théodule : édition princeps, diss. Univ. of North Carolina, 1962.

Huygens (R.B.C.), Bernard d'Utrecht, *Commentaires sur Théodule*, Spoleto, 1977.

11. *Virgile* :

Philargyrius : *Explications sur les Bucoliques de Virgile.*

Probus : *Commentaires sur Virgile.* Ces deux œuvres sont éditées avec *les commentaires de Servius sur les poèmes de Virgile*, par Thilo (G.) et Hagen (H.), Leipzig 1881-1902, réimpr. Hildesheim 1961.

Scholies de Berne sur les Bucoliques et les Géorgiques, éd. Hagen (H.), Leipzig 1867, rééd. Hildesheim 1967.

Servius, *Commentaires sur l'Énéide*, I-V, éd. Rand (E.K.), Harvard, 1946-1965.

IV. Études particulières :

Aucune étude spécifique ou exhaustive n'a été, jusqu'à ce jour, publiée sur les *Mythographi Vaticani*. Inversement, chaque *fabula*, ou presque, posant un problème distinct, c'est pratiquement toute la mythologie gréco-latine qui est abordée avec ces textes. Il ne pouvait alors être question de recenser toutes les études faites à ce sujet.

Je me contenterai donc de mentionner les études particulières concernant directement le texte du Mythographe, renvoyant, pour plus d'explications, aux notes dont j'ai accompagné presque chaque fable, où j'ai essayé de collationner les recherches les plus récentes ; pour une vision plus large du problème des *Mythographi Vaticani* remis dans le contexte général de la mythographie latine, on pourra se reporter à la bibliographie exhaustive – si tant est qu'elle puisse l'être dans un tel domaine – présentée par N. Zorzetti dans son édition du *Fabularius A*, Trieste 1988.

ALVERNY (M.T. d'), *Comment les théologiens et les philosophes voient la femme*, Cahiers de civilisation médiévale, X^{ème}-XII^{ème} siècles 20, (1977), p. 105-129.

ATWOOD (E.B.), *Notes sur la chute de Troie*, in *Speculum* 2 (1936), p. 274.

BARABINO (G.), *Per una nuova edizione del Mitographo Vaticano II*, Pubblicazioni dell' Istituto di Filologia Classica e Medioevale 3, Genova, 1970, p. 59-72.

BERLIOZ (J.) – POLO DE BEAULIEU (M.A.), Les *exempla* médiévaux, Carcassonne, 1992.

BRUGGISSER (Ph.), *Romulus Seruianus*, Bonn, Dr. Rudolf Habelt GMBH, 1987.

BÜHLER (W.), *Les Scholies parisiennes d'Horace : une nouvelle source des Mythographes du Vatican I et II*, in *Philologus* 105 (1961), p. 123-135.

DEFORGE (M.), *Le Commencement est un dieu*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

ELLIOT (K.O.) – ELDER (J.P.), *Edition critique des Mythographes Vaticans*, Trans. Proc. Amer. Philol. Ass. 78 (1947), p. 189-207.

ENFANT AU MOYEN ÂGE (L'), Senefiance n. 9, 1980. CUERM, Aix-en-Provence, diffusion Champion.

HOROWITZ (J.) – MENACHE (S.), *L'humour en chaire*, Genève, éd. Labor et Fides, 1994.

INSTRUMENTA LEXICOLOGICA LATINA, MYTHOGRAPHI VATICANI I et II.
1/ *Enumeratio formarum*
2/ *Concordantia formarum*
par l'Université Catholique de Louvain, Turnhout, Brepols, 1987.

KESELING (F.), *de Mythographi Vaticani secundi fontibus*, Halle 1908.

KRILL (R.M.), *Les Mythographes du Vatican : leur place dans la Mythographie antique*, Manuscripta 23 (1979), p. 173-177.

LA PENNA (A.), *Coniectanea et Marginalia I 7 : in Mythographos Vaticanos*, *Philologus* 106 (1962), p. 274.

LE GOFF (J.), *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque des Histoires", 1981 (rééd. coll. "Folio" n° 31, 1991).

MARROU (H.-I.), *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1957, p. 409.

Mc GREGOR (J.H.), *Ovide à l'école : du neuvième au quinzième siècle*, *Classica folia. Studies in the Christian perpetuation of the Classics* 32 (1976), 29.

PAUL (J.), *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris, A. Colin, 1998.

RICHÉ (P.), *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris, 1959.

VERMANDER (J.M.), *Polémique des apologistes latins contre les dieux du paganisme*, *Recherches Augustiniennes*, 1982.

WHITBREAD (L.G.), *Fulgentius the Mythographer*, Ohio State Univ. Press, 1971.

V. Manuels, dictionnaires et encyclopédies :

BONNEFOY (Y.) (sous la direction de), *Dictionnaire des Mythologies*, Paris, Flammarion, 1981.

CHANTRAINE (P.), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968.

CHEVALLIER (J.) – GHEERBRANT (A.), *Dictionnaire des Symboles*, Paris, R. Laffont, 1987.

CHUVIN (P.), *La Mythologie grecque*, Paris, Fayard, 1992.

DAREMBERG-SAGLIO-POTTIER, *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*, Paris, 1875-1919.

DETIENNE (M.), *L'invention de la Mythologie*, Paris, Gallimard, 1987.

DUMÉZIL (G.), *La religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 2ème éd. revue et corrigée, 1974.

EISSEN (A.), *Les mythes grecs*, Paris, Belin, 1993.

ERNOUT (A.), MEILLET (A.), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1985.

GRANT (M.), *Myths of the Greeks and Romans*, New York, 1962.

GRAVES (R.), *The Greek Myths*, Baltimore, 1955.

GRIMAL (P.), *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, P.U.F., 3ème éd., 1963.

GRUPPE (O.), *Griechische Mythologie und Religiongeschichte*, Munich, 1906 (réimpr. New York 1975).

HUNGER (H.), *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Vienne, 1953, 5ème éd. 1959.

MALTBY (R.), *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, Fr. Cairns, 1991.

MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters* (Munich, 1923), 2, p. 656-660.

MARTIN (R.) *et alii*, *Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine*, Paris, Nathan, 1992.

PAULY-WISSOWA, *Realencyclopädie der classischen Altertumwissenschaft*, Stuttgart, 1893 sq.

PERIN (I.), *Onomasticon in Forcellini, Lexicon totius Latinitatis*, Padoue, 1940.

PINSEN (J.), *Greek Mythology*, Londres, 1969.

PRELLER (L.), ROBERT (C.), *Griechische Mythologie*, Berlin, 1887-1926.

ROSCHER (W.H.), *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, Munich-Leipzig, 1884-1937 ; Hildesheim, 1965.

ROSE (H.J.), *A handbook of Greek mythology, including its extension to Rome*, Oxford, 1933.

SAÏD (Suzanne), *Approches de la mythologie grecque*, coll. "128", Paris, Nathan, 1994.

INDEX DES NOMS
de dieux, de personnes, de peuples, de lieux et d'astres

— A —

Abas II. 86 ; 154
Aborigènes (peup.) II. 176
Abydos (cité) II. 230, 262
Acaste II. 72
Acca La(u)rentia II. 131
Aceste II. 220 ; v. aussi Égeste
Acétès II. 105
Achéloos (fl.) II. 123 ; 190 ; 191
Achéménides (peup.) II. 29 ; 113
Achéron (fl.) II. 14, 69
Achille II. 80 ; 248 ; 249 : 253. Suppl. *M. E.* 289
Aci(da)lienne (font.) II. 47 ; 201
Acis II. 201
Acrisios II. 133 ; 134
Actéon (cheval) II. 31
Actéon II. 103 ; 153
Admète II. 55 ; 151 ; 177
Adon(is) II. 29 ; 45 ; 49 ; 151 ; 153
Adraste II. 99 ; 142 ; Suppl. *V* 230.
Aello II. 21
Aeson II. 158 ; 159 ; 160 ; 161
Aeétès II. 157 ; 158 ; 159
Aethra (femme d'Égée) II. 151
Aetna II. 57
Afrique II. 93 ; 240
Agamemnon II. 170 ; 245 ; 248
Agavé II. 99 ; 105.
Agénor II. 92 ; 93 ; 96 ; 97 ; 98 ; 99 ; 125 ; 167
Aglauros II. 48 ; 51
Ajax II. 227
Aigle (const.) Suppl. *M. E.* 280
Albe (cité) II. 19 ; 61 ; 131 ; Suppl. *M.* 292
Albula (fl.) II. 235
Alceste II. 177
Alciméné II. 154
Alcide II. 173 ; 187
Alcinoos II. 271
Alcyoné II. 202
Alcmène II. 171
Alcméon (fils d'Amphiaraos) II. 99.
Alcméon de Crotone II. 1
Alcon II. 218
Alecto II. 14
Allia (Alia) (fl.) II. 239
Aloée II. 73 ; 173
Alphée (fl.) II. 200
Althée II. 167
Amalthée (chèvre) II. 26
Amaracus II. 209
Ambracie (cité). II. 231
Amour II. 60
Amphiaraos II. 99
Amphion II. 89 ; 92 ; 98
Amphitrite II. 11
Amphitryon II. 171, 172, 173
Amphryse (fl.) II. 151
Amycus II. 163
Amymoné II. 228 ; 229
Anchise II. 222 ; Suppl. *M.* 292
Ancus Martius II. 237
Androgée II. 144 ; 145
Andromaque II. 252
Andromède II. Suppl. *M. E.* 266 ; 267 ; 268 ; 285
Andromède (const.) II. Suppl. *M. E.* 268 ; 272
Anio (fl.) II. 131
Antagoros II. 89
Anthédon II. 195 ; 196
Antée II. 189
Antia II. 154
Antigone (fille d'Oedipe) II. Suppl. *V.* 230
Antigone (fille de Laomédon) II. 87
Antiope II. 92
Antoine II. 231 ; 240
Antonius, L. II. 240
Apicius II. 269
Apollon II. 2 ; 27 ; 28 ; 29 ; 30 ; 32 ; 33 ; 34 ; 35 ; 54 ; 55 ; 56 ; 89 ; 98 ; 99 ; 103 ; 107 ; 108 ; 109 ; 110 ; 126 ; 135 ; 138 ; 139 ; 140 ; 148 ; 151 ; 157 ; 177 ; 202 ; 204 ; 207 ; 208 ; 220 ; 223 ; 245 ; 266 ; 268 ; Suppl. *M. E.* 255 ; 279 ; 290
Apollon d'Actium II. 231

Apollon de Delphes II. 176 ; 237 ; 252
Apollon de Malée II. 215
Apollon de Thymbré II. 248 ; 251
Apollonius II. Suppl. *M.* 293
Apulie (région) II. 250
Arachné II. 88
Arcadie (région) II. 53 ; 55 ; 76 ; 165 ; 176 ; 183 ; 185 ; 188 ; Suppl. *M.* 293
Arcas v. Arctos
Archémoros (fils de Lycurgue) II. 164
Archémoros (fils de Niobé) II. 89
Archiloque de Paros II. 264
Arctophylax, "Le Gardien de l'Ourse", étoile II. 76 ; 79
Arctos (*recte* Arcas) II. 76
Arcture (étoile) II. 76 ; Suppl. *M. E.* 251 ; 252 ; 257
Ardée (cité) II. 133 ; 235 ; 238 ; 239
Arestor II. 7 ; 111
Aréthuse II. 200
Argia II. 99 ; Suppl. *V.* 230
Argo (navire) II. 125 ; 158 ; 159
Argonaute II. 155 ; 158 ; 163 ; 164 ; 165 ; 277 ; Suppl. *M.* 293.
Argos (cité) II. 7 ; 10 ; 84 ; 86 ; 111 ; 125 ; 133 ; 143 ; 178 ; 250
Argus II. 53 ; 111
Argyrripa (cité) II. 250
Ariane II. 144 ; 147 ; Suppl. *M. E.* 254
Aricie (bois) II. 245
Aricie (cité) II. 151 ; 245
Arion (cheval) II. 142
Arion de Lesbos II. 199
Arisba (cité) II. 224
Aristée II. 56 ; 103 ; 104
Arpi (cité) II. 250
Arsacide II. 61
Artémise II. Suppl. *B. A.* 1
Ascagne (fils d'Énée) II. 19 ; 61 ; Suppl. *M.* 292
Ascalaphos II. 122
Asie (région) II. 265
Asopus (fl.) II. 127 ; 246 ; 247
Assaracos II. 219 ; 222 ; Suppl. *M.* 292
Assyriens (peup.) II. 83
Astéria II. 27
Astraeos II. 65
Astyanax II. 253
Astycratia II. 89
Atalante (fille de Iasos) II. 167
Atalante (fille de Schoenée) II. 59
Athamas II. 99 ; 100 ; 157 ; 159
Athéna II. 50
Athènes (cité) II. 2 ; 50 ; 142 ; 145 ; 146 ; 147 ; 193 ; 258 ; 261 ; 263 ; Suppl. *B. A.* 1 ; *M. E.* 262
Athéniens (peup.) II. 1 ; 16 ; 48 ; 79 ; 95 ; 118 ; 145 ; 146 ; 147 ; 216 ; 235 ; 263 ; 266 ; Suppl. *B. A.* 5
Atilius v. Regulus
Atlas II. 52 ; 53 ; 67 ; 137 ; 186 ; 194 ; 219 ; Supp. *M.* 292
Atrée II. 170
Atropos II. 22
Attique (région) II. 15 ; 143 ; Suppl. *M. E.* 276
Attis (enfant) II. 151
Auguste Octavien II. 231 ; 240 ; 242 ; 244
Aurore II. 65 ; 221 ; 260
Autonoé II. 99 ; 103

— B —

Bacchantes II. 99
Bacchus II. 79
Baïes (cité) II. 175 ; 233 ; 242 ; Suppl. *V.* 228
Baïes (golfe) II. 184 ; Suppl. *V.* 228
Baios II. 233
Baléares (îles) II. 175
Baleine (const.) Suppl. *M. E.* 285
Bambyké (étang) II. supp. *M. E.* 287
Baules (cité) II. 175
Bébryces (peup.) II. 163
Bébrycie (pays) II. 163
Bélier (zod.) Suppl. *M. E.* 270
Bellérophon II. 154 ; Suppl. *M. E.* 269
Bénévent (cité) II. 250
Béotie (région) II. 47 ; 70 ; 98 ; 135 ; 183
Biton II. 84
Bœufs (les sept) ou Septentrion (const.) cf. Ourse II. 76 ; 79
Borée II. 165 ; 208 ; Suppl. *M.* 293
Boutès II. 179
Bouvier (const.) II. 79 ; Suppl. *M. E.* 257
Branchiadon (temple) II. 107

Branchos II. 107
Bren(n)us II. 239
Briarée II. 67
Brindes (cité) II. 148
Briséis II. 248
Britomartis II. 36
Brutus, L. Iunius II. 237 ; 238
Brutus, M. Iunius II. 240
Bupalos II. 265
Busiris II. 180

— C —

Cacus II. 176
Cadmos II. 92 ; 98 ; 99 ; 100 ; 103 ; 105 ; 125
Caeculus II. 211
Caenée II. 130
Calabre (région) II. 16 ; 192 ; 254
Calaïs II. 165 ; Suppl. *M.* 293
Calchas II. 268
Calliope II. 34 ; 56 ; Suppl. *R.* 14 ; *M. E.* 275
Callirhoé II. 226
Callisto II. 76 ; Suppl. *M. E.* 257
Calydon (cité) II. 167
Calydonien (sanglier) II. 167
Calydoniens (peup.) II. 154
Camille, M. Furius II. 239
Campanie (région) II. 62 ; 67 ; 175 ; 184 ; 214 ; 241 ; Suppl. *V.* 228
Cancer (zod.) II. Suppl. *M. E.* 260
Canopus (étoile) II. Suppl. *M. E.* 286
Canope (cité) II. 124
Capharée (mont) II. 229
Capitole (mont) II. 239 ; 244 ; 245
Capri (île) II. 123 ; 214
Capricorne (zod.) Suppl. *M. E.* 278 ; 291
Capys (fils d'Assaracus) II. 222 ; Suppl. *M.* 292
Carie (région) II. 37 ; Suppl. *B. A.* 1
Carmentis II. 176
Carthage (cité) II. 131
Caryes (temple) II. 37
Cassandre II. 223
Cassiopée (femme de Céphée) II. 93 ; Suppl. *M. E.* 267 ; 285
Cassius L., C. II. 240
Castalie (source) II. 135
Castor II. 155 ; 158 ; Suppl. *M. E.* 259
Castor et Pollux II. 142 ; Suppl. *M. E.* 259
Caton l'Ancien (*M. Porcius Cato)* II. 61
Caton d'Utique (*M. Porcius Cato*) II. 240
Caucase (mont) II. 82 ; 83
Célaeno (Harpye) II. 21
Céléos (Éleusius, appelé à tort Céphée) II. 118 ; 119 ; 121
Célius II. 3 ; 40 ; 234
Centaure (const.) II. Suppl. *M. E.* 289
Centaures II. 72 ; 128 ; 129 ; 130 ; 187
Céphale II. 260
Céphée II. Suppl. *M. E.* 266 ; 285
Céphise II. 207
Cerbère (Tricerberus) (chien) II. 3 ; 13 ; 173 ; 177
Cérès Éleusine II. 263
Cérès II. 2 ; 33 ; 79 ; 115 ; 116 ; 117 ; 118 ; 119 ; 120 ; 121 ; 122 ; 124 ; 251 ; Suppl. *M. E.* 258
César C. Iulius II. 131 ; 184 ; 240 ; 244 ; Suppl. *V.* 228
Céto II. 135
Cetus u. Baleine
Ceyx II. 202
Chalcis (cité) I. 233
Champ de Mars II. 242
Champs Élysées II. 24 ; 25
Chaon II. 252
Chaonie (région) II. 252
Charon II. 173
Charybde II. 197
Chéloné II. 85
Chéloris (*rectius* Chloris) II. 89
Chèvre (const.) II. Suppl. *M. E.* 263
Chevreaux (const.) II. Suppl. *M. E.* 264
Chimère II. 1 ; 154
Chios (île) II. 164
Chiron II. 72 ; 80 ; Suppl. *M. E.* 289
Chloris u. Cheloris
Chromis II. 174
Chthonios II. 98
Ciel II. 3 ; 53 ; 226
Cilicie (région) II. 98 ; 154 ; 226
Cilix II. 98
Circé II. 196 ; 255 ; 256 ; 257
Cissée II. 225

Cithéron (mont) II. 92
Cius II. 107
Claudius Marcellus, M. (général) II. 242
Claudius Marcellus, M. (fils d'Octavie) II. 242
Clazomènes (cité) II. 265
Cléobis II. 84
Cléodoxa II. 89
Cléones II. 183
Cléopâtre II. 231 ; 240
Clio II. 34 ; Suppl. *R.* 14
Clotho II. 22
Clyméné II. 75 ; 137
Clytemnestre II. 170 ; 245
Cocher (const.) Suppl. *M. E.* 262 ; 264
Coclès v. Horatius
Cocyte (fl.) II. 69
Codros II. 216
Coeos II. 27
Colchide (île) II. 157
Colchide (région) II. 157 ; 158 ; 159 ; 165 ; 227 ; 245
Colosse II. Suppl. *B. A.* 1
Concorde II. 245
Corinthe (cité) II. 101 ; 124 ; 199
Coronis II. 32 ; 151
Corse (île) II. 194
Corvilius Labeo II. 53
Corybantes II. 26 ; 58
Corythos (père de Iasion) II. 219
Couronne (const.) II. Suppl. *M. E.* 254
Crataeis II. 196
Cratès II. Suppl. *M. E.* 276
Crémère (fl.) II. 241
Créon de Corinthe II. 161
Créon de Thèbes II. 181
Créontiadès II. 181
Crésus II. 217
Crète (île) II. 2 ; 26 ; 36 ; 67 ; 96 ; 97 ; 143 ; 144 ; 219 ; 254 ; Suppl. *B. A.* 1 ; *M. E.* 254
Créthée II. 157
Creüse II. 19
Crinisos (fl.) II. 220
Cruelles (les) II. 21 ; 245
Cronos II. 40
Cumes (cité) II. 109 ; 148 ; 149 ; 233
Cupidon II. 44 ; 46
Cures (cité) II. 237
Curètes II. 26
Curitis II. 6
Cyané II. 115
Cybèle II. 26 ; 58
Cyclopes II. 151 ; 152 ; 212 ; Suppl. *M. E.* 288
Cygne (const.) II. Suppl. *M. E.* 276
Cyllène (mont) II. 53 ; 106
Cymothoé II. 11
Cyparissos II. 204 ; 205
Cyrène II. 56 ; 103
Cyrus II. 217

— D —

Danaé II. 133 ; 135 ; 137 ; Suppl. *M. E.* 273
Danaos II. 125 ; 228
Daphné II. 33
Dardanie (région) II. 219
Dardanos (fils de Jupiter) II. 52 ; 95 ; 219 ; Suppl. *M.* 292
Dardanus (fils d'Énée) II. 19
Decius II. 20
Dédale II. 104 ; 144 ; 147 ; 148 ; 149
Déjanire II. 187 ; 190 ; 191
Délos (île et cité) II. 2 ; 27 ; 30
Delphes (cité) II. 91 ; 151 ; 176
Deltoton (const.) Suppl. *M. E.* 271
Démocrite II. 129
Démophon II. 258
Démosthène II. 1
Deucalion II. 91
Diane II. 2 ; 23 ; 27 ; 35 ; 36 ; 37 ; 48 ; 76 ; 89 ; 103 ; 151 ; 152 ; 167 ; 245 ; Suppl. *M. E.* 251 ; 256 ; 258 ; 269 ; 281
Diane de Crète II. 36
Diane Dictynne II. 245
Diane d'Éphèse II. Suppl. *B. A.* 1
Diane de Scythie (Taurique) II. 245
Dicté (mont) II. 26
Dictynne II. 36
Diomède (fils de Tydée) II. 224 ; 250 ; Suppl. *V.* 229
Diomède (roi de Thrace) II. 174
Dionysos II. Suppl. *M. E.* 254
Dircé (font. de) II. 92
Dircé II. 92
Dis II. 56 ; 116

Discorde II. 248 ; 249
Divini II. 211
Dodone (cité) II. 230 ; Suppl. *V.* 227
Dodone (colombes de) II. Suppl. *V.* 227
Dodone (forêt) II. Suppl. *V.* 227
Doris II. 27
Drépane (cité) II. 234
Dryade II. 56 ; 64
Duana (la Double) II. 35

— E —

Éaque (fils d'Égine) II. 246 ; 247
Éaque (fils d'Europe) II. 96 ; 97
Échion II. 98 ; 105
Écho II. 207
Égée II. 143 ; 147 ; 148 ; 151
Égéon II. 67
Égérie II. 151
Égeste II. 220 ; v. aussi Aceste
Egestus (Egistus, *recte* Egyptos) II. 125
Égine II. 127 ; 246 ; 247
Égisthe II. 170 ; 245
Égypte (Egiptus) (pays) II. 2 ; 15 ; 75 ; 93 ; 111 ; 112 ; 113 ; 155 ; 156 ; 180 ; 244 ; Suppl. *B. A.* 1 ; *M. E.* 271
Égyptiens (peup.) II. 29 ; 61 ; 111 ; 112
Électre (fille d'Atlas l'Italien) II. 52 ; 219 ; Suppl. *M. E.* 274 ; 292
Électre (fille d'Atlas le Grand) II. 52
Électre (fille de Thétis) II. 21
Éleusis (cité) II. 118 ; 263
Élide (pays) II. 169
Élis II. 74
Élysée (séjour) II. 24 ; 122
Encelade II. 67
Endymion II. 38
Énée II. 5 ; 18 ; 61 ; 163 ; 219 ; 222 ; 224 ; Suppl. *V.* 229 ; *M.* 292
Ennius II. 241
Éole (roi d'Elide) II. 74
Éole (fils d'Hippotès) II. 6 ; 65 ; 66 ; 100 ; 157 ; 159 ; Suppl. *M. E.* 269
Épaphos II. 75 ; 92 ; 93
Éphialtès II. 73
Éphyre II. 101
Épire (région) II. 230 ; 231 ; 240 ; 252 ; Suppl. *V.* 227
Equustuticus (cité) II. 250
Erato II. 34 ; Suppl. *R.* 14A
Érechthée II. 165
Érichthonios (fils de Dardanos) II. 219 ; Suppl. *M.* 292
Érichthonios (fils de Vulcain) II. 48 ; 51 ; 151 ; Suppl. *M. E.* 262
Éridan (fl.) II. 75 ; 124 ; Suppl. *M. E.* 286
Érigoné II. 79
Ériphyle II. 99
Érymanthe (mont.) II. 185
Érythée II. 48
Erythrae (île) II. 109 ; 110
Erytreus (cheval) II. 31
Éryx (mont) II. 234
Éryx II. 179
Esculape II. 29 ; 32 ; 79 ; 80 ; 151 ; Suppl. *M. E.* 255 ; 289
Ésope II. 1
Esopus (fl.) u. Asopus
Étéocle II. Suppl. *V.* 230
Éthiopie (pays) II. 50 ; Suppl. *M. E.* 266
Etna (mont) II. 62 ; 67 ; 115
Étolie (pays) II. 167 ; 190
Étrurie (pays) II. 238 ; 240
Étrusque II. 215 ; 243
Étrusques (peup.) II. 219 n. 1 ; 243
Eubée (île) II. 191 ; 233
Eugyalé II. 47
Euménides II. 14
Eunéos (fils de Jason) II. 164
Euphrosyné II. 47
Eupynitos II. 89
Europe II. 96 ; 97 ; 98 ; 143 ; 170 ; 226 ; Suppl. *M. E.* 282
Europe (cont.) II. 17
Euryalé II. 135 ; 136
Eurydice II. 56
Euryloque II. 255
Eurysthée II. 82 ; 143 ; 183 ; 185 ; 186
Eurytion II. 187
Eurytos II. 182 ; 191
Euterpe II. 34 ; Suppl. *R.* 14
Évagoras II. Suppl. *B. A.* 5 n. 1
Évandre II. 175 ; 176
Événos (fl.) II. 191
Évérès II. 106

— F —

Fabius (les trois cents) II. 241
Fabius Maximus, Q. II. 241
Fascelis II. 245
Fata (les Destinées, le Destin) II. 22 ; 56 ; 248 ; 249
Fatua II. 63
Fatuus II. 63
Fauna II. 63
Faunus II. 2 ; 63
Faust(ul)us II. 131
Fenestella Martialis II. 153
Fimbria, C. Flauius II. 224
Fleuve (le) (const.) II. Suppl. *M. E.* 286
Flora (déesse) II. Suppl. *B. A.* 4
Fortune (déesse) II. 190 ; 207 ; Suppl. *M. E.* 258
Fortunées (îles) II. 24
Fucin (lac) II. 159
Furies II. 14 ; 21 ; 245

— G —

Galatée II. 201
Gallus, C. Cornelius II. 70
Ganymède II. 226 ; Suppl. *M. E.* 277 ; 292
Garganus (mont) II. 250
Gargaphie (vallée) II. 103
Gaulois (peup.) II. 239 ; 242
Gaurus (mont) II. 62
Géants II. 5 ; 67 ; 68 ; 76 ; 114
Gémeaux (zod.) II. Suppl. *M. E.* 259
Géon (fl.) II. Suppl. *M. E.* 286
Géryon II. 175 ; 176
Gètes (peup.) II. 168 n. 1
Glaucé II. 161
Glaucos (fils d'Anthédon) II. 195 ; 196
Glaucos (fils de Sisyphe) II. 90 ; 154
Gorgone II. 50 ; 67 ; 99 ; 134 ; 135 ; 136 ; 137 ; 154 ; Suppl. *M. E.* 273
Gorgones (les) II. 135 ; Suppl. *M. E.* 273
Grâces (les) II. 47
Grec (langage) II. 23 ; 27 ; 102 ; 176
Grèce (pays) II. 26 ; 129 ; 158 ; 160 ; 177 ; 227 ; 228 ; Suppl. *B. A.* 2
Grecs (les) II. 23 ; 27 ; 37 ; 44 ; 102 ; 164 ; 168 ; 176 ; 192 ; 224 ; 227 ; 229 ; 245 ; 248 ; 251 ; 252 ; Suppl. *V.* 229 ; *M. E.* 291
Grynium (bois) II. 268
Gyaros (île) II. 27

— H —

Hamadryades (nymphes) II. 64
Hannibal II. 232 ; 241
Harpalycé II. 168
Harpyes II. 21 ; 165 ; 166 ; 271 ; Suppl. *M.* 293
Hébé II. 226
Hécate II. 23
Hector II. 225 ; 248 ; 252 ; Suppl. *M.* 292
Hécube II. 225 ; 253
Hélène II. 155 ; 156 ; 223 ; 227 ; 248 ; 252 ; Suppl. *M. E.* 276
Hélénos II. 224 ; 252
Hélicé (const.) II. Suppl. *M. E.* 251
Hélicon (font.) II. 135
Hélicon (mont) II. 70
Hellé II. 157 ; Suppl. *M. E.* 270
Hellespont II. 49 ; 157 ; 230 ; 262 ; Suppl. *M. E.* 270
Hercule II. 16 ; 29 ; 82 ; 100 ; 143 ; 156 ; 158 ; 164 ; 171 ; 172 ; 173 ; 174 ; 175 ; 176 ; 177 ; 178 ; 179 ; 180 ; 181 ; 182 ; 183 ; 185 ; 186 ; 187 ; 188 ; 189 ; 190 ; 191 ; 192 ; 193 ; 197 ; 227 ; 271 ; Suppl. *M. E.* 253 ; 260 ; 261 ; 289
Hermaphrodite II. 46
Hermès II. 55
Hermione II. 99 ; 252
Héro II. 262
Hésiode II. 65 ; Suppl. *M. E.* 251 ; 258
Hésioné II. 227
Hespéréthuse II. 186
Hespérides II. 59 ; 82 ; 186
Hiona II. 118
Hippocentaures II. 1
Hippodamé (fille d'Oenomaos) II. 169
Hippodamé (ép. de Pirithoos) II. 130
Hippodamie (Pléiade) II. Suppl. *M. E.* 274
Hippolyte II. 151 ; 153
Hippolyté II. 72
Hippolyté (Amaz.) II. 151

Hippoménès II. 59
Hipponax II. 265
Hippotès (Troyen) II. 220
Hippotès (père d'Éole) II. 66
Hispanie (Espagne) II. 175 ; 240
Homère II. 24 ; 51 ; 196
Horace II. 1 ; 124 ; 131 ; 151 ; 152 ; 243
Hyacinthe II. 208
Hybris (fossé) II. 235
Hydre II. 188 ; 192 ; Suppl. *M. E.* 260
Hydre (const.) II. Suppl. *M. E.* 290
Hylaeos II. 130
Hylas II. 227
Hyllos II. 191
Hyménée II. 263
Hyperénor II. 98
Hypermestre II. 125
Hypsipyle II. 164

— I —

Iaculum, le trait, le javelot (const.) II. Suppl. *M. E.* 279
Iarbitas II. 267
Iasion II. 219
Iasos II. 167
Ibiza (île) II. 175
Icare (Athénien) II. 79
Icare (fils de Dédale) II. 148
Ida (forêt) II. 226
Idoménée II. 254
Ilia II. 131
Ilion (cité) II. 192 ; 219
Ilissos (fl.) II. 165
Illyrie (pays) II. 15 ; 99
Ilos (fils d'Érichthonios) II. 219 ; Suppl. *M. E.* 292
Ilus (fils d'Énée) II. 19
Ilos (fils de Tros) II. 219
Inachos II. 7 ; 10 ; 111
Inarimé (île) II. 67
Inde (pays) II. 100 ; 102
Indiens (nation) II. 102
Ino II. 99 ; 100 ; 157
Io II. 7 ; 92 ; 93 ; 111
Iobatès II. 154
Iolcos (cité) II. 158
Iolé II. 182 ; 191
Iphiclès II. 172
Iphigénie II. 245
Iphilos II. 260
Iris II. 8 ; 165 ; Suppl. *M.* 293
Isidore de Séville II. 26
Isis II. 2 ; 111 ; 112 ; 113 ; 114
Ismène II. Suppl. *V.* 230
Isocrate II. 180
Italie (pays) II. 3 ; 17 ; 20 ; 61 ; 75 ; 133 ; 148 ; 159 ; 175 ; 176 ; 219 ; 235 ; 245
Italien II. 52
Italus II. 17
Itys II. 261
Iugula II. Suppl. *M. E.* 256
Iule II. 19 ; Suppl. *M.* 292
Iulia (g.) II. 224
Ixion (fils de Phlégyas) II. 128 ; 129 ; 272

— J —

Japet II. 137
Jason II. 108 ; 158 ; 159 ; 160 ; 161 ; 164 ; 165 ; Suppl. *M.* 293
Jocaste II. 99 ; Suppl. *V.* 230
Jour (divinité) II. 53
Juba II. 2 ; 240
Juliens (travaux) II. 184 ; Suppl. *V.* 228
Junon II. 2 ; 3 ; 6 ; 7 ; 8 ; 9 ; 10 ; 27 ; 48 ; 51 ; 57 ; 76 ; 77 ; 84 ; 85 ; 86 ; 87 ; 100 ; 106 ; 111 ; 128 ; 129 ; 143 ; 157 ; 172 ; 173 ; 181 ; 182 ; 186 ; 207 ; 219 ; 226 ; 247 ; 248 ; 249 ; Suppl. *M. E.* 252
Jupiter II. 2 ; 3 ; 4 ; 5 ; 6 ; 7 ; 8 ; 9 ; 10 ; 11 ; 21 ; 26 ; 27 ; 29 ; 32 ; 48 ; 50 ; 53 ; 57 ; 67 ; 68 ; 74 ; 75 ; 76 ; 78 ; 82 ; 83 ; 85 ; 91 ; 92 ; 93 ; 96 ; 97 ; 99 ; 100 ; 102 ; 106 ; 111 ; 115 ; 122 ; 127 ; 128 ; 133 ; 135 ; 137 ; 143 ; 151 ; 152 ; 155 ; 156 ; 165 ; 171 ; 172 ; 186 ; 191 ; 197 ; 207 ; 211 ; 217 ; 219 ; 222 ; 226 ; 230 ; 246 ; 247 ; 248 ; 249 ; 271 ; Suppl. *V.* 227 ; *M. E.* 251 ; 252 ; 255 ; 257 ; 258 ; 262 ; 263 ; 265 ; 271 ; 273 ; 276 ; 277 ; 278 ; 280 ; 281 ; 282 ; 288 ; 289 ; 292 ; 293
Jupiter (planète) II. 54 ; Suppl. *M. E.* 291

Jupiter Ammon II. 102
Juste II. Suppl. *M. E.* 258
Justice II. 26

— L —

Lacédémone (cité) II. 245 ; Suppl. *M. E.* 259
Lacédémonien II. Suppl. *B. A.* 5
Lacédémoniens (peup.) II. 16 ; 216 ; 266 ; Suppl. *B. A.* 2
Lachésis II. 22
Laconie (pays) II. 37
Laïos II. Suppl. *V.* 230
Lampétuse II. 75
Lampos (cheval) II. 31
Lampsaque (cité) II. 49
Laocoon II. 251
Laodamie (fille d'Acaste) II. 259
Laodamie (fille de Bellérophon) II. 248
Laodicé II. 21
Laomédon II. 87 ; 219 ; 220 ; 221 ; 227 ; Suppl. *M.* 292
Lapithes (race) II. 128 ; 130 ; 156
Latins (les Empereurs) II. 61
Latins (peup.) II. 233
Latinus II. 18 ; 61
Latium (pays) II. 2 ; 3
Latone II. 27 ; 89 ; 126
Laurentum (cité) II. 18
Laurolauinium (cité) II. 61
Lavinia II. 18 ; 19 ; 61
Lavinium (cité) II. 18
Lavinum (cité) II. 18
Lavinus II. 18
Léandre II. 262
Léarchos II. 99 ; 100
Léchée (mer) II. 127
Léda II. 155 ; 156
Lélaps (chien) II. 260
Lemniades (femmes de Lemnos) II. 164
Lemnos (île) II. 2 ; 48 ; 51 ; 164 ; 192
Léonidas II. Suppl. *B. A.* 2
Léontodamas II. 19
Lerne (marais) II. 188
Leucade (mont.) II. 231
Leucothée II. 100
Liber II. 2 ; 28 ; 29 ; 47 ; 49 ; 53 ; 79 ; 94 ; 99 ; 100 ; 102 ; 105 ; 114 ; 147 ; 157 ; 161 ; 164 ; 198 ; Suppl. *M. E.* 254 ; 265
Libye (fille d'Épaphos) II. 93
Libye (pays) II. 93 ; 96 ; 102 ; 137 ; 189
Lichas II. 191
Lièvre (const.) II. Suppl. *M. E.* 283
Lilybée (promontoire) II. 234
Lion (zod.) Suppl. *M. E.* 261 ; 291
Liriopé II. 207
Lotis II. 206
Lucain, M. Anneus II. 5 ; 21 ; 24 ; 27 ; 152 ; 159
Luceres (tribu) II. 243
Lucifer II. 202
Lucifera II. 245
Lucine II. 35
Lucrèce (écriv.) II. 15 ; 127
Lucrèce (fem. de Sp. Lucretius) II. 238
Lucrin (lac) II. 184 ; Suppl. *V.* 228
Lune (astre) II. 23 ; 24 ; 27 ; 29 ; 35 ; 38 ; 60 ; 98 ; 122 ; 171
Lune (déesse) II. 23 ; 27 ; 35 ; 38
Lyaeos II. 102
Lycambès II. 264
Lycaon II. 76 ; 78 ; Suppl. *M. E.* 251 ; 257
Lycie (pays) II. 27 ; 30 ; 117 ; 154
Lycormas (fl.) II. 191
Lycos (centaure) II. 32 ; 151
Lycos (roi de Thèbes) II. 92
Lycurgue (roi de Némée) II. 164
Lycurgue (roi de Thrace) II. 94
Lydie (pays) II. 139 ; 178 ; 217
Lydienne II. 88
Lyncée (fils d'Égyptos) II. 125 n. 4
Lyncos (roi de Scythie) II. 120
Lyre (const.) Suppl. *M. E.* 275

— M —

Macrobe II. 29
Maera (chien) II. 79
Magnès II. 137
Maia (fille d'Atlas) II. 52 ; 53
Malée (cap) II. 215
Malée (mont.) II. 215
Mamurius II. 224 ; 243 ; Suppl. *B. A.* 3
Mantô II. 89 ; 108 ; 268
Marathon (le taureau de) II. 143

Marathon (mont.) II. 79 ; 143
Marcellus v. Claudius
Marica II. 64
Mars (planète) II. 54 ; Suppl. *M. E.* 291
Mars II. 29 ; 36 ; 39 ; 40 ; 46 ; 98 ; 99 ; 123 ; 130 ; 131 ; 144 ; 157 ; 158 ; 164 ; 249 ; 257 ; Suppl. *B. A.* 3
Marsyas II. 138 ; 139
Massilia (Marseille) II. 275
Maures (peup.) II. 2
Mausole II. Suppl. *B. A.* 1
Médée II. 159 ; 160 ; 161
Méduse II. 135 ; 136 ; 137 ; Suppl. *M. E.* 273
Mégara II. 181 ; 182
Mégare (cité) II. 145 ; 146
Mégère II. 14 ; 173
Mélampous II. 86
Mélannipé II. Suppl. *M. E.* 269
Méléagre II. 167
Mélibée (cité) II. 192
Mélicerte II. 100
Mélopé II. 163 n. 1
Melpomène II. 34 ; 123 ; Suppl. *R.* 14
Memnon II. 221
Memphis (cité) II. 93
Ménélas II. 155 ; 227 ; 252
Mercure II. 2 ; 7 ; 8 ; 29 ; 52 ; 53 ; 54 ; 55 ; 82 ; 83 ; 85 ; 91 ; 92 ; 96 ; 100 ; 111 ; 124 ; 152 ; 170 ; 172 ; 249 ; 255 ; Suppl. *M. E.* 271 ; 273 ; 275 ; 283
Mercures (les quatre) II. 53
Mercure (planète) II. 54 ; Suppl. *M. E.* 291
Mère (des dieux ; du Seigneur) II. 26 ; 58 ; 59 ; 151
Mergus II. 203
Méropé II. Suppl. *M. E.* 274 ; 281
Messéniens (peup.) II. 266
Mézence II. 61
Midas II. 139 ; 140 ; 141
Minerve II. 2 ; 48 ; 50 ; 51 ; 67 ; 81 ; 82 ; 88 ; 95 ; 98 ; 99 ; 135 ; 136 ; 137 ; 138 ; 142 ; 151 ; 189 ; 224 ; 248 ; 249 ; Suppl. *M. E.* 273 ; 284
Minos II. 36 ; 96 ; 97 ; 143 ; 144 ; 145 ; 146 ; 148 ; 149 ; 151 ; Suppl. *M. E.* 254
Minotaure II. 144 ; 145 ; 147 ; 149 ; Suppl. *B. A.* 1
Minturnes (rivage de) II. 64
Molorchos II. 183
Molossie (pays) II. 252
Molossos II. 252
Mopsos II. 108 ; 268
Muses (les neuf) II. 34 ; 64 ; 135 ; Suppl. *R.* 14 ; *M. E.* 275 ; 279
Myconos (île) II. 27
Myrmidon (roi) II. 247
Myrmidons (peup.) II. 247
Myrrha II. 45
Myrtos (mer) II. 169
Myrtilos II. 169 ; 170
Mysie (hab. de) II. 220
Mysie (pays) II. 227

— N —

Naïades II. 64 ; 190 ; 207
Napées II. 64
Naples (cité) II. 214
Narcisse II. 207
Nauplios II. 228 ; 229
Nautès II. 224
Navire Argo (const.) II. Suppl. *M. E.* 284
Naxos (île) II. 2 ; 147 ; 198 ; Suppl. *M. E.* 280
Néère II. 89
Némée (Jeux de) II. 183
Némée (lion de) II. 183
Némée (mont.) II. 183
Némée (pays) II. 164
Némésis II. 207 ; Suppl. *M. E.* 276
Néobulé II. 264
Néphélé II. 157
Neptune II. 3 ; 11 ; 16 ; 27 ; 130 ; 132 ; 135 ; 142 ; 152 ; 158 ; 163 ; 169 ; 179 ; 194 ; 220 ; 228 ; 229 ; 248 ; 249 ; 251 ; Suppl. *M. E.* 267 ; 270 ; 285
Nérée II. 77
Néréides II. 64 ; Suppl. *M. E.* 260 ; 267 ; 285
Nessos II. 191
Nicostraté II. 176
Nil (fl.) II. 15 ; 55 ; 112 ; Suppl. *M. E.* 271 ; 286

Niobé (fille de Phoronée) II. 10
Niobé (fille de Tantale) II. 10 ; 89
Nisos II. 145 ; 146
Nubes (la Nuée) II. 128 ; 157
Numa Pompilius II. 83 ; 237 ; 243 ; Suppl. *B. A.* 3
Numitor II. 131
Nuit II. 14
Nyctée II. 50 ; 92
Nyctiméné II. 50
Nymphes (divinités) II. 6 ; 26 ; 56 ; 57 ; 60 ; 64 ; 76 ; 100 ; 103 ; 115 ; 135 ; 151 ; 151 ; 190 ; 194 ; 196 ; 198 ; 201 ; 206 ; 207 ; 214 ; 222 ; 227 ; 248 ; 249
Nysa (mont) II. 100

— O —

Océan II. 77
Octavie II. 242
Ocypété II. 21
Oeagre (dieu-fleuve) II. 56
Oebalos II. 214
Oechalie (cité) II. 182 ; 191
Oedipe II. 99 ; 166 ; Suppl. *V.* 230
Oenée II. 167 ; 190
Oenomaos II. 169
Oenopion II. 152
Oeta (mont) II. 191 ; 192
Ogimé (*recte* Ogygia) II. 89
Olympe (mont) II. 3
Omphale II. 178
Opheltès (fils de Lycurgue) II. 164
Opimius II. 270
Ops II. 3 ; 26 ; 80
Orchomène (cité) II. 47
Orcus II. 12 ; 173
Oreste II. 99 ; 170 ; 193 ; 245 ; 252
Orion (étoile) II. Suppl. *M. E.* 281
Orion II. 152 ; Suppl. *M. E.* 256 ; 274 ; 281 ; 282
Orithye (fille d'Érechthée) II. 165 ; Suppl. *M.* 293
Orphée II. 56 ; 79 ; 114 ; Suppl. *M. E.* 275
Ortygie (île) II. 27
Osiris II. 29 ; 113 ; 114
Otus II. 67 ; 73
Oudaeos (ami de Cadmos) II. 98
Ourse (const.) II. 79 ; Suppl. *M. E.* 252
Ourse (Grande) (const.) II. 76
Ourse (Petite) (const.) II. Suppl. *M. E.* 251
Ovide (*P. Ouidius Naso*) II. 21 ; 32 ; 271
Oxée (fils d'Hercule) II. 181

— P —

Pactole (fl.) II. 140 ; 141
Paeon (fils de Neptune) II. Suppl. *M. E.* 270
Palaemon II. 99 ; 100 ; 101
Palamède II. 228 ; 229
Palatin (Palanteus) (mont) II. 176
Paliques II. 57
Palladium (statue) II. 224
Pallas (déesse) II. 48 ; 135
Pallas (la Tritonide) II. 224
Pallas *recte* Pallantia (fille d'Évandre) II 176
Pallas (aïeul d'Évandre) II. 176
Pallas (roi d'Arcadie) II. 176
Pan II. 60
Pandion II. 261
Pandora II. 51
Pandrosos II. 48
Pantagias (fl.) II. 117
Paphos (cité) II. 2
Pâris Alexandre II. 225 ; 227 ; 248
Parnasse (mont) II. 91
Parques II. 22 ; 83
Parthénopaeos II. 167
Pasiphaé II. 143 ; 144 ; 149 ; 151
Pasithée (Basithéa) II. 47
Patrocle II. 248
Patrôn II. 107
Pégase (cheval) II. 135 ; 136 ; 154 ; Suppl. *M. E.* 269
Pégase (source) II. 135
Pélée II. 72 ; 248 ; 249
Péléthronion (cité) II. 129
Pélias II. 158
Pélion (mont.) II. 72 ; 80 ; 159
Pélopia (fille de Niobé) II. 89
Pélopia (fille de Thyeste) II. 170 ; 245
Pélops II. 89 ; 124 ; 169 ; 170
Pélore (cap) II. 123 ; 232
Péloros II. 98

Pénée (fl.) II. 33 ; 56 ; 129
Pénélope II. 256
Penthée II. 105
Perdicca II. 153
Péristéra II. 44
Pérouse (cité) II. 240
Perse (pays) II. 217
Persée (const.) Suppl. *M. E.* 273
Persée (fils de Danaé) II. 133 ; 134 ; 135 ; 136 ; 137 ; Suppl. *M. E.* 266 ; 268 ; 273 ; 285
Perséphone II. 116
Perses (les rois) II. 61
Perses (les) (peup.) II. 29 ; Suppl. *B. A.* 2
Petilia (cité) II. 192
Pétrone II. 162
Phaedimos II. 89
Phaéthon (Φαέθων) (planète) II. Suppl. *M. E.* 291
Phaéthon II. 75
Phaétuse II. 75
Phalantos II. 16
Phania II. 217
Phéaciens (les) (peup.) II. 271
Phébus II. 29 ; 81
Phèdre II. 144 ; 151
Phémonoé II. 109
Phénicie (pays) II. 96 ; 98
Philésiens (temples) II. 107
Philippe (roi de Macédoine) II. 1
Philoctète II. 192
Philogeus (Filogeus) (cheval) II. 31
Philomèle II. 261
Philyra II. 80
Phinée II. 165 ; Suppl. *M.* 293
Phlégéthon (fl.) II. 69
Phlégyas II. 32 ; 128 ; 151
Phlégyens (peup.) II. 132
Phlégra (pays) II. 67
Phoenix II. 98
Pholos II. 130
Phorcys II. 135 ; 194 ; 196
Phoronée II. 10
Phosphoros (planète) II. Suppl. *M. E.* 291
Phrixos II. 157 ; 159 ; Suppl. *M. E.* 270
Phrygie (pays) II. 1 ; 219
Phtia (fille de Niobé) II. 89 n. 4
Phyllis (de Thrace) II. 258
Picumnus II. 210
Picus II. 257
Pilumnus II. 210
Pinarii (famille) II. 176
Pirée (port) II. Suppl. *B. A.* 5
Pirithoos II. 130 ; 156
Pisaurum (cité) II. 239
Pise (cité) II. 169
Plaute II. 1
Pléiades II. Suppl. *M. E.* 274 ; *M.* 292
Plexippos II. 167
Plias (Pléiade) II. Suppl. *M. E.* 292
Pline l'Ancien II. 59 ; 70
Plotées (îles) II. 165 ; Suppl. *M.* 293
Pluton (épouse de) II. 35
Pluton II. 3 ; 12 ; 14 ; 22 ; 23 ; 79 ; 115 ; 122 ; 123
Pô (fl.) II. 75 ; Suppl. *M. E.* 286
Poeas II. 192
Poisson (le Grand) (const.) Suppl. *M. E.* 272
Poissons (zod.) II. Suppl. *M. E.* 287
Pollus u. Tellus
Pollux II. 142 ; 155 ; 163 ; Suppl. *M. E.* 259
Polybe II. Suppl. *V.* 230
Polycasté II. 153
Polydectès II. 134 ; 135 ; 137
Polydoros II. 253
Polymestor II. 253
Polymnie II. 34 ; Suppl. *R.* 14
Polynice II. 99 ; Suppl. *V.* 230
Polyphème II. 201
Polyxène II. 248 ; 249 ; 253
Pomone II. 257
Pompéi (cité) II. 175
Pompeius Magnus Maior, Gn. II. 240
Pompeius Magnus Minor, Gn. II. 240
Pompeius Magnus, Sextus II. 240
Porsenna II. 238
Porthaon II. 167
Potamides (nymphes) II. 64
Potitii (famille) II. 176
Potitius II. 176
Potnie (cité) II. 90
Préneste (cité) II. 211
Priam II. 203 ; 219 ; 223 ; 225 ; 227 ; 228 ; 248 ; 252 ; 253 ; Suppl. *M.* 292
Priape II. 49 ; 206

Procné II. 261
Procris II. 260
Proetos II. 50 ; 86 ; 154
Prométhée II. 81 ; 82 ; 83 ; 91
Proserpine II. 2 ; 23 ; 27 ; 35 ; 53 ; 115 ; 116 ; 118 ; 122 ; 123 ; 156 ; 173
Protée II. 26 ; 155 ; 156
Protésilas II. 259
Ptolémée II. 61
Pudeur (déesse) II. 26
Puroeis (Πυρόεις) (planète) Suppl. *M. E.* 291
Putéoles (cité) II. 184
Pylade II. 193 ; 245
Pyrrha II. 91
Pyrrhus II. 224 ; 248 ; 252
Pythien II. 29
Python (serpent) II. 27 ; 29

— Q —

Quirinus II. 2

— R —

Ramnes (tribu) II. 243
Rémus II. 131
Rhadamante II. 96 ; 97
Rhamnonte (cité) II. Suppl. *M. E.* 276
Rhéa II. 26
Rhodes (île) II. Suppl. *B. A.* 1
Rhoetos II. 130
Romains (empereurs) II. 61
Romains (peup.) (Romanum, Romanus) II. 2 ; 110 ; 131 ; 184 ; 226 ; 238 ; 243 ; 245 ; 263 ; Suppl. *B. A.* 3 ; 4 ; *V.* 228 ; *M.* 292
Rome (cité) II. 19 ; 109 ; 110 ; 131 ; 176 ; 211 ; 224 ; 235 ; 237 ; 239 ; 243 ; 245 ; 263 ; Suppl. *B. A.* 3 ; 4
Romulus (Romus) II. 131 ; 237 ; 243 ; 273
Romus v. Romulus
Rutules (peup.) II. 235

— S —

Sabins (peup.) II. 237 ; 243 ; 263 ; 273
Sagaris (fl.) II. 178
Sagittaire (zod.) II. 80 ; Suppl. *M. E.* 279
Salamine (île) II. 227
Salente (promontoire) II. 254
Salluste II. 24 ; 67 ; 196 ; 197 ; 232
Salmonée II. 74
Salut (astres du) II. 155
Samos (île) II. 2 ; 219
Samothrace (les dieux de) II. 219
Samothrace (Samos) (île) II. 219
Sanctuaire (const.) II. Suppl.*M. E.* 228 ; 289
Sardaigne (île) II. 104 ; 148 ; 194
Sarpédon II. 248
Saturne (planète) II. Suppl. *M. E.* 291
Saturne II. 3 ; 4 ; 5 ; 26 ; 29 ; 40 ; 54 ; 80 ; 226 ; 234 ; 245 ; Suppl. *M. E.* 288
Schoenée II. 59
Schoenos (cité) II. 59
Sciron (*mendose* Chiron) II. 150
Scorpion (zod.) II. Suppl. *M. E.* 256 ; 291
Scylla (fille de Nisus) II. 146
Scylla (fille de Phorcys) II. 196
Scyphios (cheval) II. 142
Scyron (cheval) II. 142
Scythie (pays) II. 82 ; 120 ; 245
Sébéthos (fl.) II. 214
Ségeste (cité) II. 220
Sémélé II. 99 ; 100 ; 105
Sérapis II. 29
Serenus Sammonicus II. 135
Serpent (const.) II. Suppl. *M. E.* 252.
Serpentaire (const.) II. Suppl. *M. E.* 255
Servius Tullius II. 237
Sestos (cité) II. 230 ; 262
Sibylle II. 109
Sibylle (d'Érythrée) II. 110
Sibylle (de Cumes) II. 110
Sicanes (peup.) II. 235
Sicile (île) II. 17 ; 66 ; 67 ; 117 ; 200 ; 220 ; 232 ; 234 ; 240
Siciliens II. 235
Sigée (cap) II. 227
Silvain II. 205
Silvius Ascanius II. 61
Simoïs (fl.) II. 222
Simonide II. 46
Sinties II. 48

Sipyle (mont.) II. 89
Sirènes (Syrene, Syrenes) II. 123
Sirius (ét.) II. 79 ; Suppl. *M. E.* 282
Sisyphe (mer de) II. 127
Smicros II. 107
Soleil (divinité) II. 2 ; 28 ; 29 ; 39 ; 40 ; 75 ; 99 ; 107 ; 143 ; 144 ; 157 ; 164 ; 170 ; 217 ; 255 ; 256 ; Suppl. *B. A.* 1 ; *M. E.* 262 ; 274 ; 281
Soleil (astre) II. 3 ; 8 ; 27 ; 29 ; 31 ; 49 ; 54 ; 60 ; 82 ; 152 ; 256 ; Suppl. *M. E.* 291
Solon II. 217
Sparte (cité) II. 248
Spartiate II. Suppl. *B. A.* 5
Sphinx II. 166 ; Suppl. *V.* 230
Stace II. 100 ; 113 ; 185
Sthénébée II. 154
Sthéno II. 135
Stygiennes (chiennes) II. 21
Stymphale (mont.) II. 185
Styx (marais) II. 68 ; 69 ; 75 ; 122 ; 212 ; 248 ; 249
Suculae II. Suppl. *M. E.* 265
Sylla Felix, C. II. 242
Syracusains (peup.) II. 235
Syracuse (cité) II. 235
Syracuse (fossé de) II. 235
Syria (fille de Vénus) II. Suppl. *M. E.* 287
Syringa II. 60

— T —

Tanaquil II. 236
Tantale (fils de Jupiter) II. 10 ; 89 ; 124 ; 169 ; 170
Tantale (fils de Niobé) II. 89
Taras II. 16
Tarente (cité) II. 16 ; 199
Tarpéienne (roche) II. 273
Tarpeius II. 273
Tarquin (le Superbe) II. 110 ; 236 ; 237 ; 238
Tarquinius Tricipitinus II. 238
Tartare (région) II. 69 ; 73
Taureau (zod.) II. Suppl. *M. E.* 265
Tauride (pays) II. 245
Taurominium II. 197
Taurus II. 149
Télamon II. 227
Telchines (frères) II. 212
Télégonos II. 255
Tellus (Pollus) II. 3 n. 1
Télon II. 214
Ténare (gouffre) II. 56
Ténare (rivage) II. 199
Ténèdos (île) II. 213
Ténès II. 213
Térence II. 1
Terpsichore II. 34 ; Suppl. *R.* 14
Terre II. 21 ; 26 ; 27 ; 33 ; 57 ; 60 ; 67 ; 91 ; 124 ; 126 ; 152 ; 159 ; 186 ; 189 ; Suppl. *M. E.* 252 ; 256 ; 262 ; 281
Téthys II. 77 n. 1 ; 202
Teucer (fils de Jupiter) II. 95 ; 219 ; Suppl. *M.* 292
Teucer (fils de Télamon) II. 227
Teumesse (mont.) II. 183
Thalassio II. 263
Thalie II. 34 ; Suppl. *R.* 14
Thaumantias (fille de Thaumas) II. 8
Thébains (peup.) II. 89 ; 105 ; 155
Thèbes (cité) II. 89 ; 92 ; 98 ; 99 ; 104 ; 105 ; 142 ; 164 ; 166 ; 167 ; Suppl. *V.* 230
Thémis II. 26 ; 91 ; 137
Théocrite II. 235
Théodamas II. 227
Thermopyles (défilé) II. Suppl. *B. A.* 2
Thésée (fils de d'Égée) II. 143 ; 147 ; 148 ; 150 ; 151 ; 155 ; 156 ; 258
Thésée (un Troyen) II. 220
Thessalie (pays) II. 33 ; 56 ; 67 ; 80 ; 128 ; 129 ; 130 ; 151 ; 159 ; 192 ; 240
Thessalien (un roi) II. 129
Thétis II. 77 ; 83 ; 191 ; 248 ; 249
Thoas (fils de Jason) II. 164
Thoas (père d'Hypsipyle) II. 164
Thoas (roi de Tauride) II. 245
Thoosa II. 194
Thrace (pays) II. 94 ; 164 ; 219 ; 228 ; 253
Thrace(s) (peup.) II. 164 ; 174 ; 253 ; 258 ; 261
Thyeste II. 170 ; 245
Thymoétès II. 225
Thyoné II. 100

Tibre (fl.) II. 17 ; 131 ; 235
Timagène II. 267
Tiphys II. 158
Tirésias II. 89 ; 105 ; 106 ; 207
Tirynthe (cité) II. 171
Tisiphoné II. 14
Titan (ancêtre) II. 226
Titan (un) II. 27 ; 29
Titans (race) II. 26 ; 29 ; 65 ; 67 ; 226 ; Suppl. *M. E.* 278
Tite-Live II. 19 ; 61 ; 83 ; 243
Tithonos II. 221
Tities (tribu) II. 243
Titus Tatius II. 243
Tityos II. 126 ; 127
Tricerberus v. Cerbère
Tricipitinus v. Tarquinius
Triptolème II. 118 ; 119 ; 120 ; 121
Triton (marais) II. 138
Tritonienne (Pallas) II. 224
Trivia (déesse des Carrefours) II. 35
Troie (cité) II. 87 ; 131 ; 155 ; 192 ; 219 ; 220 ; 221 ; 222 ; 223 ; 224 ; 225 ; 226 ; 227 ; 229 ; 245 ; 248 ; 251 ; 252 ; 253 ; 254 ; 255 ; 258 ; 259 ; Suppl. *V.* 229
Troïlos II. 226
Troyens (peup.) II. 95 ; 219 ; 223 ; 226 ; 248 ; 251
Troyen (prisonnier) II. 228
Tull(i)us Hostilius, Seruius II. 19 ; 83 ; 236 ; 237
Turnus II. 61 ; 133 ; 176
Tydée II. 190
Tyndare II. 155
Typhée (Typhon ou Typhoée) II. 67 ; 113 ; 115
Tyrrhéniens (peup.) II. 198
Tyrrhus (berger) II. 61

— U —

Ulysse II. 123 ; 196 ; 201 ; 224 ; 228 ; 233 ; 245 ; 248 ; 253 ; 255 ; 256
Uranie (étoile d'Hélène) II. 155
Uranie (Muse) II. 34 ; Suppl. *R.* 14
Utriculanum (cité) II. 236

— V —

Valerius Publicola, P. II. 238
Varron, M. Terentius II. 64 ; 67 ; 110 ; 228 ; 243
Véiens (peup.) II. 241
Vénétie II. 15
Vénus II. 2 ; 39 ; 40 ; 41 ; 43 ; 44 ; 45 ; 46 ; 47 ; 49 ; 59 ; 90 ; 99 ; 115 ; 144 ; 151 ; 164 ; 179 ; 222 ; 248 ; 249 ; 250 ; Suppl. *V.* 229 ; *M. E.* 287
Vénus (Acidalienne) II. 46
Vénus (les deux) II. 46
Vénus (planète) II. 54 ; Suppl. *M. E.* 291
Vergiliae (const.) v. Pléiades
Verseau (zod.) II. Suppl. *M. E.* 277
Vesta II. 131 ; 176
Vésuve (mont.) II. 62
Victoire II. 68
Vierge (zod.) II. 79 ; Supl. *M. E.* 258 ; 291
Vindicius (escl.) II. 238
Virbius II. 151
Virgile II. 6 ; 21 ; 24 ; 35 ; 40 ; 48 ; 60 ; 62 ; 110 ; 151 ; 156 ; 163 ; 173 ; 224 ; 227
Viridomar II. 242
Vulcain II. 1 ; 2 ; 39 ; 40 ; 46 ; 48 ; 51 ; 66 ; 99 ; 144 ; 147 ; 164 ; 176 ; 211 ; 248 ; Suppl. *M. E.* 254 ; 262 ; 273

— X —

Xenagoras u. Evagoras
Xenarcos II. 89
Xerxès II. Suppl. *B. A.* 2

— Z —

Zétès (fils d'Orithye) II. 165 ; Suppl. *M.* 293
Zéthos (fils d'Antiope) II. 92

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7
Fables 1 à 275 45
Suppléments R. 283
Suppléments B. et A. 285
Suppléments V. 289
Suppléments M. et E. 293
Bibliographie 319
Index des Noms 325
Table des matières 339